UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE VOYAGE ET SON HORIZON

SENS, REPRÉSENTATIONS ET PRATIQUES D'UN NOUVEAU NOMADISME

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE

PAR

ALEXANDRA SCHILTE

MAI 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci Louis, plus d'une fois. Vous êtes un formidable directeur, plein d'esprit et d'intelligence. Et en plus, vous savez encourager et stimuler, même dans les creux. Je vous suis franchement reconnaissante pour tout ça.

Merci à mon chéri et à ma mère, mon et ma fidèle supporteur·e. Ce doctorat n'avait rien pour calmer mes doutes et mes questions accaparantes qui toujours surgissent, peu importe mes projets. Mais vous étiez sans cesse là, pour me soutenir et me flatter l'épaule. Je vous aime immensément.

Merci à mon père, grand absent du plancher mais toujours présent dans mes pensées. Cher Papa-Rocambolesque, ancré et déraciné à la fois, se cherchant plus souvent qu'à son tour mais jamais perdu pour autant, tu as été pour moi, avec tes extraordinaires histoires de l'ailleurs, une grande impulsion dans ce doctorat – même si tu n'as rien à voir avec le nomadisme des blogueurs·ses étudié dans cette thèse. Toi, le faux Tzigane mais se prenant pour vrai, tu avais du poil de nomade, j'en suis convaincue. (Quand je voyage en intrépide, un peu pour te copier, je t'entends encore me dire, *attention aux margoulins, hein*.)

Merci au Comité régional pour la valorisation de l'éducation (Ann-Marie Picard) et au Réseau québécois pour la réussite éducative (Zoé Bergeron) pour leurs encouragements et leur conciliation études-travail à mon égard. Ainsi, j'ai pu mener mes études doctorales tout en travaillant selon des horaires souples.

Merci à ces quelques individus qui parfois me demandaient (me semble-t-il avec intérêt sincère) *comment ça va ta thèse ?* Il y avait dans cette question une graine d'encouragement non négligeable.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES vi

LISTE DES TABLEAUX..... viii

LISTE DES VIDÉOS ix

LISTE DES LIENS/ADRESSES.....x

RÉSUMÉ xvii

ABSTRACT..... xix

INTRODUCTION
COMME UNE ÉCHAPPÉE.....1

PARTIE 1
DE QUELQUES GRANDS ITINÉRAIRES CONCEPTUELS.....13

CHAPITRE 1
DÉFINIR L'OBJET (OU COMMENT TENTER DE).....14

1.1. Hyper et Néo, main dans la main.....18

1.2. Voyager avec son A.M.I. 20

CHAPITRE 2
LE NÉONOMADISME AU CŒUR DE PLUSIEURS QUESTIONS.....26

2.1. Une question simple mais non simpliste.....27

2.1.1. Creuser la question ou comment se rapprocher encore plus du néonomadisme 31

CHAPITRE 3
DÉFINITION D'UNE PROBLÉMATIQUE DÉTAILLÉE ET ÉLÉMENTS DE REVUE DE LITTÉRATURE 32

3.1. Problématique et éléments de revue de littérature sur le thème du voyage 35
3.1.1. Pourquoi voyager : de la conquête du monde à la conquête de soi 35
3.1.2. L'authenticité et l'Autre : mieux vaut la combinaison 39
3.1.3. Et l'exotisme ? 41
3.1.4. Le voyage, une fugue obligée ? 43
3.1.5. Partir pour trouver un sens 45
3.2. Problématique et éléments de revue de littérature sur le thème du nomadisme 49
3.2.1. Qu'est-ce que le nomadisme ? 49
3.2.2. Nomades contre sédentaires ou quelle relation envers la mobilité ? 58

CHAPITRE 4
DES HYPOTHÈSES POUR TRACER UN CHEMIN 64
4.1. Le néonomadisme, à la fois *relâchement* et *tension* 64
4.1.1. Consommer l'expérience 65
4.1.2. De la maison à l'habiter 69
4.1.3. Voyage et temporalité 71
4.2. Le néonomadisme comme expérience de narration et de construction de soi 75
4.2.1. Des écritures ordinaires, mais pas banales 79
4.2.2. Raconter le soi 80
4.2.3. Techno *trip* 82
4.2.4. Mélange des genres 84

CHAPITRE 5
CIRCUIT MÉTHODOLOGIQUE 87
5.1. Matériau à l'étude 87
5.1.1. Qu'est-ce qu'un blogue ? 89
5.1.2. Bloguer, c'est narrer 91
5.2. Sélection des blogues : entre richesse et complexité 92
5.2.1. D'abord l'agrément 95
5.2.2. Un échantillon francophone, essentiellement de l'Occident 95
5.2.3. Avec un beau *dehors* ? 96
5.3. Les (heureux·ses) élus·es 96

5.4. Du texte à la vidéo en passant par les images 104
5.4.1. Guide d'observation ou comment donner une direction à nos recherches 105

PARTIE 2
LONGUE VUE SUR LE NÉONOMADISME 112

CHAPITRE 6
L'ORGANISATION DES BLOGUES DE NÉONOMADES : UN APERÇU DE LA STRUCTURE 113

CHAPITRE 7
CE QU'EXPRIMENT LES BLOGUES DE NÉONOMADES 121
7.1. De l'art et la manière de se présenter 121
7.2. Plan de match des néonomades : motivations et objectifs 148
7.3. Le sens du voyage chez les néonomades 167
7.4. Faire tourner le moteur : planification et organisation du parcours 172
7.5. Travail, vie intime, aménagement d'un chez-soi et autres tensions quotidiennes 184
7.5.1. Au travail ! 184
7.5.2. L'amour avec un grand A 213
7.5.3. Un chez-quoi ? 218
7.6. Espace spécial 222
7.7. L'Autre, le Fidèle et quelques licornes 232
7.8. La société vilaine ? 251
7.9. La métamorphose ou le Grand-Soi nouveau 279
7.10. L'après-voyage ou comment se laisser porter par le vent 300

CONCLUSION
DÉPLIER BAGAGE 310

ANNEXE A
GRILLES D'OBSERVATION : UN EXTRAIT 321

RÉFÉRENCES ET BIBLIOGRAPHIE 334

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
6.1.	La formation de Planet Nomad pour devenir nomade digital	116
6.2.	La citation dans les blogues de néonomades	118
7.1.	*Quit your day job*	123
7.2.	Le néonomade globetrotteur	124
7.3.	La néonomade aventurière	124
7.4.	Le *Digital Nomad*	126
7.5.	Le nomade digital	126
7.6.	Travailler sur la plage ?	130
7.7.	Logo et argumentaire de liberté	131
7.8.	La fierté des néonomades	134
7.9.	Voyageur contemplant une mer de nuages	135
7.10.	La liberté haut et fort	149
7.11.	L'élément déclencheur pour un couple nomade	156
7.12.	La douce vie (?) du nomadisme digital	170
7.13.	La destination multiforme : du récit, des conseils et des bonnes adresses	175
7.14.	Des spécialités culinaires chinoises	178
7.15.	Guide du séjour parfait Chiang Mai	179
7.16.	Visiter Chiang Mai : le guide pratique du voyage lent et/ou nomade en Thaïlande	179

7.17. Se départir de presque tout 182

7.18. Corine fait aussi… 194

7.19. Les services offerts par Valiz Storiz 195

7.20. La boutique de Famille nomade digitale 195

7.21. Partenariats et collaborations d'Annie Anywhere 196

7.22. Équipement d'aventure de Nomad Junkies 196

7.23. La boutique de 1 famille/1000 aventures 198

7.24. Le « média kit » de Nomad Junkies 204

7.25. *Nomad at Work* 207

7.26. Le chemin parcouru ! 228

7.27. Position actuelle 228

7.28. Promo d'un bon plan : la location Airbnb 240

7.29. « Photo souvenir avec Sharon, une jeune femme qui m'aura marquée… » 243

7.30. « En effet, le bonheur est là : être ensemble » 244

7.31. Acte cérémoniel de la Kula 245

7.32. Commentaires à la suite de l'article Je m'aime plus quand je voyage 247

7.33. Remerciements du nomade envers son lectorat 250

7.34. Deux nomades qui suivent mutuellement leurs aventures 251

7.35. Objets multifonctions pour nomade débrouillard / le #7 : la couverture de survie 260

7.36. *The Future Me. Next Exit* 281

7.37. Le temps du bilan : le regard se porte vers l'horizon 283

7.38. La beauté du monde et la révélation de soi 286

LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
5.1.	Corpus d'analyse : Liste des 22 blogues de néonomades francophones.....	98
5.2.	Modèle structurel de la forme narrative selon Labov et Waletzky (1967).....	106
5.3.	Cadre des observations ayant servi à l'analyse du corpus	110

LISTE DES VIDÉOS

Vidéo		Page
7.1.	Sur la route, je vous raconte ma sortie de prison	154
7.2.	Pourquoi créer votre *bucket list*	166
7.3.	Partout chez-soi ?	219
7.4.	Une minute de campagne, en Transylvanie	232
7.5.	J'ai quelque chose à te dire sur l'éducation d'un enfant quand on est nomade	269
7.6.	Campagne d'aide lancée par L'aventurière fauchée	275
7.7.	Renaître	288

LISTE DES LIENS/ADRESSES[1]

Lien/adresse	Page
Voyage Voyage, Desireless [vidéo] : https://youtu.be/6PDmZnG8KsM	1
Tout plaquer pour vivre sur la route [article] : https://www.espaces.ca/articles/activites/2776-tout-plaquer-pour-vivre-sur-la-route	5
Tout quitter et partir voyager : celles qui se sont lancées [article] : https://www.french.hostelworld.com/blog/tout-quitter-et-partir/	6
Il n'est jamais trop tard pour tout quitter [article] : https://nomademagazine.com/2015/07/nest-jamais-tard-quitter/	6
Voyage sans argent : un an après c'est décidé, fini le métro-boulot-dodo ! [article] : http://leplus.nouvelobs.com/contribution/633257-voyage-sans-argent-un-an-apres-c-est-decide-fini-le-metro-boulot-dodo.html	6
10 signes qui prouvent que vous êtes prêts à tout quitter pour partir à l'aventure [article] : https://www.journaldequebec.com/2015/08/20/10-signes-qui-prouvent-que-vous-etes-prets-a-tout-quitter-pour-partir-a-laventure	6
La planète est mon bureau [article] : https://www.lesaffaires.com/mes-finances/planification/la-planete-est-mon-bureau/606231	6
Devenir travailleurs nomades à l'ère du numérique [article] : https://www.journaldemontreal.com/2018/09/26/nomades-a-lair-du-numerique	6
Tous Digital Nomads en 2030 [article] : https://www.forbes.fr/technologie/tous-digital-nomads-en-2030/?cn-reloaded=1	6

[1] Il s'agit des liens/adresses cités·es dans la thèse (sauf liens/adresses de la bibliographie qui ne sont pas repris·es ici).

Dix commandements pour manager les nomades [article] : https://lentreprise.lexpress.fr/rh-management/management/dix-commandements-pour-manager-les-nomades_1512869.html 6

Les 8 commandements pour devenir nomade digital en 2019 [article] : https://lepetitjournal.com/expat-pratique/les-8-commandements-pour-devenir-nomade-digital-en-2019-247575 6

Nomades numériques: bientôt un visa sur mesure [article] : https://www.courrierinternational.com/revue-de-presse/tendance-nomades-numeriques-bientot-un-visa-sur-mesure 6

Pizza Le nomade [site] : https://pizzalenomade.com/ 7

Cornet nomade: Une crèmerie qui fait voyager [article] : https://journalmetro.com/plus/2336768/une-cremerie-qui-fait-voyager/ 7

Slip nomade de la collection Chantelle [site] : https://www.orcanta.fr/chantelle-63693-005.html 8

Les « Gypset », ces nomades chics symboles du cool [article] : https://o.nouvelobs.com/pop-life/20150619.OBS1168/les-gypset-ces-nomades-chics-symboles-du-cool.html 8

Gypset : sur la route des nomades chics [article] : https://www.marieclaire.fr/,gypset-sur-la-route-des-nomades-chic,721301.asp 8

Moleskine et ses objets nomades [site] : https://fr.moleskine.com/fr/company#today 8

Nomade, comme moi [groupe *Facebook*] : https://www.facebook.com/groups/voyagenomade/ 8

Devenir nomade digital [groupe *Facebook*] : https://www.facebook.com/groups/devenirnomadedigital/ 8

Vivre autrement et être nomade [groupe *Facebook*] : https://www.facebook.com/groups/791507524281648/?ref=search 8

Nomads / A life of alternative travel [groupe *Facebook*] : https://www.facebook.com/groups/FREE.NOMADS/ 8

Digital Nomads Sharing Community [groupe *Facebook*] : https://www.facebook.com/groups/1847693235338480/?ref=search 8

French digital nomads [groupe *Facebook*] :
https://www.facebook.com/groups/frenchdigitalnomadsjobs/ 8

Chiang Mai Digital Nomads [groupe *Facebook*] :
https://www.facebook.com/groups/cmnomads/ 8

Digital Nomads Québec [groupe *Facebook*] :
https://www.facebook.com/groups/1669877833256677/ 8

Digital Nomad Families [groupe *Facebook*] :
https://www.facebook.com/groups/digitalnomadfamilies/ 8

Female Digital Nomads [groupe *Facebook*] :
https://www.facebook.com/groups/1607248466232418/ 9

Vegan Digital Nomads [groupe *Facebook*] :
https://www.facebook.com/groups/vegandigitalnomads/ 9

LGBT Digital Nomads and Freelancers [groupe *Facebook*] :
https://www.facebook.com/groups/LGBTDigitalNomadsFreelancer/ 9

Globals Nomads (full time travellers) [groupe *Facebook*] :
https://www.facebook.com/groups/fulltimetravellers/ 9

Nomadtopia [site] :
https://www.nomadtopia.com/ 9

Nomad Stack [site] :
https://nomadstack.com/ 9

Digital Nomad Soul [site] :
https://www.digitalnomadsoul.com/ 9

B-Digital Nomad [site] :
https://www.b-digitalnomad.com/ 9

Nomad Network [site] :
https://nomad.network/ 9

Digital Nomad Community [site] :
https://digitalnomadcommunity.net 9

Digital Nomads Forum [site] :
https://www.facebook.com/groups/digitalnomadsforum/ 9

Nomad Coliving [site] :
https://fairemtl.ca/fr/nomad-coliving 9

Neo-Nomade [site] :
https://www.neo-nomade.com/ 9

Nomad List [site] :
https://nomadlist.com/ 9

Numbeo [site] :
https://fr.numbeo.com/coût-de-la-vie/page-de-démarrage 9

Teleport [site] :
https://teleport.org/ 9

Nomad Cruise [site] :
https://www.nomadcruise.com/ 9

DNH Hub [site] :
https://www.dnxhub.com/ 10

Remote Year [site] :
https://remoteyear.com/ 10

Nomad Check Point [site] :
http://www.nomadcheckpoint.com/ 10

Mindful Nomads Retreat [site] :
https://mindfulnomadsretreat.com/ 10

Web Work Travel [site] :
https://www.webworktravel.com/ 10

Remote OK [site] :
https://remoteok.io/ 10

Working Nomads [site] :
https://www.workingnomads.co/jobs 10

Neo Nomad Project [site] :
http://www.neonomadproject.com/ 10

Nomad Soulmates [site] :
https://nomadsoulmates.com/ 10

War Zone Tours [site] :
http://www.warzonetours.com/ 67

Word Press [site] :
https://fr.wordpress.com/ 84

Over-blog [site] :
https://www.over-blog.com/ 84

Blogger [site] :
https://www.blogger.com/about/?r=1-null_user 84

Wix [site] :
https://fr.wix.com/ 84

Weebly [site] :
https://www.weebly.com/ca?lang=fr 84

Le blogue selon l'OQLF [site] :
https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie_blogue/blogue.html 89

1 famille/1000 aventures [blogue du corpus] :
http://1famille1000aventures.com/ 98

Voyage Roadtrip [blogue du corpus] :
https://voyage-roadtrip.com/ 98

Voyage Roadtrip [page Facebook qui annonce les modifications du blogue]
https://www.facebook.com/voyageroadtripblog/photos/a.1510375992554934/2122504481342079/?type=3&theater 98

Kalagan [blogue du corpus] :
https://www.kalagan.fr/ 98

Novo-monde [blogue du corpus] :
https://www.novo-monde.com/ 99

Moroccan Nomad [blogue du corpus] :
http://moroccannomad.com/ 99

Histoires de tongs [blogue du corpus] :
https://www.histoiresdetongs.com/ 99

Digital Nomad - Alternative Lifestyle [blogue du corpus] :
http://digital-nomad.fr/ 99

Nomad Junkies [blogue du corpus] :
https://nomadjunkies.com/ 99

Rouler sa vie [blogue du corpus] :
http://www.roulersavie.com/ 100

Annie Anywhere [blogue du corpus] :
https://www.annieanywhere.com/ 100

Chemins nomades [blogue du corpus] :
https://www.cheminsnomades.org/ 100

Partis pour [blogue du corpus] :
https://www.partispour.com/ 100

Six nomades [blogue du corpus] :
http://sixnomades.blogspot.com/ 101

Le Sac à dos [blogue du corpus] :
https://lesacados.com/ 101

L'aventurière fauchée [blogue du corpus] :
http://laventurierefauchee.com/ 101

Détour local [blogue du corpus] :
http://detourlocal.com/ 102

Voyages et vagabondages [blogue du corpus] :
https://voyagesetvagabondages.com/ 102

Famille nomade digitale [blogue du corpus] :
https://www.famille-nomade-digitale.com/ 102

Vie nomade [blogue du corpus] :
https://www.vie-nomade.com/ 102

Vie nomade [page Facebook qui annonce les modifications du blogue]
https://www.facebook.com/vienomade/photos/a.10150375165286675/10156736636166675/?type=3&theater 103

No-Mad Life [blogue du corpus] :
https://no-mad-life.com/ 103

Planet Nomad [blogue du corpus] :
https://www.planet-nomad.com/fr/ 103

Valiz Storiz [blogue du corpus] :
https://www.valizstoriz.com/ 104

Sur la route, je vous raconte ma sortie de prison [vidéo] :
https://www.youtube.com/watch?v=oKSH9RCza4o..... 154

Pourquoi créer votre *bucket list* [vidéo] :
https://youtu.be/NRfU702mK34..... 166

Le top 10 des blogs de voyage [article] :
https://www.cosmopolitan.fr/,les-plus-beaux-blogs-de-voyage-qui-donnent-l-envie-de-s-evader,2189,1873851.asp..... 202

Partout chez-soi ? [vidéo] :
https://www.youtube.com/watch?v=6jSCFZTb9A8 219

Une minute de campagne, en Transylvanie [vidéo] :
https://www.youtube.com/watch?v=9cyccDCxyBQ..... 232

Amazon, l'envers de l'écran [article] :
https://www.monde-diplomatique.fr/2013/11/MALET/49762..... 259

J'ai quelque chose à te dire sur l'éducation d'un enfant quand on est nomade [vidéo] :
https://www.youtube.com/watch?v=lIUcogYGcRE&feature=youtu.be 269

Le *business* du volontourisme. L'humanitaire imaginaire [article] :
http://plus.lapresse.ca/screens/98b8c227-78a9-4bb8-8071-77c6d0570f59__7C__I2rIIq53D6k0.html 274

Campagne d'aide lancée par L'aventurière fauchée [vidéo] :
https://www.youtube.com/watch?v=ZCZxnbUr_6o&feature=youtu.be 275

Huguette Gaulin, sœur de feu [article] :
https://www.ledevoir.com/lire/462782/point-final-huguette-gaulin-soeur-de-feu..... 287

Renaître [vidéo] :
https://www.facebook.com/vienomade/videos/10154569922281675/ 288

RÉSUMÉ

Cette thèse de doctorat s'intéresse à un nouveau nomadisme ; disons-le *néo* pour le distinguer d'entrée de jeu du nomadisme historique généralement associé aux sociétés de chasseurs-cueilleurs ou de pasteurs nomades. De manière plus précise, nous nous intéressons aux individus qui décident de changer de vie, d'abandonner leur vie sédentaire pour une vie nomade et qui racontent cette nouvelle vie sur un blogue. Notre grande interrogation de départ se formule sans détours : qu'est-ce que ce néonomadisme exprimé par ces blogueurs·ses ? Notre travail cherche à connaître le sens, les représentations et les pratiques de ce mode de vie qui semble de plus en plus en vogue auprès d'individus cherchant à donner une nouvelle direction à leur existence. Ce nomadisme leur apparaît comme une manière de *vivre plus* ou de *vivre enfin*. Le néonomadisme étudié ici en est donc un d'agrément, en ce sens où il correspond à un choix volontaire de l'individu, non forcé par une situation économique ou géopolitique. Le·la néonomade a laissé de son propre chef une vie sédentaire généralement réglée au quart de tour et enveloppée d'un certain confort matériel pour une vie à ses yeux plus libre, mais aussi plus précaire et forcément plus minimaliste en termes de biens et de propriétés. Pour cette recherche, nous avons privilégié une méthodologie organisée autour d'une analyse de contenu. Nous avons analysé les productions scripturales et audiovisuelles d'un corpus constitué de vingt-deux blogueurs·ses néonomades, francophones et originaires du Québec, de France, de Belgique, de Suisse et du Maroc (nous avons tenté de créer un échantillon varié à cet égard même si les représentants·es de l'Afrique semblent plus rares). Les néonomades de notre corpus voyagent seuls·es, en couple ou en famille. Leur mode de déplacement peut être varié : véhicule motorisé, avion, voilier, etc. Notre travail de recherche a été guidé par deux grandes hypothèses. La première inscrit le néonomadisme dans une logique paradoxale où celui-ci apparaît à la fois comme un relâchement et une tension. En effet, en adoptant le mode de vie néonomade, l'individu exprime un désir de rompre avec certaines pesanteurs de la vie (stress, travail, performance, routine, etc.) mais se trouve à reproduire malgré tout des comportements tendus et contraignants (demeurer connecté, développer un gagne-pain sur la route ou s'assurer de sources de revenus, savoir s'orienter et se réintégrer constamment dans les espaces parcourus, etc.) qui questionnent la possibilité d'un réel relâchement ou d'un véritable *vivre enfin*. La seconde voit le néonomadisme comme une expérience de narration et de construction de soi encouragée par la démocratisation de l'écriture et de la publication amenée par l'univers numérique. Par là, nous entendons un néonomadisme qui met l'accent sur la réflexivité de l'individu mais aussi sur son « extimité », c'est-à-dire la volonté d'exposer aux autres des parties de soi dans cette grande aventure néonomade qui semble le transformer. En plus de confirmer nos hypothèses, notre thèse aura également permis de démontrer que les différentes productions des néonomades mettent en scène plusieurs nouveaux rapports établis avec le travail et les technologies informatiques, le temps, l'espace et le chez-soi, les autres (aussi bien les peuples visités que les publics des néonomades) et la société dans son ensemble. Enfin, soulignons que les productions des néonomades nous sont apparues à la croisée de plusieurs influences : dans leur vision du monde, les néonomades semblent entretenir des affinités avec

les romantiques du 19e siècle, avec les « spécialistes » du développement personnel, et avec les codes organisés et bien huilés du marketing.

Mots-clés : néonomadisme, voyage, changement de vie, construction de soi, productions numériques

ABSTRACT

This thesis discusses a new form of nomadism; let's call it *neo* to differentiate it from the historical nomadism usually associated with hunter-gatherers or nomadic pastoralist societies. More precisely, we are interested in individuals who make the decision to change their lives, by giving up a sedentary lifestyle for a nomadic one, and then recounting this new way of living on a blog. Our main initial question is straightforwardly worded: what is this neonomadism expressed by these bloggers? Our work seeks to find out the sense, the representations and the practices of such lifestyle becoming seemingly more and more popular among individuals who are looking for a new life direction. This nomadism appears to them as a way to *live more* or to *finally live*. Therefore, the neonomadism studied here is one of amenity nomadism, in the sense that it corresponds to a voluntary choice of the individuals, not forced by an economic or geopolitical situation. The neonomads have left behind, on their own initiative, a sedentary life generally set like a clock and wrapped in a certain material comfort for a life that is freer in their view, but also more precarious and consequently more minimalist in terms of goods and properties. For this research, we favoured a methodology structured around a content analysis. We have analyzed the written and audiovisual productions of a corpus of twenty-two French-speaking neonomads bloggers, coming from Quebec, France, Belgium, Switzerland and Morocco (we tried to form a varied sample even if the representatives of Africa seemed to be scarcer). The neonomads of our corpus travel alone, as a couple or as a family. Their way of travel can be diverse: motor vehicle, plane, sailboat, etc. Our research was guided by two main hypotheses. The first one places neonomadism in a paradoxical logic where it appears both as a release and a tension. Indeed, by adopting neonomadism as a lifestyle, the individuals express a desire to break up with some of the burdens of life (stress, work, performance, routine, etc.) but still find themselves emulating tensed and constraining behaviours (staying connected, getting sources of income while on the road, knowing how to orient and to reintegrate themselves in all spaces, etc.). This observation then questions the possibility of a real release or a *finally live*. The second hypothesis sees neonomadism as a narrative and self-constructing experience encouraged by the democratization of writing and publishing provoked by the digital possibilities. By this, we mean a neonomadism that not only emphasizes the reflexivity of the individuals, but also the "extimity", that is the willingness to expose to others parts of oneself in this new life that seems to transform them. In addition to confirming our hypothesis, our thesis has also allowed us to demonstrate that the different productions created by the neonomads highlight several new relationships with work, technology, time, space and the concept of home, others (both the peoples visited and the neonomad's followers), and society as a whole. Finally, it should be noted that the neonomad's productions have appeared to us at a crossroads of several influences: in their vision of the world, the neonomads seem to have affinities with the Romantics of the 19th century, with the personal development "specialists", and with the well-organized and oiled marketing codes.

Key words : neonomadism, travel, change of life, self-construction, digital productions.

INTRODUCTION

COMME UNE ÉCHAPPÉE

« *Voyage, voyage. Ne t'arrête pas* »
« *Voyage, voyage. Et jamais ne reviens* [2] ».

C'est la chanteuse populaire des années 1980, Desireless, qui chante ici ce refrain. Et l'on peut penser qu'il est fredonné à tout vent, encore aujourd'hui, car ils sont chaque année des millions et bientôt des milliards à partir pour aller voir le monde. Voyons la pousse de ces *homo mobilis* pour s'en convaincre. Selon l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT), on comptait 25 millions de touristes en 1950, 278 millions en 1980, 527 millions en 1995 et 1,133 milliard en 2014. Les chercheurs prévoient 1,4 milliard en 2020 [3] (OMT, 2015). Comme le font remarquer Cousin et Réau (2009), il est vrai que plusieurs mobilités, peu importe leur motivations (professionnelles, familiales, médicales ou de loisirs), sont considérées pour ces calculs, et que par conséquent, fournir de tels chiffres participe surtout à une approche comptable visant à illustrer l'importance du tourisme, la première industrie du monde. Néanmoins, nous pouvons reconnaître que les mobilités touristiques ne sont pas des phénomènes marginaux, même si l'activité reste une affaire de privilèges ; il faut en effet posséder un minimum de ressources financières et une situation personnelle et professionnelle qui permet de partir en voyage.

Sauf que privilèges ou pas, il est bien entendu que l'évolution constante des moyens de déplacement joue aussi son rôle dans cette croissance du phénomène. Nous ne sommes plus au

---

[2] *Voyage, voyage* de Desireless. Immense succès des années 1980 que l'on peut voir et écouter ici.

[3] Pour ses calculs, l'Organisation Mondiale du Tourisme considère « touriste » l'individu qui passe la nuit à l'extérieur de son domicile permanent (sinon, on parlera d'excursion, et non de tourisme).

temps de Phileas Fogg, héros de Jules Verne, où parcourir le monde représentait tout un défi, malgré la révolution des transports déjà amorcée à la fin du 19e siècle. Aujourd'hui, se balader sur la planète semble s'envisager facilement, ou à tout le moins plus rapidement et avec plus de commodité, même sans être très fortuné, surtout si l'on pense aux offres comme le *Couchsurfing* ou le *Whoofing* qui permettent de dormir gratuitement sur le canapé d'un hôte ou de vivre sur une ferme en échange de travaux (semaison, récolte, etc.).

En tout cas, dans ce paysage du tourisme bien croissant où la mobilité est reine, malgré des appels environnementaux pour tenter de minimiser les impacts des innombrables déplacements polluants – « même si les signes d'une rupture énergétique et écologique sont dans l'air du temps, les flux routiers, aériens et ferroviaires ne diminuent pas » écrit d'ailleurs Corneloup (2011 : 17) – le nombre de voyageurs·ses est toujours en hausse. Les flux du tourisme composent une vaste typologie. Selon la durée, le mode de déplacement, la motivation principale, le type de visite, l'hébergement pratiqué, etc., il y plus d'une manière de voyager et de voir du pays. D'ailleurs, pour Courant (2012), il y en aurait presque autant que de chercheurs·ses en tourisme ou d'articles sur le sujet. C'est dire comment cette industrie, mais aussi l'acte même de voyager, peuvent être retournés dans tous les sens et offrir d'intéressantes pistes de recherche. Quoi qu'il en soit, certains·es voyageurs·ses nous paraissent plus « soutenus·es » ou « intenses » que d'autres, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans la mesure où ils·elles inscrivent leurs pratiques dans une sorte de paroxysme du voyage en décidant de tout quitter pour lui, et de partir ainsi sans idée précise de retour. La route, le trajet, deviennent leur nouvel habitat.

Pour nous, ces départs ne nous paraissent pas comme de simples actes de loisirs. L'on ne part pas « juste pour le fun », juste pour voir du paysage, des monuments et rencontrer des « locaux ». Nous voyons ces départs comme un tournant radical dans la vie d'un individu : *quelque chose* de sa situation actuelle ne convient plus ou l'empêche d'avancer, de vivre sereinement, dirons-nous ; ce *quelque chose,* qui peut prendre plusieurs formes (difficultés en emploi, horaire surmené, deuil, rupture, etc.) cause une insatisfaction, un mal-être, de l'anxiété, de la peine ou de la confusion, bref, un état intérieur éprouvant et qui appelle une solution. Et

cette solution semble passer par l'adoption d'un nouveau mode de vie, le mode de vie nomade. En d'autres mots, nous avons l'impression que ce changement radical vient répondre à une existence qui pèse et pour laquelle l'objectif poursuivi est d'en prendre congé. Dans cette perspective, nous aimons citer Le Breton qui a beaucoup réfléchi à cette fonction du voyage qui permet, dans un sens, de « disparaître », ou en tout cas de réaliser une trêve pour vivre avec un plus grand sentiment de liberté et peut-être même pouvoir se transformer intérieurement :

> Le voyage est une échappée belle loin des routines de pensée ou d'existence, loin des pesanteurs possibles du travail ou des soucis personnels. Le voyageur disparait en prenant justement la clé des champs. Il laisse chez lui son état civil, son histoire, ses soucis, ses responsabilités sociales familiales ou professionnelles. Il est de sa seule initiative de se dévoiler et de donner des informations à ce propos à ceux et celles qu'il croise sur les sentiers. Le voyage libère des contraintes d'identité. Il allège le fardeau parfois d'être soi, relâche les pressions qui pèsent sur les épaules, les tensions liées aux responsabilités sociales et individuelles. […] Voyager revient à se mettre en congé de son histoire et à s'abandonner aux sollicitations prodiguées par le chemin. Cette suspension, cette échappée belle hors de toute familiarité sont propices à la métamorphose personnelle. […] Il est une anthropologie en mouvement, il est solitude ou rencontre, si le voyageur le souhaite, mais nul ne le contraint. Il est dans son rythme. (Le Breton, 2015 : 100)

Il nous apparaît évident qu'en décidant de partir pour un voyage au long cours, sans date de retour, ces voyageurs·ses délaissent une vie normée pour une vie plus bohème ou marginale. Ils·elles mettent de côté une vie sédentaire organisée autour du rythme pendulaire de ce qu'il est convenu d'appeler le métro-boulot-dodo pour élire une vie moins contraignante, en apparence du moins. Ils·elles se voudront libres à plusieurs égards ; il ne s'agira pas d'être libres uniquement pour faire ce que l'on veut (si l'option est vraiment possible), selon les horaires que l'on veut, mais aussi d'être libres pour aller où l'on veut. Ils·elles deviennent ainsi des nouveaux ou des nouvelles nomades, des néonomades [4], au statut volontairement choisi, et semblent répondre à un immense besoin de liberté mais aussi de changement et d'allègement. C'est ce qui ressortira de leur discours au premier coup d'œil dès lors qu'ils·elles annoncent, généralement avec fierté, la fin de leur routine aliénante pour *vivre enfin*. Nous aurons

[4] Bien sûr, nous prendrons le temps d'expliquer plus loin et en détail ce que nous entendons par « néonomades ».

l'occasion de voir au cours de ce travail comment cette nouvelle vie prend forme justement, à travers le discours de ces néonomades qui nous intéresse et que nous souhaitons étudier.

Par ailleurs, ces voyages à durée indéterminée nous paraissent également comme des voyages fortement légitimés aux yeux des néonomades. En effet, ces voyages dont la raison d'être dépasse la simple idée de plaisir ou de détente ne sont jamais accomplis sans une certaine morale ; ils ont toujours une fonction à remplir ou un devoir à accomplir (se libérer d'une situation, faire le point sur soi, trouver sa voie, etc.). Le voyage nomade semble clairement avoir une vertu, une utilité (et l'on ne parle pas d'une utilité économique comme celle de « gagner sa vie » car nous ne considérons pas dans cette recherche l'individu qui devient nomade pour des raisons de travail). Urbain écrit que nous ne cessons de *moraliser* le voyage, ne serait-ce que dans l'identification de son usage à l'expression de valeurs types comme le nécessaire, le profitable, le pieux, le mérité, le sain ou l'édifiant (Urbain, 2003 : 67). Avant même le début de notre travail empirique, nous n'avions aucune difficulté pour croire cette affirmation. En somme, « le voyage n'est pas l'errance sans but », c'est un séjour court ou long qui appelle un retour enrichi dont le gain n'est pas forcément matériel ou économique ; il peut aussi et surtout être intellectuel et moral (Roche, 2003 : 68).

La saveur du mois : le (néo)nomadisme

Sans doute qu'elle durera plus d'un mois. Car le nomadisme dont on parle depuis le début se situe dans un contexte où les questions de mobilité prennent de plus en plus de place. C'est « la personne contemporaine comme personne mobile » qui signifie que l'individu est véritablement affecté par la mobilité dans la mesure où il « ne se définit pas seulement par son lieu d'habitation et par d'autres caractères fixes, mais par sa façon de bouger, de vivre en mouvement, d'intégrer sa mobilité dans sa manière de vivre » (Amar, 2010 : 47).

La philosophe Françoise Bonardel (2018) a écrit un article sur la figure du migrant, ce mythe du migrant qui est un peu devenu le « héros d'une modernité qui a fait de la mobilité un idéal universel ». Mais ce qui a surtout frappé notre attention, et ce sur quoi nous souhaitons

davantage attirer l'attention, c'est le titre de son article, un titre qui illustre cet air du temps qui semble favorable au nomadisme, ou d'un certain nomadisme : *Demain tous migrants : le triomphe de l'idéologie nomadiste. Comment la stabilité est devenue un truc d'arriérés*. En résumé, sa thèse : « Indépendamment donc des problèmes concrets liés à l'immigration de masse, ce qui se joue à travers la figure fantasmée du migrant pourrait bien être le futur d'une humanité déracinée et contrainte de l'être chaque jour davantage, comme si la mobilité était un gage d'intelligence et de santé, et comme s'il n'y avait plus que quelques arriérés qui aspireraient encore à envisager le monde à partir d'un point relativement fixe » (Bonardel, 2018 : n.p.).

Mais nul besoin d'être philosophe ou spécialiste de la mobilité pour remarquer une sorte d'engouement autour du nomadisme et particulièrement dans différents discours (le type de nomadisme restera toujours à préciser toutefois ; sa définition demeure un exercice de haut-niveau tellement le terme touche à plus d'un univers). Nous avons des preuves fréquentes de cette ferveur nomade dans les médias, du côté des publicitaires, sur les médias sociaux, partout où des courants circulent. Nous allons en faire la présentation rapide.

Commençons par ces individus, présentés sommairement un peu plus haut, qui décident de tout quitter pour partir et vivre comme des nomades. Nous croyons sans nul doute qu'ils sont de plus en plus nombreux. Il n'existe pas de statistiques sur le sujet – la difficile comptabilisation de ces voyageurs·ses qui peuvent exercer différents niveaux de nomadisme en conservant parfois une adresse, parfois pas, ou encore en insérant dans leur parcours des retours temporaires à la maison, y est sans doute pour quelque chose –, mais nous avons l'impression qu'il ne se passe pas une semaine où l'on ne parle pas, dans les médias ou autour de la machine à café, de cette femme, de cet homme ou de cette famille qui a tout vendu pour partir à l'aventure, sans billet de retour. De tels exemples, toujours annoncés comme étant ceux·celles qui savent « aller au bout de leur rêve », ou encore comme « ceux·celles qui l'ont fait ! », il en pleut [5]. Et au-delà des faits réels qui concernent les individus *qui sont partis pour de bon,* il

[5] Quelques exemples parmi un nombre incalculable (consultés le 24 janvier 2019) :
Sauvée, F. (2018). Tout plaquer pour vivre sur la route, *Espaces*, 30 octobre.

existe aussi les abstractions rêvées des individus *qui y songent seulement*. Ces derniers ne partiront peut-être jamais, mais cela ne signifie pas pour autant que la proposition de « tout plaquer » pour faire du voyage son nouveau mode de vie ne leur est jamais venue à l'esprit. Pour nous, il ne paraît pas exagéré de croire à un fantasme du départ, peut-être même chez les plus sédentaires qui doivent avoir aussi leurs passages à vide, et le cas échéant rêver à une fuite vers un ailleurs plus attirant. Mais quoi qu'il en soit, nous retenons surtout que ces médias qui rapportent les expériences des *partis pour de bon* alimentent certainement l'imaginaire d'un grand nombre d'individus, voyageurs ou non.

Et à cela, comment ne pas ajouter tous ces articles de presse qui discutent du nomadisme digital, de cette manière d'envisager le travail à partir de l'émergence des formes spatio-temporelles qui dépassent l'alternative du bureau de travail à la maison [6]. En effet, les lieux du travail ne sont plus uniquement le lieu classique du travail (usine, bureau, etc.) ou le domicile, mais une variété de lieux praticables (café, hôtel, espace de *coworking*, moyens de transport, etc.), pourvu qu'ils soient équipés de ressources en technologie (Amar, 2010 : 79). De plus, comme si ce n'était pas suffisant, on peut aussi penser à cette « capacité d'habiter le territoire des vacances en continuant à travailler » (Viard, 2011 : 145). En bref, c'est toute une communauté de travailleurs·ses qui envisagent maintenant un travail dématérialisé, mais aussi très flexible

---

Merlo, C. (2018). Tout quitter et partir voyager : celles qui se sont lancées, *Hostelworld*, 24 septembre.

Gallant, J. (2015). Il n'est jamais trop tard pour tout quitter, *Nomade Magazine*, 2 juillet.

Lamour, M. (2012). Voyage sans argent : un an après c'est décidé, fini le métro-boulot-dodo!, *L'OBS Le plus*, 28 septembre.

Beaudin, M. (2015). 10 signes qui prouvent que vous êtes prêts à tout quitter pour partir à l'aventure, *Le Journal de Montréal*, 20 aout.

[6] Encore une fois, quelques exemples parmi un nombre incalculable (consultés le 24 janvier 2019) :

Diotte, S. (2018). La planète est mon bureau, *Les Affaires Plus*.

Breton-Champigny, F. (2018). Devenir travailleurs nomades à l'ère du numérique, Journal de Montréal, 27 septembre.

Valet, J.-C. (2018). Tous Digital Nomads en 2030?, *Forbes France*, 16 octobre.

Maupas, P. (2002). Dix commandements pour manager les nomades, *L'express - L'entreprise*, 18 décembre.

Hugues, J. (2019). Les 8 commandements pour devenir nomade digital en 2019, *Le Petit journal*, 9 janvier.

S.A (sans auteur). (2018). Nomades numériques : bientôt un visa sur mesure, *Courrier international*, 24 mai.

dans ses lieux et moments de pratique, à la condition d'avoir, au-delà d'une connexion internet efficace, un paysage, une météo et un coût de la vie à leur avantage.

Qui plus est, il semble y avoir aussi dans le domaine du marketing (et peut-être surtout dans ce domaine ?) une sorte d'excitation autour du nomadisme. Encore là, on ne saurait définir ce type de nomadisme car le concept paraît souvent galvaudé, mais on l'imagine fantasmé. Il peut être seulement, ou tout à la fois, « flexibilité », « mobilité », « liberté », « créativité », « ouverture » ; en somme, des valeurs en vogue dans le « nouvel esprit du capitalisme » (Boltanski et Chiapello, 1999), sujet sur lequel nous reviendrons plus longuement. En tout cas, si l'on ne sait pas toujours précisément ce que peut être *ce* nomadisme utilisé par les marketeurs [7], on connait en revanche leur engouement pour *ce* nomadisme qui, même flou dans ses usages, reste immensément attrayant. En effet, il apparaît comme un puissant système d'images symboliques, toujours liées à des valeurs ou des états favorables comme nous venons de le souligner précédemment. Qui, en effet, irait imaginer un·e nomade avec des chaines de contraintes ? Le champ de tous les possibles semble venir automatiquement avec le nomadisme des marketeurs. Et de cette manière, même les sédentaires peuvent en profiter, car à défaut de voyager véritablement, ils·elles pourront au moins *consommer nomade* et sentir qu'ils·elles peuvent aussi gouter à cette « saveur du mois ».

Nous remarquons donc que le nomadisme des marketeurs est un concept qui a la cote, et il y a fort à parier que derrière le choix du nom ou du qualificatif se trouve une volonté de référer à un univers attrayant pour les consommateurs·trices, à un univers qui ouvre les horizons. Ainsi, du restaurant *nomade* à la boutique *nomade*, en passant par les résidences *nomades,* les ateliers *nomades*, les éditions *nomades,* les bijoux, vêtements et accessoires *nomades* ou encore les décors d'intérieurs *nomades* [8]*,* tout peut être nomade. Rien ne manquerait à l'appel du nomadisme, pas même la pizza [9] ou le cornet [10], ou encore le slip féminin de la collection

[7] Vocable qui semble avoir fait maintenant son entrée dans les dictionnaires (du moins en ligne) pour désigner le professionnel ou le stratège en marketing.

[8] Prenant aussi souvent le nom de « décors bohémiens » ou « décors boho-chic ».

[9] http://pizzalenomade.com/ (consulté le 12 aout 2017)

[10] https://journalmetro.com/plus/2336768/une-cremerie-qui-fait-voyager/ (consulté le 18 juin 2019)

Nomade de la compagnie de lingerie féminine Chantelle [11]. Et bien entendu, en matière de « look total », la mode non plus ne saurait se passer de nomadisme avec l'un de ses nombreux styles en vogue, le Gypset [12] (contraction de « Gypsy » et de « Jet-Set »), où l'on vous invite à vivre sans frontières comme les « cool-chic-bohèmes » (mais non sans argent, comme bien des mouvements de mode savent l'exiger).

Pour rester un peu dans la même lignée, il est amusant de lire ce que dit la compagnie Moleskine, connue pour ses célèbres carnets de notes, pour se décrire : « C'est une marque qui regroupe toute une famille d'objets nomades : ses carnets, agendas, journaux, sacs, instruments d'écriture et accessoires de lecture sont spécialement adaptés à notre vie de plus en plus mobile. Des objets qui nous suivent partout et qui nous identifient où que nous soyons dans le monde. […] Dans le monde entier, ils représentent un symbole du nomadisme contemporain […] [13]. » Ainsi, dans ce courant nomade, les objets également suivent la tendance. Dans ces discours, la mobilité les concerne ; nous pourrions dire comme Urry qu'elle témoigne que les objets « empruntent [également] des parcours divers et complexes », que « l'habiter des objets n'est ni donnée ni fixe », qu'ils « semblent voyager autant qu'ils habitent » (Urry, 2005 :75).

L'univers des blogues et des médias sociaux n'est pas en reste non plus ; ces outils goûtent eux aussi à cette « saveur du mois ». On ne compte plus les pages ou groupes *Facebook* dédiés aux néonomades. Ces pages ou ces groupes aux différentes appellations prennent plusieurs couleurs selon leurs spécificités, ou leur clientèle-cible. Nous donnons quelques exemples de groupes parmi plusieurs dizaines [14] : Nomade comme moi ; Devenir nomade digital ; Vivre autrement et être nomade ; Nomads / A life of alternative travel ; Digital Nomads Sharing Community ; French digital nomads ; Chiang Mai Digital Nomads ; Digital Nomads Québec ; Digital Nomad

[11] http://www.orcanta.fr/chantelle-63693-005.html (consulté le 12 aout 2017)

[12] Par exemple :

Vignando, D. (2015). Les « gypset », ces nomades chics symboles du cool, *Le Nouvel observateur*, 20 juin.

Gaignault, F. (2014). Gypset : sur la route des nomades chics, *Marie-Claire*.

[13] http://www.moleskine.com/fr/moleskine-world#today (consulté le 17 juillet 2017)

[14] Au 24 janvier 2019. Prendre note que certains groupes sont fermés au « grand public » ; pour y accéder, il faut faire une demande au groupe.

Families ; Female Digital Nomads ; Vegan Digital Nomads ; LGBT Digital Nomads and Freelancers ; Global Nomads (full time travellers).

On savait déjà que le Web était une formidable ressource pour les voyageurs·ses, avec son nombre incalculable de blogues ou de sites destinés à l'univers du voyage (il est inutile d'en donner des exemples ; nous supposons que nos lecteurs·trices en ont déjà fait la connaissance au moins une fois). Mais ce n'était pas suffisant pour satisfaire les nomades, faut-il croire. Car le Web commence à foisonner de ce côté-ci également avec sa multitude d'initiatives qui disent répondre spécifiquement aux besoins des nomades. Là encore, il serait vain de toutes les nommer, mais nous en citons quelques-unes pour démontrer un bref aperçu du « dynamisme du marché » chez les nomades [15].

Pour se lancer dans le nomadisme, pour en savoir plus sur ce mode de vie, s'offrir le « coffre à outils » (trucs, conseils, ressources à utiliser, etc.) du ou de la nomade intelligent·e et peut-être même pour y trouver du *coaching* [16] : Nomadtopia, Nomad Stack, Digital Nomad Soul, B-Digital Nomad ; pour se rassembler virtuellement entre nomades, appartenir à un réseau spécifique de nomades : Nomad Network, Digital Nomad Community ; pour aller faire un tour dans des forums de nomades et trouver réponses à ses questions, ou encore pour partager ses trucs, conseils et expériences en tant que nomade : Digital Nomads Forum ; pour trouver un espace de travail en tant que nomade numérique : Nomad Coliving, Neo-nomade ; pour connaître le classement des villes les plus *nomad friendly* [17] : Nomad List, Numbeo, Teleport ; pour prendre part à des croisières avec des nomades uniquement [18] : Nomad Cruise ; pour participer à tout un tas d'activités professionnelles ou de divertissement réservés aux nomades

[15] Au 20 janvier 2019. Nous nous limitons à des exemples en français et en anglais.

[16] Pour cette catégorie de services, des masses d'exemples pourraient être cités. Notre matériau d'étude (blogues de néonomades), que nous décrirons plus loin, pourrait aussi se positionner dans cette catégorie, du moins en partie. Les exemples que nous donnons ici sont toutefois gérés et présentés comme des entreprises ou organisations plus que comme des blogues personnels, et font du *coaching* leur principale activité.

[17] Soit les villes qui offrent une bonne note sur le plan des indicateurs suivants : accès et vitesse du réseau Internet ; niveau de sécurité ; coût de la vie ; climat et météo ; offre de divertissement.

[18] Ces offres proposent généralement des séjours avec un programme polyvalent qui inclut des périodes de travail, de formation, de réseautage, de relaxation, et de divertissement.

(conférence, ateliers, camps, etc.) : DNH Hub ; pour s'acheter une « expérience complète » de nomade : Remote Year, Nomad Check Point, Mindful Nomads Retreat, Web Work Travel) [19] ; pour trouver un emploi comme nomade numérique [20] : Remote Ok, Working Nomads; pour créer des œuvres qui ont pour thème le nomadisme ou qui émanent d'expériences nomades : Neo Nomad Project [21] ; et enfin, parce qu'à deux c'est toujours mieux, on peut aussi chercher et espérer trouver son âme sœur nomade avec Nomad Soulmates.

Tous ces exemples énoncés ci-haut sont un peu une parenthèse, mais une parenthèse importante pour nous, car ils démontrent la *petite fête* autour d'un nouveau nomadisme. En somme, nous voulions faire voir jusqu'à quel point l'idée ou l'image de ce nomadisme à l'univers souvent enchanteur prend de l'ampleur dans un grand nombre de discours, tant sur le plan du réel que du symbolique.

Et dans ce grand univers (ou ce grand marché ?) de ce qui semble apparaître comme une nouvelle forme de nomadisme, nous avons décidé de nous intéresser aux blogueurs·ses nomades, à ces individus qui ont non seulement décidé de faire le grand saut, de « tout plaquer » pour adopter le mode de vie nomade, mais aussi décidé de raconter cette expérience par le support d'un blogue.

---

[19] Il s'agit souvent de formules élaborées un peu à la manière d'un « tout-inclus » avec les hébergements, les repas, les activités organisées pour le bénéfice des nomades participants. Dans le cas de Remote Year par exemple, l'on propose une formule sur une année (12 mois) où l'individu peut vivre en nomade sans avoir à s'occuper de l'organisation de son parcours. Tout ou presque est pris en charge (même les déplacements d'une ville ou d'un pays à l'autre ; il ne reste aux nomades qu'à assurer leur occupation professionnelle. Il en coute environ 24 000 $ US pour une année nomade.

[20] Ici, la liste pourrait être interminable si l'on considère tous les sites qui offrent des emplois pour les travailleurs pigistes (qui peuvent être nomades ou non).

[21] Dans le domaine des arts, il existe plusieurs collectifs qui prennent un nom ou un qualificatif « nomade », mais bien souvent leur nomadisme fait uniquement référence au fait que le travail des artistes est en mouvement, qu'il voyage, qu'il se déplace dans l'espace. Ici, avec Neo Nomad Project, c'est différent dans la mesure où le thème du nomadisme est au cœur même de la création.

Route empruntée

Pour ce travail, nous proposons de diviser notre thèse selon deux grandes parties. La première, que nous avons appelée « De quelques grands itinéraires théoriques », consiste à définir l'objet de notre recherche et à présenter ses questions, sa problématique, sa revue de littérature, ses hypothèses et sa méthodologie. La seconde, que nous avons nommée « Longue vue sur le néonomadisme », sera le lieu de notre travail empirique où nos résultats de recherche seront exposés et discutés.

Dans ces deux grandes parties nous ferons la démonstration que l'expérience néonomade n'est pas tant un parcours géographique qu'un parcours du soi. Véritable entreprise de l'intérieur, elle s'exprime dans une production numérique multiforme (textes, vidéos, photographies), influencée à la fois par le mouvement du romantisme, les discours du développement personnel et le langage du marketing. Tout un programme, donc, auquel nous convions nos lecteurs·trices.

Par ailleurs, nous aurons l'occasion de présenter nos travaux en regard des trois temps du voyage (Boyer, 2011 ; Amirou, 2012). Comme l'écrit Boyer (2011 : 210) : « Un voyage, c'est trois voyages, trois étapes de la pensée, et trois temps : avant, pendant, après ». Dans notre recherche, le choix de certains mots de vocabulaire comme « route », « trajet », « circuit » pour parler d'orientations ou de méthodes, par exemple, n'est pas non plus anodin : nous voyons cette thèse un peu comme un grand voyage.

Pour Boyer, le premier temps du voyage est celui de l'imagination ; c'est donc le voyage imaginé, le voyage désiré, pressenti. Personne n'a l'esprit complètement vierge lorsqu'il part en voyage. L'esprit des voyageurs·ses compte sans doute une foule d'informations, d'idées, de préjugés ou de partis pris, peut-être, venant de lectures ou d'images ou de films vus et qui en quelque sorte les préparent pour leur périple. Comme l'écrivent Boyer et Amirou, dans deux livres différents mais en utilisant quasiment la même plume : « Jamais un voyageur n'est parti à la découverte de l'inconnu » (Boyer, 2011 : 211) ou « personne n'est jamais parti à la

découverte de l'inconnu absolu » (Amirou, 2012 : 49). Et pour aller aussi dans le même sens, Urbain exprime, mais dans des mots cette fois plus différents : « Avant d'être un mouvement vers une cible définie (un lieu, une destination précise), supporté par des conditions de réalisation spécifiques (une technique, une logistique), le voyage est une théorie, une hypothèse » (Urbain, 2003 : 37). Ce premier temps du voyage sera donc un peu notre première partie où nous parlerons d'objet de recherche, de problématique, de revue de littérature et de cadre méthodologique. Il s'agira en somme de *préparer le voyage.*

Le deuxième temps du voyage, c'est le voyage vécu. C'est, en d'autres mots, le voyage comme tel, avec ses déplacements et ses expériences, « ce sont sur place les choses vues » (Boyer, 2011 : 210). Dans notre thèse, ce deuxième temps correspondra essentiellement à notre travail empirique que nous effectuerons sur notre corpus d'analyse. C'est aussi le moment bien sûr où nous discuterons de nos observations à travers certaines des mises en intrigue théoriques que nous aurons présentées dans la première partie. Pour rester dans les termes du voyage, disons que nous allons vérifier ici, dans un sens, si le voyage imaginé se valide dans le voyage vécu.

Enfin, pour Boyer, le troisième et dernier temps est celui du voyage prolongé. Les voyageurs·ses qui rentrent ne terminent pas forcément leur voyage ; ils·elles aiment se souvenir, raconter et se raconter. Ainsi, ils·elles ne tournent pas la page complètement, « il [le voyageur] ne met pas le voyage fini dans une parenthèse » (Boyer, 2011 : 213), il souhaite au contraire revivre ses impressions par ses souvenirs qui peuvent être des photos, des objets rapportés, des notes de carnet, des *posts Facebook*, etc. Ce troisième temps du voyage pourra aussi être observé lors de notre travail empirique (deuxième partie) puisque notre étude se concentre justement sur cette production du récit et du souvenir, mais aussi lorsque nous envisagerons plus particulièrement la question de leur avenir (toujours dans cette deuxième partie). Enfin, notre conclusion permettra également de faire référence à ce troisième temps dans la mesure où nous ferons un retour sur la recherche, tout en réfléchissant aux prochaines pistes d'exploration pour d'éventuels travaux de recherche, d'éventuels voyages.

PARTIE 1

DE QUELQUES GRANDS ITINÉRAIRES CONCEPTUELS

CHAPITRE 1

DÉFINIR L'OBJET (OU COMMENT TENTER DE)

C'est notre première étape ; elle consiste à circonscrire notre objet de recherche et cette étape devrait nous permettre de mieux éclairer ce sur quoi repose ce nouveau nomadisme auquel nous disons nous intéresser et que nous avons pris l'habitude d'appeler néonomadisme. Quel est-il donc ?

D'entrée de jeu, nous préciserons que nous ne souhaitons pas donner ou créer une définition unique ou décisive, une définition de type « prête à porter » que l'on peut tenir dans sa petite poche arrière et sortir au besoin pour expliquer *officiellement* ce que serait le néonomadisme. Ce phénomène est trop complexe à nos yeux pour que nous allions dans cette direction. Ce que nous souhaitons, c'est davantage fournir les grandes lignes du néonomadisme qui nous intéresse dans notre thèse, en voyant les principaux éléments qui en font un phénomène social intéressant pour la recherche et qui servira notre entreprise tout au long de cette thèse.

Disons aussi qu'il ne se définira pas ou qu'il ne se comprendra pas en un paragraphe ou en une section, mais tout au long de ces quelques centaines de pages. En d'autres mots, plusieurs des choses que nous affirmerons dans cette section se développeront davantage au fil des sections qui suivront. C'est dire, encore là, la complexité du terme qui est, rappelons-le, rarement défini, ou du moins rarement *précisément défini* dans la littérature et les différents discours ; une complexité stimulante toutefois car nous en avons fait notre point de départ pour notre principale question de recherche qui sera présentée au point 2.1.1 (Creuser la question ou comment se rapprocher encore plus du néonomadisme).

Bien sûr, nos lecteurs·trices auront compris que le nomadisme qui nous intéresse est nouveau dans la mesure où il n'est pas le nomadisme historique. Nous ne parlerons pas, dans cette thèse, du mode de vie des chasseurs cueilleurs, des éleveurs ou des nomades pêcheurs [22], mais d'un nomadisme qui prend de nouvelles formes, de nouvelles fonctions, de nouvelles motivations et qui mène à de nouvelles représentations. C'est tout en cela qu'il est nouveau, car la mobilité géographique n'a rien d'une nouveauté. Comme le rappelle Gauthier : « Les populations ont toujours bougé, par choix ou par nécessité. Devant l'ampleur du phénomène dans le monde contemporain, des géographes, entres autres, n'hésitent pas à le qualifier de nouveau "nomadisme" alors que l'ancien est à peu près disparu » (Gauthier, 2003 :19). Donc il y a « cette ampleur du phénomène », ce courant qui arrive, cette montée des mobiles ou des hypermobiles, qui fait penser à un nouveau nomadisme. On dirait bien alors que dans ce contexte le néonomadisme réfère, pour commencer, à une question d'intensité, une question de nombre.

Disons qu'il est aussi très coloré. En effet, nous pensons qu'il existe plus d'une manière d'exercer le néonomadisme ou encore de se revendiquer néonomade. Nous pensons qu'il peut y avoir des néonomades à temps plein, d'autres à temps partiel ou cycliques ; des néonomades qui voyagent en travaillant, d'autres pas ; des néonomades *raisonnablement* connectés·es et d'autres *déraisonnablement* connectés·es, et peut-être même *obligatoirement* connectés·es ; des néonomades qui se déposent et qui parfois ne repartent plus et d'autres qui bougent sans arrêt ne se donnant même pas le temps de défaire une valise ; des néonomades « tour-du-mondiste », d'autres qui voyagent sur un même continent, voire dans un même pays ; des néonomades qui prévoient rentrer un jour, d'autres qui n'ont pas de date de retour et n'y pensent même pas ; des néonomades qui n'ont plus d'adresse permanente et des néonomades qui conservent une adresse « au cas où » ou encore pour se « garder une base » ; des néonomades qui se déplacent à pied en mode solitaire, d'autres en véhicule récréatif et qui se regroupent souvent dans des communautés que l'on appelle *full-timers* ; des néonomades qui se présentent tout simplement comme des nomades ou comme des *location independants,* ou d'autres qui

[22] À part une exception, que nous verrons plus loin, mais celle-ci aura pour but précis d'aider à mieux situer le nouveau nomadisme par rapport au nomadisme historique.

mettent l'emphase sur la technologie pour se dire nomades numériques ; et enfin, des néonomades qui se racontent publiquement dans un blogue, dans une conférence, dans un livre et d'autres qui restent muets·tes. Bref, nous pensons qu'il existe un néonomadisme à plusieurs couleurs et que cette affirmation constitue aussi un autre élément de sa définition.

Précisons maintenant un peu plus l'objet de notre thèse, car de dire que nous discuterons de néonomadisme n'est bien sûr pas suffisant. Nous nous intéressons aux productions scripturales et audiovisuelles de blogueurs·ses nomades francophones : qu'est-ce que ces productions singulières nous disent de l'expérience néonomade ? En d'autres mots, comment les néonomades se racontent-ils·elles ? Il ne s'agit donc pas de s'intéresser au néonomadisme comme mode de vie vécu réellement, mais à un néonomadisme raconté à travers des billets de blogues, des photos et des vidéos. Autrement dit, nous nous intéressons aux représentations de ce mode de vie bien avant le mode de vie comme tel. C'est pour cette raison qu'il n'est pas capital pour nous de savoir si nous avons affaire à des « vrais·es » nomades. Du moment qu'ils·elles se présentent comme des nomades (peu importe l'étiquette : néo, techno, digital, numérique, etc.) et que ces nomades livrent un discours sur le sujet, ils·elles nous intéressent.

Les néonomades qui nous intéressent donc ici sont ceux·celles qui affirment avoir fait du voyage leur mode de vie. De l'extérieur, ces nomades peuvent être vus·es comme ceux·celles qui voyagent *tout le temps* et qui semblent par conséquent ne plus avoir d'ancrage permanent – ce qui ne les empêchent pas, bien sûr, de pouvoir s'arrêter un moment, se déposer un temps, ou même de revenir à la maison, cette « petite base » conservée ne serait-ce que pour des raisons administratives ou liées à l'état civil, par exemple [23]. Comme nous l'avons indiqué plus haut, ces nomades peuvent revêtir plusieurs couleurs dans leur manière de pratiquer leur nomadisme et nous les considérons toutes valables pour notre thèse dans la mesure où ce qui nous intéresse est le discours et les représentations associées à ce phénomène.

[23] Sans nous lancer dans l'explication du cadre législatif à l'égard de la résidence permanente, disons qu'il est en effet ardu d'un point de vue technique ou bureaucratique de se déclarer à l'État sans adresse.

Et comme nous l'avons aussi mentionné en introduction, les néonomades qui nous intéressent sont souvent des individus qui disent avoir abandonné une vie contraignante, malheureuse, frustrante, pour une vie plus libre, heureuse et épanouissante, mais aussi une vie généralement plus stable sur le plan financier pour une vie plus précaire. Ils partent pour changer de vie, pour faire de la route leur nouvel habitat, mais aussi très souvent pour espérer se trouver une (nouvelle) raison d'être.

Parmi ces néonomades, le critère de l'agrément prime. En d'autres mots, les néonomades qui nous intéressent n'ont pas été forcés par une condition économique (partir pour le travail, par exemple) ou géo-politique (partir pour fuir une guerre ou un climat politique instable, par exemple). Les néonomades peuvent travailler en chemin (c'est d'ailleurs une pratique courante, voire obligatoire pour poursuivre leur nouveau mode de vie), mais leur choix de partir n'a pas été motivé par le travail d'abord et avant tout. En d'autres mots, ce sont des néonomades purement volontaires, car peu importe le type de nomadisme (avec ou sans activité économique), ces néonomades décident de leur plein gré d'embrasser une condition légèrement ou intensément bohème, comme nous l'avons souligné plus haut. Les écarts de niveaux de vie entre « avant » et « après » semblent bien réels et frappants dans plusieurs cas, mais cette condition est consciente et participe au nouveau mode de vie choisi. Ici, il nous apparaît important de souligner alors que nous ne sommes pas dans le *Nomadland* de Bruder (2017), ni dans le contexte des *New Travellers* de Frediani (2009), pour ne prendre que ces deux exemples, où la condition nomade est subie plus que choisie en raison de facteurs économiques qui ont poussé les individus à prendre la route pour espérer améliorer leur sort.

Les néonomades qui nous intéressent dans cette thèse partent seuls, en duo ou en famille. Ils voyagent à pied, sur le pouce, à bicyclette, en véhicule motorisé, peu importe, tous les moyens sont bons. Ils dorment sous un arbre, chez l'habitant ou dans un appartement loué sur le site d'Airbnb. Les itinéraires sont souples tout comme les durées de circulation et d'arrêt. Ils peuvent compter une date de retour, mais ce n'est pas une obligation, car plusieurs partent sans aucunement penser à l'avenir. Rappelons-le à nouveau : avec ces nomades, il n'y a jamais de formule unique. Ce qui toutefois les rassemble tous·toutes c'est l'abandon volontaire de

l'assignation à résidence ; c'est le choix d'une hypermobilité géographique, ou du sentiment d'une liberté géographique, vue comme un moyen de se forger un nouveau bien-être, surtout psychologique. Un programme commandé par la décision de s'extraire de son espace habituel et de son train-train quotidien. Dès le milieu des années 1970, Mac Cannel (1976) publie *The Tourist*, livre phare sur le sujet dans lequel il écrit déjà que le touriste voyage en quête d'authenticité pour fuir l'aliénation de la vie moderne. Dans cet esprit, et pour reprendre les mots de Jafari (1985), le voyage évoque alors une manière de s'échapper de « l'ordinaire » pour vivre un moment « non ordinaire » ; dualité que l'auteur compare même au rapport entre le profane (le monde ordinaire, le monde du travail, la vie quotidienne) et le sacré (le monde non-ordinaire, le tourisme, le voyage d'agrément, la vie jouée). En d'autres mots, c'est le voyage comme une fuite, et cette comparaison, dont nous discuterons davantage dans notre problématique, sera observée fréquemment dans la littérature.

1.1. Hyper et Néo, main dans la main

Avant d'aller plus loin, il nous faut préciser que nous entendons ce phénomène du néonomadisme se développer dans les sociétés de l'hypermodernité. Du modèle de l'hypermodernité, nous retenons les connotations d'excès, d'intensité et de pressions qui décrivent la société hypermoderne dans laquelle nous vivons. Si « la notion de post-modernité était fondée sur le constat d'une rupture survenue avec les grandes idées qui sous-tendaient la modernité, notamment celles de raison et de progrès, censées représenter une émancipation pour l'humanité, celle d'hypermodernité met l'accent non pas sur la rupture avec les fondements de la modernité mais sur l'exacerbation et la radicalisation de la modernité » (Aubert, 2006). C'est tout le rapport aux autres, au corps, à la transcendance, à l'espace et au temps qui se modifie dans la société hypermoderne. À la limite et pour simplifier, nous aurions affaire à des individus aux relations interchangeables, à la recherche constante et dans l'immédiat d'une jouissance individuelle, qui ne cherchent plus leur salut dans un au-delà, mais dans un mieux-être ici-bas, acquis par une sorte de dépassement de soi, toujours plus haut ou plus loin, mais surtout, toujours plus dans l'urgence ou l'instantanéité pour maximiser leur utilisation du temps, le tout en ayant l'impression de vivre dans un monde à leur portée, vu les

facilités de contact, mais aussi de déplacement vers le lointain (Aubert, 2010, 2012 ; Lipovetsky, 2006 ; Charles, 2005 ; Bobineau, 2011) [24].

Aussi, et parallèlement, nous considérons l'hypermodernité selon son autre grand pan qui la constitue, soit la capacité réflexive qu'elle propose aux individus en leur permettant de se penser comme sujet. Ce n'est donc plus uniquement une affaire de radicalisation de la rationalité (raison, progrès) mais aussi de la conscience du sujet qui réfléchit à sa vie dans ses exigences de liberté et d'autonomie. Jauréguiberry illustre bien une partie de cette hyper-réflexivité des individus :

> L'individu hypermoderne est de plus en plus confronté à son personnage social pisté, calibré et métabolisé par les technologies en un ensemble d'indicateurs qu'il lui est demandé de gérer au mieux en fonction d'une vision rentabiliste de lui-même. Celle-ci l'encourage à réussir au mieux sa vie, à tout instant et en tous lieux, dans un souci de performance, d'efficacité et de reconnaissance. Démiurge de lui-même, gestionnaire de ses propres ressources, il mesure la valeur de son existence à l'aune de l'intensité que cette même existence lui procure et que des indicateurs évaluent de plus en plus précisément. (Jauréguiberry, 2016 : n.p.)

Mais comme dans toute supposition de ce type, l'hypermodernité comporte des limites dans sa description et son analyse de réalités circonscrites. Comme le précise Bonny, « il n'est pas certain qu'il soit encore possible ou souhaitable d'élaborer aujourd'hui une théorie générale cohérente de la société, si l'on entend par là le déploiement d'une logique explicative unique de l'ensemble des phénomènes sociaux ». Il ajoute : « une telle démarche conduit en effet trop souvent, pour rester fidèle au cadre interprétatif privilégié, à avancer des analyses réductrices de nombre de phénomènes » (Bonny, 2004 : 220). En bref, le modèle de l'hypermodernité ne permet pas de tout appréhender ; la complexité des rapports sociaux est telle qu'il paraît impossible de saisir aussitôt des questions liées aux disparités sociales, pour ne prendre que cet exemple. Et dans le sujet qui nous intéresse, il y aura certainement lieu d'en observer, notamment sur le plan de l'utilisation du numérique qui n'est pas universelle.

[24] Nous citons ici quelques auteurs seulement, tout en sachant que la liste des « hypermodernes » est plus longue.

Malgré cette limite, c'est cette perspective hypermoderne, résumée très sommairement ici, qui cadre notre conception de la société dans laquelle nous voyons s'inscrire le néonomadisme.

1.2. Voyager avec son A.M.I. [25]

Notre objet de recherche principal s'attache aussi, inévitablement, à d'autres dimensions qui viennent influencer l'observation et la compréhension du néonomadisme. Au-delà du voyage et des mobilités géographiques que nous aurons l'occasion de traiter plus en profondeur dans le chapitre 3, il existe aussi, selon nous, un sujet fortement impliqué dans le rapport au nouveau nomadisme, celui des technologies. Et nous verrons que cette technologie joue aussi sur un autre aspect essentiel du néonomadisme : ses représentations narratives et visuelles.

Ces individus hypermodernes – qui décident de se construire un mode de vie organisé autour du voyage ou encore le voyage comme mode de vie, pour échapper à leur « vie d'avant », souvent conçue de surmenage, de stress ou de frustrations –, participent selon nous à une dynamique antinomique. En effet, ils profitent de cette technologie qui leur facilite certainement la vie nomade, mais ils la subissent aussi sans aucun doute dans la mesure où dans les consciences, elle est devenue nécessaire, voire essentielle à tout moment, faisant en sorte que ces nomades ne peuvent ou n'arrivent à en prendre congé totalement. En d'autres mots, c'est sans doute *grâce* à la technologie que le néonomadisme survient, croît, se développe, mais c'est aussi *à cause* de la technologie, entre autres, que le néonomadisme peut difficilement mener vers une véritable fuite, une sortie de routine. Dans *Âme et iPad,* Ferraris rappelle d'ailleurs comment il ne faut pas se laisser tromper par les apparences, parce que toute cette convivialité, cette utilité de l'outil [26] vient avec « une face obscure qui n'est en rien amicale » :

---

[25] Nous créons cet acronyme pour parler de l'Appareil Mobile Intelligent (téléphone, ordinateur portable, tablette électronique).

[26] Peu importe la présence ou non d'une pomme en guise de logo ; la marque n'a ici aucune importance pour comprendre le phénomène de « l'esclavage technologique ».

> Parce qu'il est vrai que, si nous avons un iPad entre les mains, nous avons entre les mains le monde avec un sentiment de puissance qui peut être très gratifiant. […] Mais il est tout aussi vrai que nous sommes entre les mains du monde : nous sommes potentiellement au travail à n'importe quel instant. Ainsi – nous allons pouvoir en discuter jusqu'à l'ennui ou l'angoisse – […] l'iPad est l'emblème de la mobilisation totale. (Ferraris, 2014 : 27)

Mais les nomades ne sont pas dupes. Pour nous, même si les nomades aspirent à une nouvelle vie, plus libre, plus épanouie, ils·elles savent qu'ils·elles demeurent dépendants·es de la technologie et que par conséquent ils·elles ne pourront être totalement libres. S'il y a maintenant dans le langage courant aussi bien que dans le langage scientifique les termes de « nomades digitaux » ou « nomades numériques », c'est sans doute parce qu'on a accepté que la technologie marque de manière capitale le néonomadisme.

La technologie ne peut donc être évacuée de notre objet de recherche, car elle nous paraît bien influencer ce néonomadisme, à la fois dans sa pratique et dans son récit de l'expérience qui se transmet en mots, en images et en sons. Pour Fernandez, les nomades qui racontent sont notamment des médiateurs·trices entre ici et là-bas, ce sont des nomades *impliqués·es*, des passeurs·ses de savoirs et d'expériences qui s'inscrivent dans la longue tradition du récit de voyage ; « il [le nomade] s'acquitterait d'une mission quasi mythique de celui qui doit raconter car cela a toujours été dit, depuis Hérodote et les voyages panégyriques » (Fernandez, 2002 : 250). Nous aurons l'occasion de voir plus loin cependant comment le récit de voyage dépasse la médiation entre l'ici et là-bas, mais restons pour l'instant dans la technologie.

C'est une grande évidence : de tous les temps, la technologie a servi le voyage. Les instruments et outils aidant les voyageurs·ses à s'orienter, à communiquer ou à conserver une trace de ces périples sont nombreux, et ceux reliés aux technologies de l'information et de la communication (TIC) semblent encore plus venir confirmer cette vérité, ne serait-ce que par leur immense étendue dans leurs applications. Pour nous, cette connexion réalisable en tout lieu et à tout moment, mais aussi ces nombreux dispositifs technologiques au service des voyageurs·ses (outils et réseaux sociaux) favorisent certainement le mode de vie nomade, ou

du moins une grande mobilité géographique. D'ailleurs, on parle de plus en plus de *flashpacking* pour coller à cette réalité.

Le *flashpacking* représente la « version connectée » du *backpacking*. C'est une pratique qui offre toutefois plus que des dispositifs technologiques utiles au voyage. Pour Germann Molz et Morris Paris (2015), elle fournit aussi (et surtout) des facilités, des fonctionnalités sociales (*social affordances*) aux voyageurs·ses en leur permettant notamment d'assurer une présence virtuelle pratiquement continuelle (en tout lieu et à tout moment) dans la « statutsphère » (*statusphere*), comprise ici comme ce nouvel univers des publications (des « statuts » *Facebook*, par exemple). Cette présence fait place à différentes fonctions sociales virtuelles, notamment celles de suivre quelqu'un dans son parcours, de commenter ou diffuser ses contenus, ou encore d'y collaborer. Dans cette perspective, toujours selon Germann Molz et Morris Paris, on comprend que les mobilités augmentées de nos sociétés ont dépassé l'unique cadre des mobilités physiques ; elles sont donc aussi devenues des mobilités virtuelles et digitales.

Par les possibilités qui permettent à la fois une connexion continue, rarement entravée, et l'utilisation de multiples dispositifs technologiques, les nomades peuvent transporter avec eux·elles relations et travail. La capacité à occuper un territoire de vacances tout en continuant à travailler est bien le propre de ces voyageurs·ses hypermodernes comme nous l'avions déjà souligné en introduction. La distance et le déplacement n'empêchent plus la négociation ou la réalisation d'un contrat, pas plus qu'ils ne freinent le maintien d'une communication avec ses proches ou son réseau. Ainsi, il est devenu facile – pour quiconque possède un savoir et des habiletés pour utiliser et exploiter le Web – d'insérer des séquences de travail dans son voyage. Sans devoir suspendre le voyage à cause du travail, on peut au contraire combiner voyage et travail, et peut-être même les confondre, si le désir des nomades va en ce sens. Mais serait-ce vraiment un désir ? Nous avons déjà évoqué avec Ferraris la face obscure de la technologie, mais allons plus loin.

La question n'est pas futile quand on sait que les nomades décident de partir souvent pour mettre à distance leur quotidien surmené, pour se détacher de certaines de leurs obligations, dont professionnelles, ou encore pour se libérer tout simplement d'une technologie trop envahissante. Pour Jauréguiberry et Lachance (2016), c'est là que réside l'un des grands dilemmes du voyageur : se connecter ou non ? Les voyageurs·ses veulent-ils·elles résister à la dictature de la visibilité virtuelle (être disponible tout le temps), ou au contraire, souhaitent-ils·elles marquer une réelle rupture avec leur mode de vie usuel, s'en détacher pour « profiter pleinement de leur expérience du voyage », comme ils·elles aiment le dire ? Mais en même temps, comment vivront-ils·elles la solitude du voyage si ces voyageurs·ses décident de se tenir loin de toute relation virtuelle ? En somme, l'objectif initial d'une catégorie de voyageurs·ses nomades pour vouloir se « déconnecter » avec tout ce qui constitue leur quotidien semble amener inévitablement le questionnement suivant dans leur esprit : quelle place donner à la technologie pendant le voyage ?

Même si le « dilemme du voyageur » est influencé par la présence ou non d'une activité économique pendant le voyage (les nomades qui travaillent depuis n'importe quel bout de la terre ne remettent certainement pas en question leur connexion qui leur assure leur subsistance), il reste que très souvent « l'engrenage de la connexion » (Jauréguiberry et Lachance, 2016) fait réfléchir. En effet, les voyageurs·ses ne sont pas crédules et savent que leur mode connecté peut les amener à y passer plus de temps que nécessaire, un temps volé à l'expérience du voyage.

Du même coup, les voyageurs·ses savent qu'ils·elles doivent énormément à la connexion et aux technologies pour réaliser leur périple ; qu'autant les nombreuses applications du Web que le puits d'informations mis à leur disposition par un simple clic sont des accompagnateurs privilégiés, voire essentiels. Cette situation, forcément avantageuse parce que facilitant le voyage, témoigne à la fois d'une nouvelle manière de recevoir le monde et d'user du monde (Dal Fiore, Mokhtarian, Salomon et Singer, 2014 ; Jauréguiberry et Lachance, 2016), mais aussi de s'afficher au monde. Ce dernier point nous intéresse tout particulièrement, et c'est pourquoi nous avons défini à partir de lui notre matériau d'observation en utilisant les blogues

de nomades, ceux-là mêmes où s'expriment et se diffusent les récits d'expériences de ce mode de vie.

Les technologies permettent en effet à l'individu hypermoderne d'exposer ses voyages, mais aussi ses états d'esprit par rapport à ces voyages qui acquièrent souvent une fonction thérapeutique ou de réflexion de soi, fonction capitale du voyage. Il est aisé de remarquer aujourd'hui la propension qu'ont plusieurs néonomades à utiliser à la fois cette fonction et ces technologies pour s'inscrire dans une démarche de narration et d'expression de leur personne. Utiliser la technologie pour mettre à la face du monde son périple, mais aussi ses émotions, ou en d'autres mots ses cheminements autant *extérieurs* qu'*intérieurs*, ne semble pas être un épiphénomène.

Si l'on peut s'afficher en héros, même à partir de rien ou de très peu, pour montrer qu'on n'a jamais été aussi exceptionnel que dans ce voyage (Koivunen, 2011), c'est encore mieux, ne serait-ce que pour récolter une reconnaissance qui a longtemps échoué dans un quotidien grisâtre. Il ne nous paraît pas exagéré, bien au contraire, de dire que c'est un peu dans l'air du temps que de livrer son existence sur les médias sociaux ou dans un blogue ; quiconque parcourt un peu le Web peut facilement en prendre la mesure. Allard et Vandenberghe parlent à juste titre d'une « *self culture »* reliée à un « individualisme expressif contemporain » (Allard et Vandenberghe, 2003 : 1).

Et si cette existence sort de l'ordinaire pour prendre les différents chemins du voyage, l'expression de soi n'apparaît-elle pas encore plus motivée ? En effet, le voyage nous semble bien stimuler l'acte ou le désir d'écriture, sans doute parce qu'il « multiplie les contrastes, les sensations, il est un accélérateur d'expériences » (Courant, 2012 : 20). Si l'on voulait user d'un qualificatif à la mode, utilisé à tout vent dans le langage quotidien et aussi beaucoup chez les nomades, nous pourrions dire que le voyage est *inspirant* pour qui veut se consacrer à la plume.

> Certains s'étonnent qu'ayant vécu en un pays d'Europe plus de trente ans, il ne me soit jamais arrivé d'en parler. J'arrive aux Indes, j'ouvre les yeux et j'écris un livre.
>
> Ceux qui s'étonnent m'étonnent.

> Comment n'écrirait-on pas sur un pays qui s'est présenté à vous avec l'abondance des choses nouvelles et dans la joie de revivre ?
>
> Et comment écrirait-on sur un pays où l'on a vécu trente ans, liés à l'ennui, à la contradiction, aux soucis étroits, aux défaites, au train-train quotidien, et sur lequel on ne sait plus rien ? (Michaux, 1993 : 99)

Bien que renvoyant à son voyage en Asie réalisé au début des années 1930, cet extrait d'Henri Michaux n'en perd pas moins, selon nous, son expression d'actualité. Pour beaucoup de voyageurs·ses, c'est toujours l'ailleurs, plus que l'habituel, qui paraît évocateur. Tous·toutes n'ont cependant pas le talent d'Henri Michaux ou son désir d'écriture. Mais quelle importance, puisque les technologies sont accessibles à une majorité et que pour chaque conteur·se se trouve sûrement un public, action encore plus facilitée par des réseaux numériques.

En effet, une littérature organisée autour des expériences de voyageurs·ses s'exprimant par la technologie se fait de plus en plus croissante. En anglais, on parle des CGM (*Consumer Generated Media*) pour désigner tous les outils mis à la disposition des voyageurs·ses (blogue, revue électronique, chaîne vidéo, médias sociaux, etc.) servant à la fois à créer et à utiliser du contenu relatif au voyage (Gretzel, Fesenmaier, Lee et Tussyadiah, 2011). Ces outils auraient même une influence certaine dans l'industrie du voyage malgré le fait qu'ils focaliseraient beaucoup plus sur les sentiments et histoires personnelles des voyageurs·ses que sur les lieux parcourus (Sharpley et Stone, 2011).

En bref, et pour clore cette première section sur la définition de notre objet, nous souhaitons examiner ce néonomadisme à travers les différentes productions scripturales et audiovisuelles de blogueurs·ses nomades. Nous croyons que ces productions, occupant un vaste espace sur le Web, et le Web dans nos vies, sont d'une grande valeur pour mieux révéler le phénomène à travers ses représentations caractéristiques. Nous allons voir maintenant, de manière plus précise, comment se pose la problématique du néonomadisme.

CHAPITRE 2

LE NÉONOMADISME AU CŒUR DE PLUSIEURS QUESTIONS

Nous allons ici aborder les grandes questions qui traversent notre sujet, et nous retiendrons certains éléments d'une revue de littérature. Pour mieux comprendre le néonomadisme, nous le mettons en perspective à partir des théories du voyage et de ses représentations, mais aussi dans un certain rapport dichotomique qui oppose le nomade au sédentaire.

Comme nous le disions précédemment, il semble y avoir un air du temps favorable à une forme de nomadisme (articles de journaux sur les nouveaux nomades, publicité et marketing orientés autour des valeurs du nomadisme, etc.). Nous constatons que cet esprit ou ce mode de vie désiré va de pair avec tout un imaginaire invitant à la liberté, la flexibilité, l'insouciance, la créativité. Dans cet imaginaire règne une sorte de fantasme idéalisé d'une vie dilettante, plus riche et plus libre, qui se libère de tout un tas de contraintes ou même des cadres formels qui habituellement règlementent la vie domestique ou le travail, par exemple. Le néonomadisme se traduirait par une richesse de cultures, de pratiques et de connaissances elles-mêmes permises par une libération spatiale, mais aussi intellectuelle (White, 1987). Comme le dit Raffin (2008), le nomadisme n'est pas juste un mode de mobilité physique mais une ligne de fuite, une pensée qui file ou qui défie les modèles dominants, les forces institutionnelles.

Mais à propos de ce nouveau nomadisme qui serait symboliquement très attrayant, ne pourrait-il pas alors être uniquement affaire d'âme, ou être une utopie orientée vers un moi idéal ? En d'autres mots, les néonomades sont-ils·elles des acteurs·trices du tout-terrain à temps plein ou ne font-ils·elles que pratiquer une sorte de rêve du nomadisme ? Cette question nous paraît pertinente dans la mesure où il semble exister également un néomadisme idéalisé ou espéré, plutôt que réel. Comme le dirait sans doute White (1987) pour qui « l'esprit étouffe », on peut

d'abord être nomade dans sa tête, s'accorder du mouvement intellectuel, se libérer d'attaches idéologiques, n'appartenir à aucune intelligentsia. Bref, le néonomadisme aurait sans doute à être défini aussi de ce côté, sur le plan des idéaux fantasmés, mais aussi des sentiments et des émotions, comme une sorte de bovarysme où l'on tente de fuir dans l'imaginaire ou le romanesque.

En tout cas, la libération spatiale ou intellectuelle acquise (ou relativement acquise) que permettrait le statut de nomade ne doit pas cacher le fait que les nomades ne vivent pas sans contraintes. Rien n'est plus contraignant et stressant que la mobilité, selon Abbas (2011 : 95), car l'expérience du nomadisme hypermoderne exige une surproduction du soi ; il faut constamment des efforts pour s'orienter et se réintégrer dans les espaces parcourus. De plus, bien qu'il puisse se présenter comme un mode de vie minimaliste, exempté des préoccupations matérielles – car « il n'est de nomadisme que dans le dénuement matériel » (Retaillé, 1998 : 78) – il s'avère malgré tout difficile de le penser sans argent aucun. Il nous apparaît évident que la gestion des ressources financières des nomades ne peut être exclue de leur expérience et qu'elle constitue sans aucun doute toujours une source de stress, une contrainte structurelle, peut-être même la plus importante.

2.1. Une question simple mais non simpliste

À la lumière de ce que nous avons décrit jusqu'à maintenant et de toutes les questions que nous posons, nous voyons notre problématique de recherche s'organiser autour de cette grande interrogation de départ et à laquelle nous souhaitons répondre par le travail d'analyse des productions scripturales et audiovisuelles de néonomades : qu'est-ce que l'expérience du néonomadisme ? Sous une apparence un peu réduite, la question ne nous paraît pas pour autant simpliste. Nous avons déjà vu précédemment comment le terme est difficile à définir d'autant plus que nous cherchons à aller plus loin qu'une simple définition. Nous allons donc avancer une série de questions sous-jacentes à cette grande interrogation générale, qui sont autant de vecteurs de recherche.

Comme nous l'avons déjà mentionné, ce nouveau nomadisme est utilisé et discuté aussi bien dans le langage courant de tous les jours que dans des langages spécialisés (domaines de la recherche, des affaires, du journalisme, etc.), tout en demeurant assez flou. Il est du moins souvent confondu avec l'hypermobilité courante de nos sociétés, telle que bien démontrée par ailleurs (Kaufmann, 2008 ; Urry, 2005 ; Viard, 2011 ; Abbas, 2011), avec parfois des néologismes révélateurs, comme chez Taguieff [27] qui parle de « bougisme » pour exprimer « le culte du mouvement pour le mouvement, et son corolaire, l'exaltation d'un individu hyper mobile, hyper malléable et indéfiniment adaptable » (Taguieff, cité dans Barrère et Martucelli, 2005 : 63).

Nous avons constaté jusqu'à maintenant que s'il y a nouveau nomadisme, il est surtout rapporté à travers la lorgnette du travail et par surcroit du travail numérique *(digital labour)*, comme s'il était plus facile ainsi de le cerner (Dal Fiore, Mokhtarian, Salomon, Singer, 2014). En d'autres mots, on parle de nomadisme ou de nouvelles formes de nomadisme dans les environnements de travail et plus précisément dans les environnements de ce qu'il est devenu courant d'appeler l'économie de la connaissance et du savoir, et pour être encore plus précis, dans le domaine des technologies informatiques.

Pour nous, cette observation ne va pas sans l'arrivée d'un nouveau modèle de pensée dans la compréhension des transformations du travail structuré autour des *boundaryless careers* (Arthur et Rousseau, 1996), traduites par « carrières nomades » (Cadin et al., 1999) et sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir lorsque nous discuterons du travail multiforme des néonomades de notre corpus. Mais pour l'instant, soulignons le fait que ces carrières nomades mettent notamment l'accent sur une mobilité multidirectionnelle horizontale (entre métiers, entre entreprises, entre statuts – salariés, indépendants) (Sullivan, 1999 ; Bender, Dejoux et Wechtler, 2009). S'il n'y a pas toujours de réel nomadisme derrière les profils de carrières nomades étudiés par les chercheurs·ses, il existe au moins une nouvelle conception du travail qui semble avoir influencé un grand nombre d'individus voyageurs, dont les blogueurs·ses voyages qui cumulent plus d'une fonction.

[27] Taguieff, P.A. (2004). *Le sens du progrès*. Paris : Flammarion.

Par ailleurs, nous avons aussi constaté, comme D'Andrea (2006), que le néonomadisme est souvent examiné selon une problématique de « réseautage ». Ainsi, par exemple, on s'interroge comment l'expérience de la diaspora peut contribuer à maintenir une identité collective, ou encore, comment les différents flux virtuels permettent de re-construire la subjectivité des individus. On ne saurait se priver de ces interrogations, mais elles montrent en somme très peu, selon nous, le sens et les représentations d'un nomadisme hypermoderne exprimés par des individus qui en ont fait volontairement un choix de vie.

Dans un autre ordre, considérant l'attrait pour cet univers en apparence de liberté, où une forme d'errance ou du moins de « spontanéité du trajet » semble primer sur la contrainte ou l'organisation bien définie, on pourra se demander si le nouveau nomadisme est toujours du nomadisme. En effet, le sociologue Jean-Didier Urbain rappelle que le nomadisme ne peut être l'errance, et parle alors du fantasme que nous avons pour le nomadisme d'aujourd'hui :

> Un nomade c'est tout sauf un errant, un vagabond. Sa circulation est très réglée, anticipée, programmée en quelque sorte, par des impératifs très précis, qu'ils soient pastoraux, commerciaux ou autres. C'est un homme de la répétition, ce n'est pas un aventurier […]. Autant l'Orient a été fantasmé par l'Occident au 19e siècle, autant c'est le nomadisme qui est fantasmé aujourd'hui. (Urbain, 1999 : 51) [28]

C'est pourquoi, dans cette perspective, nous ne jugeons pas superflu de parler de néonomadisme pour justement bien marquer le fait qu'il se distingue du nomadisme historique, notamment par ce critère de la motivation qui ne soit pas gouvernée par un parcours réglé au quart de tour. Le néonomadisme est pour nous plus près de l'errance ou de la flânerie géographique, qui ne l'empêche toutefois pas de s'accorder avec le travail sur la route, au contraire, mais ce travail est dématérialisé, en circulation, et transportable. Le chez-soi flottant des nomades côtoie un travail qui semble l'être tout autant.

[28] Cité également dans Bouvet (2006 : 39).

En somme, notre problématique générale s'intéresse à cette grande question du néonomadisme : ce qu'il en est plus précisément chez les blogueurs·ses nomades et ce qu'il exprime. Des questions plus spécifiques touchent le sens donné au voyage, au travail et à l'espace-temps, par exemple. En effet, il est impossible de ne pas percevoir dans le thème d'un nouveau nomadisme une transformation profonde des pratiques sociales et de leur signification. Nous pouvons voyager en travaillant, nous pouvons aussi décider de ne faire rien d'autre que voyager (du moins pour un temps), nous pouvons parcourir des kilomètres en un temps record, nous pouvons vivre ailleurs mais avoir l'impression de rester ici, notamment grâce à la technologie, et nous pouvons repenser notre temporalité en nous créant des rythmes propres au voyage.

Notre recherche, bien qu'elle discutera aussi du rapport entre la sédentarité et le nomadisme, remettra toutefois en question cette dichotomie historique. Devons-nous voir encore nos sociétés contemporaines construites sur une telle opposition, entre la sédentarité et le nomadisme ? Par des dynamiques qui se construisent de plus en plus autour d'une hypermobilité des individus et qui constituent la terre entière comme un vaste terrain de jeu à système économique unique, encouragées notamment par la mondialisation (Moreau-Desfarges, 2017), c'est tout notre quotidien qui se trouve bousculé. L'opposition traditionnelle entre le nomadisme et la sédentarité est questionnée dans plusieurs sciences humaines et sociales, et ce contexte des hypermobilités vient rappeler cet illogisme, en quelque sorte, à toujours vouloir confronter les deux modes de manière distincte et sans interrelations. Tous deux (les modes sédentaire et nomade) nous paraissent aujourd'hui bien impliqués dans ce même bouleversement du quotidien hypermobile où chacun·e agissant comme des opérateurs spatiaux en consommant et en usant de plus en plus de places et d'espaces multiples – places et espaces qui ne doivent jamais être réduits à une stricte matérialité – semble être appelé·e à la « lutte des places » ; une lutte s'exprimant donc dans ces nouveaux rapports à la mobilité (Lussault, 2009 ; 2016).

2.1.1. Creuser la question ou comment se rapprocher encore plus du néonomadisme

Pour terminer cette section, nous aimerions partir de notre grande question de départ – Qu'est-ce que l'expérience du néonomadisme ? – pour établir maintenant nos questions de recherche plus précises dans le cadre de cette thèse.

La question générale de recherche qui alimente notre projet de thèse est la suivante :

- Comment se représente le néonomadisme des blogueurs·ses ayant adopté le voyage comme mode de vie ?

De manière plus spécifique, nous ajoutons aussi ces questions :

- Comment ces blogueurs·ses mettent-ils·elles en scène leur mode de vie nomade ?
- Quel sens ces blogueurs·ses donnent-ils·elles à leur expérience ?

Avec ces questions, nous espérons mieux comprendre comment s'est fait le choix de ce mode de vie, quelles ont été les motivations, les déterminants ou disons les facteurs qui ont poussé à rompre avec cette vie sédentaire généralement plus stable et rassurante (à tout le moins, d'un point de vue géographique et peut-être même financier). Nous chercherons aussi à examiner en quoi peut consister cette nouvelle existence, à quoi ressemble une vie néonomade, telle que la représentent ces blogueurs·ses. Enfin, c'est aussi toute la question des identités formées et déformées par une vie hypermobile qui nous intéresse, étudiée à travers l'expression des néonomades.

Nous présenterons maintenant une problématique plus détaillée avec des éléments de revue de littérature, qui deviendront par la suite plus spécifiques en s'organisant autour de deux grands thèmes : voyage et nomadisme.

CHAPITRE 3

DÉFINITION D'UNE PROBLÉMATIQUE DÉTAILLÉE ET ÉLÉMENTS DE REVUE DE LITTÉRATURE [29]

La sociologie n'est pas la science qui s'est le plus intéressée au thème du nomadisme, du moins sur le plan des études empiriques. En revanche, elle semble parler plus aisément des questions de mobilité ou d'hypermobilité, certainement plus englobantes, notamment avec Urry (*Sociologie des mobilités,* 2008), Kaufmann (*Les paradoxes de la mobilité,* 2008) ou Viard (*Éloge de la mobilité,* 2011), pour ne prendre que ces quelques exemples ; des questions qui sont d'ailleurs partagées avec la géographie, également très intéressée par le sujet des mobilités.

Dans l'ensemble, le nomadisme, en tout cas celui des sociétés nomades, semble surtout rester l'affaire des anthropologues. Nous relevons l'existence d'un bon nombre d'études anthropologiques sur les sociétés nomades, sans pour autant prendre le temps de les résumer ici, car nous les voyons se situer un peu à l'écart de nos objectifs de recherche en raison de leur ancrage dans des communautés particulières où le nomadisme est un mode de vie et un élément central de tout l'ordre social. Et dans la majeure partie de ces études, les méthodologies impliquées concernaient souvent des entrevues réalisées avec des nomades ; très peu de recherches se sont faites sur les représentations nomades, effectuées à partir de productions (scripturales ou autres).

[29] Le choix a été fait de ne pas présenter de manière séparée une revue de littérature compte tenu du peu d'études existantes sur ce qui pourrait constituer un nouveau nomadisme. Nous avons donc préféré intégrer des éléments de revue de littérature associés au voyage et au nomadisme en général dans la formulation d'une problématique détaillée. L'utilisation « d'éléments » ne mène donc en rien à une revue de littérature approximative, mais plutôt à une revue de littérature organisée autour de ces deux thèmes (le voyage et le nomadisme).

Cela ne signifie pas qu'en dehors de l'anthropologie, le nomadisme se fasse nécessairement discret, mais s'il tend à s'exprimer, il semble alors le faire souvent par des voies de *réhabilitation*, comme pour rappeler à l'histoire les crédits qui lui reviennent. On pense peut-être à Attali avec *L'Homme nomade* (2003), dont l'importance est de signaler, entre autres choses, que le nomadisme est à la base du progrès et de l'innovation, ou encore à Maffesoli (2006) avec *Du nomadisme : vagabondages initiatiques*, où l'auteur fait une sorte d'apologie de l'errance pour lutter contre l'enfermement qui serait fatal à la fois pour l'individu et la société. Ces discours – auxquels on peut ajouter aussi tous ces autres qui s'intéressent à décrire parfois un nomadisme qui « fait mode à défaut de faire sens » (De Gournay, 1994), ou qui tendent à idéaliser ou à magnifier un nomadisme proche, bien souvent, de l'hypermobilité (ou peut-être même juste de la simple mobilité) –, restent ici des nomadismes fantasmés. Fantasmés ou stéréotypés, ce sont des nomadismes qui s'éloignent des sociétés nomades « réelles », lesquelles, comme nous rappelle l'anthropologue Amselle, « n'existent jamais sous la forme pure et pérenne de l'errance et de l'isolement » ; elles « sont au contraire toujours en interrelation avec les sociétés paysannes » (Amselle, 2011 : n.p.), d'où l'importance d'éviter leur appréciation à l'extérieur de cette interrelation. À la lumière de ces précisions, nous voulons bien sûr retenir ces différences mais aussi et surtout le fait qu'il puisse exister *des* nomadismes, sans toutefois nous donner la mission d'évaluer, par exemple, à quel point *ce* nomadisme pourrait rencontrer *cet autre* nomadisme ; là n'est pas notre objectif dans cette thèse.

Pour poursuivre avec ces différents nomadismes, ou ces manières diversifiées d'en parler, disons que plusieurs écrivains·es voyageurs·ses ont aussi fait une place au sujet dans leurs livres. « Il serait vain de vouloir dénombrer et classer, depuis un siècle et demi, les écrivains voyageurs », écrit Chevalier (1993 : 58), tellement sont nombreux·ses ces écrivains·es qui voyagent, mais aussi ces voyageurs·ses qui écrivent. Nous pouvons tout de même citer quelques noms connus qui ont consacré une partie de leur vie au voyage au long cours. Nicolas Bouvier, Bruce Chatwin, Alexandra David-Néel, Isabelle Eberhardt, Ella Maillart et Sylvain Tesson [30], par exemple, ont fait de leur vie une collection d'aventures géographiques exprimant

[30] Cette courte énumération est présentée par ordre alphabétique, et non suivant un ordre d'importance.

un rapport intime avec la planète vue comme leur grand milieu de vie. À cet égard, il serait à propos d'établir un lien avec les néonomades D'Andrea qui embrassent « le global » à la fois comme leur chez-soi et leur référence (D'Andrea, 2006 : 97). Nomades tout le temps ou nomades à temps partiel, ces écrivains·es voyageurs·ses ont en tout cas grandement collaboré à la réflexion sur le sens du voyage, de l'errance, du vagabondage et du parcours qui transforme. Dans cet esprit, il est facile de penser à la célèbre citation de Bouvier, dont *L'Usage du monde* est devenu un livre culte de la bibliothèque de voyage : « Un voyage se passe de motif. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait » (Bouvier, 2014 : 10).

Après cette brève entrée sur la place du sujet dans différents discours et disciplines, nous aimerions passer à une problématique plus détaillée, accompagnée d'éléments de revue de littérature. Nous commencerons par le voyage, pour voir le sens et le rôle qui lui sont donnés dans nos sociétés hypermodernes – par extension, nous toucherons forcément un peu aux thèmes des vacances et du tourisme. Pour nous, il est impensable de ne pas effectuer une revue de littérature sur le voyage quand on s'intéresse à un sujet comme le néonomadisme puisque le premier peut bien sûr servir le second ou du moins réactiver certaines figures de ce nomadisme qui nous intéresse, du moins selon nos premières impressions. Aussi, il nous apparaît que le récit de soi du néonomade puise à diverses sources d'influences comme la littérature, le cinéma ou la publicité dans sa représentation et son expression du voyage. Ensuite, nous terminerons avec une problématique et des éléments de revue de littérature sur le nomadisme et l'hypermobilité géographique. Par là, nous serons forcés d'aborder également le thème de la sédentarité, car c'est par la dyade « nomade/sédentaire » dans son ensemble que nous pensons encore mieux résumer et comprendre ce deuxième angle abordé. Il ne s'agira pas de forcer la dichotomie, mais plutôt de comprendre la relativité et la dialectique des deux termes inséparables.

3.1. Problématique et éléments de revue de littérature sur le thème du voyage

Cette section pourrait être très longue, car le sujet, souvent combiné au tourisme, a fait couler beaucoup d'encre, aussi bien dans les sciences sociales et humaines que dans le domaine des études littéraires, des affaires ou de l'économie, ou encore du design et de l'architecture. Il semble y avoir toujours un aspect du voyage qui puisse intéresser chaque discipline. Aux fins de notre recherche, nous nous limiterons essentiellement à discuter des aspects que nous considérons pertinents dans l'étude de notre objet et que nous résumons autour du sens et des motivations au voyage.

3.1.1. Pourquoi voyager : de la conquête du monde à la conquête de soi

L'histoire du voyage est longue car le voyage n'est bien sûr pas une invention contemporaine, ni même moderne ; l'humain voyageant depuis toujours, pour des raisons qui se sont toutefois transformées au cours des siècles. Nous allons alors effleurer le sujet car il n'est pas nécessaire pour nous d'en illustrer toute l'évolution. Nous allons nous concentrer sur les grandes étapes seulement, lesquelles suffiront pour comprendre les premières motivations du voyage jusqu'à aujourd'hui.

Disons que l'humain a d'abord voyagé pour assurer sa survie ou conquérir des territoires ; ce type de voyage a construit l'histoire : migrations, exodes, invasions et conquêtes marquent le fil du temps. Le voyage s'est aussi illustré, dès la Renaissance, pour être l'outil permettant de « déchiffrer le grand livre du monde » ; c'est le voyage à fonction pédagogique, associé à l'idée de progrès et d'une maitrise de la nature, et par surcroit, à utilité patriotique. Car en effet, « le voyageur des Lumières travaille pour le bien-être de l'espèce humaine et la prospérité de son pays ». « Son regard, son esprit sont guidés par un patriotisme utilitaire » (Roche, 2003 : 74). Dans ce contexte, mobilité et raison s'accordent, écrira aussi Roche ; les voyages sont utilitaires, ils sont des actes éducatifs, ils sont au service d'une pédagogie de la curiosité pour se comprendre et comprendre les autres (Roche, 2003 : 87).

Malgré ce programme « formateur » important auquel on a relié le voyage, celui-ci a tout de même été remis en question plus d'une fois. En effet, s'il a été reconnu comme moyen d'instruction et de découverte qui puisse favoriser l'extension des connaissances et postuler un retour enrichi, le voyage a aussi fait craindre à cause de ses potentielles influences contenues dans l'idée même du mouvement. Plusieurs esprits ont vu dans le voyage la rencontre avec l'immoralité, le désordre, l'instabilité ou le scepticisme, des menaces à la stabilité d'un groupe et à la fondation même des croyances d'une époque. Aux 17e et 18e siècles, la critique religieuse dénonce le voyage en le considérant comme une vanité, quelque chose de superflu qui n'apporte rien, à part un faux et vil sentiment de possession (Venayre, 2016 : 11). Il ne sera d'ailleurs pas surprenant de voir dans la condition nomade – et nous le verrons en détail plus loin – le surgissement de ces mêmes inquiétudes et de considérer la sédentarité à la fois comme une norme, mais aussi un bonheur dans la mesure où l'on évite la « corvée » du voyage (Boyer, 2011 : 21). Dans l'histoire du voyage, il ne faut donc pas ignorer toute la littérature de « l'anti-voyage » qui n'a d'ailleurs pas été seulement soutenue par la religion, mais aussi par des romanciers, des philosophes, des essayistes, des sociologues, qui ont exalté le non-voyage, dénigré ou moqué l'individu comme touriste (Boyer, 2011 : 21). Il reste qu'au 18e siècle, en Europe, ce sont les jeunes nobles anglais qui voyagent le plus, pour se former, s'enrichir l'esprit, devenir un *complete gentlemen*. C'est le voyage comme pratique éducative, c'est l'invention du *Grand Tour* qui allait mener par la suite à l'invention du mot « tourisme » (Boyer, 2011 : 1996).

Avant le 19e siècle, le voyage n'est donc légitime que s'il est utile ; l'idée qu'il puisse être une affaire de jouissance n'arrivera que plus tard, en Europe, « lorsque la nature, la beauté des sites, l'étrangeté des rencontres, l'exotisme des mœurs sont des occasions d'émotion, de réflexion philosophique, abondamment décrites dans la littérature de voyage » (Venayre, 2016 : 9). C'est alors l'apparition du voyage comme transmetteur d'émotion et de plaisir, qui reste toutefois bien sûr l'apanage des classes aisées. Tout comme les pratiques touristiques aux propriétés curatives (la mer, la montagne, les sources thermales) qui, au 18e siècle, sont encouragées par la médecine ; on trouve des vertus à l'espace mais elles restent encore une fois le privilège des plus nantis (Cousin, 2018).

Même si le premier voyage moderne organisé (voyage à forfait avec transport et hébergement inclus) est inventé en 1841 par l'anglais Thomas Cook, il faudra attendre le 20e siècle avec le développement des transports et d'une offre touristique, mais aussi avec des avancées sociales comme l'établissement des congés payés et « la reconnaissance officielle dont jouissent le tourisme et le loisir, c'est-à-dire le droit au loisir et aux vacances » (Amirou, 2012 : 40) pour favoriser le tourisme et par conséquent l'idée de voyage pour un plus grand nombre. Cela étant, il faut retenir que le « tourisme populaire » ou le « tourisme pour tous » sont des formules qui se sont usées avant d'avoir servi (Boyer, 1996 : 116), ou comme le disent Cousin et Réau, « la démocratisation du voyage n'a jamais vraiment abouti : même les vacances à bas coût s'adressent plutôt aux classes moyennes qu'aux classes populaires » (Cousin et Réau, 2009 : 103).

Mais quoi qu'il en soit, les voyageurs·ses deviennent petit à petit des êtres contemporains qui voyageront dorénavant pour satisfaire des objectifs hédonistes. Ces voyageurs·ses se différencient nettement des premiers voyageurs, surtout masculins, qui partaient au nom d'un groupe ou d'une patrie. Les voyageurs·ses contemporains·nes partent pour construire leur propre histoire. Le contexte de la modernité avec ses élans de mouvement, de soif de découverte et de nouveauté les séduit toujours, mais leur voyage est maintenant porté par des objectifs personnels. C'est le voyage comme expérience du soi, « comme s'il avait fallu des siècles, voire des millénaires avant qu'un voyageur saisisse son périple pour l'inscrire dans le contexte plus personnel de sa biographie » (Jauréguiberry et Lachance, 2016 : 16).

Il est intéressant de voir que l'évolution de la littérature de voyage suit un peu ce parcours des voyageurs·ses que nous venons de dessiner à grands traits. Littérature, dont nous rappellerons à la fois sa richesse de corpus et sa grande variété de genres (roman, poésie, théâtre, récit, histoire, etc.), et dont la « production est conquérante » en ce qui concerne plus précisément le récit de voyage (Roche, 2003 : 21), tellement sa bibliographie est sans fin. Pasquali (1994) fait sensiblement le même constat dans *Le Tour des horizons* en parlant de l'effervescence éditoriale autour du récit de voyage, mais aussi de ses multiples formes ou de sa typologie

étendue qui rendent difficile la définition du genre. Mais revenons plus précisément à cette évolution de la littérature de voyage.

Si l'on prend, par exemple, « la prolifération des relations de voyages entre les 16e et 18e siècles », résultant « de l'augmentation importante des explorations européennes, du développement des missions, des comptoirs commerciaux, des postes de travail et des colonies ainsi que des savoirs qui en découlent », la littérature de voyage est à ce moment une littérature de la curiosité pour produire et diffuser un savoir, mais aussi une source d'informations offrant des modèles de conduite pour les futurs voyageurs·ses (Motsch, 2014 : 234). Bien que ces modèles s'adressaient à une minorité, nous avions déjà là les premiers guides de voyage que nous pouvons retrouver aujourd'hui, bien sûr dans des formes différentes et pour des publics plus nombreux maintenant. Au milieu du 18e siècle, les motivations des voyageurs [31], mais aussi les attentes du public, changent cependant, dans la mesure où le monde en grande partie connu, n'offre plus autant de découvertes ; les voyages et leurs comptes rendus, s'ils peuvent être encore liés à une expédition scientifique ou coloniale, deviennent alors aussi peu à peu une aventure personnelle où les voyageurs adoptent une écriture subjective, plus introspective et sensible (Motsch, 2014 : 255).

Nous sommes conscients d'avoir fait ici en accéléré un trajet qui aurait mérité un grand nombre d'arrêts pour faire ressortir dans le détail aussi bien les particularités de chacune des grandes époques que des différents genres de ces littératures de voyage. Mais nous voulions seulement, pour les besoins de cette thèse, montrer cette évolution générale du voyage et de ces écritures passant du rapport à l'espace et à la connaissance objective au rapport à soi et à la sensibilité. Dans ce panorama très sommaire, nous avons peu parlé de l'Autre. Nous allons maintenant le faire un peu plus en voyant comment le voyage trouve aussi sa motivation dans le rapport à l'Autre. À ce sujet, nous verrons successivement les idées d'authenticité et d'exotisme associées au voyage.

[31] Essentiellement des hommes voyageurs, ce pourquoi nous ne féminisons pas ici.

3.1.2. L'authenticité et l'Autre [32] : mieux vaut la combinaison

Dans ce voyage au service de l'individu, les voyageurs·ses se mettent alors à la recherche d'une expérience d'exception, ou à tout le moins qui les éloignera de leur quotidien, qu'ils·elles perçoivent souvent comme enlisant et banal. Plusieurs donnent cette impression de vouloir se défaire de ce quotidien en partant pour un voyage au long cours ou en décidant de devenir nomades. Dans ces expériences recherchées, il ressort un mot *à la mode*, toujours visé par les voyageurs·ses en quête de sens et de sensation, et dont la littérature sur le voyage fait beaucoup ressortir : ce n'est pas tant l'exotisme que l'authenticité. Sans elle, point de salut, car elle serait la seule qui puisse permettre, selon les voyageurs·ses, l'expérience la plus « naturelle » et la plus « vraie ». L'un des premiers objectifs que le voyage doit assurer aux voyageurs·ses hypermodernes est l'expérience de l'authenticité, notamment avec l'Autre. Le paradigme de l'authenticité tient dans ce désir des voyageurs·ses de chercher, un peu à la manière d'un certain romantisme, un monde pur, originel, non pollué [33], pour s'évader de l'aliénation et de l'industrialisation du monde moderne (Noy, 2004 :85) [34].

Dans cette perspective, l'authenticité mènerait alors à la découverte d'un « sens caché », à la pureté ou à la sincérité de quelque chose observable à la fois dans un espace physique (un lieu) ou dans un espace culturel (pratiques ou habitudes humaines). C'est dans ce contexte, où l'on est plus proche de l'Autre et de son mode de vie que des attractions touristiques en vogue, que cette authenticité peut exister selon les voyageurs·ses De cette manière, aucune relation ne serait forcée ou imposée, ce qui permettrait ainsi à ces voyageurs·ses de révéler des aspects authentiques de leur personnalité dans le vécu de ces expériences considérées alors comme

---

[32] Nous mettons volontairement une majuscule pour l'effet de style et pour marquer davantage l'impression d'un statut identitaire octroyé à l'Autre, l'impression qu'il n'est pas, en d'autres mots, qu'un nom commun.

[33] Traduction littérale de « unpolluted whole » utilisé par l'auteur. Nous le comprenons toutefois dans un sens qui dépasse la question de l'environnement ; comme un tout préservé de diverses influences « négatives » – menaces environnementales certes, mais aussi de la mondialisation et du néolibéralisme.

[34] Citant MacCannell, D. (1973). Staged Authenticity : Arrangements of Social Space in Tourist Settings. *Americain Journal of Sociology, 79*, 589-603, et MacCannell, D. (1976). *The Tourist : A New Theory of the Leisure Class*. New York : Schocken Books.

« plus vraies » (Lachance, 2013). Comme si l'authentique-lieu ou l'authentique-pratique générait l'authentique-soi.

Mais cette notion d'authenticité, d'essence romantique, ne trouve pas toujours de consensus chez les chercheurs, nous dit Amirou. Il souligne en effet que sa définition ou ses représentations manquent souvent de clarté :

> Est-ce une qualité des objets et événements visités ? Un état d'esprit ? Ou un mode d'être à l'égard du tourisme ? Est-elle objective ou expérientielle, universelle ou personnelle ? Est-elle une perception de celui qui regarde ou une définition de la communauté d'accueil ? Certains préconisent l'abandon du terme « authentique », tant il est polysémique et idéologique, et tant il est complexe à définir d'une manière acceptée et acceptable pour tous, chercheurs, populations hôtes et visiteurs ». (Amirou, 2012 : 345)

Et puis comme Wang le souligne aussi, le tourisme est devenu une véritable « industrie de l'authenticité » où l'authenticité est considérée comme une marchandise [35]. Quoi qu'il en soit, l'authenticité sera à maintes reprises dictée comme une valeur importante chez les voyageurs·ses et chez les néonomades, et cette authenticité cherchera à se vivre dans le rapport avec l'Autre. Si la possibilité de rencontrer et d'échanger avec l'Autre est probablement l'une de ces expériences les plus valorisées par les voyageurs de nos jours, il faut surtout souligner que l'Autre est toujours attendu ou espéré comme étant différent du *même*. En effet, comme nous le rappellent Angé et Deseilligny, dans plusieurs récits de voyage analysés, il est fait mention que l'intérêt du voyageur s'observe davantage dans « l'écart différentiel » que dans « ce qui rapproche ». Les autrices font références à l'expression « écart différentiel » utilisée par Claude Lévi-Strauss [36] « pour souligner cette conviction essentielle à savoir que les cultures sont différentes les unes des autres, de la façon la plus variée et ce même si la nature des différences nous échappe » (Angé et Deseilligny, 2011 : 5).

---

[35]Wang, N. (2000). *Tourism and Modernity : A Sociological Analysis*. Oxford : Pergamon. Cité dans Noy, 2004 : 85.

[36] Lévi-Strauss, C. (1987). *Race et histoire*. Paris : Gallimard

3.1.3. Et l'exotisme ?

Le désir d'ailleurs et de la découverte ne disparaît pas avec le temps, au fur et à mesure que le monde se dévoile. Pour quiconque se trouve un peu curieux de la planète, il est difficile de résister à l'envie de partir, ne serait-ce que pour avoir l'impression d'aller mettre la main sur une partie du monde, écrit Urbain (2002). Et cette soif d'aventure ou de dépaysement ne s'éloigne jamais d'un certain fantasme : territoire rêvé, territoire sublimé, l'ailleurs est synonyme de « meilleur » pour bien des voyageurs (Forget, 2012 : 51). Mais pourquoi un tel fantasme ?

Le rapport à l'espace et aux Autres font partie intégrante du voyage et « dès les origines, les hommes ont eu tendance à adorer ce qui leur paraissait mystérieux et fascinant » (Amirou, 2012 : 61). Dans le fantasme du voyage, il y a donc cet appel de l'exotisme, de l'ailleurs différent de l'ici, de ce « génie des lieux » qui dans « l'éloignement et le gommage des signes qui rappellent le cadre de vie habituel » (Amirou, 2012 : 61) font penser, en quelque sorte, à un monde meilleur où les voyageurs·ses s'imaginent sortir de l'ennui. C'est comme s'il y avait dans cette « esthétique du divers » comprise comme la « notion du différent », « la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même » (Segalen, 1978 : 41) et qui alors intéresse, remplit d'étonnement et d'émerveillement. Mais comme le rappelle Michel (1996 : 136) qui cite Guillebaud [37] : « L'exotisme, ce n'est rien d'autre que la routine des autres qui vous captive, précisément parce qu'elle est autre ». Alors faut-il croire que l'exotisme est vain ?

Il y aurait beaucoup à dire sur cette notion, amplement observée du côté de l'anthropologie, de la sociologie ou même des études littéraires, à la fois pour sa définition et ses figurations qui sont toutes relatives – l'exotisme étant extérieur au sujet, il ne peut y avoir d'exotisme absolu car tout dépend du point de regard d'origine de ce sujet. En d'autres mots, « l'exotisme est un relativisme » car ce qu'on y valorise « n'est pas un contenu stable, mais un pays et une culture

[37] Guillebaud, J.-C. (1979). *Un voyage vers l'Asie*. Paris : Seuil.

définis exclusivement par leur rapport avec l'observateur » (Todorov, 1989 : 297). Mais dans cette valorisation, rien n'assure qu'il s'agit toujours plus de la description d'un réel que de la formulation d'un idéal (Todorov, 1989). Nous serons curieux de vérifier cette affirmation dans les productions de nos néonomades. C'est donc dire aussi, mais d'une autre manière, que « l'exotisme n'existe pas à l'échelle de son univers intime, de son chez-soi, de la terre de ses pères » (Duhamel et Doumenge, 2002 : 1). Il ne peut y avoir exotisme que dans la vue dirigée sur celui·celle qui est perçu·e comme différent·e de soi. Illustrons grossièrement : le peuple québécois ne paraît certainement pas très exotique aux yeux du peuple français ; en revanche, il connote sans doute une étrangeté auprès du peuple japonais avec qui il partage assez peu d'éléments d'histoire ou de culture, et qui plus est, dont les territoires respectifs sont éloignés. Il y a donc dans l'exotisme de la différence culturelle et de la distance géographique, sans pour autant que ces particularités mènent exclusivement à de l'exotisme (l'exotisme n'est pas tout l'étranger). Et il y a aussi le temps, forcément, qui change les représentations de l'exotisme au fil des époques. Exotique hier, banal ou commun aujourd'hui, dirons-nous rapidement.

Dans notre ère de l'hypermobilité à la fois physique et numérique où tout espace géographique semble avoir été parcouru – les parcours virtuels ne sont pas à négliger – que reste-t-il de l'exotisme ? En d'autres mots, avec une offre de transports améliorée et un accès virtuel aux univers étrangers, l'exotisme s'épuise-t-il ? Rassurons-nous, car selon Amirou (1994) : l'exotisme reste intarissable, et sa force dans les mécanismes d'imagination, éprouvée et utile. Pour l'auteur, son utilité s'exprime par son caractère transitionnel, cette capacité à représenter un passage entre le « monde terne » et le « monde de la couleur ». Une manière de se sortir d'une existence banalisée en se donnant des images d'altérité. C'est en somme la création symbolique que se fait un voyageur envers un objet touristique, une « grille de lecture du monde » pour accéder à l'étranger.

Mais il y a plus que l'exotisme ou le désir de l'ailleurs dans le fantasme du voyage. Nous allons le voir au point suivant.

3.1.4. Le voyage, une fugue obligée ?

En bons sédentaires que nous sommes, « on saisit chaque occasion de partir » (Krippendorf, 1987 : 9), mais plus encore : « La vie insupporte. Fuir permet de la supporter » (Barrère et Martucelli, 2005 : 72). Écrivains, philosophes, sociologues, ils sont plusieurs à avoir décrit le voyage comme une fuite en avant, une manière de s'échapper de l'ennui. Nous en avons déjà fait mention avec Le Breton (2015) d'ailleurs, pour qui les vacances étaient une forme de vacance de soi. Attali le rappelle également en citant ces auteurs du 19e siècle, comme Chateaubriand et Hugo, qui ont fait l'apologie du voyage pour échapper au *spleen* (Attali, 2003 : 273). Amirou qui a fait du voyage et du tourisme sa spécialité, parle aussi du voyage comme une réponse au *spleen* lorsqu'il souligne que les premiers touristes illustrèrent déjà que « tout départ exprime une nostalgie et l'aveu qu'on est moins bien chez soi » (Amirou, 2012 : 226). Et que dire de Barthes qui écrivait que voyager c'est « s'enfouir, se cacher, se glisser, s'intoxiquer, s'évanouir, disparaître, s'absenter [38] » ? Partir en voyage serait donc une façon de rompre avec le quotidien souvent défini défavorablement (routine, tracas, fatigue, course contre la montre, aliénation du travail, etc.) et la littérature en a fait énormément mention.

Bien que nous reconnaissons, comme Laplante (2006), que cette idée répandue faisant du quotidien une vie ordinaire, ennuyeuse et manquant de relief puisse s'avérer limitée ou fausse à certains égards dans la mesure où la vie quotidienne n'est pas uniquement le « calme plat » (2006 :104), cette conception de la culture du quotidien semble toujours motiver les individus à prendre le large. Dans cet esprit, le voyage devient une sorte de sortie, parfois de secours, pour échapper à un train-train éreintant, et du reste, ne comportant rien de nouveau à explorer ou à vivre. C'est la compensation, la carotte au bout du bâton pour se récompenser de sa participation au métro-boulot-dodo ; c'est se défaire d'un fardeau pour reprendre des forces et ainsi pouvoir recommencer le cycle du ronron. En d'autres mots, c'est le « tourisme comme thérapeutique de la société, comme soupape permettant de maintenir le fonctionnement du monde de tous les jours » (Krippendorf, 1987 : 12). Christin (2010) abonde dans le même

[38] Cité dans Urbain, 2003 : 163.

sens en affirmant que si nos sociétés du travail produisent du tourisme, c'est pour bénéficier d'un peu d'air.

Tout cela nous paraît juste mais ô combien déprimant, car on ne s'en sortirait donc jamais. À la manière de Sisyphe, c'est une suite à répéter continuellement, à moins d'exiger un mieux-vivre au quotidien, et non plus seulement quelques instants de liberté, sous un cocotier ou à côté d'une pyramide. Un poème allemand [39] va en ce sens, en appelant la fin d'un temps perdu à calculer ce qui nous sépare des jours de repos :

> Avec le temps, l'envie nous passe de rêver
> toute la journée
> du soir,
> toute la semaine
> du vendredi,
> toute l'année
> des vacances –
> d'une vie qui n'est pas seulement la moitié de la vie.

Selon nous, c'est dans cette ambiance surmenée que prennent place plusieurs cas de néonomades qui adoptent alors une forme de délestage volontaire de ce mode de vie étourdissant organisé autour du travail et de la productivité. Nous verrons plus loin comment cette « déroutinisation », soit ce « relâchement contrôlé des contraintes » pour parler comme Elias et Dunning (1994) ne nous paraît toutefois pas sans tension aucune, sans doute parce que le voyage, comme nous le rappelle Elsrud (1998) n'est jamais complètement une pause ou un temps de repos (« *time out* ») mais le lieu d'un nouvel horaire, d'une structure de temps (« *time frame* »), sûrement différente du quotidien, mais non sans une autre routine ou certaines obligations comme nous le verrons chez les néonomades. Dans cette perspective, nous pensons aussi comme Elsrud que le voyage permet alors de définir plusieurs dimensions temporelles, qu'il ne verse pas tant dans le temps de pause ou de repos (« *taking time* ») que dans

[39] P. E. Stössl. (1973). *Leben* ? [Vivre ?]. Dans Freizeit, Friesel et al*., Lesebuch 4*. München : Timm. Cité dans Krippendorf (1987 : 14).

l'expérience d'un nouvel espace-temps (« *creating time* ») lié au contexte vécu par les voyageurs·ses, leur donnant ainsi la sensation de (re)contrôler leur vie.

3.1.5. Partir pour trouver un sens

Nous l'avons déjà évoqué mais nous allons maintenant en discuter un peu plus longuement : le voyage est aussi un rapport à soi. Bien entendu, les voyageurs·ses partent également pour avoir du plaisir, satisfaire une curiosité, *se payer du bon temps*, mais il faut y voir plus. Alors il faut le souligner, en plus de la fonction de *récréation* (plaisir et agrément) du voyage, existe la fonction de *recréation* où l'individu peut se reconstituer physiquement et mentalement, reconstituer son corps et son esprit en dehors du travail, répondre en quelque sorte à son inspiration et à son épanouissement personnel (Sacareau et Stock, 2003). La question du travail sur soi amenée par le voyage est capitale dans la littérature sur le voyage. Dans cette thèse, nous y reviendrons à de multiples occasions.

Ces néonomades qui abandonnent un tout ou une partie du tout pour partir, embrasser une vie plus libre, aux allures bohèmes, ne forment pas une majorité, mais paraissent de plus en plus nombreux, comme nous l'évoquions plus tôt. En tout cas, ils meublent souvent les pages de journaux ou de magazines où l'on vend du rêve et de l'épanouissement personnel. Pour ces néonomades, il ne s'agit plus de partir pour de simples vacances bien méritées, de refaire le plein afin de pouvoir reprendre le rythme infernal d'une vie de stress et de surmenage, mais pour effectuer un changement radical : changer de vie. En d'autres mots, ces voyageurs·ses lâchent une vie pour une autre, dorénavant construite autour d'une mobilité géographique continue, comme s'il y avait dans ce mouvement les bases pour un nouveau souffle, *quelque chose* pour vivifier un esprit et un corps qui s'ennuient et qui cherchent un sens où aller. Dans cette forme de voyage nomade où la date de retour est rarement prévue, compte beaucoup plus alors le chemin ou le trajet que la destination. Ce qui constitue les temps et les lieux du voyage est fondamental ; c'est tout le mouvement qui importe, et non le terme (Barrère et Martuccelli, 2005 : 66).

Mais derrière la géographie plurielle de ces individus qui ont décidé de changer de vie, se trouve une motivation capitale qui n'est pas juste celle de vouloir circuler pour faire des kilomètres, mais d'user du déplacement et de ses expériences pour effectuer une quête de sens. Il y a dans les départs pour un voyage au long cours le déclenchement d'un « soi qui s'ouvre aux questions ». C'est dans cette perspective que le voyage se considère comme un moyen pour ré-imaginer le soi (Desforges, 2000). En d'autres mots, si la destination géographique ne compte pas tant, la « destination mentale » elle, est à prendre en grande considération, en ce sens où les voyageurs·ses partent souvent pour trouver une réponse aux questions de leur existence, une quête qui peut prendre aussi des allures de thérapie comme retrouver un bien-être, un réconfort, une forme de compréhension, à la suite d'un événement difficile. Et nous pourrons voir plus loin comment cette partie du voyage vécue de *l'intérieur* surpasse parfois le voyage vécu de *l'extérieur* dans la mesure où un grand nombre de récits de voyage font parfois davantage mention des transformations du soi que des activités ou des expériences « physiques » ou « matérielles » vécues à titre de voyageur.se (visiter une ville, photographier un monument, dormir chez l'habitant·e, découvrir une spécialité culinaire, etc.). En d'autres mots, le cœur de beaucoup de récits, notamment de *backpackers,* nous dit Noy (2004), se construit largement à partir des changements du soi vécus dans le voyage.

Il serait donc bien incomplet de dire, selon nous, que les néonomades partent uniquement pour voir du paysage, pour faire la rencontre de l'Autre, ou pour s'offrir une pause, se libérer de contraintes (familiales, domestiques, liées à l'emploi, etc.). Tout ceci peut être vrai bien sûr, mais les néonomades partent aussi pour chercher et donner du sens à leur vie, faire de leur voyage le « voyage d'une vie ». C'est ici tout l'effet du voyage considéré comme outil de quête (pour transformer le soi) ou comme outil thérapeutique (pour guérir le soi), que les néonomades reconnaissent d'ailleurs souvent aisément dans leur discours.

Ces voyages donnent donc à penser qu'ils peuvent guérir ou apaiser, mais aussi qu'ils peuvent changer l'individu par les expériences, les épreuves et les rencontres. Waldren (2009) sait aussi le souligner en écrivant que la quête spirituelle est souvent associée à l'idée du voyage ou du pèlerinage où l'objectif est la recherche de lieux et de passages significatifs pour une

modification ou une redéfinition du soi. C'est le voyage comme épreuve initiatique, ou comme le dit Courant, « comme une mise en intrigue de son propre monde, de sa recherche de soi » (Courant, 2012 : 152). Et dans cet ordre, il nous paraît juste d'y voir aussi la possible influence de certaines icônes littéraires associées à la route ou au voyage, comme Kerouac et le mouvement de la *Beat Generation*, qui ont sans doute su motiver, auprès d'un grand nombre de voyageurs·ses, cette idée de vouloir reproduire ces rites initiatiques du voyage pour se lancer dans une quête existentielle, ou encore influencer un style de vie ou provoquer des aspirations (Richards et Wilson, 2004).

Dans cet esprit d'un voyage introspectif où l'on effectue un « voyage avec soi », avec « Ego que l'on cherche et que l'on teste » (Cousin et Réau, 2009 : 51), nous voyons donc le désir de se (re)construire, peut-être bien aussi de se bâtir une nouvelle vie en totale rupture avec sa « vie d'avant ». Dans un sens, c'est un peu chercher la possibilité de jouer un rôle nouveau afin de s'éloigner de ce qui constitue son existence et qui n'est plus à la hauteur de ses attentes ou de ses ambitions. Cette possibilité nous fait penser aux « identités fantasques » (Amirou, 2012 : 6) qui font référence à la notion de rituel d'inversion d'Alma Gottlieb [40] où des vacanciers rêvent de devenir rois d'un jour, ou simplement d'être ce qu'ils ne sont pas habituellement, de faire « comme si » en se construisant des identités désirées. Et parmi celles-ci, il n'y aurait pas de difficultés à imaginer celle de l'aventurier, assoiffé d'expériences extraordinaires et d'épreuves à surmonter. C'est apparemment ce qu'il faut pour se sentir bien vivant, et non plus englué dans le petit « bruit de fond » ennuyeux du quotidien (Perec, 1989). Le Breton résume bien ce désir : « la soif d'aventure témoigne souvent d'une pure volonté de puissance qui exige un terrain favorable pour se déployer à défaut de trouver chez-soi les circonstances favorables » (Le Breton, 1996 : 37). Le voyage ou l'expérience nomade ne pointerait-il pas ainsi vers un nouveau rapport au risque ?

Dans *L'aventure, pour quoi faire ?* (Franceschi *et al*., 2013), l'esprit d'aventure est louangé par plusieurs écrivains voyageurs qui en appellent à cette manière de vivre pour avoir la réelle

[40] Gottlieb, A. (1982). American's vacations. *Annals of Tourism Research*, *9*, 165-187. Cité dans Amirou, 2012 : 6.

sensation d'expérimenter la vie, ou encore pour manifester sa passion envers elle. Un appel encore moins surprenant si l'on définit l'aventure comme un remède à l'ennui (Jankélévitch, 1963). Mais ce programme ne vient pas sans risque ; l'aventure en est toujours un réservoir, sinon ce ne serait plus de l'aventure. Christin ne s'offusque d'ailleurs pas pour rien quand il affirme, en parlant de certaines entreprises touristiques, que « vendre de l'aventure organisée [où l'on imagine le risque absent] est l'exact contraire de l'aventure » (Christin, 2008 : 62). Cette perspective d'un voyageur-aventurier qui se place volontairement en situation de risque par certains choix qu'il fait [41] est intéressante dans la mesure où elle semble mener à un nouveau rapport au risque, ici choisi de plein gré, dans le cadre d'un voyage, là où d'ordinaire le confort et la sécurité sont recherchés.

Pour Le Breton, la conduite à risque est « entendue comme un jeu symbolique ou réel avec la mort, une mise en jeu de soi, non pour mourir, bien au contraire, mais qui soulève la possibilité non négligeable de perdre la vie ou de connaître l'altération des capacités physiques ou symboliques de l'individu », et il ajoute qu'elle « témoignerait d'un affrontement avec le monde dont l'enjeu n'est pas de mourir mais de vivre plus » (Le Breton, 2002 : 10). « Vivre plus », les maîtres mots, comme si vivre tout simplement n'était plus suffisant. En somme, il faudrait risquer pour trouver intérêt à une existence en manque de sensations.

Mais le paradoxe n'est pas loin.

En effet, si nous maintenons l'hypothèse hypermoderne, la société contemporaine se donnerait comme impératif moral et opérationnel d'éloigner le danger, la menace, les incertitudes, pour préserver autant que faire se peut un sentiment de sécurité et de bien-être. Dès lors, l'individu est invité (fortement) à se tenir en santé, à prendre les précautions qu'il faut à l'égard des microbes et des virus, à assurer sa maison et ses biens, à faire buriner les pièces de sa voiture pour éloigner les voleurs, à protéger ses mots de passe, à se montrer vigilant envers les

[41] À cet égard, nous aimons les exemples volontairement exagérés de Christin (2010) qui démontrent bien jusqu'à quel point les voyageurs-aventuriers sont habiles pour se construire des sensations fortes : parcourir l'Himalaya en parapente, l'Équateur sur un fil de fer ou le Pôle Nord à genoux.

fraudeurs potentiels, à détecter les arnaques, etc. Mais voici : il doit tenter malgré tout la grande aventure, aussi risquée soit-elle, car elle est devenue une figure d'excellence, et plus encore, une manière de se prouver à soi-même et aux autres sa valeur, tout en réinventant son identité (Le Breton, 1991). Nous pourrons discuter plus loin comment cette réinvention de soi trouve son expression encouragée par les technologies.

Nous verrons bien dans quelle mesure la notion de risque est présente chez les néonomades et si elle peut être un moteur pour leur expérience. Au premier abord, nous croyons que s'il y a risque, il se passe d'abord dans le choix « du grand saut » des néonomades qui ont « tout plaqué », avant de se trouver dans l'exercice même du voyage (comme d'aller vers des épreuves ou des destinations « difficiles » ou risquées, par exemple). Autrement dit, ce ne serait pas tant le parcours géographique qui offrirait du risque ou des défis que le parcours du soi dans ce choix de devenir nomade.

3.2. Problématique et éléments de revue de littérature sur le thème du nomadisme

Dans cette section, nous nous intéressons aux éléments de définition et de compréhension que la littérature donne au nomadisme et sur son rapport vécu avec la sédentarité, en passant bien sûr par le rapprochement à faire avec les enjeux plus généraux de la mobilité.

3.2.1. Qu'est-ce que le nomadisme ?

L'histoire a connu et connait plusieurs formes de nomadisme, des plus primitives aux plus modernes – et il serait d'ailleurs tout à fait légitime de se demander si ces plus récentes formes sont encore du nomadisme. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas un nomadisme mais des nomadismes et les définitions, rarement intemporelles, comportent des exceptions, des nuances et certainement des éléments à vérifier dans la pratique. Car en effet, le nomadisme n'est pas tout réel, il peut aussi être métaphorique ou symbolique. En somme, l'intellectualisation du nomadisme n'est pas un phénomène unidimensionnel, comme nous l'avions déjà un peu

souligné en début de cette recherche. Il n'est alors peut-être pas très surprenant de constater que dans le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (1991), il n'existe aucune définition du nomadisme au sens strict, mais l'on y trouve celles des chasseurs-collecteurs ou des sociétés pastorales, par exemple. Est-ce le premier signe pour témoigner du fait que le nomadisme *général* ne peut se comprendre, ou du moins se définir, que seule une forme *spécifique* le peut ?

Du côté de la géographie, la définition est un peu différente, mais dans un sens très limitée selon nous. Dans *Les mots de la géographie,* le nomade est un : « Pasteur itinérant ; finalement, personne sans domicile fixe et qui se déplace dans l'étendue selon des rythmes relativement réguliers ou très variables » (Brunet, Ferras et Théry, 1994 : 350). Pour bien comprendre, nous pourrions aussi rappeler que le pastoralisme, auquel la définition de nomade fait ici référence (en parlant de « pasteur »), signifie : « Qui a trait à la pâture, donc à la nourriture et ainsi à l'élevage d'animaux, en principe en plein air, sous la garde de pasteurs » (Brunet, Ferras et Théry, 1994 : 369). Cette définition est très incomplète pour nous, car elle considère uniquement la pâture comme mode de vie des nomades.

Pour Bonte (2004), anthropologue et spécialiste français des civilisations nomades, celles-ci se répartissent en trois grands ensembles : les chasseurs-collecteurs, les pasteurs nomades (le groupe le plus important en termes de nombre) et les nomades de la mer. Dans ce portrait, on admettra alors que le nomadisme est surtout un besoin, que les pasteurs, par exemple, effectuent des « déplacements motivés et assez importants dans le temps et dans l'espace » pour répondre à une insuffisance du territoire (manque de ressources végétales et insuffisance du régime pluvial) (Bouzar, 2001 : 27). Nous pourrions bonifier en disant plus largement que « le parcours nomade est tributaire des ressources, de la présence d'îles, de forêts ou d'oasis, de la végétation ou de la force des vents, des puits ou des courants, des habitudes aussi, qui sont fortement ancrées dans la mémoire des communautés » (Bouvet, 2006 : 35).

Mais il ne faudrait pas « réduire toute l'activité du pasteur et les diverses relations qui en découlent aux manifestations apparentes que sont les déplacements des nomades, comme il ne

s'agit pas de confondre le nomadisme avec une somme de mouvements dont les seules différenciations résulteraient de leur amplitude ou de leur objet (mouvement des troupeaux, mouvement des populations, activités commerciales) » (Bouzar, 2001 : 27) [42]. Un peu dans la même lignée, il faut affirmer que si l'on peut dire que les nomades s'identifient d'abord par un rapport singulier à l'espace, ce sont des civilisations complexes qui doivent être saisies dans leurs multiples significations et relations prenant en compte l'habitat et le territoire (manières de le gérer, d'exploiter ses ressources et de le parcourir), mais aussi, qui doivent être considérées selon leurs différentes formes d'organisation sociale et pratiques rituelles (Bonte, 2004).

Nous parlions quelques lignes plus haut du rapport à l'espace. C'est en effet un élément important du nomadisme qui semble aller de soi. Comment envisager le nomadisme sans le circuit, sans ce déplacement dans l'espace qui conditionne l'expérience ? Bouvet le résume bien en précisant que c'est un mode de vie qui place le parcours au centre de l'activité humaine (Bouvet, 2006 : 42). Cela ne signifie aucunement que le nomade ne se pose jamais ou qu'il ne s'*implique* pas sur son territoire. Au contraire, il existe un espace nomade, avec des espaces de circulation et d'autres de production, du moins dans la conception d'un nomadisme historique. Bouzar, en prenant l'exemple des pasteurs nomades, explique cet espace tout en rappelant cette fausse croyance à l'égard du déplacement permanent des nomades :

> Par là, il ne faut pas entendre seulement *les* espaces, *l'*espace de façon générale qui attirent les nomades ou leur *ligne d'horizon*. Mais, de manière plus précise, un espace circonscrit par les trajets plus ou moins longs qu'ils effectuent. Des lieux où ils font halte leur servent de relais. Ils leur servent de repères et de points d'ancrage. Il est pour eux deux sortes essentielles de lieux : des lieux de *halte* ; des lieux de *pause* où ils s'arrêtent plus longuement que dans les précédents pour cultiver la terre. En somme, des lieux de *pause* correspondent à des lieux d'enracinement passager. Dans ce sens, redisons que le nomade qui ne cesserait pas, à longueur de temps, de se déplacer, est bien sûr une construction de notre imaginaire, un mythe que celui-ci souvent entretient (Bouzar, 2001 : 228).

[42] Il s'agit d'une citation du sociologue Mohamed Boukhobza que reprend Bouzar, sans toutefois indiquer la référence précise.

Dans le parcours nomade, quelle place est-elle donnée alors à l'errance ? Celle-ci est-elle possible, si l'on considère le nomade qui se déplace dans un but de survivance ? Dans ce contexte, les nomades ne sont pas des errants. Nous avons déjà un peu souligné le fait que les nomades (historiques) répondent à des impératifs précis (pastoraux, commerciaux, etc.), qu'ils ne se déplacent pas au hasard ou au gré de leurs fantaisies du moment. Bouvet précise la distinction qui doit être faite entre le nomade et l'errant où le premier sait où il va, alors que « le second, au contraire, ignore encore où ses pas le mèneront; soit il est en fuite, et dans ce cas le moment marquant de son parcours est le point de départ, ce lieu qui reviendra hanter la mémoire, de manière lancinante, chargé des peines, des souffrances, des rancœurs liées aux motifs de la rupture ; soit il est en quête de quelque chose, et dans ce cas il se laisse facilement distraire de la route par le paysage, par une idée, par des mots ; son regard s'oriente vers l'avant, vers l'inconnu, il est tendu vers l'horizon » (Bouvet, 2006 : 35).

Bouzar est également d'accord pour dire que le nomade n'est pas un errant, mais il prend le temps de souligner néanmoins que le nomadisme peut tout de même comporter une part d'errance, qu'il n'est pas un parcours toujours maitrisé. Il précise que l'errance ne signifie pas forcément l'absence de but : on peut être nomade et poursuivre un objectif précis, et faire fausse route à un moment, car « tout départ, tout trajet, tout déplacement est déjà en soi une aventure, un risque » (Bouzar, 2001 : 233). Dans cette perspective, il se trace ainsi l'éventualité d'une certaine errance sur le chemin.

Nous aurons l'occasion de voir plus loin avec l'analyse de notre corpus si l'errance ne pourrait pas se rapprocher davantage du néonomadisme, lequel phénomène reste, dans notre corpus, un choix toujours volontaire, mais plus encore, un choix basé sur le plaisir et la qualité de vie avant tout, correspondant ainsi peut-être à une forme de « migration de l'agrément » (Martin, Bourdeau et Daller, 2012 ; Corneloup, 2011). Pourrions-nous avoir affaire à une errance distincte, qui justement éloigne encore plus le néonomadisme du nomadisme historique ? Pourrions-nous observer aussi, dans ce néonomadisme, des relents du flâneur du 19e siècle dont l'activité principale consistait à « se balader, à traîner, à scruter les environs », un peu comme l'errant, mais à la différence que ce flâneur prend part « à analyser la modernité dans une

perspective critique » (Nuvolati, 2009 : 1). Nous serons curieux·ses d'examiner le rapport à la société chez nos néonomades ; leur flânage s'accompagne-t-il d'une critique du monde dans lequel ils·elles vivent ?

Le nomadisme que nous avons décrit jusqu'ici dans cette section est surtout un nomadisme compris dans sa vision historique. Nos lecteurs·trices auront compris que ce nomadisme n'est pas un nomadisme courant, il n'est pas « la saveur du mois », pour reprendre un peu nos mots du début. Car il existe en effet un consensus dans la recherche pour dire que les sociétés nomades historiques tendent de plus en plus à disparaître. Comme le souligne d'ailleurs Pierret :

> L'extension de l'agriculture sédentaire, mais aussi la désertification ont considérablement réduit leur espace de vie, tandis que les moyens de transport modernes ont détourné les anciens trafics caravaniers. Toutes ces causes se combinent pour faire reculer le nomadisme, sans compter la pression de gouvernements qui, de diverses manières, cherchent à fixer ces nomades dont le mode de vie très particulier, l'instabilité et le mépris des frontières étatiques sont perçus comme autant de menaces pour la société sédentaire (1998 : 27).

Mais la fin d'un nomadisme ne signifie bien sûr pas la fin de tout nomadisme. Pour Michel (2009), il existe deux grands types de nomadisme : les nomadismes traditionnels, authentiques, et les nomadismes artificiels, plus modernes. L'auteur dit des premiers (les pasteurs-éleveurs, les chasseurs-cueilleurs, les nomades pêcheurs) qu'ils *meurent* dans la mesure où ces groupes disparaissent de plus en plus. Des seconds (nomades de la route, nomades du loisir, nomades du travail), il affirme qu'ils *naissent* parce qu'ils sont de plus en plus fréquents dans nos sociétés.

La typologie de Michel ne nous convainc pas totalement car elle oublie quelques groupes nomades importants comme ceux du commerce, par exemple, mais aussi et surtout parce qu'elle n'explique pas en quoi consiste précisément le statut de nomade authentique ou artificiel. Nous la jugeons d'ailleurs imprudente d'opposer de cette manière ces deux qualificatifs en supposant automatiquement l'authenticité du nomadisme traditionnel et

l'artificialité du nomadisme moderne. À ce sujet, nous pensons encore à Bonte pour qui le changement et la modernité, des dimensions souvent contestées aux sociétés nomades, font au contraire partie de celles-ci dans la mesure où elles peuvent connaître sensiblement les mêmes transformations que nos sociétés. Il affirme d'ailleurs : « Dans le Sahara, le téléphone portable se développe à toute vitesse chez les bergers et les éleveurs qui ont besoin de connaître les cours des prix sur le marché [43] ».

Néanmoins, la typologie de Michel permet de constater que le nomadisme a évolué au fil des siècles, qu'il peut sans doute donner lieu à un sens nouveau, avec des représentations qui s'éloignent du nomadisme originel des chasseurs-cueilleurs ou des pasteurs-éleveurs, par exemple.

Nous l'avons souligné plusieurs fois jusqu'ici : il semble exister une conception nouvelle d'un nomadisme, celui-là très en vogue, du moins dans les discours de la presse ou du marketing, et qui promeut un style de vie en apparence plus libre, plus créatif, plus épanouissant, et qui plus est, s'adapte aux exigences de mobilité de nos sociétés hypermodernes. Nous élaborerons davantage sur ces exigences, mais pour l'instant nous aimerions attirer l'attention sur l'usage actuel du mot (qu'il soit néo, digital ou numérique) qui reste quelque chose de récent et bien souvent beaucoup plus métaphorique que réel, en ce sens où, comme le souligne Retaillé, « la propriété de la chose l'a emporté sur la chose, ou pour être plus direct, le concept sur l'objet » (Retaillé, 1998 : 46). En d'autres termes, avons-nous toujours affaire à du nomadisme lorsque le mot est automatiquement lancé pour désigner toute forme de mobilité et de liberté comme c'est souvent le cas aujourd'hui ? On voit ici par conséquent toute la difficulté à définir ou à mesurer le phénomène du néonomadisme, à vouloir dépasser la simple association souvent faite, par exemple, avec le télétravail facilité par le numérique (Dal Fiore, Mokhtarian, Salomon et Singer, 2014) [44].

---

[43] Serfati, J. (s.d.). Nomades et nomadisme. *Le routard*. Récupéré le 19 octobre 2017 de http://www.routard.com/mag_dossiers/id_dm/35/nomades_et_nomadisme.htm

[44] On peut revoir la page 6 où il était question justement de l'importante présence dans la presse des néonomades numériques ou digitaux, profitant de la technologie pour travailler tout en voyageant (ou l'inverse).

Pour D'Andrea (2006), le néonomadisme est un bel exemple d'idéal-type au sens wébérien dans la mesure où il se structure autour d'une tension entre la réalité, l'évidence, et le concept lui-même. Dans les faits, il est bien sûr lié aux différentes expériences hypermobiles d'individus voulant se détacher des régimes courants ou dominants d'une vie organisée autour d'un point de résidence fixe et permanent. Mais il serait aussi, dans les faits, la représentation d'une minorité seulement à être sur la route de manière permanente. Pour cet anthropologue, ces néonomades seraient davantage des expatriés·es décidant de vivre pour un temps à un endroit généralement exotique, avant de se déplacer un peu plus tard vers un autre endroit tout aussi exotique et invitant (météo clémente, faible coût du niveau de vie, réseau Internet efficace, etc.). Toute la complexité de la dialectique ancrage/mobilité qui ne semble jamais être tout à fait l'un (se sédentariser) ou l'autre (se nomadiser) semble influencer cette conception d'un nomadisme nouveau.

Dans sa vision d'un nouveau nomadisme, D'Andrea émet aussi l'hypothèse que celui-ci réfère à une mobilité post-identitaire. Par-là, l'auteur voit ce mode de vie comme une manière de développer de nouvelles et de multiples formes de l'identité dans le contexte d'une mondialisation qui fait poser beaucoup de questions, notamment par rapport aux frontières et au sentiment d'appartenance territorial, mais aussi par rapport au sens et à l'importance donnés à l'activité économique. La mobilité des néonomades serait ainsi vue comme le lieu d'une construction complexe de l'identité, le lieu d'une pratique de la création de l'individualité, toujours réalisée et influencée par le contexte de la mondialisation, mais encore plus précisément, comme une pratique qui serait celle de la flexibilité identitaire où l'individu adopterait plusieurs rôles, développerait de multiples appartenances.

Maffesoli (2006) parle un peu en ce sens mais avec des concepts différents. Pour lui, l'errance ou le vagabondage du nomadisme, compris comme un nomadisme plus métaphorique (ou poétique) que réel, réfère à un primitivisme qui motive la pluralité du soi et qui doit être remis sur les rails de nos sociétés actuelles. Petite parenthèse avant d'aller plus loin : cette idée que certains primitivismes seraient en quelque sorte *à retrouver* n'est pas une vision marginale. L'anthropologue Amselle (2010, 2011) dénonce cette obsession post-moderne pour la

« rétrovolution », soit l'enchantement envers des primitivismes qu'il nommera ici « primitivismes contemporains » et qui consiste à chercher dans le passé les solutions pour l'avenir. En somme, c'est se tourner vers ce qui nous a précédé pour envisager le destin de l'humanité. Mais revenons à Maffesoli et à la pluralité du soi. Pour celui-ci, l'errance du nomadisme suscite non seulement des identités multiples mais celles-ci seraient la preuve de la vitalité de l'individu. Dans la pulsion de l'errance, ou dans la pulsion migratoire, l'individu serait incité « à changer de lieu, d'habitudes, de partenaires, et ce pour réaliser la diversité des facettes de sa personnalité » (Maffesoli, 2006 : 48). C'est un élément capital pour Maffesoli qui voit alors dans l'errance et le nomadisme une manière de se tenir vivant.

Pour Retaillé, qui fait porter des guillemets au « nomade » moderne [45] (pour bien rappeler qu'il n'a pas sa signification habituelle), ce « nomade » est également un individu qui n'appartient pas à un groupe qui l'enveloppe tout entier et par lequel il adopterait l'unique identité. Ce qui semble compter n'est plus tant le « Je est un autre », si on accepte de faire un détour par la poésie française d'Arthur Rimbaud, que le « Je est plusieurs autres ». Mais quoi qu'il en soit, pour Retaillé, le « nomade » moderne peut quand même se définir globalement comme cet « hypermobile qui ne tient pas en place » dont la mobilité est bien sûr différente du nomade historique, dans la mesure où les échelles de temps et de distance sont porteuses de sens complètement différents. Le « nomade » moderne de Retaillé serait en quelque sorte libéré des distances, grâce notamment à la technologie, et des contraintes d'espaces, en pratiquant une forme d'errance, une circulation sans nécessairement avoir de finalité précise (Retaillé,1998 : 47), contrairement au nomadisme historique dont l'activité économique ou de survie représente le motif principal et en conditionne le trajet.

À ce stade-ci, nous pouvons dire que peu importe sa forme ou son époque, le nomadisme reste toujours une affaire de mouvement, une défection vis-à-vis d'un ancrage territorial, du moins de manière permanente ou définitive, ou en tout cas, dans sa version idéalisée. Comme nous

[45] Au-delà des guillemets appliqués au nomade, il faut aussi comprendre le qualificatif *moderne*, utilisé ici au sens d'une modernité en général, et non spécifique ou en opposition à des formes post-modernes ou hypermodernes, par exemple.

l'avons signalé plus tôt, cela ne signifie pas que le nomade ne se pose pas, ou qu'il n'attache pas d'importance au territoire. Au contraire, le territoire lui est nécessaire mais il demeure relatif :

> C'est-à-dire que le territoire n'est pas une fin en soi, il ne se suffit pas à lui-même, sous peine, de provoquer l'enfermement. Et, d'autre part, le territoire ne vaut que s'il met en relation, que s'il renvoie à autre chose ou à d'autres lieux, et aux valeurs liées à ceux-ci. C'est ainsi qu'il faut comprendre le relativisme : la mise en relation (Maffesoli, 2006 : 81).

Pour Attali, « le vrai nomade est d'ailleurs celui qui ne meurt pas pour conserver une terre, mais pour conserver le droit de la quitter » (Attali,1996 : 61). Et nous allons un peu dans le même sens avec De Radkowski (2002), où l'espace est aujourd'hui un espace réseau dans lequel habiter ne veut plus dire résider, mais circuler continuellement ou fréquemment. C'est ce qui fait alors demander à De Radkowski, dès les années 1960 [46], s'il n'y a pas un certain retour au nomadisme vu l'importance de la circulation sur les territoires. Et on en revient ainsi à cette personne comme personne mobile ou hypermobile qui ne se définit plus uniquement par des points fixes (habitation, lieu d'emploi, etc.), mais par sa façon globale de vivre en mouvement et d'intégrer cette mobilité accrue dans sa manière de vivre (Amar, 2010). Les néonomades semblent s'inscrire parfaitement dans cet esprit en donnant l'impression de cultiver les déplacements géographiques comme bon leur semble, de faire de la planète cet espace réseau auquel ils·elles s'attachent et dans lequel ils·elles veulent toujours circuler.

Dans l'une des seules monographies consacrées exclusivement au néonomadisme – *Le néonomadisme. Mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines* (Abbas, 2011) – l'autrice, qui est architecte et qui s'est surtout intéressée à la mobilité comme manière de repenser les espaces, voit le néonomadisme comme une condition idéale à atteindre, située entre deux extrêmes. Pour elle, le néonomade serait entre le nomade absolu (« égoïste, centré sur lui-même, sans attache, changeant de partenaires et d'espaces selon les envies et les

[46] Bien que nous le citons à partir de son livre *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, édité en 2002, la première date de parution est de 1962.

circonstances ») et le sédentaire absolu (« celui qui ne déroge pas aux règles établies, pour qui la matérialité est importante, attaché à son environnement et dont les codes et les frontières de l'habitat sont bien établis »). Pour Abbas, le néonomade serait celui qui traverserait les frontières pour « une transdisciplinarité, un transurbanisme, des transformations, des transgressions porteuses d'innovation » (Abbas, 2011 : 32). Ce qui nous paraît intéressant ici n'est pas la définition comme telle, que nous trouvons d'ailleurs un peu obscure, mais plutôt son rapport établi avec la dialectique nomade/sédentaire que nous aborderons maintenant, entre autres choses, dans la prochaine section.

3.2.2. Nomades contre sédentaires ou quelle relation envers la mobilité ?

Il faut se garder de vouloir établir une distinction ou une opposition très nette entre les modes de vie nomade et sédentaire, car la réalité de ces ensembles où chacun est pris en tension et désir entre l'ancrage (pour la stabilité recherchée, ou encore par contrainte) et le mouvement (recherché ou contraint), n'est pas franche comme les catégories (Retaillé, 2008). Même si le mode de vie des nomades réfère à certaines contraintes liées au territoire (occupation et exploitation) – encore que ce type de contrainte peut aussi s'observer au sein de sociétés agricoles et donc sédentaires – il est bien clair pour Bonte qu'« il n'existe pas de mode d'organisation sociale qui soit particulier aux nomades » (Bonte, 2004 : 42). Et qui plus est, il est aussi bien clair que « le mode de vie nomade ne définit pas, contrairement à ce que l'on a pu penser autrefois, un type particulier d'organisation sociale considéré alors comme archaïque » (Bonte, 2004 : 41). Il est en effet possible d'observer dans bien des sociétés nomades des formes d'organisation sociale identiques à celles que l'on trouve dans des sociétés sédentaires.

Pour plusieurs géographes et anthropologues, surtout, l'opposition entre les deux modes de vie ne se détache donc pas avec clarté. Les sociétés nomades et les sociétés sédentaires s'opposent seulement dans « une perspective qui fonde moins entre elles des différences objectives radicales que dans celle des représentations qu'ont les uns des autres les nomades et les

sédentaires, représentations qui contribuent à de fortes différenciations identitaires » (Bonte, 2006 : 3).

Chez Szczyglak, « l'antinomie ontologique profonde » entre le sédentaire et le nomade est aussi rejetée au profit d'une alternance entre ces deux tropismes – la sédentarité et le nomadisme – qui appartiennent à toute anthropologie (Szczyglak, 2003 :11). Pour résumer, nous pourrions utiliser la formule synthétique suivante de Pierret (1998) : « personne n'est totalement nomade, comme personne n'est totalement sédentaire ». Car même avec une mobilité qui s'accroit et des espaces de vie qui à la fois se multiplient, s'élargissent et se diversifient, nous conservons un besoin d'appartenance à un territoire sur lequel pourra se construire notre existence (Pierret, 1998 : 33). Ces deux aspirations contradictoires qui nous font rechercher à la fois la liberté de mouvement et l'attachement à des ancrages donnent à voir le « paradoxal antagonisme de toute existence » auquel Maffesoli donne le nom « d'enracinement dynamique » (Maffesoli, 2006 : 73). Il explique : « On est d'un lieu, on crée, à partir de ce lieu, des liens, mais pour que celui-là et ceux-ci prennent toute leur signification, il faut qu'ils soient, réellement ou fantasmatiquement, niés, dépassés transgressés » (Maffesoli, 2006 : 73). Pour cette affirmation, Maffesoli prend appui sur une logique paradoxale d'un « va-et-vient constant entre les mécanismes d'attraction et de répulsion » (Maffesoli, 2006 : 72) que Simmel illustrait par la métaphore du pont et de la porte et sur laquelle reposait selon lui tout destin humain. Cette métaphore met l'accent sur cette double logique de la liaison et de la séparation ; se fusionner et se distinguer, se délier et se relier.

> C'est à l'homme seul qu'il est donné, face à la nature, de lier et de délier, selon ce mode spécial que l'un suppose toujours l'autre. En extrayant deux objets naturels de leur site tranquille pour les dire « séparés », nous les référons déjà l'un à l'autre dans notre conscience, nous les détachons ensemble de ce qui s'intercalait entre eux. Et inversement, nous sentons raccordé ce que nous avons, d'une quelconque manière, commencé par isoler respectivement ; il faut d'abord que les choses soient les unes hors des autres pour être ensuite les unes avec les autres. […] La formule selon laquelle se conjuguent, dans les opérations humaines, ces deux activités […] articule tout notre faire. Dans un sens immédiat aussi bien que symbolique, et corporel aussi bien que spirituel, nous sommes à chaque instant ceux qui séparent le relié ou qui relient le séparé. (Simmel, 1988 :161-162)

> […] il nous faut d'abord concevoir en esprit comme une séparation l'existence indifférente de deux rives, pour les relier par un pont. Et l'homme est tout autant l'être-frontière qui n'a pas de frontière. La clôture de sa vie domestique par le moyen de la porte signifie bien qu'il détache ainsi un morceau de l'unité ininterrompue de l'être naturel. Mais de même que la limitation informe prend figure, de même notre état limité trouve-t-il sens et dignité avec ce que matérialise la mobilité de la porte : c'est-à-dire avec la possibilité de briser cette limitation à tout instant pour gagner la liberté. (Simmel, 1988 : 168)

Que nous faut-il retenir dans la formulation de cette métaphore (un peu compliquée, reconnaissons-le) et qui servirait le nomadisme ou sa relation avec la sédentarité ? Que l'individu aspire à la fois à la stabilité et au mouvement et qu'il ne peut se comprendre sans le rapport à ces deux états contradictoires mais essentiels car ils constituent un même acte structurant et équilibrant. Malgré ce détour, il reste cependant que ce n'est pas tant la distinction ou l'opposition à maintenir ou non entre le nomadisme et la sédentarité que le rappel de leur solidité historique qui nous importe, et de démontrer par conséquent comment notre époque hypermoderne voit changer son rapport au nomadisme (ou à une certaine forme de nomadisme), à cause de cette valorisation de la mobilité.

La popularité et l'excitation contemporaines autour du nomadisme, autour d'un nomadisme métaphorique précise Amselle (2011), est en effet contraire à l'histoire puisque le portait du nomade a plus souvent été discrédité que glorifié. Nous rappellerons ici que les siècles se sont montrés plutôt défavorables aux nomades, car dans l'idée même de la circulation l'État (c'est-à-dire l'état territorial au sens moderne et occidental du terme) y trouvait une longue liste de mauvaises propagations et influences, mais aussi une menace à l'unité nationale. En d'autres mots, on a vu pendant longtemps les nomades comme une marque du désordre, comme des êtres géographiquement instables, abonnés à la dispersion des ressources et à une pauvreté presque naturelle (Retaillé, 2008). Cette condition, affirmée aussi dans l'association directe à une forme d'irresponsabilité pour ne pas occuper sa place dans le système de production, leur aurait alors tout donné pour vivre avec des représentations défavorables, voire répréhensibles. Pour l'État, ce mode de vie était une atteinte à ses volontés de contrôle et de gestion administrative, nécessaires à son bon fonctionnement. Ce ne fut d'ailleurs pas pour rien que les

politiques gouvernementales et patronales du 19e siècle ont cherché à fixer les citoyens, à stabiliser la main d'œuvre pour réduire autant que possible la mobilité (Le Marchand, 2011). Aussi, il ne serait sans doute pas exagéré de parler également de ce lien historique entre les deux modes de vie comme d'un acte politique où s'affrontent deux idéologies opposées. Un peu comme le dirait Van Dijk (2006), dans cette dyade binaire se trouve une stratégie nette qui oppose le « Nous » aux « Eux » (représentés ici par les sédentaires et les nomades), et par laquelle chacune des parties cherche à la fois à se distinguer des autres mais aussi à contester ces autres.

Qu'en est-il aujourd'hui de ces inquiétudes longtemps associées aux nomades et à la mobilité ? Notre époque, notre « société à individus mobiles » (Stock, 2005) est certainement moins frileuse à l'égard des idées de circulation. D'ailleurs, les sociétés hypermodernes sont si « imprégnées par la mobilité qu'il n'est plus temps de se demander comment contenir celle-ci, ou quel jugement porter sur elle » (Viard, 2011 : 237). Elles semblent aussi tellement marquées par une demande perpétuelle de mobilités où vivre serait bouger (Corneloup, 2011 : 97). Dans cette perspective, les sociétés hypermodernes y voient sans doute plus l'opportunité que la menace en appelant elles-mêmes à cette mobilité, cette valeur à défendre, érigée en modèle à suivre, soi-disant porteur de bons résultats, et largement soutenu par un système néolibéral.

Mais cette opportunité n'est pas sans complexité, bien sûr. Pensons au *Traité de nomadologie* (Deleuze et Guattari, 1980), cité à plusieurs reprises dans la littérature lorsqu'il est question d'État et de contrôle des flux. Pour les deux philosophes, le contrôle des mobilités se comprend, entre autres, par une conception et une gestion d'espaces différents. Pour faire court, car la vision philosophique du nomadisme exposée dans ce traité est longuement discutée, disons qu'il existe dans cette perspective un espace sédentaire *strié* (murs, clôtures et chemins déterminés) et un espace nomade *lisse* (marqué seulement par des traits qui s'effacent et se déplacent avec le trajet), et que se tient là tout le défi et les enjeux des États qui doivent à la fois *strier* l'espace sur lequel ils gouvernent tout en le *lissant* pour accueillir mouvement et fluidité, lesquels ne demandent pas moins de régulation ou de contrôle.

Il reste que cette mobilité est toujours élevée en idéal contemporain, qu'elle fait les choux gras du néolibéralisme et qu'elle exige une forme de déracinement, de la flexibilité assidue et une disponibilité sans relâche pour exercer une « façon optimale » de se comporter aujourd'hui en société, selon Amselle (2011). Pour Augé qui abonde dans le même sens, il faut clairement mettre en garde : « si la logique économique parle de mobilité ce n'est que pour définir un idéal technique de productivité » (Augé, 2012 : 106). Également, pour Vincent-Geslin et Ravalet (2015), il semble y avoir une association récurrente favorable entre la mobilité géographique et le changement (ouverture à l'autre et inclusion), et inversement, une correspondance plus sombre ou sans avantages entre l'immobilisme et l'absence de changement (fermeture et exclusion). Lussault, de son côté, nous rappelle cet autre atout de la mobilité véhiculé en affirmant que « ceux qui peuvent faire de leur instabilité un capital productif l'emportent » (Lussault, 2016 : 63). Ou encore Fol qui écrit que « l'individu est évalué sur sa faculté à se déplacer et à s'adapter », et que « cette montée de la mobilité comme exigence et comme valeur s'inscrit dans un large processus d'individuation, qui n'est certes pas nouveau mais qui tend à s'accélérer dans la société post-industrielle » (Fol, 2010 : 1). En somme, nous ne croyons pas exagéré d'affirmer qu'il y a injonction à la mobilité dans les sociétés hypermodernes, même si elles doivent aussi se confronter aux défis et difficultés liés à la (bonne) gestion de ce mouvement et de cette fluidité.

Cette mobilité louangée n'arrive bien sûr pas encore à déloger l'idéologie dominante de la sédentarité. En effet, même si l'accès à la propriété comme gage de réussite sociale peut être aujourd'hui de plus en plus discutable, la stabilité résidentielle reste la norme ; le fonctionnement de la société « est encore essentiellement fondé sur la sédentarité » (Forget, 2012 : 12). Pour Fijalkow, cette norme est également bien claire : « Comme tout le monde, je me suis fait un jour ou l'autre contrôler par la police. Et pour vérifier mon identité, on m'a tout simplement demandé où j'habitais. Une réponse évasive aurait attiré leur suspicion, comme d'ailleurs elle s'exerce à l'égard des personnes du voyage et de tous les nomades » (Fijalkow, 2012 : 8). À cet égard, faut-il rappeler d'ailleurs que dès 1805, sous l'administration de Napoléon, la numérotation des maisons et des immeubles parisiens était imposée comme mesure politique de contrôle (Benjamin, 1989).

Il demeure malgré tout que le courant des (hyper)mobilités actuelles oblige encore plus à penser l'usage de l'espace au-delà de la simple fonctionnalité, il faut s'interroger également sur les représentations et sur les motivations. Et qui plus est, la logique paradoxale qui nous fait rechercher à la fois l'enracinement et la mobilité nous paraît tout autant importante à considérer dans la mesure où elle aide à construire notre personnalité, même si des changements importants s'observent dans nos rapports face à l'un ou à l'autre de ces deux pôles (Péron, 1998). Nous pourrions donner ici l'exemple du nomade qui, malgré l'effacement de son foyer, cherche à recréer un espace intime, stable, cette « pièce manquante » à son équilibre identitaire. Nous verrons plus loin dans quelle mesure cette « pièce manquante » s'exprime dans les discours des néonomades de notre corpus. Enfin, la structure mythique d'opposition entre la sédentarité et le nomadisme nous apparaît comme l'expression d'un rapport de pouvoir toujours d'actualité dans lequel nous voyons prendre place également le néonomadisme de l'agrément, lequel semble se donner du pouvoir par cette liberté et cette volonté exercées, ou en tout cas exprimées. Nous reprenons les mots exacts de Retaillé qui nous paraissent des plus justes pour résumer ce rapport de pouvoir :

> Dans l'ordre sédentaire, le pouvoir tient au contrôle du mouvement ; dans l'ordre nomade (ou mobile d'aujourd'hui), le pouvoir est dans la capacité à dépasser les limites ou à les négliger. Cette capacité « mobilitaire » est inégalement partagée, soit qu'elle est inscrite dans l'ordre social institutionnalisé, soit qu'elle est fonction du capital économique. Mais il est toujours possible de passer outre ces contraintes et de choisir l'*exit option* qui suppose aussi une forme de pouvoir supérieur qu'expriment la liberté et la volonté. (Retaillé, 2010 : 2)

CHAPITRE 4

DES HYPOTHÈSES POUR TRACER UN CHEMIN

À la suite de cette revue de littérature, nous poursuivons notre itinéraire théorique avec la prochaine étape, celle où nous discuterons de nos hypothèses heuristiques. Au tout début de nos réflexions, nous avions en tête deux grandes hypothèses générales pour guider notre recherche et pour offrir des pistes de réponses à nos questions :

1. Le néonomadisme exprime à la fois une forme de relâchement et de tension : il est la volonté d'un *vivre enfin* et d'un *vivre plus* tout en reproduisant un certain nombre de tensions chez les néonomades (productivité du voyage, dilemme de connexion, devoir d'écriture, etc.).

2. Le néonomadisme est une expérience qui permet de s'inscrire dans une stratégie de narration et de construction de soi, en concordance avec la démocratisation de l'écriture et de la publication amenée par l'univers numérique.

Nous allons maintenant reprendre chacune de ces deux hypothèses pour les expliquer et comprendre en quoi elles sont pertinentes dans notre parcours.

4.1. Le néonomadisme, à la fois *relâchement* et *tension*

Nous en avons parlé précédemment, les néonomades semblent souvent avoir abandonné une partie d'eux-mêmes. D'un côté, un mode de vie régulé et contraignant à leurs yeux, et de l'autre, un univers matériel relativement confortable. Pour observer et tenter de mieux

comprendre cette pratique qui donne lieu à nos yeux à une nouvelle forme de nomadisme, il nous apparaît justifié de puiser d'abord du côté de Heinz (1997) avec l'idéologie de la « ligne droite ».

Pour nous, ce néonomadisme, choix purement volontaire et motivé par le plaisir, serait en tout premier lieu l'expression d'une forme de relâchement provoqué par le désir de rompre avec cette « ligne droite » représentée par les idéologies de l'efficacité technique ou de la rationalité économique des sociétés contemporaines. Par cette idée de rupture, qui se rapproche aussi de l'idée de la fuite par le voyage, dont nous avons déjà discuté précédemment, c'est tout le rythme pendulaire de l'épuisant et aliénant métro-boulot-dodo qui est remis en question. En d'autres mots, nous pourrions parler de cette rupture comme d'une désunion avec les pesanteurs de la vie : stress, travail, performance, etc.

Mais peu importe la manière de le dire, il faut retenir que ce mode de vie effréné, organisé et régulé par le travail et l'activité économique, se voit abandonné au profit d'une formule du *vivre enfin* qui n'appelle pas la fin ou le refus du travail, mais plutôt d'un mode de vie absorbé par celui-ci. Partir en voyage très souvent, longtemps ou pour toujours n'est plus un acte motivé par le plaisir uniquement, mais aussi et peut-être surtout par le désir de vouloir se construire une existence autre, rompant avec ses pratiques quotidiennes. « Se défaire de tout pour vivre… enfin et dans l'intensité » nous paraît être une formule consacrée pour ces néonomades. Ce point nous amène à parler de l'exacerbation d'un type de consommation qui concorde justement avec cette recherche d'une vie nouvelle, pleine de sensations, et qui donne cette impression de *vivre enfin* ou de *vivre plus*.

4.1.1. Consommer l'expérience

Pour Lipovetsky, dès les années 1980 les sociétés de consommation sont entrées dans une nouvelle phase basée sur la valeur expérientielle de la consommation. Il les appelle les sociétés de l'hyperconsommation où ce n'est plus tant l'objet à acquérir qui compte que l'expérience à

vivre, génératrice d'émotions. Il écrit d'ailleurs : « on achète moins ceci ou cela pour parader, afficher une position sociale qu'en vue de satisfactions émotionnelles et corporelles, sensorielles et esthétiques, relationnelles et sanitaires, ludiques et distractives » (Lipovetsky, 2006 : 38). C'est la consommation placée au service de la quête du bonheur et du bien-être, et c'est donc à juste titre qu'il parle de « l'expansion du marché des âmes ». Dans ces sociétés de *l'expérience avant tout !* se trouvent cette économie et ce marketing qui sont plus que jamais expérientiels. L'offre de ces sociétés de l'hyperconsommation s'est non seulement déplacée des produits aux services, mais elle a aussi explosé, surtout du côté des loisirs et du mieux-être, et Lipovetsky n'hésite d'ailleurs pas à changer l'étiquette pour parler du « mieux-vivre » en disant qu'il devient la nouvelle passion de notre époque.

Il nous faut ici jeter un coup d'œil global sur la culture de consommation, pour mieux comprendre comment s'inscrit l'hyperconsommation. Nous ouvrons donc une petite parenthèse.

La culture de consommation a connu depuis une trentaine d'années un intérêt grandissant dans les sciences sociales, donnant droit à une variété d'études sur des objets différents (loisirs, arts, alimentation, mode, tourisme, etc.). Elle a par ailleurs permis un tournant dans l'approche ou le regard pour appréhender la société. En effet, les rapports de production ne paraissent plus être les seuls principaux guides d'observation ; les rapports liés à la culture de consommation deviennent tout autant révélateurs. Featherstone souligne d'ailleurs ce point : « *it is important to focus on the question of the growing prominence of the culture of consumption and not merely regard consumption as derived unproblematically from production* » (Feathertone, 1991 : 13). Il en va un peu de même chez Miller, pour qui « *consumption has become the vanguard of history* » (Miller, 1995 : 1) notamment parce que « *consumption is, a priori, potentially a more suitable process than production for social construction in industrialised societies* » (Miller, 1995 : 24).

Dans la même lignée, et pour mieux comprendre ces rapports à la culture de consommation, Featherstone (1991) démontre les trois grandes perspectives de cette culture. Nous les

résumons très rapidement ici ; le but étant simplement d'avoir un aperçu d'ensemble pour mieux situer celle des expériences qui nous intéresse plus particulièrement et qui prend surtout place au troisième point :

1. La culture de consommation comme une accumulation de biens, comme un accroissement de la culture matérielle soutenu par un système capitaliste ;

2. La culture de consommation comme une manière de se distinguer, d'*appartenir* socialement ;

3. La culture de consommation comme une affaire d'émotions, de rêve, d'images, de plaisirs esthétiques et d'excitations corporelles.

Nous reprenons maintenant le parcours entamé plus haut sur l'hyperconsommation, ou la consommation expérientielle, maintenant que nous avons un peu plus situé ce phénomène dans le cadre plus général de la société de consommation.

Si les économies capitalistes n'ont pas encore stoppé la production de masse, elles ont en tout cas augmenté ce qui s'affiche comme une production personnalisée multipliant les options pour satisfaire et motiver toutes les expériences sensibles possibles. Rien ne semble d'ailleurs impossible, et on le voit notamment dans le secteur du tourisme où les expéditions offertes n'ont plus de limites. Si le trek en Mongolie, la nuit dans un igloo ou le repas pris avec les bédouins sont de la petite tarte au sucre pour vous, vous pourriez vous rabattre du côté d'un voyage organisé en zone hostile ou de guerre et raconter comment vous vous êtes sentis bien vivant en croisant la mort à chaque deux pas [47]. Le « mieux-vivre » ou le « mieux-être », c'est

[47] À titre d'exemple, voir le site de War Zone Tours qui invite le voyageur en mal de sensations à vivre des expériences hautement risquées, comme les séjours en zone de guerre. Aussi, le discours de la presse en général discute de plus en plus de la montée d'un certain tourisme noir (*dark tourism*), lequel sujet intéresse aussi par le fait même de plus en plus de chercheurs, comme c'est le cas avec *The Institute for Dark Tourism Research*, attaché à la University of Central Lancashire, en Angleterre.

peut-être aussi cela : se sentir vivre véritablement, comme nous en avions discuté préalablement en discutant du voyage et de sa fonction pour échapper à l'ennui, mais aussi lorsque nous avons abordé son nouveau rapport au risque.

Cova et Cova résument bien : « Aujourd'hui, on consomme surtout pour exister (identité) et non seulement pour vivre (besoins) » (Cova et Cova, 2010 : 201). Les chercheurs soulignent, eux aussi, comment, pour l'ensemble des sociologues de la consommation, le vecteur de construction identitaire ne serait plus le travail ou l'activité de production, mais la consommation. C'est le passage d'une consommation fonctionnelle à une consommation identitaire où une identité mise à mal par une foule de problèmes personnels et sociaux (chômage, divorce, éclatement des familles, etc.) trouverait une forme de réconfort (à tort ou à raison) dans le fait de vivre constamment des expériences qui deviennent alors, aux yeux des consommateurs·trices, la seule chose intéressante. Dans ce passage, l'hyperconsommateur·trice veut devenir le héros ou l'héroine d'une histoire exaltée pour s'éloigner de son quotidien banal.

Dans cet esprit de l'expérience constamment recherchée, se trouvent aussi selon nous certains éléments de la métaphore de Bauman sur la « société liquide ». Pour ce sociologue, l'époque actuelle marque la fin des structures solides au profit de formes fluides et non durables, causant par conséquent une incertitude permanente qui rend nos modes de vie précaires. Dans une société liquide, « les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu'il n'en faut aux modes d'action pour se figer en habitudes et en routines » (Bauman, 2013 : 7). C'est pourquoi la vie liquide est une succession de nouveaux départs où les meilleures chances de victoire vont du côté des hypermobiles ou des hyperflexibles aux composantes identitaires interchangeables et pour qui l'espace et la distance comptent peu ; ils·elles se sentent bien partout et nulle part précisément. C'est dans cet horizon fuyant que se maintient et se renforce la logique consumériste, la seule perspective en apparence rassurante parce qu'elle offre un réseau de possibilités pour « s'acheter une vie » (Bauman, 2008) mais

sans pour autant s'obliger à y rester attaché pour l'éternité. Dans une entrevue [48], Bauman (s.d.) exprime d'ailleurs :

> La tendance à substituer la notion de « réseau » à celle de « structure » dans les descriptions des interactions humaines contemporaines traduit parfaitement ce nouvel air du temps. Contrairement aux « structures » de naguère, dont la raison d'être était d'attacher par des nœuds difficiles à dénouer, les réseaux servent autant à déconnecter qu'à connecter [...]

Cova et Cova parlent aussi de ces formes de vie fluides et durables vécues par les individus comme étant un ensemble de possibilités ou « d'opportunités d'accès à une diversité variable d'expériences » (Cova et Cova, 2010 : 216). C'est la célébration de la liberté qui permet tout, partout, de la flexibilité à la réversibilité des choix. Dans ce passage de la possession à l'accès, les biens perdent en importance. Il ne s'agit plus d'en accumuler, mais de s'en libérer pour mieux pratiquer sa fluidité assumée comme valeur. Dans cette perspective, pourquoi s'embourber d'une maison, se prendre la tête avec les responsabilités qui viennent avec, dont les mille et un entretiens d'usage, et les volontés (pas toujours réfléchies) pour la remplir à pleine capacité ?

4.1.2. De la maison à l'habiter

Pendant longtemps, et encore aujourd'hui pour une majorité de personnes, s'est greffée à la propriété résidentielle et au confort matériel, l'idée d'une certaine norme de réussite, s'interprétant à la manière d'un accomplissement. Mais dans le monde des néonomades, le *standing* social accordé à l'avoir n'est plus une priorité. Au contraire, il devient celui par lequel le mode de vie se transforme pour une forme de simplicité volontaire qui ne ferait plus de la

---

[48] Bauman, Z. (s.d). *Vivre dans la « modernité liquide* » [propos recueillis par Xavier de la Vega]. Récupéré le 18 mai 2017 de http://sspsd.u-strasbg.fr/IMG/pdf/Vivre_dans_la_modernite_liquide._Entretien_avec_Zygmunt_Bauman.pdf

résidence fixe avec toutes ses commodités matérielles possibles, le pivot central d'une vie. Cela ne signifie pas que la notion de « chez-soi » disparaît complètement, mais qu'elle se transforme plutôt, que « l'ancrage territorial n'est plus garant de l'appropriation » (Serfaty-Garzon, 2015 : 9), ou encore que le sentiment de bien-être n'irait plus nécessairement de pair avec la possession matérielle. Mais pour nous, ces néonomades sont moins le contre-exemple de l'habitant qui possède, qu'une nouvelle manière de vivre et de constituer peu à peu une communauté d'habitants mobiles (Lazarrotti, 2012) vivant dans une société d'hyperconsommation, notamment de lieux, où tout peut être traversé, visité, expérimenté ou vécu. « Le mode d'habiter serait en quelque sorte la mode d'habiter en tant que manière passagère de vivre lié à un milieu et à une époque déterminée » (Schmitz, 2012 : 43).

Il nous faut sans doute préciser ici le sens qui est donné à l'habiter pour mieux comprendre ces nouveaux rapports. Depuis les années 1990, et particulièrement en géographie, c'est un sens beaucoup plus large qui est donné aux « modes d'habiter », qui d'ailleurs s'emploie le plus souvent au pluriel. Si l'expression fut déjà synonyme du « mode d'habitat » ou de « mode du logement », elle en est différente aujourd'hui dans la mesure où elle dépasse le territoire de la maison ou du domicile, et même du quartier (Schmitz, 2012). Ce changement de perspective est un peu la contestation de l'approche heideggérienne de l'habiter, considérée par Stock comme trop sédentaire, où l'accent est mis sur un ancrage local qui consiste à dire, entre autres choses, que l'on *est sur* la Terre, ou que l'on est *dans un* espace : « "l'habiter" chez Heidegger est alors l'irréductible condition des êtres humains en tant qu'habitants de la Terre, ou habitant la Terre » (Stock, 2004). Habiter, c'est donc plus que se loger, plus que s'enraciner à la terre, ce n'est pas habiter la Terre mais habiter des lieux géographiques, c'est pratiquer des lieux géographiques du Monde, c'est faire l'hypothèse de l'habiter polytopique (Stock, 2004, 2006).

En outre, il paraît clair que dans ce délaissement matériel où les néonomades abandonnent l'essentiel de leurs biens – qui souvent ont contribué à leur procurer un lieu de vie intime, confortable, rassurant, agréable (du moins en partie) – se dessine un nouveau rapport à l'habitat ou à l'habiter, où dans la perte ou l'abandon d'un « chez-soi » il peut tout de même demeurer un sentiment d'espace(s) à soi. Nous ne sommes pas certains toutefois que dans le délestage de

possessions (pressions ?) matérielles se trouve nécessairement le relâchement souhaité au moment du départ. Car pour reprendre une question qu'émet Leroux (2008), mais que nous bonifions un peu pour trouver résonnance dans notre thèse : Quel est donc le rapport de l'être humain, non plus à l'espace mais aux espaces qu'il habite, et qu'en est-il lorsque le seul espace habitable est l'espace public ou l'espace privé d'un autre ? Nous verrons que les questions liées à l'espace, bien que peu discutées explicitement, ou peu discutées comme telles dans les discours néonomades, donnent droit à des interprétations intéressantes dans la mesure où les espaces tendent à se définir par des relations ou des épreuves.

4.1.3. Voyage et temporalité

Ce désir d'aventures ou d'expériences continues qui prennent le pas sur les envies matérielles cultive, bien entendu, une peur des intervalles et des temps morts. Il faut constamment remplir son agenda, craindre et fuir l'ennui. Et l'expérience du voyage est merveilleuse dans ce domaine car elle sait offrir plusieurs temps qui justement maximisent cette expérience. Nous avons vu les trois temps du voyage en introduction, nous y reviendrons un peu encore ici, mais nous irons aussi plus loin en discutant des questions de temporalité du voyage et de ce rapport que nous entretenons avec le temps et qui viennent jouer sur notre hypothèse soutenue par la relation paradoxale entre relâchement et tension.

On peut d'abord penser à l'expérience d'anticipation où l'on rêve et planifie le voyage. Ce premier temps de l'expérience du voyage est capital et obligatoire, car qu'importe la raison du voyage, celui-ci est d'abord affaire d'imagination et d'images. On n'achète pas une destination mais un symbole, un signifiant ; un pré-voyage sémiotique se fait notamment par la culture d'invitation au voyage : guides, récits, littérature, émissions télé, cinéma, etc. Combien ont visité la Provence grâce à Marcel Pagnol, pour ne prendre que cet exemple ? Dans *Le voyage du Condottière*, paru la première fois en 1932, Suarès parlait déjà du travail imaginatif de chaque voyageur pour établir ce premier contact avec le monde (Amirou, 2012). Cette porte ouverte vers les représentations est celle de l'évocation des images, entre autres liées à la figure de l'exotisme et de l'étranger dont l'utilité réside dans son caractère transitionnel : passer du

monde banal et routinier du quotidien au monde extraordinaire du voyage et de l'aventure plein de surprises et d'aléas (Amirou, 2012). Deuxième temps de l'expérience : le voyage comme tel, qui se vit, avec toutes les sensations possibles : satisfaction, déception, émerveillement, frustration, réflexivité, transformation de soi, etc. Cova et Cova parlent d'ailleurs d'expériences « incorporées » (Cova et Cova, 2010 : 201) puisqu'elles font appel à tous les sens de l'individu. Enfin, nous pourrions voir le dernier temps de l'expérience du voyage comme étant celui des souvenirs. Se rappeler que nous avons été *là-bas* pour vivre *cela*. Se rappeler par des photographies, des récits, des discussions avec les autres. Nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur cet aspect lorsque nous discuterons de notre seconde hypothèse sur le néonomadisme comme stratégie de narration et de construction de soi.

Dans ces différents temps du voyage, la notion de temps prend tout son sens, ou tout *un autre sens*, dans la mesure où « penser la mobilité, c'est aussi apprendre à repenser le temps » (Augé, 2012 : 100). Cette citation nous amène à prolonger notre discussion sur cet autre aspect que nous voyons correspondre avec notre hypothèse. Selon nous, le néonomadisme est aussi l'exacerbation d'un rapport au temps et dans certains cas d'un rapport plus global à l'espace-temps.

Pour Aubert (2012), la société hypermoderne qui est celle du présent immédiat offre trois manières de vivre le temps : l'urgence, l'instantanéité et l'immédiateté. Cette mutation du rapport au temps nous apparaît directement reliée aux cas de plusieurs néonomades où l'essentiel se résume à une volonté de vivre intensément, maintenant, comme si c'était le dernier instant, en faisant entrer le maximum de sensations et d'expériences dans leur immédiat. En d'autres mots, les néonomades feraient le grand saut vers leurs désirs, leurs projets personnels et leur quête de plaisirs. Et pour y arriver, ils·elles ne s'embêteraient plus d'une vie rangée qui les assignerait à résidence et qui les ferait passer à côté d'une « surabondance événementielle ou spatiale » (Augé, 1992).

Nous voyons très bien s'inscrire dans cette pensée les néonomades qui veulent non seulement dominer le temps, mais aussi le faire fructifier pour en récolter une rentabilité immédiate. La

lutte contre la « famine temporelle » (Rosa, 2014) est vigoureuse. Dans une société d'hyperconsommation, « il ne s'agit plus tant d'aller plus vite que de faire passer plus rapidement le temps vécu du voyage et permettre une meilleure maitrise subjective du temps » (Lipovetsky, 2006 : 99). En d'autres mots, c'est aussi bien la domination du temps objectif que subjectif qui compte. Si la technique facilite la première, la seconde semble être aidée à la fois par une logique de consommation hédoniste et une industrie touristique qui privilégient une approche plus qualitative du temps, « celle qui vise, par la consommation [expérientielle], à faire oublier que les voyages dans l'espace prennent du temps » (Lipovetsky, 2006 : 99). Il n'y a qu'à penser aux différentes compagnies de transport (peu importe le type) et aux différents lieux de transit qui développent des stratégies pour transformer le temps d'attente en « temps de qualité » (jeux, divertissement, soins, etc.).

C'est tout le principe d'une existence dorénavant versée dans « l'excès de jouissances » (Aubert, 2012) mais aussi du « vivre maintenant ou jamais ». Pour Bauman, tout cela représente bien la seule obsession des individus dans la mesure où nous ne cherchons qu'à « consommer et à apprécier sur le champ, ici et maintenant » (Bauman, 2003 : 17). C'est en somme une extrême pression du temps venant de nos environnements économiques qui exigent des individus toujours plus de performance, et qui par conséquent les placent dans un climat d'urgence permanente (Aubert, 2010 : 18). Pour nous, les différents temps du voyage sont toujours soumis à cette urgence de rêver, imaginer, vivre et raconter *plus*.

Les technologies sont bien sûr complices de ce nouveau rapport au temps et à l'espace, notamment par le fait qu'elles modifient le sens donné à l'éloignement. C'est toute la réception du monde qui est nécessairement influencée par elles ; l'ailleurs étant plus que jamais dans l'ici, et le lointain étant de plus en plus accessible. Si le « lointain Ailleurs » (Michel, 1996) se rapproche inévitablement, c'est justement grâce aux avancées technologiques. Cela ne signifie pas que le dépaysement n'existe plus, mais il est certain que la notion de distance change de sens et implique un rapport nouveau au voyage dans la mesure où celui-ci n'est plus, de manière générale, considéré comme une expédition relevant d'un exploit impossible, sollicitant d'infinies ressources, et se réalisant dans les longueurs du temps. Et cela est sans compter bien

sûr les avantages des technologies de l'information, et de la communication plus précisément, qui permettent de communiquer sans attente ni temps mort.

Cette technologie communicante est aussi celle qui nous permet d'utiliser le monde différemment, notamment par les puces et les différents capteurs qui informent les voyageurs·ses de ce qui les entoure (activités, services, commerce, état de circulation, moyens de transport disponibles, etc.). Ainsi, les voyageurs·ses se trouvent assistés·es dans leur emploi du monde et de l'espace (Jauréguiberry et Lachance, 2016). Les temps et espaces leur paraissent de cette manière maximisés car il est ainsi possible de parcourir *plus* et *mieux*.

Évidemment, nous présumons que cette technologie aidante comporte également des effets négatifs ou inhibiteurs, ou qu'elle génère des tensions supplémentaires. Nous pensons ici à toute la question du déploiement des rythmes influencé par certains outils, comme les blogues que tiennent les néonomades pour raconter leur histoire. Nous aborderons ce point plus longuement dans l'hypothèse suivante, mais nous pouvons quand même souligner ici cet entrechoquement de rythmes où le temps vécu par les néonomades qui paraît être « extraordinaire » rencontre le temps « ordinaire » de ses lecteurs·trices, toujours en attente du prochain épisode. Même avec une audience limitée, les néonomades sont pleinement conscients·es de l'importance du pacte narratif et communicationnel qu'ils·elles établissent avec cette audience. Les néonomades savent que la mise en ligne de leur blogue exige une certaine fréquence de publication ne serait-ce que pour faire l'exercice minimal du souvenir (se rappeler les expériences vécues). Angé et Deseilligny écrivent d'ailleurs que le blogue « est pris dans un circuit de publication, de lectures et de commentaires qui en constitue le cadre communicationnel », que « le blogueur génère un horizon d'attente auprès de ses destinataires » (Angé et Deseilligny, 2009 : 345). Ainsi, les néonomades vivent leur liberté d'espace mais aussi ses contraintes de temps, ou comme le disent à nouveau Angé et Desseilligny : « L'espace de la relation se joue désormais dans une durée à éprouver plus qu'un espace à parcourir » (Angé et Deseilligny, 2009 : 347). Tout cela nous ramène également à ce que nous avons évoqué plus tôt sur le dilemme des voyageurs·ses – être ou ne pas être connectés·es ? – et cela nous paraît beaucoup plus proche de la tension que du relâchement

dans le parcours des néonomades, et encore plus dans le parcours des blogueurs·ses néonomades.

*

Pour résumer cette première hypothèse, le néonomadisme se situerait selon nous dans un premier cadre théorique organisé autour d'idées contradictoires de relâchement et de tension. Nous avons discuté de rupture par rapport à l'idéologie de la ligne droite (efficacité et rationalité économiques) et par rapport à la conception d'un quotidien monotone et surmené (la fuite par le voyage), au profit d'une exacerbation de la consommation expérientielle (hyperconsommation) où les possessions matérielles ne constituent plus un idéal à atteindre, et d'un rapport au temps qui enjoint à une urgence de vivre, tout et maintenant. Parallèlement, un certain nombre de tensions du quotidien abandonné seraient reproduites, sans compter les nouvelles qui peuvent prendre forme dans cette vie des néonomades, et feraient ainsi questionner la possibilité d'un véritable *vivre enfin*. Nous allons voir maintenant la seconde partie de notre cadre théorique inspirée de notre hypothèse pour laquelle le néonomadisme permettrait la narration et la construction de soi.

4.2. Le néonomadisme comme expérience de narration et de construction de soi

C'est notre seconde hypothèse : le néonomadisme est une expérience qui permet de s'inscrire dans une stratégie de narration et de construction de soi, en concordance avec la démocratisation de l'écriture et de la publication amenée par l'univers numérique. Cette hypothèse ne nous empêche pas de penser cependant qu'il puisse s'agir d'une liberté encadrée, en ce sens où l'activité du *blogging* peut être influencée ou contrainte par des fournisseurs d'accès à Internet ou des gestionnaires de plateforme, ou encore par des attentes spécifiques (qui peuvent être tacites) provenant des différents publics du Web. À titre d'exemple, un blogueur qui voyage peut, s'il le veut, se montrer ouvertement raciste, mais il sait que son discours peut être filtré par l'hébergeur Web ou passible de poursuite criminelle dans certains pays, et il sait aussi qu'implicitement, ce n'est pas ce genre de discours qu'attend le public

voyageur qui le lira. D'autres contraintes ou particularités inhérentes aux dispositifs sociotechniques des blogues, comme leur organisation (rubriques, hyperliens, date de publication, interactivité, etc.) peuvent avoir des effets sur le contenu des blogues et nous en tiendrons compte dans nos observations ; néanmoins, nous n'avons pas pour objectif d'explorer spécifiquement ces aspects techniques.

Avant d'aller plus loin, soulignons que l'étude des productions scripturales des voyageurs, comme les récits ou les carnets de voyage, n'est pas une rareté du côté de la recherche. Plusieurs auteurs·trices ont parlé du voyage comme le déclic à une activité d'écriture (Courant, 2012 ; Deseilligny 2011, 2012 ; Lachance, 2013) ou à une activité de réflexion pour « sortir de soi » (Rajotte, 2005). Nous l'avons vu, la décision d'entreprendre un voyage d'importance est souvent liée à un moment de vie où le soi se questionne, se prédispose à une transformation (Desforges, 2000). Nous allons toujours en ce sens, mais voudrions mettre l'accent à la fois sur la réflexivité et « l'extimité » (Tisseron, 2001 ; 2011) que provoque l'expérience nomade dans le contexte du numérique, lequel facilite selon nous la prise de parole et la « mise en scène de soi » (Goffman, 1973).

Ouvrons ici une petite parenthèse pour rappeler quelques désirs de l'être humain selon Tisseron, dont celui « d'extimité », et qui trouvent des expressions différentes suivant les époques mais aussi bien sûr les possibilités technologiques. Cette parenthèse nous permettra de mieux poursuivre par la suite avec les tenants de notre hypothèse sur la narration et la construction de soi. Pour Tisseron, ces désirs sont :

> celui de pouvoir se cacher aux yeux des autres, qui définit la création d'une intimité, à la fois territoriale et psychique ; celui de pouvoir montrer certaines parties de soi aux autres, que j'ai appelé le désir d'extimité ; celui de ne jamais être oublié, autrement dit qu'un autre humain pense toujours à moi ; celui de contrôler la distance relationnelle qui m'unit aux autres tout en me séparant d'eux, et enfin le désir de valoriser l'expérience réflexive qui fonde la perception de soi. (Tisseron, 2011 : 120)

Pour se faire encore plus précis, nous pourrions également définir l'extimité cette fois dans le contexte du numérique, où les blogues semblent justement s'inscrire comme des moyens dédiés à la pratique de l'extimité :

> L'extimité consiste sur internet, et tout particulièrement sur les réseaux sociaux numériques du web participatif, en l'extériorisation de l'intimité des internautes à des fins de validation de l'image de soi […]. Le processus d'extimité vise à obtenir une validation de la part d'autrui en sollicitant sa reconnaissance (Granjon 2012). Ainsi l'extimité apparaît comme une pratique d'exposition de soi et de dévoilement de soi destinée à consolider et à s'approprier son image, ainsi qu'à augmenter son capital social. (Casilli 2013, cité dans Combe, 2019 : 64)

Revenons maintenant à notre hypothèse sur cette narration et cette construction de soi motivées par l'expérience du voyage.

Il semble y avoir un penchant quasi automatique vers le récit pour l'individu qui a fait du voyage sa passion ou son mode de vie, comme si l'expérience ne pouvait se passer d'être racontée. En d'autres mots, on dirait bien que « tout voyage fournit nécessairement un répertoire de souvenirs qui sont comme prêts à devenir des récits, et l'on sait combien est bavard celui qui revient de loin » (Antoine, 2011 : 80). Il existe un nombre incalculable de ces récits, particulièrement sur le Web, pour parler de *son* voyage, de *son* histoire. Mais aussi une édition plus traditionnelle de la littérature de voyage où les récits ne semblent manquer aucune destination. Bien souvent, le *Je* exposé se veut singulier mais jamais complètement unique afin de référer à une sorte de grande famille de « vrais·es voyageurs·ses », ou de « vrais·es néonomades », se nourrissant d'expériences dites authentiques ou hors des sentiers battus (du moins selon la perception de ces voyageurs·ses).

Dans le *Tour des horizons : critique et récits de voyage,* Pasquali écrit qu'il y a toujours eu un lien étroit entre le voyage et le récit du voyage, une évidence qui s'observe notamment dans « l'attente considérable suscitée chez le lecteur/auditeur, privé ou public, singulier ou multiple, par la confidence du voyageur : "Alors… raconte !" » (Pasquali, 1994 : 38). Il n'est pas certain que cette pression exercée sur les voyageurs·ses vienne uniquement d'un « auditoire en

attente », et bien sûr il existe une foule de manières de parler ou de montrer son voyage, mais quoi qu'il en soit, nous sentons bien que le voyage peut difficilement passer sous silence. Et c'est peut-être une observation accessoire, ou en tout cas *marketing*, mais le simple fait qu'il existe une vaste industrie de la papeterie qui propose des calepins de toutes sortes, exclusivement destinés à recueillir les impressions et les souvenirs des voyageurs·ses, ou encore des plateformes de type blogue qui proposent des modèles conçus spécifiquement pour les journaux de voyage, participe sans doute un peu à cet impératif ou à cette volonté du voyage-à-raconter.

Il nous paraît alors que le voyage vécu s'écrit souvent, qu'il prend des « mises en formes » pour devenir une expérience racontée, peu importe les supports pour réaliser cette démarche. Et bien entendu, peu importe les qualités ou les aptitudes littéraires ou artistiques des voyageurs·ses pour entreprendre ces « mises en formes ». Avec notre seconde hypothèse, ce que nous affirmons est encore plus que tout cela cependant, dans la mesure où nous pensons qu'il y a dans le néonomadisme et dans les technologies du Web et du numérique ce qu'il faut pour non pas uniquement faire le récit de ses aventures – ce qui nous paraît d'ailleurs être plus une évidence qu'une hypothèse, vu, par exemple, le nombre incalculable de blogues-récits de voyage – mais aussi et surtout ce qu'il faut pour entreprendre à la fois une démarche de réflexivité et d'extimité de soi, compte tenu de l'envergure du projet qui consiste toujours, rappelons-le, à changer de vie.

Pour nous, ces deux principes (réflexivité et extimité) sont intimement liés chez les blogueurs·ses nomades ; réaliser un travail de transformation identitaire tout en rendant publics certains aspects de sa vie intime. Cette démarche personnelle ne serait pas uniquement vécue ou sentie, mais aussi exprimée, diffusée, discutée, grâce aux possibilités des univers numériques. Pour Tisseron cependant, cette exposition de l'intime ne serait pas si nouvelle, c'est sa revendication qui le serait, et plus encore « la reconnaissance des formes multiples qu'elle prend » (Tisseron, 2001 : 55). Ce point nous apparaît d'autant plus important à souligner dans le cadre de notre thèse où nous nous intéressons à l'expression du soi qui peut s'observer aussi bien dans les productions scripturales qu'audiovisuelles. Toujours pour

Tisseron (2001), il est également important de faire remarquer que l'intime ne relève pas uniquement d'un ordre physique – les espaces ou les territoires que je délimite comme intimes ou privés, par exemple – mais aussi psychique. En cela, nous percevons bien le caractère intime de plusieurs discours de blogueurs·ses relatant les transformations de leur monde intérieur pendant leur expérience d'une vie nomade.

Pour appuyer notre hypothèse, nous avons développé un second cadre théorique organisé autour de types d'écriture comme les écritures ordinaires, les écritures du voyage, les écritures de soi et les écritures numériques ; autant de types que nous jugeons pertinents dans l'observation de notre objet de recherche qui s'étudiera à travers les différentes productions des blogueurs·ses néonomades. Nous allons discuter tour à tour de ces différentes écritures et voir comment elles s'accordent avec notre hypothèse sur la construction et la narration de soi.

4.2.1. Des écritures ordinaires, mais pas banales

Nous aimerions commencer en parlant d'abord des écritures ordinaires, et pour cela, faire référence à l'ouvrage du même nom de Fabre (1993). Ces écritures sont les écritures du quotidien, les écritures domestiques, celles qui « s'opposent nettement à l'univers prestigieux des écrits que distinguent la volonté de faire œuvre, la signature authentifiante de l'auteur, la consécration de l'imprimé » (Fabre, 1993 : 11). Il peut aussi bien s'agir de la liste d'épicerie, du repère géographique griffonné sur un calepin, de la correspondance entretenue avec un ami, ou du journal intime, pour ne nommer que ces quelques exemples.

Ce type d'écriture ne recherche pas la sacralisation mais souhaite néanmoins « laisser trace ». À quiconque souhaiterait les négliger parce qu'elles n'auraient rien d'inouï, nous pourrions faire appel à Perec et à son apologie de l'infra-ordinaire (1989) qui n'en est pas une sur le rien mais sur l'ordinaire, ce qu'il appelle le banal, le quotidien, le petit bruit de fond. Pour lui, ce qui doit nous parler ne devrait pas être toujours l'événement, l'insolite ou l'extraordinaire, mais aussi l'habituel qui permet de donner un sens profond à ce que nous sommes et ce que nous

faisons chaque jour. C'est dans cette perspective que nous voyons les écritures de blogues de voyages s'inscrire en partie comme des écritures ordinaires. Nous précisons toutefois une chose : chez Francis (2014), les « journaux du dehors » que sont les carnets de voyage diffusés sur le Web restent des écrits ordinaires même si ces dehors peuvent constituer des « dehors exceptionnels ».

Albert voit trois grandes fonctions à ces écritures ordinaires : mettre en ordre, communiquer et être soi. Les trois nous intéressent, car nous les voyons caractériser les écritures numériques du voyage qui se trouvent sur les blogues, lesquels font généralement office de liste pour se rappeler (fonction de mise en ordre) ; fournissent de l'information et maintiennent des contacts (fonction de communication) ; et permettent de réfléchir sur soi et d'affirmer une identité (fonction identitaire). Cette dernière fonction est d'ailleurs encore plus fortement liée à notre hypothèse.

4.2.2. Raconter le soi

Le récit de soi apparaît utile à la compréhension de soi ; Bourdieu écrivait d'ailleurs :

> On est sans doute en droit de supposer que le récit autobiographique s'inspire toujours, au moins pour une part, du souci de donner sens, de rendre raison, de dégager une logique à la fois rétrospective et prospective, une consistance et une constance, en établissant des relations intelligibles […] entre les états successifs, ainsi constitués en étapes d'un développement nécessaire. (Bourdieu, 1986 : 69)

Et plus encore, sans doute, lorsque l'acte d'écriture se joint à celui du récit de soi : « Auxiliaire privilégiée de la conscience réflexive, l'écriture satisfait de multiples manières une quête d'identité » (Albert, 1993 : 65). Voilà qui résume bien l'importance de l'écriture dans la prise identitaire où écrire formerait une activité d'apprentissage et de découverte de sa vie. Foucault (1994) disait que l'écriture de soi (en prenant l'exemple de la correspondance) servait à se montrer, à se faire voir, à se présenter dans le déroulement de sa vie quotidienne, à faire apparaître son propre visage auprès de l'autre. Ce dernier aspect est important, car c'est en se

plaçant ainsi sous les yeux de l'autre que se ferait la réflexion de soi, le travail d'introspection, comme si, pour reprendre la formule de Foucault, s'aménageait un face à face entre l'auteur qui se raconte et le lecteur qui le lit.

Cependant, il est intéressant de faire un petit détour du côté des autobiographies existentialistes comme celles de Sartre [49] et de Beauvoir [50], pour voir que l'on ne parle pas tant du rapport aux autres que de l'expérience ou du surgissement d'événements venant influencer l'histoire biographique. Dans ces écritures de soi, il s'agissait de montrer « comment je suis devenu moi », « comment je me suis fabriqué » selon le principe voulant que l'on soit la « somme de ses actes » (Legendre, 2013). La vie et l'écriture se mélangent ainsi ; le déploiement du soi venant se confirmer dans la réflexivité et la production scripturale.

Plus précisément, sur notre objet de recherche, nous dirons que « le voyage est un moyen de rupture qui permet une forme d'introspection par un questionnement parfois métaphysique, mais dont le point nodal est le sens de la vie » (Courant, 2012 : 34). Ainsi, le voyage, surtout s'il est vécu comme un acte radical – l'adoption d'un mode de vie nomade, par exemple – offre un terreau fertile pour repositionner son identité. Il devient un épisode de vie qui participe à « l'identité narrative » selon Ricoeur (1990), comprise au sens d'expériences et d'événements significatifs vécus par les individus et nécessaires à la construction de leur identité.

Pour Courant, certaines écritures de voyage sont des démonstrations de « conquête de soi » qui représentent de véritables efforts de « mise en mots de soi » (Courant, 2012 : 142). L'expression n'est nullement exagérée, surtout si l'on considère que certaines expériences sont vécues comme des rites initiatiques dans le but de provoquer un changement dans sa vie, de saisir une opportunité qui puisse transformer le cours de son existence, de rompre la linéarité de son parcours. Pour l'anthropologue, ces conquêtes de soi ne se réalisent pas sans heurts, ou du moins sans que le voyage ne se soit donné défis et épreuves (parfois risquées) pour bien

[49] *Les mots*, Gallimard (1964).

[50] *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), *La force de l'âge* (1960), *La force des choses* (1963), *Une mort très douce* (1964), *Tout compte fait* (1972), Gallimard.

faire sentir cette capacité à se construire et à changer par le voyage. C'est une pratique qui nous paraît se situer en plein dans l'air du temps où l'on nous invite constamment à « dépasser ses limites » pour utiliser une formule à la mode.

Tout voyage n'est pas écriture, bien sûr. Il en existe qui encouragent plus que d'autres ce penchant pour la narration de soi. Une fois de plus nous faisons appel à Courant (2012) pour qui trois grandes catégories de voyage encouragent l'écriture. La première concerne la spécificité du type de voyage ; comment, en quelque sorte, le voyage se fait-il et se distingue-t-il d'une simple activité touristique organisée (voyager seul, en famille, à bord d'une roulotte motorisée, sur un voilier, sans billet de retour, etc.). La seconde réfère au voyage qui représente une charge symbolique en raison de la région visitée (dans le cas d'une histoire personnelle, par exemple, où l'on se lance à la recherche de ses origines). La troisième est celle du voyage provoqué par un événement biographique (une séparation ou un décès, par exemple, qui poussent à partir pour vivre un deuil). Ici, la destination importe peu puisque c'est le chemin qui permet de symboliser un nouveau départ et l'écriture devient souvent thérapeutique pour chasser les maux que tient sa vie intime ou personnelle. Notre objet de recherche peut selon nous toucher à ces trois catégories, ces trois situations, mais la troisième nous paraît encore plus significative pour ces néonomades que nous percevons à la croisée de chemins, et où celui d'une nouvelle vie en mouvement s'imposerait.

4.2.3. Techno *trip*

Nous le savons, la technologie se met au service d'un néonomadisme ; plusieurs *inspirés·es* ont d'ailleurs créé l'étiquette du nomadisme digital ou du nomadisme numérique comme nous en avons déjà fait mention. Qu'il s'agisse d'outils de repérage ou de communication, sans compter la possibilité d'une connexion continue, du moins dans les grandes zones urbaines de la planète, les néonomades sont accompagnés·es par la technologie ; leur technique du voyage est résolument technologique. Même si les néonomades cherchent à fuir leur quotidien sédentaire surmené, il semble que ces néonomades ne chercheraient pas forcément à laisser tomber certaines pressions émanant justement de la technologie (demeurer connectés·es, répondre à

ses courriels, donner des nouvelles, publier des photos, etc.). Nous allons l'observer en détail lorsque nous examinerons leur rapport avec le travail, mais pour l'instant nous allons regarder de plus près le rapport entre la technologie et la démarche de narration des néonomades.

Il nous apparaît évident de dire pour commencer que notre époque numérique n'est pas sans influence sur le plan des écritures personnelles, dans la mesure où elle permet quasiment à tous·toutes de devenir « graphomanes ». En effet, l'écriture numérique est une écriture démocratique où les savants·es aussi bien que les illettrés·es peuvent s'adonner à des productions scripturales de toutes sortes. L'écriture n'est plus l'affaire d'une élite uniquement ; elle est ouverte, parfois anarchique, très souvent désinhibée ou décontractée (Monod, 2013). Tout comme Ferraris, nous croyons alors que « l'évolution technologique n'a pas entrainé la disparition de l'écriture et le triomphe de l'oralité, mais, bien au contraire, […] une explosion de l'écriture » (Ferraris, 2014 : 26). Ferraris dit aussi que si l'écriture prévaut dans nos sociétés, dans nos sociétés de communication qui sont devenues des sociétés de l'enregistrement « où tout doit pouvoir laisser une trace et être archivé », c'est pour une raison simple mais déterminante : *scripta manent* [51](Ferraris, 2014 : 26). Nous sommes d'accord pour croire en partie à cette « société de l'enregistrement », mais nous pensons qu'il y a plus, notamment chez les blogueurs·ses néonomades qui ne bloguent pas simplement pour laisser une trace de leur voyage, mais aussi, comme le formule notre hypothèse, pour s'inscrire dans une stratégie de narration et de construction de soi, où la trace que l'on souhaite laisser prend la forme d'une preuve de la transformation de soi que l'on a su réaliser.

Pour Deseilligny, qui a fait des écritures numériques et du voyage l'un de ses thèmes de prédilection, « l'apparition des blogs ainsi que des divers systèmes d'édition de contenu (dits *Contents Management System* ou CMS) et leur diffusion massive auprès des usagers d'Internet depuis quatre à cinq ans a considérablement facilité les modalités de publication à l'écran » (Deseilligny, 2008 : 45). S'il faut néanmoins certaines ressources pour utiliser ces nouveaux dispositifs d'écriture et de publication (comme une connexion à Internet et un minimum d'habiletés informatiques pour créer et animer son blogue ; encore qu'il est toujours possible

[51] [*Verba volant,* Les paroles s'envolent,] les écrits restent.

de le faire concevoir par quelqu'un d'autre si l'on peine avec les différentes étapes techniques de conception), il reste que ces dispositifs demeurent beaucoup plus accessibles que les moyens traditionnels de publication comme le livre imprimé.

Cette mise en marché des technologies trouve donc une grande partie de son public du côté des adeptes de la figuration de soi où chacun·e est invité·e à parler du cours de son existence en étant à la fois l'auteur·trice et l'éditeur·trice de sa propre production scripturale. Car il faut bien le souligner, l'énonciation éditoriale de ces écritures numériques n'est plus soumise à l'approbation d'un·e éditeur·trice extérieur·e ou au travail de l'édition comme acte de transformation pour (re)travailler le texte à publier (Souchier, 2005). Cela étant dit, les écrits d'écran ne perdent pas moins de leur professionnalisation en s'écartant du travail d'un éditeur ; ils ne font que l'assurer autrement. En effet, si un grand nombre de plateformes et d'outils numériques existent pour permettre cet acte d'écriture désacralisé [52], il faut voir que l'outil professionnalise quand même le geste d'écriture tout en banalisant le geste éditorial (Angé et Desseiligny, 2012).

4.2.4. Mélange des genres

Les blogues de voyages en tant qu'écritures ordinaires et numériques nous paraissent particulièrement intéressants à étudier car ils combinent plusieurs genres. Deseilligny (2008) parle de ce type d'écriture comme d'un chassé-croisé entre pratiques contemporaines liées au domaine du numérique et certaines formes plus anciennes comme le récit de voyage et le journal intime.

Pour préciser, nous avançons que les blogues sont à la fois, mais jamais complètement ou uniquement, journaux personnels, récits et carnets de voyage, relations épistolaires et guides touristiques. Ils sont, en partie : des journaux personnels car leur écriture s'apparente souvent

[52] À titre d'exemples, Word Press, Over-blog, Blogger, Wix et Weebly permettent la réalisation et la mise en ligne d'un blogue.

à celle du journal intime qui se pratique sur une base régulière pour parler de soi et de son « jardin secret » (expression de moins en moins appropriée, en tout cas sur le Web, ou en tout cas en profonde transformation de sens, vu l'intimité souvent exposée sans trop de retenue) ; des carnets de voyage car ils sont conçus un peu sur le même modèle, avec des notes, des informations, des réflexions, des histoires, des images, le tout pour présenter un parcours de voyage avec généralement un début et une fin ; des correspondances ou des relations épistolaires car ils servent à garder contact avec un réseau (familial, amical, professionnel, etc.) ; et des guides touristiques car ils se donnent le rôle de trouver, guider conseiller quiconque cherche les « bons plans ». D'ailleurs, sur ce point, ce n'est pas pour rien que certains blogueurs·ses tentent de vivre de leurs activités d'écriture en développant ce rôle de « personne ressource », ou encore de promoteur·trice auprès d'offices de tourisme. Il y a certainement là une sorte de marchandisation ou encore de spectacularisation de l'écriture à considérer du côté de ces blogueurs·ses néonomades qui doivent probablement répondre, dans ces cas, à des exigences du secteur touristique.

De plus, il faut dire qu'au-delà du mélange des genres que peuvent présenter les blogues de voyages, ils sont pour Angé et Deseilligny (2009, 2011) beaucoup plus une affaire de « pacte communicationnel » que d'ambitions littéraires. Nous revenons un peu ici à l'idée d'Albert (1993) sur les écritures ordinaires qui ne cherchent pas à faire œuvre. Les blogueurs·ses voyages seraient alors beaucoup plus intéressés·es à communiquer une part du réel, tout en pratiquant plusieurs ruptures de tons selon le moment et l'expérience vécue. Ils peuvent par conséquent être *émotion* (« Je suis si heureux d'être enfin libre ! »), *contestation* (« À bas le confort matériel, vive l'expérience ! ») et *pédagogie* (« Suis mes conseils pour devenir toi aussi un·e nomade épanoui·e ! »).

*

En somme, nous voyons dans cette posture des blogueurs·ses, faisant intervenir plusieurs types d'écritures, de genres et de tons, une manière de mieux comprendre l'expérience qu'ils·elles font et qu'ils·elles donnent à leur statut de néonomade. C'est donc ici notre deuxième

hypothèse, à savoir l'inscription des néonomades dans une démarche de narration et de construction de soi, encouragée et facilitée par les univers numériques. Par là s'accomplissent une réflexivité et une extimité de soi, réalisant ainsi un travail de transformation identitaire où l'on rend publics certains aspects de sa vie intime.

CHAPITRE 5

CIRCUIT MÉTHODOLOGIQUE

Nous verrons dans cette section comment nous comptons aborder plus précisément notre objet de recherche, quel matériau et quelle méthodologie nous privilégierons pour observer et tenter de répondre à nos questions de recherche.

5.1. Matériau à l'étude

Pour réaliser cette thèse, nous avons mis en place une méthodologie organisée autour d'une analyse de contenus (textuels et visuels). Plus précisément, nous avons analysé vingt-deux blogues de néonomades francophones, ce qui a représenté une analyse de près de mille pages Web de contenu (billets de blogue, photos et vidéos) produit par les blogueurs·ses de notre corpus. Il faut bien rappeler ici que notre intérêt ne fut pas tant l'analyse de ces formes d'écritures ou de productions numériques en tant que telles (leurs traits caractéristiques et en quoi elles se distinguent des autres), ni l'examen des technologies et des modes de production, mais plutôt de voir ce qui s'exprime sur les plateformes étudiées et qui nous permettraient de définir et d'exprimer une nouvelle forme de nomadisme. Nous nous distançons alors des travaux qui mettent de l'avant l'objet sociotechnique des blogues. À titre d'exemple, dans *Objectif blogs ! Explorations dynamiques de la blogosphère* (Klein, 2007), les auteurs et autrices examinent essentiellement comment différents types de blogues (politiques, journalistiques, scolaires, scientifiques, d'entreprises) se caractérisent dans leur mode de construction et de fonctionnement en observant un certain nombre d'éléments comme le type de contenu publié, le type d'implication du blogueur ou de la blogueuse et le type d'interactivité avec les autres, de même qu'ils·qu'elles traitent des enjeux juridiques soulevés par ces blogues

(liberté d'expression, droit à l'image, propriété intellectuelle, etc.). Bien que les aspects sociotechniques du *blogging* soient intéressants et nécessaires à la compréhension du phénomène, et bien que nous en tiendrons compte à certains égards, nous n'évaluerons pas l'ensemble de notre corpus sous cet angle précisément.

Si nous avons choisi de nous intéresser à notre sujet par l'intermédiaire des blogues de néonomades, c'est parce que nous reconnaissons, comme Paveau (2019), que nos existences passent de plus en plus par le numérique et le « connecté », que des pans de nos activités se passent en ligne (travail, apprentissage, vie administrative, relations sentimentales, gestes commerciaux, etc.). L'analyse de nos vingt-deux blogues a d'ailleurs donné lieu à une masse plus que considérable d'observations qui saura témoigner, selon nous, de cette richesse du Web pour comprendre des phénomènes sociaux. Aussi, nous avons décidé de nous intéresser à ce matériau en raison du peu d'études qu'il semble générer du côté de la recherche sur la littérature de voyage. Dans *Étudier les récits de voyage. Bilan, questionnements, enjeu*x, les auteurs reconnaissent l'immense territoire de la littérature de voyage, que celle-ci « suscite une prolifération d'études et un développement éditorial qui est en plein essor depuis les années 1980-1990 » (Holtz et Masse, 2012 : 10), tout en lui reconnaissant également certains nouveaux champs comme la bande dessinée, mais se font muets quant à la présence et au développement des littératures de voyage numériques.

Avec notre matériau choisi, nous croyons sans aucun doute avoir pu identifier et interpréter suffisamment d'éléments pour répondre à nos questions de recherche sur la définition, la représentation et l'expression d'un néonomadisme. Mais nous soulignons également : les réponses ne sont pas apparues d'elles-mêmes de notre matériau, sans notre apport comme chercheurs·ses. En effet, comme le mentionnent Blais et Martineau (2006 : 3), « le sens n'est pas immédiat mais attribué *a posteriori* par une interprétation ». Il en va de même avec les analyses d'images dont la signification, croit-on parfois à tort, irait de soi, serait quasiment naturelle, ou en tout cas essentiellement référentielle parce qu'elle mettrait en scène *cette* personne, *ce* monument, *ce* lieu. Comme le dit Joly qui cite Fresnault-Deruelle [53] : « exigeant

[53] Fresnault-Deruelle, P. (1993). *L'éloquence des images*. Paris : Presses universitaires de France.

un certain désir de ne pas s'en laisser conter, la démarche analytique [des images] n'est pas chose naturelle et doit se comprendre comme un mouvement à contre-courant, orienté vers cet amont du message où se trafiquent les effets de sens » (Joly, 1994 : 57).

Notre thèse a donc supposé un travail analytique qui a visé à donner un sens à un matériau brut, à dégager ici le sens que les néonomades ont construit à partir de leur réalité pour chacune de leur production. Dans cette perspective, on peut également penser à Mishler qui l'a rappelé à sa façon en disant que « *we do not find stories, we make stories* » (Mishler, 1995 : 117). Nous ne cherchons pas à lancer ici une discussion sur l'épistémologie du récit, mais simplement garder en tête toute l'importance de notre rôle de chercheur·se pour donner un sens aux observations, pour dépasser les données brutes.

5.1.1. Qu'est-ce qu'un blogue ?

Selon l'Office québécois de la langue française, le blogue est un « site web personnel tenu par un ou plusieurs blogueurs qui s'expriment librement et selon une certaine périodicité, sous la forme de billets ou d'articles, informatifs ou intimistes, datés, à la manière d'un journal de bord, signés et classés par ordre antéchronologique [54], parfois enrichis d'hyperliens, d'images ou de sons, et pouvant faire l'objet de commentaires laissés par les lecteurs [55] ». Voilà une définition un peu technique, nécessaire pour débuter mais insuffisante dans le cadre de notre thèse. Nous allons voir dans le domaine de la recherche, quel habit savant ou un peu plus spécifique revêt le blogue.

Pour Hénaff, par exemple, les blogues sont des « carnets de bord en ligne multiforme […] qui s'inscrivent ainsi à la frontière entre deux types d'outils existants sur Internet : ceux permettant

[54] Contraire à « chronologique ». Les textes apparaissent donc du plus récent au plus ancien.
[55] Définition consultée le 15 août 2017. Récupéré de : https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie_blogue/blogue.html

l'autopublication (pages ou sites personnels) et ceux de la communication collective (forum, listes de discussion), […] espace conjoint de publication et de communication, il établit de fait un lien étroit entre production identitaire et organisation du système relationnel » (Hénaff, 2011 :145).

Les blogues ont vu leur apparition au début des années 2000, mais déjà dans les années 1990 on pouvait voir des sites de journaux personnels apparaissant sur le Web (Desseiligny, 2012). Ces prises de parole qui prennent un espace considérable en termes de nombre, de diversité des sujets et des publics ne peuvent donc plus être ignorées. En effet, au-delà du nombre croissant de blogues, on peut parler pratiquement de tout sur un blogue et on peut être journaliste, rédacteur professionnel, marketeur, dirigeant d'entreprises, ou simple citoyen·ne qui se découvre une passion et une envie de bloguer. En somme, le blogue est aussi bien affaire d'experts que d'amateurs, et les connaissances en programmation ne sont même plus un préalable à l'activité.

Dans le cas qui nous intéresse, plusieurs néonomades tiennent un blogue qui prend parfois des allures de site organisé à la manière d'une entreprise ou d'une organisation (avec une boutique en ligne, par exemple), ou encore à la manière d'un magazine. Pour nous, il ne paraissait pas important de discriminer certains éléments de notre corpus en fonction de cette observation, car ces « blogues-sites » offraient comme les autres blogues de voyages le type de contenu recherché pour notre travail. Aussi, nous avons pris cette transformation du blogue qui tend de plus en plus à ressembler à un site organisé pour *faire des affaires*, comme une première observation importante et nécessaire pour comprendre le sens et les représentations que prend le néonomadisme des blogueurs·ses. En effet, nous verrons plus loin que ceux ou celles-ci sont de redoutables experts·es dans le domaine de la communication marketing. Mais aussi, il faut souligner qu'il est devenu courant de confondre désormais « blogue » et « site », des genres numériques en perpétuelle évolution où le premier n'est plus uniquement construit selon des billets organisés antéchronologiquement, comme ce fut le cas lors de ses premières apparitions. En outre, les plateformes « tendent non seulement à devenir de plus en plus plurisémiotiques, interactives et multimédiatiques, mais également à s'uniformiser » (Combe, 2019 : 76).

5.1.2. Bloguer, c'est narrer

Bien que les blogues des néonomades représentent de nouvelles écritures de voyage et qu'ils aient leurs caractéristiques propres, ces outils ressemblent tout de même encore, du moins à certains égards, à des carnets de voyages en papier plus traditionnels ; ils sont en quelque sorte des carnets de voyages interactifs (Courant, 2012). Rappelons-le : ces productions numériques du voyage, écrites et audiovisuelles, permettent à la fois l'élaboration, l'expression et l'illustration d'un voyage, mais aussi l'interrogation de soi ; ces productions sont donc aussi des outils de construction biographique (Courant, 2012, 2013). En somme, les blogues représentent « le levier d'une entreprise d'écriture et de publication de l'histoire individuelle, à mi-chemin entre les refrains marketing du *storytelling*, la mise en scène de soi dans un espace médiatique et un mouvement de rétrospection autobiographique fragmentée » (Desseiligny, 2012 : 96).

Pour poursuivre dans la même lignée, rappelons également l'importance des formes narratives en général pour interpréter l'expérience humaine, d'un « plaidoyer pour le récit » qui reconnaît ses ressources en intelligibilité (Ricoeur, 1983). Il est maintenant largement admis (en sociologie et dans d'autres disciplines, comme l'anthropologie, la psychologie, la communication et la géographie) que les discours narratifs, dont ceux liés à des blogues de voyages, sont des moyens permettant aux individus de s'exprimer et d'organiser leur compréhension du monde, à la fois par le récit et l'évaluation qu'ils font de leurs expériences, mais aussi en forgeant leur identité (Cortazzi, 2001 ; Langelier et Peterson, 2004 ; Tussyadiah et Fesenmaier, 2008 ; Mishler, 1995). Et comme le souligne Bruner, le récit permet de « subjonctiviser » le réel en nous entrainant « dans le domaine du possible, de ce qui pourrait être, de ce qui aurait pu être, de ce qui sera peut-être un jour » (2002 :16). Pour nous, la connaissance et la construction de soi passent notamment par cette ouverture aux possibles que permet le récit. Mais précisons du même souffle que « le soi ne se connait pas immédiatement, mais seulement indirectement par le détour de signes culturels de toutes sortes qui s'articulent sur les médiations symboliques qui toujours déjà articulent l'action et, parmi elles, les récits de vie quotidienne » (Ricoeur, 1988 : 304).

Nous avons donc inscrit notre méthodologie dans cette perspective d'une intelligence narrative, où les discours narratifs que sont les blogues de néonomades nous paraissent comme des outils qui ont un sens dans la mesure où ils nous offrent une manière de lire et de mieux comprendre des faits sociaux, en l'occurrence le néonomadisme. Bien entendu, nous reconnaissons également aux blogues une constitution qui dépasse la dimension narrative ; les blogues comportent aussi en effet un dispositif technique de publication, une structure de contenu, des éléments visuels, des éléments textuels non-narratifs, par exemple. Notre méthodologie s'inscrit alors également dans une approche inductive où l'objectif général est de « dégager les significations centrales et évidentes parmi les données brutes et relevant des objectifs de la recherche » (Blais et Martineau, 2006 : 7) pour nous permettre de mieux comprendre le phénomène du néonomadisme.

5.2. Sélection des blogues : entre richesse et complexité

Comme nous le disions, le choix d'une méthodologie organisée autour de l'analyse de blogues se justifie par la richesse de matériau qu'offrent ces derniers, capables de faire émerger des résultats d'analyse utiles à nos questions de recherche sur le nomadisme vécu par les blogueurs·ses. Dès le départ toutefois, nous reconnaissons une limite aux blogues, en ce sens où ils sont une parole « organisée » et « mise en scène », et qu'à ce titre ils peuvent s'éloigner des réalités du néonomadisme sur le terrain, voire créer une illusion ou faire écran. Néanmoins, nous les voyons très représentatifs d'une pensée et d'un mode de vie nomades. Et nous pouvons ici le rappeler : ce qui nous intéresse n'est pas tant le mode de vie néonomade comme tel que son sens exprimé et ses représentations.

D'ailleurs, c'est en vertu de cet intérêt principal qu'il nous paraît bien secondaire de se questionner sur la véracité du statut nomade de nos blogueurs·ses. En d'autres mots, il n'est pas justifié pour nous de se demander si les blogueurs·ses sont des « vrais·es » nomades ou des « nomades à moitié », du moment qu'ils·elles se présentent comme des nomades, qu'ils·elles présentent leur mode de vie ainsi, nous avons un matériau significatif qui exprime le néonomadisme. Mais pour cela, bien entendu nous devions nous assurer que les néonomades

se présentant comme tel puissent exprimer un discours à ce sujet (qui généralement prend forme dans une ou des sections spécifiques du blogue). Autrement dit, un titre de blogue portant le nom ou le qualificatif de « nomade » n'était pas suffisant pour figurer dans notre corpus ; il nous fallait aussi un contenu qui allait en ce sens.

Dans notre sélection de blogues de néonomades à étudier, il nous aura toutefois fallu relever un défi de taille : leur repérage, ou du moins leur distinction par rapport à d'autres blogues qui pouvaient leur ressembler à certains égards. En effet, les blogues de néonomades se trouvent à nager parmi un nombre incalculable de blogues de voyages où chaque jour qui passe semble annoncer aussi bien l'arrivée d'un nouveau que la fin d'un ancien. Il faut rappeler que si les blogues de néonomades sont généralement des blogues de voyages, tous les blogues de voyages ne sont bien sûr pas forcément des blogues de néonomades. Plusieurs de ces blogues de voyages sont tenus par des voyageurs·ses, qualifions-les d'« hyperactifs·ves », qui voyagent souvent mais sans pour autant être nomades ou se dire nomades. Il était entendu pour nous que cette catégorie de voyageurs·ses ne pouvait être retenue pour constituer notre corpus.

Aussi, il nous fallait user de vigilance par rapport à cette autre catégorie de blogues qui parfois se donne un accent nomade : les blogues d'expatriés·es. Or, s'il peut y avoir un flou entre les nomades et les expatriés·es, il reste toutefois plus virtuel que réel, car dans les faits, les expatriés·es sont ceux·celles qui élisent domicile à l'extérieur de leur pays d'origine. Ils·elles peuvent avoir voyagé mais finissent par se poser, de manière définitive, du moins pour un temps, avec ce que cela peut supposer (nouvelle adresse, acquisition d'une citoyenneté, autorisation de travail, etc.). Les blogues d'expatriés·es racontent donc souvent cette expérience du nouveau chez-soi contrairement aux nomades qui racontent, entre autres choses, la réalité de ne pas ou de ne plus avoir de chez-soi, ou en tout cas *pas de ce genre de chez-soi*, comme nous le verrons dans l'analyse de notre corpus. Dans la constitution de notre corpus, nous n'avons donc retenu aucun blogue d'expatriés·es.

Les blogueurs·ses « tour-du-mondiste » dont le projet d'un tour du monde est souvent bien délimité dans le temps (avec un retour calculé), ont su également nous questionner dans la

mesure où leur nomadisme, s'il en est un, n'est que temporaire ; la sédentarité est retrouvée après avoir complété le tour du monde qui apparaît d'ailleurs comme un projet ponctuel et non comme le choix d'un nouveau mode de vie. Aussi, bien souvent, ces « tour-du-mondistes » n'ont pas tout abandonné pour partir ; dans plusieurs cas, la résidence a été louée et le boulot sera repris après « l'année sabbatique » ou le « congé sans solde ». Nous avons décidé de ne pas retenir ces « tour-du-mondistes » pour notre corpus, car ces individus semblaient se considérer plus comme des voyageurs·ses *s'offrant du bon temps* que comme des nomades à part entière. Ceci étant dit, nous pouvions retenir pour notre corpus des néonomades annonçant leur projet de tour du monde (sans date de retour et pour lequel ils·elles avaient « tout plaqué ») ou encore des néonomades qui ne sont jamais rentrés·es après un tour du monde. Plusieurs néonomades semblent d'ailleurs avoir commencé ainsi, par le projet d'un tour du monde, *juste pour voir*, projet s'étant par la suite transformé en cet autre projet de devenir nomades car incapables de reprendre leur « vie d'avant », leur vie de sédentaires.

En somme, la sélection de notre corpus nous aura permis de voir à quel point il n'est pas toujours aisé de distinguer les néonomades des autres catégories de voyageurs·ses; les contours de chacun n'étant jamais parfaitement circonscrits. Mais quoi qu'il en soit, nous avons autant que possible sélectionné des blogues qui ont su exprimer, à un endroit ou à un autre sur leur plateforme, un état de nomadisme ou un mode de vie axé sur le voyage à temps plein, sans arrêt permanent ou retour planifié à l'avance. Dans cette orientation, il n'était toutefois pas défendu aux néonomades de se poser temporairement quelque temps à un endroit pour une ou plusieurs raisons, comme la découverte d'opportunités de travail, des rencontres heureuses qui provoquent de nouvelles relations, le besoin de rétablir un état de santé, ou encore le simple désir de vouloir faire davantage connaissance avec son nouveau milieu.

5.2.1. D'abord l'agrément

Comme nous l'avions déjà annoncé, c'est le nomadisme volontaire et non forcé qui nous intéresse. Par-là, il faut comprendre que le choix de vie néonomade de nos blogueurs·ses devait être motivé par le plaisir ; ce qui ne signifie pas que le travail ne pouvait faire partie du voyage, mais il ne devait pas être celui qui impose le mouvement chez les néonomades. Le commerçant ambulant dont les marchés à rejoindre dictent la route ne pouvait donc faire partie de notre corpus, par exemple. Enfin, il est bien entendu que nous avons écarté toutes les expériences de déplacement subies à cause de contextes sociopolitiques ou climatiques. Le critère d'agrément, comme motivation des blogueurs·ses, a vraiment été essentiel dans la sélection des blogues à analyser.

5.2.2. Un échantillon francophone, essentiellement de l'Occident

Notre corpus de blogues francophones est surtout l'affaire de néonomades originaires du Québec, de France, de Belgique et de Suisse. Nous n'avons malheureusement pas réussi à trouver un grand nombre de néonomades africains·es malgré nos recherches sur le Web et dans les réseaux virtuels de nomades [56]. Pour nous, ceci ne signifie en rien que ces autres néonomades de la francophonie sont inexistants·es, mais plutôt qu'ils·elles ne bloguent pas, ou en tout cas pas en français, ou encore qu'ils·elles sont très peu actifs·ves sur Internet. Car en effet, tous les néonomades ne sont pas forcément blogueurs·ses. Cela étant dit, pour notre corpus, nous n'avons qu'une seule blogueuse néonomade s'exprimant en français et originaire de l'Afrique du Nord.

[56] Nous avons donné quelques exemples de ces réseaux aux pages 8 et 9.

5.2.3. Avec un beau *dehors* ?

Pas forcément. Disons, pour prendre une expression courante, que le *dedans* compte plus que le *dehors* en ce sens où le fait qu'un blogue puisse être beau ou laid ne compte pas pour nous. Nous n'avons donc pas établi une sélection en fonction de ce critère ; nous n'avons pas rejeté un blogue sous prétexte « qu'il n'est pas beau » ou encore « qu'il fait amateur ». Aussi, nous pouvons présumer que les choix esthétiques (graphisme du site, qualité des photos, choix typographiques, etc.) peuvent être révélateurs du récit au même titre que le contenu textuel, ce pourquoi nous avons trouvé également important de maintenir une variété de style dans nos blogues retenus.

5.3. Les (heureux·ses) élus·es

Le tableau suivant (5.1.) présente la liste des vingt-deux blogues qui ont constitué notre corpus d'analyse. Nous y présentons aussi, pour chacun d'eux, une courte description.

Il peut être intéressant de souligner le fait que notre première liste, présentée dans le cadre de notre projet de thèse, comptait un peu plus d'une cinquantaine de blogues. N'ayant pas d'objectif de représentativité mais de profondeur d'analyse, et sous les recommandations du jury qui suggérait l'étude d'une vingtaine de blogues maximum, nous avons décidé de réduire notre liste d'un peu plus de la moitié. Nous avons retenu les blogues qui se montraient les plus significatifs en termes de sujets d'expression et de réflexion sur le mode de vie nomade, peu importe l'ampleur de leur carnet de voyages (nombre de pays visités). Nous ne cherchions donc pas à analyser uniquement les « bons plans » des néonomades pour telle ou telle destination, mais l'ensemble des préoccupations auxquelles ils·elles font face dans leur expérience du nomadisme ou du voyage comme mode de vie.

Le travail d'analyse réalisé sur ce corpus a commencé en janvier 2018 pour se terminer en décembre de la même année. C'est cependant au cours de l'été et de l'automne 2018 que nous considérons avoir travaillé à temps plein et de manière plus intensive à l'analyse des blogues. Au moment où nous écrivons ces lignes[57], la majeure partie des blogues sont toujours en activité. Toutefois, il est probable que certains aient modifié leur facture visuelle depuis la fin de notre examen. Ces éventualités ne changent cependant rien à nos observations que nous présenterons dans la section Longue vue sur le néonomadisme. Aussi, il apparaît que quelques blogueurs·ses « déplacent » parfois certains articles en les changeant de sections ou rubriques. Par conséquent, il est probable que notre lectorat ait peine à retrouver certains contenus dont la source initiale (relevée par nous dans cette thèse) n'existe plus.

[57] 1er trimestre de 2019.

Tableau 5.1.

Corpus d'analyse : Liste des 22 blogues de néonomades francophones [58]

Nom	Descriptif sommaire
1. 1 famille/1000 aventures http://1famille1000aventures.com/	Famille québécoise (père, mère, garçon) vivant dans un véhicule récréatif depuis 2017, ayant décidé de tout quitter (maison, emploi) pour adopter un mode de vie nomade, d'abord sur le continent nord-américain, et éventuellement sur l'ensemble de la planète. Leur blogue parle de leurs expériences et poursuit l'objectif d'inspirer d'autres familles qui voudraient « changer de vie ».
2. Voyage Roadtrip https://voyage-roadtrip.com/	Jeune Française, rédactrice web et exerçant son métier sur la route en étant une voyageuse nomade depuis 2015. Son blogue présente ses carnets de voyage et discute de la vie de *freelance* en voyage. Note : Sur sa page Facebook, la blogueuse a annoncé le 22 juillet 2018 la perte de plusieurs articles et photos dans le changement d'hébergement de son blogue. En novembre 2018, le site semblait toujours amputé de certains articles que nous avions analysés en début d'année 2018 mais que nous ne pouvions retracer. Il est possible qu'à la lecture de cette thèse, quelques extraits cités provenant de ce blogue ne soient plus disponibles aux lecteurs·trices.
3. Kalagan https://www.kalagan.fr/	Jeune homme d'origine française se présentant à la fois comme un professionnel du web et un nomade digital. Depuis 2011, il exploite les technologies numériques qui lui permettent de travailler tout en voyageant. Sur son blogue, il discute affaires, nomadisme digital et voyage.

[58] Il s'agit de l'ordre dans lequel ils ont été analysés, lequel est le fruit du hasard tout simplement.

4. Novo-monde https://www.novo-monde.com/	Couple (femme/homme) originaire de Suisse ayant fait le choix de tout abandonner (emploi, confort et biens matériels) pour devenir nomade en 2016. La décision a été prise à la suite d'une réflexion sur un difficile « retour à une vie normale » après un tour du monde d'un peu plus d'un an (commencé en 2013). Leur blogue offre des idées de destinations, des conseils aux voyageurs·ses et des récits sur leurs expériences à la fois de voyage et de nomadisme.
5. Moroccan Nomad http://moroccannomad.com/	Jeune Marocaine, ingénieure de formation, partie initialement pour une année sabbatique autour du monde, mais jamais revenue depuis à sa « vie d'avant ». Elle vit donc comme une nomade depuis 2014, son blogue présente le récit de ses expériences, des réflexions sur la vie et sur ses transitions, de même que des conseils et des trucs sur le voyage.
6. Histoires de tongs https://www.histoiresdetongs.com/	Jeune femme qui a laissé sa France natale en 2013, pour vivre comme une nomade. Adepte de l'auto-stop, elle en fait son principal mode de déplacement. Récits, conseils et réflexion sur le voyage, le nomadisme et certains enjeux sociaux comme la consommation et le gaspillage.
7. Digital Nomad - Alternative Lifestyle http://digital-nomad.fr/	Jeune homme originaire de France se présentant comme un Web entrepreneur, un formateur et un auteur, ayant choisi d'adopter le mode de vie nomade (la date de ses débuts comme nomade n'est toutefois pas très claire). Par son blogue, qui présente surtout des vidéos, il cherche avant tout à offrir des conseils aux entrepreneurs·es qui veulent devenir nomades tout en racontant ses expériences professionnelles dans le Web, et dans une moindre proportion, ses expériences de voyage.
8. Nomad Junkies https://nomadjunkies.com/	Le site, qui se présente comme la référence pour les *backpackers* québécois, a été créé en 2014 par deux

	Québécoises qui ont quitté leur « 9 à 5 » de professionnelles du marketing et des communications pour une vie de nomades digitales. Nomad Junkies dit pouvoir compter sur plus d'une vingtaine de rédacteurs nomades pour collaborer au site et partager ainsi des informations sur le voyage et la vie nomade. Le site est aussi le lieu de la webdiffusion Génération nomade depuis décembre 2016 qui présente des portraits de jeunes nomades.
9. Rouler sa vie http://www.roulersavie.com/	Famille québécoise de quatre (père, mère, 2 enfants) ayant décidé de tout laisser derrière soi (carrière, maison, école) pour explorer les Amériques à bord de leur véhicule motorisé. Nomades depuis 2016, leur blogue parle de la vie sur la route et de leurs différentes destinations.
10. Annie Anywhere https://www.annieanywhere.com/	Jeune rédactrice et blogueuse québécoise ayant récemment (2017) opté pour une vie nomade en reconnaissant toutefois qu'il s'agit d'une sorte de mise à l'essai de ce mode de vie (elle dit conserver un appartement à Montréal « au cas où »). Son blogue parle de destinations et de la vie de pigiste nomade.
11. Chemins nomades https://www.cheminsnomades.org/	Choix d'une vie nomade depuis 2015, pour une durée indéterminée, réalisé à la suite d'une expérience personnelle difficile. La jeune femme (nationalité non précisée) dit vouloir partager, par son blogue, sa passion pour la photographie et la diversité culturelle. Elle réfléchit et discute également de la vie nomade. Note : Au 24 avril 2019, le site semble avoir été « vidé » de son contenu (la structure et le design du site sont toujours en place mais l'ensemble de la production scripturale et visuelle a disparu).
12. Partis pour https://www.partispour.com/	Couple belge (femme/homme) de nomades avec enfant, se présentant d'abord comme des aventuriers, et vivant sur les routes du monde depuis 2010 (sans

	date de retour prévue). Leur récit est tout en poésie, semblant s'intéresser davantage au ressenti qu'à la description formelle des expériences ou des destinations. Plusieurs réflexions sur le voyage, le mouvement, la vie nomade, souvent accompagnées de références littéraires.
13. Six nomades http://sixnomades.blogspot.com/	Famille québécoise de six (père, mère, 4 enfants) vivant depuis 2013 dans un véhicule motorisé sur les routes du Canada et des États-Unis. Les membres de la famille se considèrent à la fois nomades, libres et *unschoolers*[59] et font de leur blogue un carnet de bord de leur expérience vécue sur la route.
14. Le Sac à dos https://lesacados.com/	Jeune homme d'origine française qui se décrit comme un globetrotteur ayant choisi de devenir un « voyageur permanent » à la suite d'un voyage de quelques semaines (en 2008), devenu un voyage de plusieurs mois, et qui, à son terme, lui a fait réaliser qu'il ne voulait pas revenir à une vie sédentaire. Son blogue raconte ses aventures, offre des conseils aux nomades digitaux, des informations sur des destinations et des réflexions sur le voyage.
15. L'aventurière fauchée http://laventurierefauchee.com/	Jeune femme originaire de Suisse ayant quitté emploi, appartement et repères habituels pour « changer de vie » et devenir nomade en 2016. Elle poursuit son projet de tour du monde sans itinéraire, sans date de retour… et sans argent. Sur son blogue, elle parle bien sûr de ses aventures, mais aussi de ses réflexions sur le voyage en général quand on décide de partir *pour de bon* et qui plus est sans un sou (les départs, les arrivées, les défis, les rencontres avec les autres, les peines, les joies).

[59] Enfants qui ne fréquentent pas l'école classique. Plus loin, nous aborderons ce phénomène.

16. Détour local http://detourlocal.com/	Jeune couple belgo-québécois s'étant rencontré sur la route et ayant décidé de parcourir le monde sans itinéraire précis et sans date de retour. Depuis l'arrivée de leur bébé, le couple voyage maintenant en van aménagé. Leur blogue (qui existe depuis 2010) se veut un espace de conseils et d'idées pour des destinations voyages, de même que de réflexions sur leurs expériences vécues. Sur la route, le couple exerce plusieurs petits boulots (*Home Sitting* [60], volontariat, webdesign, etc.).
17. Voyages et vagabondages https://voyagesetvagabondages.com/	Jeune Française, ancienne expatriée et « tour-du-mondiste », devenue en 2014 une nomade digitale. Elle tient un blogue sur le voyage, l'aventure et le nomadisme en solo (surtout en tant que femme). Elle gagne sa vie principalement comme rédactrice, traductrice et correctrice, mais fait également à l'occasion du *Home Sitting*.
18. Famille nomade digitale https://www.famille-nomade-digitale.com/	Famille française (père, mère, garçon adolescent) ayant décidé en 2013 de « changer de vie » en quittant sédentarité et confort matériel. Le blogue discute surtout des réalités de cette transition vers une vie nomade et des moyens de retirer des revenus du Web pour quiconque souhaite devenir nomade digital, mais aussi de destinations à visiter.
19. Vie nomade https://www.vie-nomade.com/	Nomade depuis 2010, cette jeune Suissesse professionnelle du Web présente un blogue sur ses voyages (récits d'expériences, destinations et « bons plans »), sur ses cheminements intérieurs (transformations personnelles) et sur la culture contre-courant comme le voyage lent et les modes de vie

[60] (Ou *House Sitting*). Échange de services qui consiste à « garder » une maison pendant l'absence de son propriétaire. Le gardien bénéficie en retour de l'hébergement. Il existe également la variante *Pet Sitting* qui consiste à garder les animaux du ou de la propriétaire absent·e.

	alternatifs. Elle présente d'ailleurs un guide sur la vie nomade. Note : Le 29 janvier 2019, la blogueuse a annoncé sur sa page Facebook la refonte visuelle de son site. Il est probable que dans cette transformation, du contenu ait été déplacé, auquel cas les lecteurs·trices pourraient un peu piétiner pour retrouver certains extraits cités dans notre thèse. Aussi, le blogue annonce maintnant célébrer aussi, outre le voyage, la croissance personnelle.
20. No-Mad Life https://no-mad-life.com/	Couple de Français (femme/homme) affirmant « nomader » depuis 2016 à bord d'un voilier. Entrepreneurs du Web, ces deux marins offrent des services dans ce domaine en plus de proposer du *coaching* « pour lancer ou booster un projet ». Au-delà de leurs aventures à bord de leur voilier mais aussi sur la terre ferme, leur blogue discute de la vie en tant que nomades digitaux en offrant des trucs et des conseils aux intéressés·es à se lancer dans l'aventure, et qui plus est, à bord d'un voilier. Note : Dans son infolettre du 17 avril 2019, le couple annonce la vente de leur voilier et la réalisation à venir d'un nouveau projet, sans toutefois donner les détails de celui-ci, ni sans préciser si le couple demeurera malgré tout nomade. Le site est toujours en activité, mais il semble se développer davantage vers le coaching (« se lancer dans le Web », « se lancer comme *freelance* », etc.).
21. Planet Nomad https://www.planet-nomad.com/fr/	Couple (homme/homme) de nomades digitaux depuis 2016. L'un est Français et l'autre Brésilien ; ils se sont rencontrés en voyage. Sur leur site, ils discutent bien sûr de destinations mais aussi du passage de la vie sédentaire à la vie nomade (comment devenir libre en adoptant le nomadisme digital). Ils offrent des outils et

	une formation en ce sens, une boutique en ligne avec des articles de voyage, en plus de tenir une agence de communication digitale spécialisée dans le secteur du voyage et des loisirs.
22. Valiz Storiz https://www.valizstoriz.com/	Jeune Française ayant commencé par un voyage en Australie et ayant décidé de quitter pour de bon par la suite son emploi et sa routine quotidienne pour « vivre sa vie de rêves » avec « plus de voyage et de liberté ». Se présentant comme nomade et rédactrice indépendante, elle souhaite aider les autres à se créer une vie de voyages « avec moins de routine et plus d'aventures ». Sur son blogue elle parle de ses voyages et de son mode de vie et propose des formations ou des outils pour devenir à la fois *freelance* et nomade.

Après la présentation de ces néonomades, voyons comment nous effectuerons notre démarche d'analyse.

5.4. Du texte à la vidéo en passant par les images

Notre travail de recherche s'est réalisé selon deux grandes directions. Nous avons en effet analysé à la fois la production scripturale des blogueurs·ses et leur production audiovisuelle. En d'autres mots, nous avons examiné leur production écrite, qu'il s'agisse d'articles, de guides ou de tout autre outil rédigé et publié sur leur blogue, ou encore de toute interaction réalisée avec leur lectorat (se trouvant dans les commentaires que permettent les blogues), de même que leur production photographique ou vidéo dont la diffusion s'est également faite sur leur blogue. Cette dernière précision concernant le lieu de diffusion (le blogue) est importante dans la mesure où nous n'avons pas considéré, pour notre analyse, tout ce qui pouvait être diffusé sur les réseaux sociaux (Facebook, Instagram, Twitter, etc.). Ce choix s'explique essentiellement pour trois raisons que nous allons présenter brièvement ci-dessous.

Les réseaux sociaux représentent à eux seuls un univers particulier qui mérite certainement une problématique et un cadre théorique différents de ce que nous proposons dans cette thèse. Aussi, nous pensons que les réseaux sociaux ne sont pas forcément un espace où les blogueurs·ses proposent toujours du contenu inédit, différent de celui qu'on retrouverait sur leur blogue, mais plutôt un lien, une annonce, une « accroche » pour mener un auditoire vers le site ou le blogue qui demeure la vitrine principale des blogueurs·ses pour diffuser leurs différents contenus. Cette affirmation nous paraît d'autant plus crédible en raison du fait que de plus en plus de blogueurs·ses reconnaissent aujourd'hui que les réseaux sociaux ne sont pas nécessairement les meilleurs moyens pour rejoindre leurs publics, et ceci à cause des algorithmes de ces réseaux qui pratiquent une sélection des publics (que les blogueurs·ses ne peuvent maîtriser). En d'autres mots, les blogueurs·ses ont peu de contrôle sur le « qui voit » leurs publications dans le long fil d'actualités que propose chacun de ces réseaux. Enfin, il nous faut aussi avouer qu'une analyse des réseaux sociaux chez les néonomades aurait apporté une masse d'information supplémentaire certes, mais non nécessaire, vu l'importante quantité d'observations que nous avons pu obtenir par l'analyse des blogues uniquement.

5.4.1. Guide d'observation ou comment donner une direction à nos recherches

Pour réaliser ces analyses, nous avions créé un guide d'observation. Celui-ci avait pour objectif de nous indiquer les grandes lignes de ce qui nous paraissait important d'examiner, tout en ménageant des zones davantage exploratoires ou des pistes plus larges d'interprétation. Ce guide nous a servi pour l'ensemble de nos observations, aussi bien celles du texte que de l'image car l'analyse de notre corpus était comprise comme un tout polymorphe contenant toutes sortes de productions. C'est donc dire que nous n'avions pas prévu fonctionner différemment selon qu'il s'agissait d'un contenu texte ou d'un contenu visuel avec deux grilles différentes, par exemple. En résumé, tout type de production qui nous intéressait dans notre corpus trouvait sa place dans notre guide d'observation que nous allons maintenant définir plus en détail.

Ce guide, construit sous la forme d'une grille, nous a été inspiré par le modèle d'analyse de structure narrative de Labov et Waletzky (1967), hérité lui-même d'une longue tradition remontant à Vladimir Propp et Roman Jakobson. Bien que daté, plusieurs auteurs font état de ce modèle comme l'un des plus influents encore aujourd'hui pour analyser les contenus narratifs de blogues de voyages même si au départ il fut développé pour l'oral (Cortazzi, 2011 ; Banyai et Glover, 2011 ; Tussyadiah et Fesenmaier, 2008 ; Bosangit, McCabe et Hibbert, 2009). Ce modèle propose d'organiser l'information selon six éléments que nous rappelons dans le tableau ci-dessous.

Tableau 5.2.
Modèle structurel de la forme narrative selon Labov et Waletzky (1967)

Résumé (*Abstract*)	Objet de la narration *(Summary of the subject matter)*
Orientation (*Orientation*)	Informations sur le cadre de l'expérience : moment, lieu, situation, participants. *(Information about the setting: time, place, situation, participants)*
Événement ou action perturbatrice (*Complicating action*)	Événements, actions survenant *(What actually happened, what happened next)*
Évaluation (*Evaluation*)	Sens donné aux actions par le narrateur *(What the events mean to the narrator)*
Résolution (*Resolution*)	Comment se termine l'expérience des actions *(How it all ended)*
Épilogue (*Coda*)	Conclure par un retour sur l'expérience *(Returns the perspective to the present)*

Source : Elliot (2005), repris dans Bosangit, McCabe et Hibbert (2009).

Pour Cortazzi, plusieurs blogueurs·ses suivent cette structure narrative à l'écrit, du moins en partie, et peu importe l'ordre puisque les éléments peuvent apparaître selon différentes séquences et combinaisons. En effet, certains éléments peuvent prendre plus d'importance que d'autres dans l'analyse (par exemple, l'Épilogue n'est pas toujours présent et l'Évaluation arrive souvent à la fin, après la Résolution) (Cortazzi, 2011 : 15). Plusieurs blogueurs·ses présentent donc, à l'instar de ce modèle, une Orientation (en fournissant des informations sur les lieux, les moments, les personnes participantes, etc.), racontent à la fois les événements ou les actions vécus (Événements ou actions perturbatrices), les solutions mises de l'avant (Résolution) et le sens donné à leur expérience (Évaluation) (Bosangit, McCabe et Hibbert, 2009 : 68).

Il est toutefois bien clair pour nous que ce modèle représente surtout celui d'un récit d'action. Or, les blogues de néonomades ne sont pas uniquement des récits d'action dans la mesure où ils sont également des espaces de réflexion et qu'ils ne suivent pas systématiquement la logique présentée ci-haut. C'est pourquoi nous avons modifié le modèle de Labov et Waletsky pour construire notre propre guide d'observation. Pour y arriver, voici les modifications que nous avons apportées à la grille d'origine de Labov et Waletsky.

Dans un premier temps, nous avons effectué quelques changements d'organisation et d'attribution. Nous avons supprimé la section Résumé puisque tous nos blogues partagent le même objet, soit le néonomadisme. Ensuite, dans un souci de bonification, nous avons décidé de donner à la catégorie Orientation un champ plus vaste en incluant également tout ce qui peut décrire les blogueurs·ses. Pour une meilleure compréhension, nous avons décidé de joindre les éléments Événements et Résolution ; ceux-ci nous paraissant plus faciles à observer lorsqu'ils sont mis en étroite relation. Par la même occasion, cette section a pris le nouveau nom de Trajectoire et déroulement que nous trouvions plus opportun en référant moins à un récit d'action uniquement. En effet, dans la trajectoire et le déroulement se trouvent aussi pour nous toutes les réflexions des néonomades concernant leurs différents moments de vie (choix de l'itinéraire, mode de déplacement, travail, vie intime, etc.). C'est d'ailleurs par ces différents

moments de vie que se distingue la section Trajectoire et déroulement de la section Évaluation, laquelle concerne plutôt l'expérience globale des néonomades.

Dans un second temps, nous avons ajouté à notre grille une dimension sociale. Absente chez Labov et Waletzky, elle a toutefois été développée par Mishler (1995), et davantage par Bosangit, McCabe et Hibbert (2009), trois chercheurs pour qui cette dimension était nécessaire pour mieux correspondre à la réalité des blogues qui s'inscrivent dans un contexte à la fois institutionnel et interactionnel dans leur manière d'être produit, animé, réfléchi, raconté et partagé. Nous avons donc organisé cette dimension sociale en deux catégories : un contexte institutionnel d'une part, et un contexte interactionnel, d'autre part.

L'interaction entre les blogueurs·ses et leur auditoire est chose courante ; la technologie permettant entre autres aux lecteurs·lectrices de commenter les blogues qui les intéressent, d'interagir avec les blogueurs·ses. Dans cette perspective, nous nous inscrivons dans la même lignée que Francis (2014) qui considère le caractère dialogique du blogue en étudiant, en plus de l'ensemble des messages (composés d'écrits et d'images) des blogueurs·ses, les échanges entre ceux ou celles-ci et leurs différents publics. C'est ici l'importance du rapport avec l'autre comme lecteur·trice.

Quant au contexte institutionnel, il s'observe de manière générale par les visions sociales, politiques ou culturelles des blogueurs·ses. En d'autres mots, ces néonomades ne font pas que s'adonner à la description d'attractions touristiques, par exemple, mais cherchent aussi à révéler le monde, ou leur vision du monde (Bosangit, McCabe et Hibbert, 2009 : 66). C'est donc le rapport aux différentes institutions qui compte ici, et il peut aussi bien s'agir des représentations ou rapports exprimés par les nénomades sur la famille, le genre, le travail, le système économique, pour ne prendre que ces quelques exemples. Ce type de contexte prend également en considération une partie des dispositifs sociotechniques (diffuseurs, réseaux, plateformes d'hébergement, etc.) comme des influenceurs. En effet, ces différents dispositifs peuvent donner lieu à certaines règles ou contraintes dans l'activité du *blogging*.

Le prochain tableau (5.3.) présente le cadre sommaire qui a été utilisé pour analyser notre corpus, adapté à partir du modèle structurel de la forme narrative de Labov et Waletsky (1967) et de la dimension sociale de Mishler (1995) et Bosangit, McCabe et Hibbert (2009). C'est notre dernière étape avant de passer à la suivante qui consistera à discuter de notre travail d'analyse et d'observation fait sur notre corpus.

Tableau 5.3.
Cadre des observations ayant servi à l'analyse du corpus

Éléments du modèle de structure narrative [61] (Labov et Waletzky, 1967)	Informations et observations à récolter sur les blogues du corpus
Orientation	- Titre et auteur·trice du blogue, genre et type de néonomade (solo, couple, famille). - Présentation de soi : comment se décrit le·la blogueur·se et quelles sont ses motivations. - Type de blogue : amateur ou professionnel ; présence et type de partenariats commerciaux ; activités de vente ; style d'écriture. - Rubriques mises de l'avant (organisation du blogue). - Outils de communication et réseautage (présence et représentation de la photographie, de la vidéo, de la baladodiffusion (*podcast*) etc.; présence sur les réseaux sociaux [62]). - Moment, fréquence et lieu de publication.
Trajectoire et déroulement	Événements, actions ou réflexions des néonomades selon les moments de vie suivants : - Itinéraire et déplacement : choix et représentation des destinations, type de circuit, niveau d'organisation, place laissée à l'improvisation, moyens de locomotion, contenu transporté. - Travail : type de travail occupé, place du travail dans l'expérience néonomade, carrière et nomadisme. - Vie intime : vie personnelle et amoureuse, création d'un chez-soi. - Implication citoyenne, appartenance au territoire et relations avec les autres ou à l'altérité (aussi bien avec les autres néonomades ou voyageurs·ses rencontrés·es qu'avec les « locaux » [63]). - Utilisation des technologies : rapport et type d'utilisation, dilemme du nomade : connexion *vs* déconnexion.
Évaluation	- Sens donnés au voyage et à la mobilité géographique, au statut de néonomade, à l'expérience comme telle du néonomadisme (incluant, s'il y a lieu, l'expérience du travail sur la route). - Interprétation et expérience des différents espaces : physiques, virtuels, publics, privés, etc. - Rapport au temps, influence (vivre dans l'urgence ?). - Métamorphose du ou de la blogueur·se nomade ? Un nouveau soi ?
Épilogue	- Après-voyage ou avenir envisagé ?
Notes sur Contexte institutionnel (Bosangit, McCabe et Hibbert, 2009 ; Mishler, 1995)	

[61] Comme indiqué précédemment, certains de ceux-ci ont été modifiés pour répondre à nos besoins d'analyse.

[62] Comme discuté, également précédemment, nous n'analysons pas les productions diffusées sur les réseaux sociaux, mais nous souhaitons tout de même savoir si les blogueurs·ses y sont présents·es.

[63] À titre de rappel, il s'agit d'une expression usuelle pour parler des habitants d'un territoire.

Notes sur le contexte interactionnel (Bosangit, McCabe et Hibbert, 2009 ; Mishler, 1995)	
Autres observations Commentaires Points saillants	

PARTIE 2

LONGUE VUE SUR LE NÉONOMADISME

Cette partie est le cœur de notre travail empirique. Il s'agira d'exposer ici le fruit de nos observations effectuées sur notre corpus. Pour ce faire, nous procéderons selon deux grandes catégories d'observations.

Nous commencerons par présenter les observations qui concernent l'exercice de production comme tel du contenu scriptural et audiovisuel des néonomades. Nous verrons alors quelles sont les caractéristiques saillantes des blogues considérés d'abord sous l'angle de l'outil de communication. Autrement dit, ce sera le moment de mieux situer le support sur lequel s'exprime la vie des néonomades.

Ensuite, et ce sera notre section la plus importante, nous verrons ce qui ressort plus précisément de ces productions, ce qui s'écrit ou se montre sur différents sujets qui nous permettront de mieux arriver à notre objectif de connaître les représentations, le sens et les pratiques de ce néonomadisme qui nous intéresse.

En somme, c'est un peu le contenant et le contenu qui trouveront place respectivement dans cette importante partie.

CHAPITRE 6

L'ORGANISATION DES BLOGUES DE NÉONOMADES : UN APERÇU DE LA STRUCTURE

Ce n'était pas tellement une surprise car plusieurs auteurs·trices, dont Deseilligny (2008, 2009, 2011), avaient déjà souligné l'aspect chassé-croisé d'écritures que sont les blogues de voyages, en ce sens où ceux-ci sont à la fois des guides et récits de voyage, des relations épistolaires et des journaux intimes. Nous aimerions toutefois aller plus loin dans ces observations que nous constatons également du côté des blogues de néonomades – qui sont aussi, en partie, des blogues de voyages – en ajoutant d'autres éléments qui les définissent. Nous avons en effet noté que l'ensemble des blogues de néonomades étudiés semblaient mettre également de l'avant une fonction de *coaching* pour accompagner les lecteurs·trices dans leur vie de voyageurs·ses, mais aussi et surtout dans leur vie en général, comme si les blogueurs·ses pouvaient les guider vers une vie plus épanouie. Les blogues de notre corpus nous ont paru à plusieurs reprises construits, à divers degrés bien sûr, comme des discours de développement personnel. Avant d'aller plus loin, soulignons sommairement, pour les besoins de notre thèse, que ces discours (qui peuvent aussi prendre le nom de croissance personnelle) tendent à promouvoir l'auto-détermination et l'amélioration des individus. Ces discours gagneraient en popularité : « selon les professionnels du secteur du livre, le marché du développement personnel est l'un des plus porteurs » (Marquis, 2014 : 2). Leur montée en importance va de pair avec l'industrie du bonheur qui s'est surtout mise en place à la fin des années 1990 avec le développement, aux États-Unis, de la psychologie positive. Cette dernière, qui reçoit son lot de critiques (postulats sans fondement, simplifications théoriques, concepts tautologiques, généralisations ethnocentriques et abusives, manque de rigueur méthodologique, visées mercantiles), focalise sur l'idée que le bonheur s'acquiert à la condition d'adopter un regard positif sur soi en développant des sentiments et des attitudes optimistes, et au contraire, de gérer, voire nier ou refuser, toutes pensées défaitistes qui pourraient empêcher les individus à

atteindre leur potentiel maximal (Cabanas et Illouz, 2018). En définitive, cette « science du bonheur » serait simplement une affaire de choix et d'efforts où les différentes circonstances de vie et influences structurelles n'auraient aucune incidence.

Pour revenir à nos néonomades, poursuivons en disant qu'ils ou qu'elles ne feraient plus que se dévoiler comme ils·elles le feraient par exemple dans un journal intime pour dire comment ils·elles se sont perdus·es et retrouvés·es, les néonomades conduiraient aussi leur public vers le chemin du bonheur et de l'épanouissement personnel. Cette entrée du *coach* n'est pas réservée à l'univers néonomade ou du voyage ; on sait que le vaste champ du développement personnel mais aussi professionnel ou des affaires en compte abondamment. Les *coachs*, et nous le verrons plus loin, cadrent parfaitement avec la « cité par projets » de Boltanski et Chiapello (1999) ou encore avec cette « société du développement personnel » de Marquis (2014) où ils ne sont pas ceux qui dirigent mais qui éveillent et qui accompagnent.

Nous aurons l'occasion de traiter abondamment de ce thème au cours de notre thèse, et davantage lorsque nous discuterons de la transformation de soi chez les néonomades, mais présentons tout de même ici un exemple révélateur, provenant de Moroccan Nomad, pour illustrer l'esprit *coaching* ou de « guide vers les lumières » des blogueurs·ses néonomades.

> Se vider pour pouvoir se remplir
> Le voyage nous plonge de facto dans du nouveau et on veut s'en remplir, mais alors lorsque notre coupe est pleine, elle se verra dans l'obligation de se vider d'abord avant de pouvoir se remplir de nouveau. N'attendez pas un voyage pour commencer à vous vider, ne perdez pas de temps, surtout celui d'un voyage. Faites le maintenant.
>
> Ca serait bien dommage en effet de se retrouver dans des expériences enrichissantes sans pouvoir s'en remplir l'esprit car on est occupé à le vider des résidus du passé.
>
> Se vider pour pouvoir se remplir est un acte de tous les jours, de tous les instants. C'est comme lorsque un sentier se rempli de feuilles mortes, il faut le nettoyer tout le temps, on passe alors de moins en moins de temps à le vider. Il reste alors toujours clair pour accueil de nouvelles feuilles et ne devient jamais impraticable.
> […]
> Ecouter, s'écouter
> Notre Soi nous parle constamment, à travers notre corps, notre intuition, notre coeur ou un message délivré par l'univers sous la forme d'une rencontre.

> Pendant un voyage, nous avons une immense longueur d'avance sur notre propre mental, on sort, quelque pars et malgré lui, de son emprise sur nous, sa volonté de vouloir tout contrôler ; nos gestes et faits, nos pensées.
>
> Profitez de cette aubaine et créez en vous plus d'espace pour vous écouter et écouter l'univers entrain de vous parler. Quand vous vous sentez fatigué c'est que le corps est entrain de vous livrer un message important, écoutez le et posez vous. Il ne sert à rien de retarder le moment d'acceptation du message en accourant vers une nouvelle activité, qui n'est réellement qu'une distraction. Le corps continuera à vous présenter le message encore et toujours, tant que vous refusez de l'écouter.
>
> Il en va de même de vos émotions, de votre coeur et de l'univers en lui. Si vous avez le blues, vivez le, dans l'acceptation et l'amour pour vous-même. Il ne vous lâchera pas dans une visite à un musée ou une soirée arrosée.
>
> Ecoutez et faites confiance au messager et au message, rien n'arrive pas hasard, et le moment de l'acceptation est en réalité le moment de votre libération [64].
> (Moroccan Nomad, 11 juin 2016, En vacances ou pour une longue durée, comment préparer son voyage autrement)

Aussi, et ce ne fut pas une observation mineure, plusieurs blogues de notre corpus nous ont paru comme de véritables espaces marketing. Tous les néonomades n'ont pas le désir de rentabiliser leur expérience, ou de partir de celle-ci pour en retirer des revenus, mais pour ceux·celles qui souhaitent mettre à profit les différents apprentissages ou encore les habiletés acquises dans le cadre de leur nouvelle vie, il n'y a aucune retenue pour mettre en marché cette vie nomade. Cette observation trouve d'ailleurs une certaine résonnance avec la précédente puisqu'il y a dans la psychologie positive « un ego heureux à vendre » (Cabanas et Illouz, 2018 : 149) qui alimente l'industrie du bonheur et du développement personnel, friande d'histoires de réussites personnelles et d'humains authentiques. Le sentiment d'avoir réussi sa vie par le choix d'une vie nomade et l'authenticité d'*être qui je suis vraiment* sont des caractéristiques marquées dans les productions néonomades. Avant de les examiner davantage au point suivant, nous présentons ici un aperçu de l'aspect marketing des productions étudiées

[64] L'extrait a été recopié tel quel (incluant les nombreuses fautes de français). Nous prenons le temps de le préciser en note de bas de page plutôt que d'alourdir l'extrait par de nombreux [*sic*]. Aussi, et dans un autre ordre, voici comment il faut comprendre les sources des extraits présentés dans cette thèse : le nom du blogue, la date de l'article, le titre de l'article (ou encore la section du blogue où l'on peut trouver l'objet en question). Lorsqu'il n'y a pas de date, il sera indiqué s.d.

avec la mise en marché de cette vie heureuse que semble être pour plusieurs la vie néonomade (figure 6.1.).

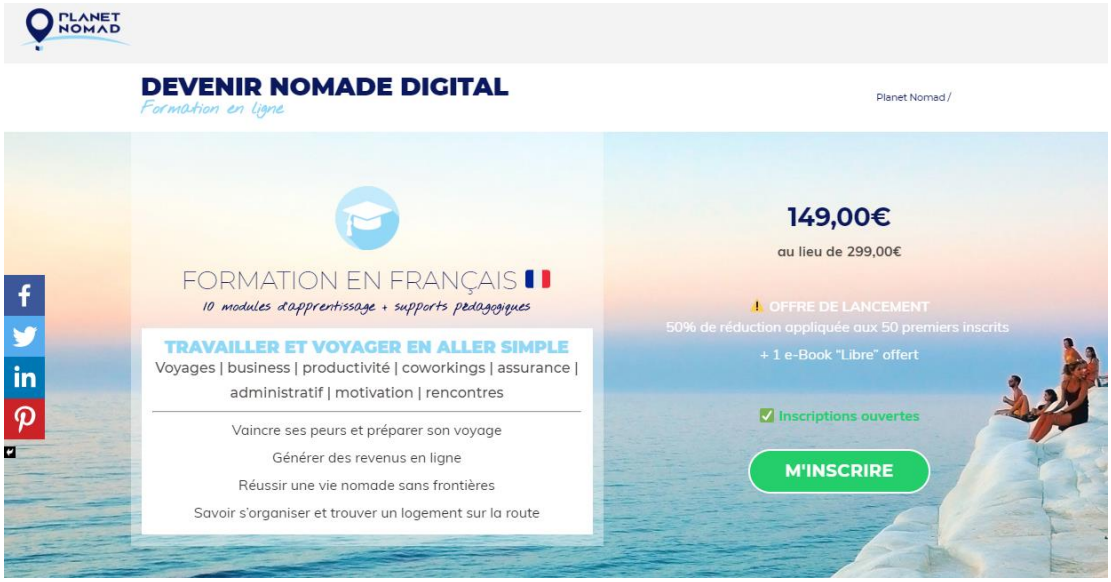


Figure 6.1. La formation de Planet Nomad pour devenir nomade digital (Planet Nomad, s.d., Formation)

Pour aller avec ces observations, nous jugeons aussi significatif de dire que de manière générale, les blogues analysés « font professionnels », au sens où leurs auteurs·trices semblent maîtriser ou du moins utiliser avec une relative aisance les différents outils technologiques qui leur permettent d'écrire, de photographier, de filmer ou d'enregistrer. Évidemment, tous·toutes les néonomades n'ont pas les mêmes habiletés, mais il reste que bien souvent on a affaire à des propositions de contenus que nous pourrions qualifier « d'efficaces » dans la mesure où l'on suit et comprend le parcours de chacun·e sans anicroche. Les moins doués·es, qui ne se formalisent jamais de cet état pour produire quand même beaucoup de contenu, nous paraissent minoritaires dans notre corpus [65].

[65] À titre de rappel, nous n'avons pas fait le choix de retenir uniquement les blogues qui « font professionnels », mais il semblerait que ceux-ci soient plus importants, en termes de nombre, dans tout le ciel des blogues de néonomades. Nous pourrons voir un peu pourquoi lorsque nous aborderons la section sur le travail et le revenu des néonomades, un travail et un revenu d'ailleurs conditionnés, dans bien des cas, par cet aspect crédible ou professionnel du néonomade.

Comme nous l'avons déjà annoncé, notre thèse ne porte pas tant sur les écritures numériques que sur le sens et les représentations d'un néonomadisme. Par conséquent, nous n'avons pas besoin de discourir longuement sur le mode de production des textes, mais pouvons néanmoins souligner à quel point les blogues de néonomades font partie de ces univers « d'édition sans éditeurs » (Poirier et Genêt, 2014 : 17) où le travail de légitimation et de révision ne se fait plus par un œil extérieur aux blogueurs·ses – en l'occurrence par un éditeur – mais par les blogueurs·ses eux ou elles-mêmes. Par conséquent, ce ne sont pas des textes qui sont toujours sans faute ou dans un français impeccable (encore que ce travail est davantage l'affaire d'un réviseur linguistique que d'un éditeur).

Malgré tout, les textes nous sont parus dans l'ensemble « efficaces » pour utiliser une fois de plus cet adjectif qui sonne un peu marketing, en ce sens où l'on comprenait généralement bien ce que les néonomades avaient à dire. Certains néonomades se démarquaient tout de même par un français sans bavure, mais aussi et surtout par leur style, littéraire ou poétique à souhait ; ils·elles rendaient ainsi la lecture encore plus agréable. Par ailleurs, peu importe la qualité des textes, nous avons rarement senti que ces derniers avaient été écrits dans la plus complète spontanéité ; nous pressentions la démarche de réflexion dans l'ensemble des productions scripturales des néonomades. Nous pourrons le constater au chapitre suivant avec les différents contenus produits.

Bien que la plume et le style soient différents d'un·e néonomade à un·e autre, deux grandes tendances dans la pratique d'écriture sont clairement ressorties de nos observations, à savoir qu'une majorité de blogueurs·ses ont recours :

- À la citation provenant de personnages célèbres, pour donner de la crédibilité et de l'intérêt à leur texte. Les citations peuvent évoquer le voyage, certes, mais aussi la possibilité de créer sa vie comme on l'entend ou de croire à la réalisation de ses rêves. Rares sont les nomades qui ne recourent pas à cette technique, qui bien souvent s'accompagne d'une photo, avec le regard pointé vers l'horizon, car c'est par là que tout semble se passer (figure 6.2.).

Figure 6.2. La citation dans les blogues de néonomades (Voyages et vagabondages, 12 avril 2018, Rétrospective, leçons et réflexions après 7 ans de blog voyage et 12 ans de blogging)

- À la méthode qui consiste à proposer un plan ou une liste de 3, 5, 8, 10 (ou plus encore) suggestions, étapes, conseils, clés, astuces, etc., à suivre pour assurer son succès ou son bonheur ou tout à la fois. Il y a des masses d'exemples pour illustrer cette méthode d'écriture et de structure de la pensée très populaire dans les discours néonomades. En voici une infime parcelle :

Mes 10 astuces pour apprendre une langue rapidement (Valiz Storiz, s.d.)
Les 8 étapes pour sortir de sa zone de confort (Chemins nomades, s.d.)
Top 10 des jobs pour nomade digital (Famille nomade digitale, s.d.)
14 façons pour économiser de l'argent en voyage (Nomad Junkies, 10 février 2017)
10 conseils-clés pour réussir votre voyage au Brésil (Moroccan Nomad, 27 mai 2016)

Si l'on regarde maintenant du côté de la structure des blogues, nous remarquons qu'ils partagent habituellement un même squelette, que nous pourrions résumer de la manière suivante [66] :

- Une section de type « Avant-propos » ou « Qui suis-je ? » pour se présenter, se décrire, parler de ses motivations.
- Une section de type « Destinations » ou « Pays visités » pour présenter ses différents parcours géographiques, en y insérant les « bons plans » (les bonnes adresses) préparés par les néonomades.
- Une section de type « Vie nomade » ou « Réflexions » où les néonomades réfléchissent sur eux·elles, sur leur expérience en tant que nomade ou sur l'expérience de la vie en général, sur ce qu'ils·elles ont accompli jusqu'à maintenant.
- Une section de type « Conseils » (qui peut parfois s'accrocher à la section « Vie nomade ») où les néonomades donnent des trucs, font des recommandations, émettent des avis sur des sujets pratiques afin de faciliter la vie des nomades ou des voyageurs·ses. Bien que ces conseils soient diversifiés, beaucoup sont liés au travail numérique et au télétravail.
- Une section de type « Contacts » ou « Faire affaire avec moi » où les néonomades présentent leurs services (généralement dans le domaine du Web ou de la rédaction) pour d'éventuels clients. Il peut aussi y avoir, pas très loin de cette section, une « Boutique » où les néonomades exposent des produits à vendre (livres, formations, articles de voyage pour lesquels les néonomades se font les intermédiaires de vente en menant les lecteurs·trices intéressés·es vers les marchands concernés).
- Une section de type « Mentions légales » où les néonomades parlent d'ententes et de responsabilités avec leurs clients (des annonceurs, par exemple), mais aussi avec leur lectorat (lorsque les néonomades affirment conserver l'indépendance de leurs opinions, par exemple). C'est aussi là que les néonomades rappellent à leurs publics qu'ils ne peuvent utiliser leur matériel (photos, vidéos, textes) sans leur approbation ou sans citer la source (en l'occurrence le blogue du ou de la néonomade concerné·e).

[66] Bien sûr, des variantes et des sous-objets (sous-sections) existent d'un blogue à un autre, et les titres des sections ne sont pas commus à tous ; il s'agit ici de montrer un modèle général.

Pour terminer ce chapitre où nous voulions décrire les grandes lignes de construction à partir desquelles se constituaient les blogues de notre corpus, nous aimerions indiquer notre surprise à l'effet qu'un grand nombre de productions analysées n'étaient pas datées. Désir d'être intemporel ou de toujours rester d'actualité ? Quoi qu'il en soit, c'est une différence de pratique avec l'écriture d'un carnet de voyage (papier) qui envisage l'inscription de la date comme une partie du « rituel d'amorçage de l'écriture » pour « ouvrir l'écriture à la description des épisodes quotidiens » (Courant, 2012 : 85).

Il nous est tout de même apparu que les blogues analysés étaient généralement tenus à jour dans la mesure où, à chaque visite pendant notre période d'analyse, nous trouvions souvent du nouveau contenu. Conséquemment, nous avions aussi l'impression, au final, que datés ou non, les contenus étaient toujours produits « à chaud », soit peu de temps après les expériences d'activités ou de réflexion des néonomades. Nous avons peu observé de contenus produits à la suite d'un très long délai, sans doute parce qu'une majorité de blogueurs·ses se soucie de l'accroissement et de la fidélisation de leur lectorat et que ces objectifs passent inévitablement par la production régulière de contenu. Cela ne signifie pas que les néonomades ne s'autorisent pas de pause ou de délai de réponse dans l'interaction avec les lecteurs·trices – les néonomades peuvent rester tributaires de contraintes technologiques, après tout. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de voir plus loin comment une connexion Internet rapide et sans interruption devient un impératif non négociable dans le parcours des néonomades.

Enfin, nous trouvons important de signaler également que, de manière générale, les productions des néonomades traitaient aussi bien de « l'avant » que du « pendant ». En d'autres mots, les récits abordaient à la fois les périodes qui ont précédé le grand départ (pour discuter de la préparation logisitique ou de l'état d'esprit à cultiver, par exemple) que les périodes du nomadisme comme tel, soit une fois les néonomades lancés·es sur la route.

CHAPITRE 7

CE QU'EXPRIMENT LES BLOGUES DE NÉONOMADES

Nous allons entamer la partie la plus dense, émanant de notre travail empirique. Nous y verrons, pour chacun de nos thèmes compris dans notre grille d'analyse, comment les productions des néonomades s'expriment par rapport à ceux-ci, comment les néonomades font ressortir ces thèmes dans leur contenu (articles, photos, vidéos). Nous y verrons du même coup à quel point ces productions sont riches de sens, de représentations et de pratiques. Juste pour cela, c'est pour nous une première réussite qui confirme la raison d'être d'un tel sujet de recherche.

7.1. De l'art et la manière de se présenter

Nous observerons dans cette section un ensemble diversifié de caractéristiques, de techniques et d'attributs qui servent aux néonomades dans leur présentation de soi. Nous ferons aussi un détour par le romantisme pour comprendre comment ce mouvement du 19e siècle n'est pas loin, au contraire, de nos néonomades hypermodernes.

Dans leurs discours, tous les néonomades ne se présentent bien sûr pas selon un même et unique modèle. Il n'y a pas des néonomades identiques mais des néonomades uniques, cela va de soi, et ce, même si au départ ils·elles semblent tous·tes provenir de la même filière. En effet, dans la majeure partie des cas, les néonomades font partie de « ceux·celles qui ont tout plaqué » (un peu comme le suggère la figure 7.1.). Un grand nombre de discours analysés font état de ce geste spectaculaire où l'on abandonne une vie considérée comme relativement stable (emploi,

maison, appartement, confort matériel, etc.) pour une vie de bohême sur la route [67]. Nous en donnons quelques exemples :

> Nous avons tout laissé derrière nous pour entamer une quête de liberté qui nous mènera aux quatre coins du monde. Nous avons vendu tout ce que nous possédons (ou presque), nous avons laissé notre ancienne vie derrière nous et nous sommes lancés dans une aventure où nous ferons la découverte de gens merveilleux, de nouvelles cultures et de certains des plus beaux endroits de notre Terre. Nous vivons à temps plein dans un véhicule récréatif et nous sommes, comme on nous appelle dans le milieu, des « full timers ». Nous partageons notre quotidien de nomade au moyen de vidéos et d'articles publiés sur notre blogue et sur nos réseaux sociaux. À travers nos histoires personnelles touchantes et uniques, nous voulons faire la démonstration qu'il est possible de changer sa vie et de partir à l'aventure en famille.
> (1 Famille/1000 aventures, s.d., A propos)

> Salut ! Nous c'est Fabienne et Benoit, les 2 petits suisses auteurs de ce blog voyage. Un beau jour, nous avons tout plaqué pour réaliser nos rêves de Tour du monde. Ce voyage de 19 mois aura à jamais changé notre vie ! Tant et si bien que 18 mois après notre retour, nous avons à nouveau démissionné pour adopter un mode de vie nomade.
> (Novo-monde, s.d., Accueil)

> Bonjour et bienvenue ! Mon nom est Corinne et je suis la plume et l'objectif derrière Vie Nomade. En 2008 j'ai décidé que ma vie devait changer, et vite. Il me fallait du mouvement, de l'inspiration, du changement. Le voyage a été la réponse la plus simple et la plus évidente. J'ai donc pris du temps pour me défaire de tout ce qui m'ancrait sur place et en 2010 sans domicile fixe, je suis devenue nomade, avec 3000€, 14kg sur mon dos et un billet d'aller sans retour en poche pour l'Asie.
> (Vie nomade, 13 mai 2009, Le projet)

[67] Dans nos observations, nous utilisons la route au sens large ; au-delà des néonomades qui voyagent en véhicule motorisé, nous incluons également les néonomades qui voyagent à pied, en bateau, par avion, etc.

Figure 7.1. *Quit your day job*
(Nomad Junkies, s.d., L'histoire de Nomad Junkies)

Dans la présentation générique des néonomades, nous avons également remarqué une tendance intéressante où l'on cherche à s'exposer selon deux grandes catégories : en tant que voyageurs·ses avant tout, ou en tant que travailleurs·ses indépendants·es et mobiles avant tout.

Ainsi, plusieurs néonomades se présentent en premier lieu comme des voyageurs·ses et semblent se percevoir par conséquent un peu comme des aventuriers·ères ou des globetrotteurs·ses, à l'instard de Ryan du blogue Le Sac à dos, où l'on imagine le blogueur n'avoir peur de rien, surtout pas du risque (figure 7.2.), ou encore d'Astrid de Histoires de tongs, l'aventurière auto-stoppeuse (figure 7.3.). Chez ces néonomades, le contenu de leur blogue sera surtout organisé autour de destinations et de réflexions sur la vie nomade.

Figure 7.2. Le néonomade globetrotteur (Le Sac à dos, s.d., Accueil)

Ancienne travailleuse sociale auprès d'adolescents immigrés en France, j'ai aussi **créé une association de solidarité internationale**, faite par les jeunes, et pour les jeunes : Graines de sourire.

Sur la route, j'ai appris à me recentrer sur l'essentiel, et je vis au jour le jour. Grandie par cette nouvelle liberté, je me suis séparée de tout superflu. **Utilisant pas ou peu d'argent**, je poursuis mon apprentissage de la vie nomade, et je **développe des techniques d'adaptation tant urbaines que sauvages**. Il faut dire que mes seize ans de scoutisme m'auront appris les bases de la débrouillardise.

Enfin, il m'est important de prendre mon temps, et **je me déplace lentement**. J'ai fini par comprendre qu'à vouloir tout découvrir, on ne voit finalement plus rien. De l'auto-stop au **bateau-stop**, je viens de passer les quatre dernières années à conjuguer l'utile aux rencontres, laissant ainsi une grande place à l'aléatoire, et **remettant bien souvent mon itinéraire entre les mains du monde.**

Figure 7.3. La néonomade aventurière (Histoire de tongs, s.d., A propos)

D’autres néonomades se présenteront d’abord comme des nomades digitaux, des *digital nomads* ou des nomades numériques pour ainsi afficher leur côté entrepreneur, leur côté « affaires », plus que leur côté « grand voyageur ». Chez ces néonomades, bien que le voyage fasse aussi partie de leur vie, ils·elles mettront beaucoup en lumière la dimension « travail » en y tenant des rubriques sur la vie des nomades numériques : trouver des clients, tester des outils de travail collaboratif, assurer la sécurité de ses données lorsqu’on est sur la route, etc. Digital Nomad (figure 7.4.) et Kalagan (figure 7.5.) sont des fidèles représentants de cette catégorie.

Figure 7.4. Le *Digital Nomad* (Digital Nomad, Alternative Lifestyle Design, s.d., Accueil)

Figure 7.5. Le nomade digital (Kalagan, s.d., Accueil)

Mais soyons clairs : peu importe la grande catégorie dans laquelle chacun·ne peut se retrouver – les entre-deux sont également bien sûr possibles – les blogueurs·ses de notre corpus demeurent toujours des voyageurs·ses à temps plein et se considèrent tous et toutes par conséquent comme des nomades. Aucun·e n'emploie cependant le terme de néonomade [68], c'est plutôt celui de « nomade numérique » (ou « nomade digital » ou encore son pendant anglais, « *digital nomad* ») qui est utilisé dans les discours lorsque le ou la néonomade veut montrer qu'il·elle est au fait des transformations du monde contemporain qui poussent à de nouvelles formes de mobilités mais aussi du travail, comme l'illustre cet extrait :

> Depuis quelques années, un vent de liberté souffle sur le monde du travail. La technologie a impulsé la mobilité et permis la naissance du nomadisme [digital]. Aujourd'hui, il existe des bars, des logements et même des croisières pour digital nomad [*sic*]. Alors partons ensemble à la découverte de ce mouvement qui est en train de bouleverser la vie professionnelle et personnelle d'une population grandissante. […] C'est finalement un choix de style de vie rendu possible du fait de l'évolution des pratiques et des outils de travail. La technologie est cruciale pour la naissance de ce mouvement, et c'est difficile de s'imaginer comment cela aurait été possible il y a encore dix ans. Le digital nomad, c'est une personne qui utilise la technologie pour se libérer des contraintes et travaille à distance pour adapter un style de vie totalement mobile.
> (Planet Nomad, 9 mars 2018, Digital nomad : 8 raisons pour prendre sa liberté)

Par ailleurs, nous trouvons important de signaler que plusieurs néonomades expriment aussi que le terme, au final, importe peu, que chacun·e peut donner sa définition du nomadisme, qu'il·elle peut pratiquer le nomadisme de son choix, car l'important ne se trouve pas dans le titre ou l'étiquette. Deux exemples :

[68] Nous maintenons néanmoins ce terme car il représente pour nous cette nouvelle forme de nomadisme qui va au-delà du nomadisme numérique dans la mesure où tous·toutes ne travaillent pas à partir du Web et parce qu'il comprend aussi d'autres aspects comme le fait d'être un nomadisme pleinement volontaire, organisé autour de l'agrément.

> Sachez qu'il n'y a pas qu'une seule forme de nomadisme : j'ai rencontré des digital nomads qui sont toujours sur les routes, d'autres, plutôt comme moi, aiment rester plusieurs semaines voire plusieurs mois aux mêmes endroits. D'autres ont des modes de vies [*sic*] qui s'apparentent plutôt à ceux des expatriés. Vous pouvez devenir le digital nomad que vous voulez…
> (Kalagan, 9 février 2011, Kalagan, Le digital nomad)

> Depuis que j'ai décidé de plaquer mon CDI français, il y a 2 ans et demi, je suis passée de « mais je suis quoi en fait ? » à « pourquoi faut-il toujours se mettre dans des cases et se coller des étiquettes ? ». C'est humain, je crois, de vouloir se revendiquer quelque chose [*sic*] (j'arrête avant de partir sur une analyse sociologique). Nomade, digitale, indépendante, SDF … ? Peu importe, je veux juste vivre où je veux et quand je veux. Prolonger le voyage indéfiniment, plus ou moins vite, en travaillant ici et là parce que l'argent ne tombe pas du ciel ni du compte en banque de mes parents, et que si je foire mon freelance, bah c'est à moi de trouver des solutions. Parce qu'en fait je m'en fiche de savoir « ce que je suis » TOUT ÇA POUR ÇA ! Je vous ai pondu 1186 mots pour en conclure que je n'aimais pas les étiquettes.
> (Voyage Roadtrip, s.d., Nomade digital *vs* location independent)

Et qui plus est, les néonomades peuvent l'être *moins* ou *plus* selon les périodes, mais toujours rester nomades au fond d'eux·elles, car la revendication de ce statut reste une affaire de cœur et d'âme, si l'on se fie au discours des Six nomades :

> Nomades ou pas ?
> On m'a dit dans les derniers mois que nous allions devoir changer de nom. La raison ? Nous n'étions plus de vrais nomades ! Pour de vrai là ? Vous le pensez vraiment ?
>
> Je suis d'accord pour admettre que nous ne sommes plus tout à fait « fulltimer ». Quoi que si nous avions loué une maison, nous pourrions le dire, mais que comme nous avons acheté un monde à nous ça nous devient interdit. Je n'ai pas vraiment envie d'argumenter alors on vous le concède : On est des « halftimer ».
>
> Mais nous ne sommes plus des nomades ?
>
> Selon le Petit Larousse, voici la définition d'un nomade, et à l'inverse celle de sédentaire…
> […]
> Changer d'emploi presque chaque année selon ce qui se présente et voyager six mois (Ou plus) par année me semble une bonne explication et ne peut assurément pas s'appliquer aux sédentaires. Alors... Que ce soit dit : « On est des nomades ».
>
> Est-il nécessaire de se catégoriser, se cataloguer, se définir ?
> Pourrait-on seulement s'adapter, se modifier, changer ?
> Pourrions-nous n'être que réel, vrai et en vivre ?

> Il y avait peut-être un peu d'envie ? Un brin de jalousie ? Je ne saurais le dire et je ne m'avancerai pas dans le jugement. Nous n'avions pas à nous justifier sauf que j'avais envie de le dire.
> […]
> On est six nomades qui « nomadent » moins loin et moins longtemps ! Mais un nomade, ça le reste dans le cœur, dans l'âme et pour toujours.
> (Six nomades, 10 janvier 2018, Nomades ou pas ?)

Toujours au rayon des étiquettes (à prendre ou à laisser), il y en a une dont les néonomades souhaitent ardemment se distancer ou ne jamais porter : celle du vacancier. L'ensemble des discours étudiés cherche à témoigner de cette fausse réalité du nomade numérique qui travaille sur la plage, et ce, même s'il existe quelques exemples, ici et là, de blogueurs·ses qui aiment contribuer à faire croire un peu l'inverse (figure 7.6.). Annie Anywhere résume bien ce que l'ensemble des discours expriment par rapport à ce cliché.

> Loin des vacances perpétuelles
> Bien que les photos d'ordinateurs portables sur la plage ou dans un hamac pullulent sur les réseaux sociaux et fassent rêver les nomades en devenir, détromper-vous. Le mode de vie de nomade digitale [*sic*] est loin d'être des vacances.
>
> Travailler sur la plage en plein soleil ? Une belle façon de faire surchauffer votre laptop, sans compter que vous ne verrez absolument rien sur votre écran. Je vous donne 15 minutes avant d'aller vous réfugier dans votre hôtel.
>
> Et le hamac ? Bonne chance avec les crampes dans les épaules à tapper sur votre clavier coincé comme une sardine.
>
> Adopter ce mode de vie, c'est accepter de consacrer une grande partie de son temps à chasser le wifi et à se discipliner à travailler alors qu'il y a des tonnes de lieux nouveaux à découvrir et d'invitations à aller prendre un verre.
> (Annie anywhere, s.d., Pourquoi je suis devenue nomade ou presque…)

Technomade ou nomade digital : choisissez parmi 74 métiers

Posté par **Kalagan** | Dernière mise à jour : 2 décembre 2014 | Entrepreneuriat, Travailler à l'étranger, Vivre à l'étranger, Voyage

Voici un de mes tout premiers articles, basé sur un sondage réalisé en juillet 2009 par Corbett Barr, digital nomad avant l'heure et blogueur américain. Il y interroge 94 technomades « établis » et liste à travers les résultats **74 métiers pour lesquels la liberté géographique est possible**.

Votre activité vous permet elle de vivre et de travailler depuis n'importe quel endroit dans le monde ? Grâce aux nouveaux outils de télécommunication, il tes devenu, pour de nombreux métiers, possible d'exercer sans contrainte géographique. Voici donc le résultat du sondage de Corbette Barr, qui date un peu, mais donne toujours un bon aperçu des

Figure 7.6. Travailler sur la plage (?) (Kalagan, 2 décembre 2014)

Très souvent, et peu importe l'étiquette qu'ils·elles se donnent (ou pas), les néonomades de notre corpus se présentent toujours au final comme des êtres libres. La liberté les rassemble tous·tes. Dans leurs discours, les néonomades se disent libres à la fois sur le plan géographique (aller où l'on veut) et sur le plan de l'occupation professionnelle (travailler pour ce que l'on veut vraiment, généralement pour son propre compte). Bien que nous étudions des discours et qu'il n'est pas important par conséquent de savoir si la liberté est réellement atteinte par les néonomades, il est intéressant de souligner que, même dans l'expression d'une liberté, celle-ci apparaît souvent toute relative, et nous verrons plus loin pourquoi, ou comment, notamment lorsque nous aborderons le concept de liberté négative. D'ici là, la liberté des néonomades semble être un trophée pour plusieurs qui la revendiquent de manière récurrente dans leurs billets de blogue, ou qui en font même un slogan et un logo. Un exemple avec 1 famille/1000 aventures (figure 7.7.) :

Figure 7.7. Logo et argumentaire de liberté (1 famille/1000 aventures, s.d., A propos et Notre famille)

Même si de manière générale les discours font apparaître les néonomades comme ces individus qui ont « tout plaqué », il reste que plusieurs souhaitent aussi montrer qu'ils·elles ont suivi une sorte d'évolution, qu'ils·elles ne sont pas arrivés·es là du jour au lendemain, que des étapes ont dû être franchies avant de pouvoir revendiquer ce statut de nomade, libre et indépendant·e. Chez certains·es, le tout a commencé par un tour du monde qui ne s'est jamais terminé ; les voyageurs·ses étant incapables de s'arrêter pour reprendre leur « vie d'avant », leur vie de sédentaires (non sans essayer). Pour d'autres, le passage vers le nomadisme s'est fait à la suite d'une série de petits voyages qui leur ont donné la piqure. Dans tous les cas, les discours aiment

montrer que les néonomades ont appris à le devenir, qu'un apprentissage s'est fait. Sociologues que nous sommes, nous sommes rassurés·es de constater que les néonomades ne naissent pas ainsi, qu'ils·elles le sont *devenus·es*, pour paraphraser Simone de Beauvoir. Ce point nous est paru explicite dans les discours : c'est un statut qui s'acquiert et pour lequel il semble d'ailleurs se développer une foule d'outils (guides, formations en ligne, etc.) pour en apprendre les étapes ou suivre les conseils des néonomades expérimentés·es. Cette observation sera amplement discutée lorsque nous aborderons le thème du travail chez les néonomades. D'ici là, usons de cet extrait provenant de Voyages et vagabondages et dont le titre – Comment voyager à durée indéterminée et devenir nomade ? Mon histoire, mes conseils et un guide pratique – est déjà très révélateur de ce que nous avons observé dans une bonne partie des blogues sur ces apprentissages à faire, sur cette « évolution » à vivre pour devenir néonomade.

> Reprenons le contexte et revenons en arrière de quelques années. Avant de partir en tour du monde, je n'avais jamais vraiment voyagé en mode routard. J'avais été étudiante Erasmus en Suède et fait des week-ends de-ci, de-là en Europe, j'avais fait un stage à Montréal et expérimenté le Couchsurfing en week-end, j'avais été expat à Londres et j'avais exploré le pays en week-end. J'étais partie en vacances pendant une semaine dans les Iles Orcades. Et c'est tout… J'économisais pour mon tour du monde et je n'étais pas partie hors d'Europe depuis des années. Et je suis partie en tour du monde, comme cela, à l'aveugle, sans savoir si j'y arriverais ou si je m'en sortirais. Islande et Etats-Unis pour commencer en douceur et la Colombie pour se mettre immédiatement dans le bain. J'ai vite pris goût à l'aventure et je me suis sentie parfaitement à l'aise dans la tenue de backpackeuse. J'ai voyagé pendant 15 mois, sans trop savoir ce qui en ressortirait. Lorsque j'ai réservé mon billet pour rentrer en France (je n'avais plus de sous et je souhaitais passer Noël en famille), une chose était évidente : je ne souhaitais pas m'arrêter là. La décision a été prise comme cela, un mois avant le retour. J'allais tester l'aventure nomade, ne pas reprendre un boulot normal et tenter de vivre et travailler sur la route. Cela ne s'est pas fait comme ça. Je suis rentrée en France, 200 euros en poche et je me suis lancée plus sérieusement dans mon auto-entreprise : rédaction, correction, traduction et blogging au programme. Devenir freelance et nomade était le rêve que je convoitais, mais je n'avais aucune info ou expérience et je me suis lancée un peu au pif, en misant sur beaucoup de travail et en ayant un peu de chance ! J'étais basée chez mon père dans un petit village en France entre deux voyages de blogueurs et conférences qui se multipliaient. J'ai passé huit mois à voyager en Europe et en France, à développer mon activité et à travailler dur. Les premiers mois étaient incertains et je ne pense pas que quiconque pensait que je puisse y arriver, même ma famille. Je n'avais pas le droit au chômage, ayant travaillé au Royaume-Uni avant, mais j'avais enfin l'âge de toucher le RSA, ce qui m'aida à lancer mon activité. Mon objectif était peu ambitieux : gagner 500€ par mois au minimum pour reprendre la route et voyager à durée indéterminée. Il m'a fallut huit mois pour réaliser ce projet fou, avoir les économies nécessaires pour la

> demande de PVT Argentine et prendre mon billet d'avion. En Septembre 2015, je reprenais la route, devenait entièrement nomade et entamait mon voyage à durée indéterminée.
> (Voyages et vagabondages, 5 mars 2017, Comment voyager à durée indéterminée et devenir nomade ? Mon histoire, mes conseils et un guide pratique)

Le devenir nomade et la volonté d'être nomade sont donc au coeur du discours des blogueurs·ses ; un peu comme des accomplissements de soi contre certains déterminismes extérieurs. Plusieurs néonomades poseront alors fièrement pour justement exprimer cette fierté acquise par ce nouveau statut, obtenu non sans efforts. Se mettre en scène dans leur photo donne, à leurs yeux, des preuves de leur authenticité (*Je suis bien là, voyez !*) mais aussi, et surtout, de leur réussite (nous aurons l'occasion de revenir sur cette entreprise qui consiste à « entreprendre et à réussir sa vie »), ou comme le diraient Senft et Baym (2015), des preuves de contrôle de leur existence ou d'un certain pouvoir sur celle-ci.

Parmi les différentes photos qui représentent les néonomades, nous avons trouvé particulièrement révélatrices celles où ils·elles posent les bras en l'air, un peu comme un signe de victoire ou d'accueil de cette nouvelle vie qu'ils·elles ont réussi à se créer. De ce genre de photos, il y en a des dizaines. Nous en publions quelques-unes seulement (figure 7.8.).

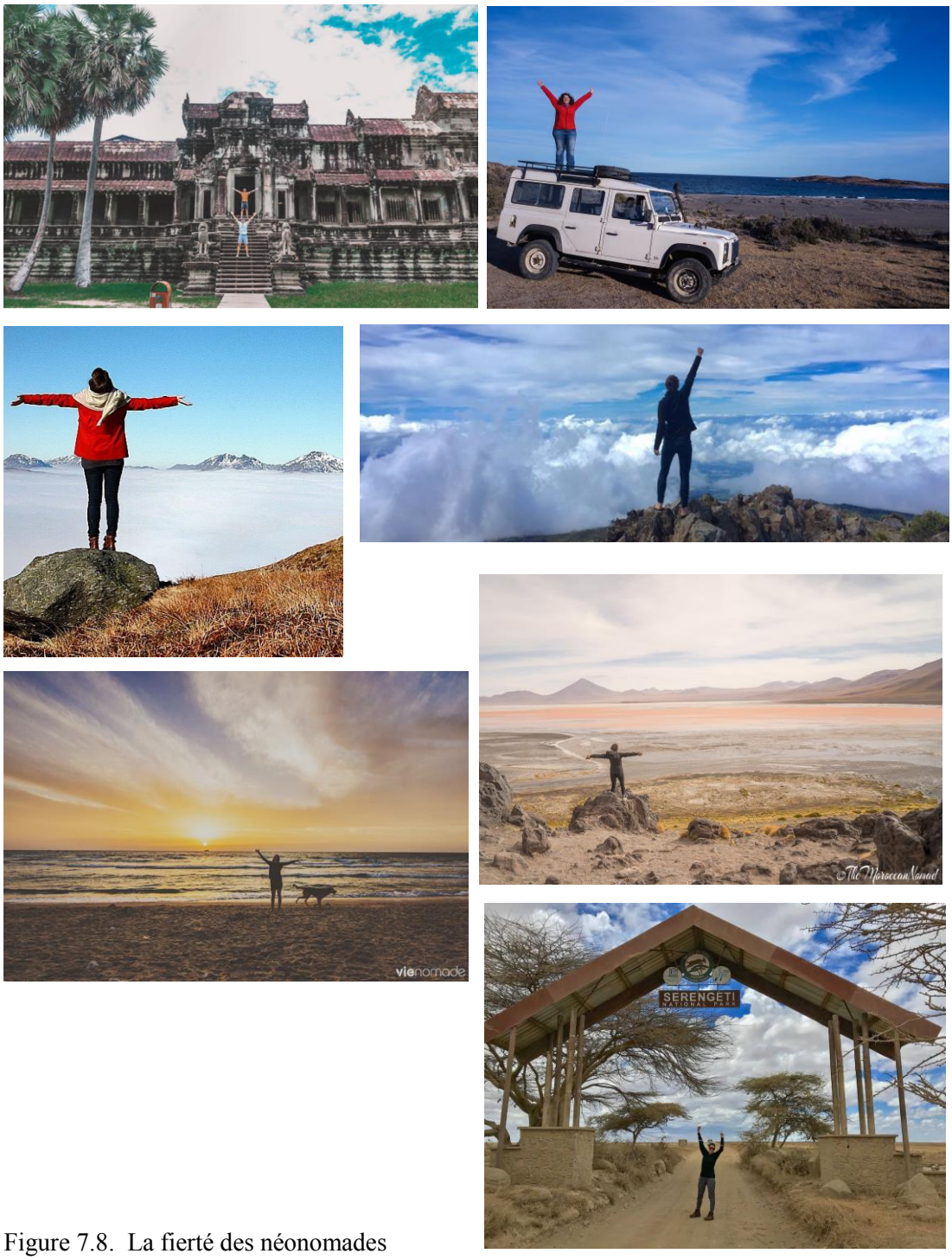


Figure 7.8. La fierté des néonomades
(De gauche à droite : Planet Nomad, Voyages et vagabondages, Valiz Storiz, Nomad Junkies (autrice 1), Vie nomade, Moroccan Nomad, Nomad Junkies (autrice 2)).

Il nous faut faire un arrêt sur ces photos, particulièrement sur celles qui placent les néonomades de dos, face à l'horizon, un peu (et parfois beaucoup) à la manière du *Voyageur contemplant une mer de nuages* (figure 7.9.), tableau peint en 1818 et œuvre phare d'un peintre influent du romantisme, Caspar David Friedrich.

Figure 7.9. Voyageur contemplant une mer de nuages - *Der Wanderer über dem Nebelmeer* (1818, Caspard David Friedrich (1774-1840)).

Nous allons profiter de cette occasion pour démarrer une discussion sur les rapprochements à faire entre les romantiques du 19e siècle et les néonomades hypermodernes. Ces rapprochements sont initiés dans cette section car ils cadrent bien, selon nous, avec le thème de la présentation du soi chez les néonomades, mais ils seront aussi maintenus et développés dans bien d'autres aspects étudiés tout au long de cette thèse.

Commençons d'abord en revenant sur ce Voyageur contemplant une mer de nuages. Pour les spécialistes de l'art et du romantisme, ce tableau peut représenter plusieurs éléments du mouvement romantique dans son ensemble, des symboles que nous voyons se reproduire aussi

bien dans les photographies des néonomades que dans leurs différents discours : l'image du voyageur comme une figure cardinale de l'imaginaire ; l'ascension ou la réussite de quelque chose qui peut donner des allures de purification de l'âme, ou d'un soi métamorphosé ; la communion avec la nature, la recherche du sublime qui permet de s'élever, « de fixer des régions éthérées dont la pureté apaise l'âme » (Wolf, 2003 :57) ; de trouver dans l'horizon un espoir de salut, mais aussi et paradoxalement d'y sentir l'angoisse devant l'infini (Beaumont-Maillet, 2007; Wolf, 2003).

Mais au-delà de ces photographies, de cette peinture et de ces symboles, nous voulons élargir notre argumentaire. Il y a dans tout le néonomadisme que nous avons étudié plusieurs références au romantisme et nous ne faisons que commencer à en parler. Rappelons des grandes lignes de ce mouvement culturel qui prend naissance en Europe quelque part autour de la fin du 18e siècle et qui se déploie jusqu'à la moitié du 19e siècle [69], mais dont le legs peut se profiler dans plusieurs aspects de notre monde actuel, ce que nous démontrons par ailleurs avec le cas du néonomadisme.

Considérant l'ampleur du romantisme comme sujet, qui recouvre des contextes géographiques différents (il existe en effet des romantismes anglais, allemand, français) et une expression artistique multiforme (littérature, musique, peinture, etc.), sans compter qu'il existe aussi des romantismes politiques, compris ici non pas dans un sens étroit mais plus global autour de l'économique, du social et du politique (Löwy et Sayre, 1992) [70], nous allons laisser tomber les particularités de chacun pour retenir l'essence commune de *tous* les romantismes, et qui plus est, de certains de ses aspects qui nous paraissent s'accorder avec des parties de notre travail de recherche sur le néonomadisme.

---

[69] Soulignons que la datation du romantisme reste une affaire problématique : « Pour certains, le "vrai" romantisme se développe entre 1820 et 1840 ; d'autres le font commencer au milieu du 18e siècle et d'autres vers le milieu du 19e siècle » (Spiquel, 1999 :14).

[70] Selon l'angle adopté à l'égard de la société moderne, les auteurs en distinguent six que nous énumérons rapidement sans y donner une grande importance, car là n'est pas l'objectif de notre propos dans cette thèse : restitutionniste, conservateur, fasciste, résigné, réformateur, révolutionnaire et/ou utopique.

Rappelons d'abord que le romantisme est un mouvement culturel, qu'il est donc beaucoup plus qu'un mouvement littéraire ou artistique comme tendent à le montrer souvent un grand nombre d'ouvrages sur le sujet. Le romantisme offre un nouveau rapport au monde et ce nouveau rapport émane d'une critique du monde. Cette critique est capitale dans la compréhension du romantisme. Pour Löwy et Sayre, il est un esprit de révolte, il est une opposition au monde bourgeois qui serait d'ailleurs « l'axe commun, l'élément unificateur du mouvement romantique dans la plupart, sinon la totalité de ses manifestations à travers les principaux foyers européens (l'Allemagne, l'Angleterre, la France) » (Löwy et Sayre, 1992 : 19). Le romantisme serait donc un « refus de la modernité capitaliste » (Löwy et Sayre, 1992 : 35).

Dans cette opposition à la modernité capitaliste industrielle, les auteurs voient la critique se déployer sur cinq grands thèmes : le désenchantement du monde (compris ici plus comme un *manque* essentiel que comme une caractéristique) ; la quantification du monde ; la mécanisation du monde ; l'abstraction rationaliste et la dissolution des liens sociaux (Löwy et Sayre, 1992 : 46). Le développement de ces critiques – leurs causes, en d'autres mots – trouveraient leur centre dans cette modernité capitaliste industrielle responsable, aux yeux des romantiques, de toutes les caractéristiques négatives de la société moderne, ouvrant vers une sorte d'empoisonnement, de mécanisation et d'aliénation de la vie sociale, notamment par ses calculs rationnels de l'avoir, son obsession à pratiquer une rationalité instrumentale au service d'une domination sur la nature et les êtres humains (Löwy et Sayre, 1992 : 60), et de sa manière à isoler les individus, à pratiquer « la solitude dans la société » (Löwy et Sayre, 1992 : 63). Nous aurons l'occasion de voir plusieurs de ces critiques s'affirmer dans les discours des néonomades, notamment par rapport à ce désenchantement du monde, que d'autres auteurs qualifient aussi de « sentiment de vide » ou de « dégoût de la vie » (Gengembre, 2008 : 35). Mais paradoxalement, nous verrons que les productions néonomades demeurent aussi de formidables exemples pour illustrer leur rapprochement avec plusieurs valeurs néolibérales. Par exemple, la croyance en l'individu capable de façonner son destin comme il l'entend, pourvu qu'il y ait de l'effort et de la volonté de sa part, est capitale dans les productions néonomades.

Revenons au romantisme. Dans ce mouvement, bien entendu cette critique se fait selon des formes et des modes d'expression diversifiés – et c'est sans doute là que le romantisme devient *des* romantismes comme nous l'avons déjà souligné dès le départ. Mais cette critique n'en amène pas moins un nouveau rapport au monde, une présence au monde particulière, commune à tous les romantismes, et se donnant à voir dans la subjectivité des individus. Car « l'esthétique romantique est centrée sur le sujet » (Spiquel, 1999 : 56), ou dit autrement, le romantisme est « le temps de la première personne [71] ». Il permet au moi de dessiner un « ordre émotionnel » devenant « une dimension essentielle de la réalité et de l'existence humaines » (Spiquel, 1999 : 31).

Si le romantisme est une nouvelle manière de vivre et de penser, c'est qu'il engage tout l'individu et qu'il convoque par conséquent tous ses sens, tout son cœur, toute son âme. Le romantisme qui prend appui sur la sensibilité pour appréhender le réel est ainsi un refus du modèle classique dont les maîtres mots sont la raison et les règles et dont « l'architecture morale et spirituelle » se trouve à la fois « fragilisée et contestée » lors des grands bouleversements sociaux du 18e siècle en Europe (Gengembre, 2008 : 41). Au-delà de la critique faite à l'endroit de la modernité capitaliste, le mouvement romantique est donc aussi un anticlassicisme encouragé par des idées de liberté, de sensibilité et d'imagination pour à la fois critiquer et revendiquer un nouveau monde ; des idées et une revendication très présentes chez les néonomades, dans leur présentation du soi, mais aussi lorsqu'ils·elles donnent leur avis sur la société (chap. 7.8). Le romantisme « se donne alors comme la jeunesse du monde, qui rêve une nouvelle genèse ». « Élan, fureur, générosité, audace, goût de l'excès, des contrastes, culte des passions et des grandes causes […], tout cela caractérise le romantisme, au même titre que la mélancolie, le mal du siècle, la déréliction de la solitude, rançon du rapport malheureux au monde » (Gengembre, 2008 : 41).

Dans ce nouveau rapport au monde, très sensible, le sentiment de la nature occupe une place fondamentale. Chez les romantiques, l'une des grandes valeurs est celle de faire communier

[71] Citation de Gengembre (2008 : 30) reprenant une citation du philosophe français Georges Gusdorf, mais dont la source précise n'est pas mentionnée.

ensemble les individus et la nature (Löwy et Sayre, 1992 ; Gengembre, 2008). Le rapprochement avec la nature est présent dans le discours des néonomades, nous le verrons, et cela nous est apparu un peu comme le décrit Gengembre qui y voit ainsi « une réaction contre la vie artificielle, pernicieuse et corruptrice des villes, célébration des beautés et des charmes de la nature, goût pour le pittoresque […] » (Gengembre, 2008 : 15). En somme, une nature comme une nourriture, mais aussi un refuge et peut-être même un tourment (Gengembre, 2008 : 39).

Nous allons clore ici cette longue parenthèse sur le romantisme ; nous aurons l'occasion de revenir plus d'une fois sur les influences du romantisme dans les productions des néonomades. Reprenons maintenant le fil où nous parlions de cette fierté des néonomades, notamment exprimée dans leurs photos aux bras victorieux.

La fierté des néonomades pouvait aussi se lire dans leurs productions scripturales comme dans leurs titres ou sous-titres de blogues où une certaine emphase est parfois mise sur la pérennité du ou de la nomade en quelque sorte, comme « Vie nomade - Le blog voyage et culture depuis 2008 », annoncé un peu à la manière d'une institution, s'inscrivant dans la durée. Ou encore dans les nombreux bilans que tous les néonomades font après trois mois, six mois, un an, deux ans, trois ans (et ainsi de suite) pour exprimer le chemin parcouru (tant physiquement que mentalement) et cette volonté à poursuivre malgré les aléas de cette vie nomade.

Toujours au rang de la fierté exprimée par les néonomades, nous l'avons aussi observée dans l'énumération de leurs qualités ou de leurs aptitudes qui, disons-le, semble parfois manquer un peu de modestie. En effet, nous avions par moment des impressions de bluff, ou du moins d'une très haute estime des néonomades envers eux ou elles-mêmes, exposée sans trop de retenue. Nous avons déjà souligné la fierté des nomades à être nomade pour notamment se percevoir libres et indépendants·es. Mais ici, nous allons un peu plus loin en soulignant le côté très assuré de plusieurs qui ne donnent pas dans la demi-mesure lorsqu'ils·elles parlent de la notoriété de leur blogue ou de l'envergure de leurs aptitudes. Quelques exemples :

> Peut-être que comme moi, tu as d'abord pensé à fonder une start-up. Oh combien d'idées j'ai eues, comme de tout laisser ici et d'ouvrir une OSBL, de lancer une app mobile ou d'ouvrir un bar à smoothies au Costa Rica. C'est totalement possible, car nous sommes les maîtres de l'entrepreneuriat moderne et on réinvente le monde à notre façon.
> (Nomad Junkies, 2 septembre 2016, Voyage humanitaire : 5 raisons de te lancer)

> Pascal [c'est le blogueur lui-même qui parle] est le stratège marketing derrière les plus grands conférenciers francophones. Il possède plus de 10 années d'expérience en marketing de contenu et en marketing sur les réseaux sociaux. Il est également un spécialiste en photo et vidéo. Au cours des dernières années, il a contribué à générer plus de 3 millions de dollars sur le web pour ses clients.
> (1 famille/1000 aventures, s.d., Notre famille)

> Aujourd'hui, je suis reconnu dans la blogoshpère comme un des nomades francophones les plus expérimentés et je donne sur ce blog des conseils chaque semaine à des milliers de lecteurs. […] Si vous êtes intéressé par ce mode de vie, abonnez-vous à mon blog. Je pense vraiment être la personne qui a le plus travailler [*sic*] sur ce sujet. […] Je ne vais pas non plus vous sortir mon CV, mais sachez qu'en terme [*sic*] d'expériences et de compétences Web, je suis loin d'être un débutant. […] Apparemment, il me va comme un gant [en parlant de son surnom Kalagan], et j'aime qu'on m'appelle ainsi. […] Ce surnom vient d'un film de John Wayne, où celui-ci interprète un inspecteur qui résoud toutes les affaires, d'où le fameux « Bien joué Kalagan », que je répétais à la FAC à chaque fois que je trouvais les solutions d'un problème informatique.

> Hey ! C'est Ryan ! Depuis 2011, ce blog a aidé des millions de personnes !
> (Le sacados, s.d., vignette de présentation répétée sur chacune des pages du blogue)

Dans la même lignée, nous ne sommes pas loin de l'image d'un certain héros ou du moins d'un individu courageux capable d'aller à contre-courant, que tendent à se donner les néonomades dans leurs discours. Surtout lorsque les néonomades affirment qu'ils·elles ont osé, qu'ils·elles ont foncé et qu'ils·elles ont réussi, pour faire référence à leur courage d'avoir su tout plaquer, d'avoir pu rejeter le parcours classique du métro-boulot-dodo ou encore celui du confort matériel. Mais ce nouvel héroïsme n'apparaît pas tant comme celui des *grands jours* avec cette persévérance et ce talent exceptionnel qui font réaliser des actes d'envergure que celui des *petits jours* où l'on affiche sa victoire sur le train-train quotidien. Dans ce contexte, l'on trouve pertinent de faire un rapprochement avec l'évolution de la notion d'élitisme décrite par Heinich. Pour la sociologue, s'installe après la Révolution française un élitisme bourgeois où

l'excellence rime notamment avec le mérite, l'argent et la conformité aux conventions. Vers la fin du 19e siècle, s'ajoute l'élitisme artiste, lequel fait reposer l'excellence sur la singularité acquise par le talent, l'originalité, mais aussi par une marginalité sociale. Aujourd'hui, la singularité est encore mise de l'avant mais le nouvel élitisme donne à cette singularité une valeur de visibilité plus que d'excellence (Heinich, 2012 : 565). Nous trouvons ici le rapprochement intéressant avec ce héros qui n'est plus forcément un géant mais qui est assurément visible ou en tout cas fier d'exposer la réussite de son mode de vie.

Cette formule du « ose-fonce-réussite » qui peut s'exprimer de différentes façons selon les blogueurs·ses s'observe dans une majorité de discours. Ainsi, les néonomades donnent l'impression d'avoir accompli une sorte de prouesse et invitent souvent leur lectorat à la pareille : « j'espère profondément vous influencer, vous inciter à initier un mouvement qui vous fera avancer vers vos rêves. Même s'il vous manque des réponses, foncez, elles viendront en chemin » (Rouler sa vie, 20 juin 2017, Un an sur la route, bilan financier). Et un autre exemple où l'on note cette bravoure du néonomade qui a su choisir et créer son propre chemin :

> Cela m'aura pris un sale temps à mettre les deux pieds dessus, je l'avoue ! J'ai sérieusement pensé qu'il n'existait peut-être juste pas, ce fameux X ! Tu sais, ce X qui nous fait sentir qu'on est exactement là où l'on devrait se trouver dans la vie. Cette sensation de se sentir en totale harmonie avec qui l'on est, où l'on va et d'où on vient. Cette quête du bonheur m'a longtemps obsédée, la vie est trop courte, c'est le moins que je puisse dire ! J'avais beau m'imaginer dans le scénario de vie classique fait sur mesure pour être heureux, mais ça ne me branchait zéro. J'ai presque pensé que j'avais un défaut de fabrication ! Une crise existentielle plus tard, non sans effort, j'ai finalement réalisé ce qui me fait réellement vibrer jusqu'aux tripes. J'ai aussi, surtout, décidé de me donner le droit de vivre ma vie dans ce sens-là. […] Si, comme moi, les mots « obligations, REER, hypothèque et sédentarité » te donnent envie de te sauver, ton X risque de se situer quelque part pas loin du mien. Tu devrais peut-être commencer à penser que, comme moi, tu es finalement un(e) nomade-né. Tu risques probablement d'être dans le champ en cherchant ta place dans le fameux moule suggéré par notre société. Tu ne cadres juste pas dedans ! Je te suggère d'oublier la grosse maison en banlieue, le mariage de princesse, le labrador et tout le reste qui est supposé mener au bonheur selon le monde dans lequel on vit. Tu risquerais possiblement d'être déçu(e). […] L'important, c'est d'écouter sa petite voix. Mais par-dessus tout, de ne pas se laisser influencer par le courant populaire. Ça serait dommage que tu tombes dans le piège et que ton bonheur te fasse faux bond. Comme le dit un dicton que j'aime particulièrement : « Seul le poisson mort suit le courant ». Pense à ça… […] Sortir de sa zone de confort peut faire peur, c'est vrai. Mais transgresser la peur peut mener à un univers de possibilités, crois-

> moi. Pour ma part, j'ai choisi de me créer des souvenirs plutôt que de nourrir des regrets. La vie se passe maintenant ! Et, semble-t-il, personne n'en ressortira vivant, peu importe comment nous décidons de la vivre. Alors, qu'est-ce que t'attends ? Va chercher ton X, la vie est trop courte ! Si moi je peux le faire y'a aucune raison que ce ne soit pas ton cas aussi. […]
> (Nomad Junkies, 15 novembre 2018, La vie est trop courte pour demeurer au même endroit)

Il serait pertinent de souligner ici comment les discours nomades nous paraissent faire la promotion à la fois de l'envie et de l'émulation chez leur lectorat, tout comme le font les discours de l'idéologie néolibérale. L'envie est comme une force motrice du système capitaliste qui appelle chacun des individus à envier pour se mobiliser, c'est-à-dire à *vouloir aussi* et, pour ce faire, à déployer les forces nécessaires pour y arriver. Je me nourris de l'envie pour la canaliser en objectif à atteindre. Comme l'écrit De Gaulejac, « tout dans cet univers [de l'idéologie libérale et plus exactement dans la culture managériale de l'entreprise] est conçu pour *motiver* le personnel afin de *positiver* l'envie en la transformant en saine émulation » (De Gaulejac, 2011 : 254). Ce qui revient à poursuivre la volonté selon laquelle « en voyant quelqu'un qui a obtenu de meilleurs résultats, nous éprouvons un profond désir de nous hisser au même niveau que lui, et plutôt que céder au découragement et à la tentation de le dénigrer, nous nous mettons au travail » (De Gaulejac, 2011 : 254) [72]. C'est ici l'exemple pris dans un cadre du travail, mais il résonne pour nous également du côté du discours néonomade qui lui aussi s'organise pour exciter ou stimuler ses lecteurs·trices, leur faire envier la liberté de ce mode de vie et les amener à prendre exemple, à suivre les traces de cette démonstration d'accomplissement ou de réussite.

Dans le même ordre, il est intéressant de soulever également que, peu importe la présentation que font les néonomades d'eux ou d'elles, ou l'image qu'ils·elles donnent, cette présentation et cette image ne sont jamais confrontées ou débattues par leur lectorat, ou sinon dans des cas très exceptionnels. En d'autres mots, *l'ethos* des néonomades est rarement au cœur d'une

[72] Qui cite Alberoni, F. (1995). *Les envieux*. Paris : Plon.

critique ; il se retrouve au contraire souvent encensé par l'ensemble du lectorat, lequel ne manque pas de mot pour exprimer son admiration ou son envie.

Avant de poursuivre sur ce sujet, rappelons que l'*ethos* est la présentation de soi dans la tradition de la rhétorique et de l'analyse du discours. C'est un acte discursif, contrairement à la présentation de soi goffmanienne qui l'aborde sur ses aspects non verbaux (décor, vêtements, gestes, mimiques, etc.) et dans l'espace du « face à face » uniquement. Amossy explique comment le concept de l'*ethos* est compris dans la réflexion contemporaine :

> L'*ethos* est l'image que l'orateur construit de lui-même dans son discours afin de se rendre crédible. Fondé sur ce qu'il montre de sa personne à travers les modalités de son énonciation, il doit assurer l'efficacité de sa parole et sa capacité à emporter l'adhésion du public. Dans ce cadre, l'*ethos* fait partie d'une entreprise de persuasion délibérée dans laquelle il est mobilisé au même titre que le *logos* et le *pathos* [73]. Fruit d'un savoir-faire, il renvoie nécessairement à un sujet intentionnel qui programme sa présentation de soi en fonction de ses objectifs propres. Il apparaît donc comme l'activité délibérée d'un individu qui se doit de gérer l'impression qu'il lui faut produire dans une situation donnée : il est le résultat d'un projet conscient, sinon le résultat d'un art maîtrisé. (Amossy, 2010 : n.p.) [74]

Il nous est presque difficile de citer un seul extrait tant cette observation de l'*ethos* des néonomades toujours (ou presque) admiré ou envié de la part du lectorat est récurrente dans les discours. Nous y allons néanmoins avec trois exemples (ci-dessous). Dans ces exemples, se trouvent en plus de l'admiration et de l'envie une forme de reconnaissance et de validation de l'*ethos* des blogueurs·ses qui fait penser à une « gestion collective de l'*ethos* » où les lecteurs·trices ne seraient pas que des destinataires mais aussi des « participants de plein droit » qui déterminent la performance des blogueurs·ses (Amossy, 2010 : n.p.) [75]. C'est comme si cette performance pouvait émouvoir le lectorat en répondant à ses attentes – qui sont aussi bien de l'ordre de l'évasion par le voyage que de la possibilité à sentir que l'on n'est pas seul au

[73] À titre de rappel, et sans l'objectif de développer sur le sujet, le *logos* et le *pathos* réfèrent respectivement à la parole (au discours) et à l'émotion.

[74] Chapitre 1, paragraphe 32.

[75] Les citations se retrouvent au chapitre 5.

monde devant l'ennui et l'angoisse de la vie routinière. Et qui plus est, il s'agirait d'une performance que l'on pourrait qualifier d'agréable et de réconfortante parce qu'elle ne nécessiterait pas de négociation entre les deux parties. Nous prenons ici la « négociation » au sens métaphorique, comme une « négociation conversationnelle » entre les auteurs·trices et les lecteurs·trices qui permet des « ajustements de comportements » (Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 94). Pour nous, il est bien évident que les blogues sont des outils qui facilitent ces échanges, et de ce fait cette construction et cette gestion en commun de l'*ethos,* où « mon image de moi est toujours soumise à la réaction de l'autre et prise dans la circulation des discours » (Amossy, 2010 : n.p.) [76].

> Bonjour Corinne,
> Je suis tombé sur ton blog aujourd'hui et je dois avouer qu'il m'est plutôt difficile de dissimuler mon émotion et mes larmes à la lecture de tes pages, quand je suis assis devant l'écran de mon ordinateur sur un bureau en OpenSpace au milieu de 30 personnes. Pourquoi mon émotion ? Parce que tes écrits raisonnent en moi, font vibrer tout mon être et me rappellent mon déchirement intérieur depuis 39 ans, partagé que je suis entre mon éducation de conformisme et de correspondance aux moules établis dans cette société opprimante, et mes cris et souffrances intérieurs qui me poussent chaque jour à rejeter tout ce qui ne me correspond pas et m'empoisonne lentement, et à me libérer en fin. [*sic*] Pourquoi des larmes ? Parce qu'après 36 ans d'auto-maltraitance de cette sorte, j'ai plongé dans la dépression, drogué par des procédés chimiques sensés [*sic*] me persuader que j'étais malade mais que ça passerait après avoir annihilé mes émotions, tout en me vidant de ma substance vitale en vérité. […] J'envie tellement ton choix de liberté qui a permis ton épanouissement, je me retrouve tellement dans la description du « comment tout a commencé » …. Et je me sens tellement prisonnier de mes responsabilités et de mes choix passés…Es-tu certaine qu'il n'est « jamais trop tard » ? […] En tous cas, je suivrai ton blog à l'avenir car cela me fera toujours plus de bien que le rappel à l'ordre et à la sécurité de l'entourage originel…
> (Commentaire de Frédérick, 30 septembre 2015, Vie nomade, À propos)

> Je t'admire énormément, j'aimerais beaucoup avoir autant de courage que toi ! L'argent me fait peur, rien que l'idée de partir sans savoir si j'aurais assez dans mon porte monnais [*sic*] m'inquiète. Je sais qu'un jour je prendrais mon courage à deux mains, j'en rêve. Juste moi et mon sac à dos. En tous cas merci Ryan pour tes conseils, et pour les moments que tu partages avec nous tous. Tu nous vends tu rêves [*sic*], n'arrête surtout pas de partager tes photos et tes aventures. C'est vraiment un plaisir de lire tes articles. Continu [*sic*] de vivre ton rêve ainsi.
> (Commentaire d'Emma, s.d., Le Sac à dos, Histoire d'un globetrotteur)

[76] Chapitre 5, paragraphe 38.

> Bonjour à toi,
> Mais quel courage tu as à 23 ans, j'en ai 45 et tout comme toi j'ai envie de tout plaquer depuis 10 ans, je me suis tellement retrouvée [*sic*] dans tes quelques lignes, quelle maturité, je t'envie tu as su braver la peur qui me tient toujours. Quel rêve de partir avec mon sac à dos, de découvrir le monde, de rencontrer, de goûter, de vivre quoi ! Comme toi je me dis que tout ça ne sert à rien, une télé grand écran, du matériel à ne plus savoir qu'en faire, des fringues plein l'armoire, et j'en passe et pourtant toujours ce vide à combler sans cesse. Tu es certainement plus riche que n'importe qui de par ton expérience de vie et ton courage, quelle force de la nature, je te dis un grand BRAVO et j'espère un jour pouvoir vivre mon rêve aussi, peut-être une fois que j'aurai lu ton livre… (Commentaire de Philippe, s.d., L'aventuriere fauchée, Le projet)

Avec ces exemples, nous pensons à *La stratégie de l'émotion* où l'autrice explique à quel point nos sociétés convoquent constamment l'émotion, que le rapport au réel est de plus en plus dirigé par le monde des affects (aussi bien la joie que la peine), qu'il y a en somme « invasion de l'espace social par l'émotion » (Robert, 2018 : 12). Dans ces rapports émotifs qui semblent exister entre les néonomades et leurs lecteurs·trices, sans doute que l'émotion est toujours perçue comme « vraie », amenant par conséquent l'impression d'une relation authentique entre les deux parties. Pour reprendre les mots de Robert :

> En se fiant à elle [l'émotion], on ne risquerait donc pas de se tromper, car elle nous conduirait au plus près de la vérité, réduite à une certitude sensible. Née des entrailles de l'être humain, elle ne subirait aucune altération et ne pourrait nullement déformer la réalité. Se frayant par elle-même un chemin à la surface du conscient, reçue sans barrière, elle dirait quelque chose de forcément juste. Elle ne saurait mentir. (Robert, 2018 : 120)

Nous aurons l'occasion de discuter à nouveau du concept de l'authenticité lorsque nous aborderons les transformations ou les métamorphoses des néonomades pendant leur expérience du voyage comme mode de vie.

Parallèlement, mais toujours pour poursuivre sur cette observation d'un *ethos* peu critiqué, il faut aussi dire que certains néonomades ont décidé de ne pas offrir la possibilité de commenter la section où ils·elles se présentent (alors qu'il est souvent possible de le faire sur les autres sections de leur blogue). Les raisons derrière ce choix technique ne nous sont pas connues,

mais nous restons tout de même avec l'impression qu'une fois de plus l'*ethos* des néonomades n'est pas une affaire à débat.

Enfin, nous terminons cette section sur la présentation des néonomades avec l'identité nationale de chacun·e. Comment celle-ci apparaît-elle ? Les néonomades exposent-ils·elles leur origine ? Nous avons observé que la nationalité est peu mise de l'avant dans la présentation des nomades qui préfèrent sans doute se voir comme des « citoyens·nes du monde », même si cette expression ne paraît pas être beaucoup utilisée dans leur discours, du moins pas dans cette formulation exacte. Nous comprenons en tout cas que dans plusieurs discours l'identité est toujours une affaire compliquée quand on est nomade. Lucie de Voyages et vagabondages en est un exemple éloquent, qui, dans la perspective philosophique, pourrait se rapprocher de la vision cynique et stoïcienne d'une cosmocitoyenneté.

> Après six ans loin de la France, je n'y suis plus vraiment chez moi. A chaque fois que je passe à Londres, j'ai comme un sentiment étrange d'appartenance et d'éloignement. Je sais que ce fût ma maison, ma ville préférée, mais aujourd'hui je n'y ai plus ma place. J'ai trop changé. L'Argentine est mon chez-moi cette année, la Patagonie m'a gardée en otage pendant six mois, mais je sais que c'est temporaire. Ce pays me manque quand je n'y suis pas, mais je sais que je ne pourrais pas m'y installer pour toujours. La Suède et le Canada sont de lointains souvenirs. Ils ont laissé une marque en moi, mais nous sommes devenus étrangers. Jusqu'au prochain voyage. Je suis Française, je suis Suédoise, je suis Canadienne, je suis Londonienne, je suis Argentine, je suis mes voyages, je suis nomade. Je suis chez moi nulle part, je suis chez moi partout.
> (Voyages et vagabondages, 1er juin 2016, Je suis nomade : trois ans sur les routes du monde)
> Je vous en avais déjà parlé, je ne suis pas vraiment Française, ni quoi que ce soit d'autre. Je me suis souvent revendiquée Européenne et j'espère que c'est encore le cas. Mais surtout, je suis nomade, je n'appartient [*sic*] pas à un pays ou une catégorie, je suis de nulle part. Qui suis-je donc ? A quelle identité puis-je me rattacher ? Comment se définit un nomade dans un monde purement sédentaire, où les frontières (et les catégorisations) semblent plus importantes que tout et sont encore et toujours au cœur des débats ?
> (Voyages et vagabondages, 13 septembre 2016, Je suis de nulle part : identité et nomadisme)

Pour Guillaume et Thériault, l'idée du cosmopolitisme s'observe, entre autres, selon deux axes de configuration : le cosmopolitisme comme idée morale et le cosmopolitisme et les processus

d'individuation. Dans le premier, les cosmopolites concoivent que la souveraineté ultime est « fondée sur l'égalité universelle des individus, êtres de raison » (Guillaume et Thériault, 2012 : 8). Cette perspective veut dépasser la diffusion d'un État national pour embrasser une culture humaniste, une humanité plurielle, un cosmopolitisme entendu dans une dimension d'universalité de la culture, comme le défendait Nussbaum[77] (cité dans Thériault, 2012 : 20). Dans le second, qui concerne les processus d'individuation, le cosmopolitisme est associé, « du moins depuis l'Antiquité grecque, à une certaine déliaison d'avec une communauté d'appartenance » (Guillaume et Thériault, 2012 : 9). Il se dessine dans cette configuration une position individualiste qui cherche à se montrer sans attache, ou au-dessus de toute attache, à ne jamais être définie par son lieu de naissance ou une cité ; un individu qui n'appartient à personne et qui affirme n'être chez lui nulle part en particulier ou encore être chez-lui partout où il va (Tassin, 2014).

Cela ne signifie pas que tous les nomades dénigrent leurs origines, au contraire, certains·es en sont très fiers·es d'ailleurs, et cela pourra un peu nous faire penser au « cosmopolitisme identitaire » (Thériault, 2012 : 27) qui, dans la poursuite d'un universalisme, a tout de même besoin de la réalité d'une culture nationale pour se concevoir et se réaliser. Pour ces nomades qui restent proches de leur origine culturelle, c'est toutefois le désir de vivre leur pays en tant que touristes seulement, comme le montre l'exemple ci-dessous. Cette position pour *être de passage* semble s'inscrire dans la « situation du sans domicile fixe, mais assumée comme une règle de vie : ne pas prendre racine, ne pas s'installer, ne pas demeurer mais rester toujours libre de ses déplacements, toujours pouvoir rouler son tonneau ou le quitter » (Tassin, 2014 : 27).

> Belge je suis. Et belge je resterai. Même si j'ai choisi un mode de vie nomade et que j'y reviens souvent, je ne souhaite en aucun cas m'installer à nouveau dans ce pays. J'aime la Belgique. Ses bières. Ses pâtisseries. Son chocolat. Ses gourmandises. Ses plats traditionnels. J'aime ses villes, ses paysages ardennais, sa côte bétonnée, ses quelques espaces sauvages. J'aime l'accent wallon. J'aime son multilinguisme. Son français qui lui est propre. Son humour. Son décalage. Son cinéma. J'aime la Belgique, j'aime Bruxelles, Liège, Ostende, Gand, Durbuy et ses environs. La Belgique regorge de

[77] Nussbaum, M.-C. (1996). Patriotism and Cosmopolitanism. Dans J. Cohen et M.-C. Nussbaum, *For love of Country* (p.2-20). Boston : Beacon Press.

> richesses, de particularismes, de bonnes et excellentes tables, de petits coins charmants. Mais, je n'aime pas la Belgique. Je n'aime pas y vivre. Je n'aime pas son énergie. Il y a là-bas quelque chose qui me pèse, qui m'enfonce, qui me paralyse. Un manque de dynamisme. De renouveau. De joie. De rêves peut-être. D'espace. Je m'y sens à l'étroit. Pas à ma place. Enfermée. Et je tourne en rond. J'étouffe. Sentiments mêlés. Paradoxe ? Oui ! Alors, comme j'aime mon pays mais que je ne peux y habiter, j'ai décidé d'y être une touriste à chacun de mes passages plus ou moins prolongés. De le vivre avec un autre regard. De prendre du temps pour le découvrir, me balader là où je n'ai pas encore mis les pieds. Visiter. Goûter. Marcher. Expérimenter. Rencontrer. Et puis, j'aime faire découvrir la Belgique. Parce que je suis fière de notre petit pays. J'aime initier au belge, au bruxellois, à la gastronomie, au cinéma, à la musique. J'aime partager autour de mon pays et donner l'envie d'aller y faire un tour.
> (Partis pour, s.d., Belgique)

7.2. Plan de match des néonomades : motivations et objectifs

D'ordre général, les motivations et objectifs des néonomades sont clairs : être libre. Cette volonté, courte de mots, n'en est pas pour autant courte de sens. Et l'on voit bien dans les discours des nomades qu'elle en prend plusieurs. Il importe peu de savoir si les néonomades sont véritablement libres, mais en tous cas il ressort très manifestement cette volonté à vouloir se déclarer libres, haut et fort, de montrer qu'ils·elles sont les seuls·es à décider de leur parcours ou de leur programme de vie, qu'ils·elles ne sont plus coincés·es dans une routine aliénante, un cadre normatif imposé, comme celui de travailler pour un autre, selon des exigences ou des modèles qui ne leur conviennent pas. Cette recherche de liberté est bien sûr rattachée à cette autre volonté d'en finir avec une certaine routine et avec les différentes pesanteurs du train-train quotidien. Leur discours sur leur vie nomade est une manière de montrer qu'ils·elles ont (re)pris leur liberté mais aussi le contrôle de leur vie, comme si ce tout leur avait échappé à un moment.

Dans la figure ci-dessous (7.10.), nous pouvons voir une démonstration de ce grand désir de liberté, observé dans tous nos discours, sans exception, mais s'exprimant ici par la voix de la Famille nomade digitale. Dans l'exemple, les néonomades expliquent non seulement en quoi consiste cette liberté, mais invitent aussi leur lectorat à oser cette liberté, notamment par l'inscription au Club des esprits libres. Et si ce lectorat veut aller encore plus loin, il pourra

consulter l'onglet Vivre libre pour lire des textes et voir des vidéos qui toujours l'inciteront à se libérer de ses chaînes qui l'empêchent de vivre sa vie rêvée.

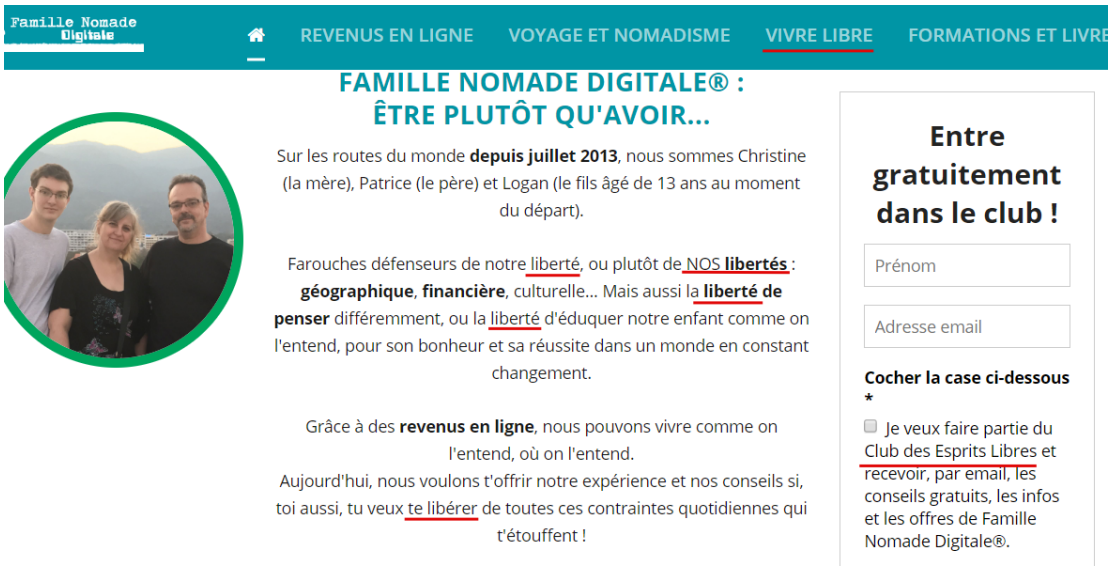


Figure 7.10. La liberté haut et fort [78]
(Famille nomade digitale, s.d., Accueil)

Nous avons compris que ces chaînes font référence, encore une fois, à cette vie routinière du métro-boulot-dodo, modèle dominant et aliénant que tous les nomades semblent avoir en horreur à un point tel que certains·es ne manquent pas d'expression, parfois lourdes de sens, pour en parler, comme c'est le cas avec L'aventurière fauchée : « Quel holocauste ! » (6 juin 2017, Pourquoi j'ai choisi le voyage). Mais au-delà du malaise ressenti face à cette comparaison avec un événement historique douloureux, nous retenons bien à quel point la routine est un mot que les néonomades ne peuvent absolument supporter. Nous verrons plus loin cependant que les néonomades ne sont pas à un paradoxe près puisqu'ils·elles se donnent malgré tout des routines de travail pour s'assurer de ne pas passer leur temps sur la plage… Si les néonomades partent notamment pour fuir des tensions, ils·elles en rencontrent toujours d'autres en chemin.

[78] Souligné en rouge par nous.

La question de la liberté qui semble correspondre à l'objectif de ne pas avoir de routine, ou du moins pas de cette *routine-là*, est donc récurrente dans le discours des néonomades. Les néonomades exercent des choix – échapper à la routine sédentaire ou se créer une nouvelle routine à partir de sa vie nomade – mais dans les deux cas, ils·elles ont la « liberté de ». D'un point de vue philosophique, cette liberté peut s'entendre comme une liberté négative au sens où elle permet l'action sans opposition, sans qu'aucune intervention extérieure ne vienne s'immiscer dans l'espace de cet individu qui peut ainsi se penser libre parce que personne ne peut le gêner dans ses activités. La liberté positive, l'opposante plus que le contraire de la liberté négative, se définit quant à elle comme la « capacité à ». Pour mieux saisir le sens de ces deux catégories de liberté, soulignons que chacune mène à des compréhensions divergentes sur le rôle de l'État. En effet, si la liberté négative est généralement attribuée à l'individu, la liberté positive concerne davantage la collectivité, ou l'individu qui appartient à une collectivité. En philosophie politique, la liberté positive peut donc être vue comme une manière potentielle d'intervenir sur les libertés négatives de chacun·e afin de garantir ou de permettre, par exemple, la défense des discriminations ou encore l'assurance de droits égaux (Berlin, 1988 ; Carter, 2018). Pour les objectifs de notre thèse, nous n'avons pas besoin de discourir davantage sur ces concepts philosophiques qui, bien sûr, sont suffisamment complexes pour mériter des approfondissements ; nous souhaitions seulement mettre de l'avant que cette liberté des néonomades se pense alors ici dans la perspective des libertés individuelles et non collectives.

L'idée d'une échappée par en avant, ou d'un pas de côté pour ne pas suivre une ligne droite tracée par le rythme quotidien d'une majorité revient dans tous les discours. Plusieurs discours parleront de fuite – comme dans fuir quelque chose – mais attention, jamais au sens d'un manque de responsabilité, toujours au sens d'un certain cran que les néonomades possèdent pour fuir quelque chose qui les éloigne de leur bonheur. D'ailleurs, nous avons senti à plusieurs reprises cet agacement des néonomades quand ils·elles doivent justifier leur type de fuite. Deux exemples :

> « Tu voyages pour fuir. Quand est-ce que tu vas revenir dans le monde réel ? » Tous les voyageurs de longue durée ont été confrontés à cette question par la famille, les amis, les anciens collègues… Qu'est-ce qui se cache vraiment derrière cette interrogation ? Ça

sent l'incompréhension, le jugement, l'envie, la jalousie, possiblement. L'opinion générale semble être : voyager c'est bien, mais de façon modérée. Tel que Matt Kepnes de Nomadic Matt l'explique, voyager est valorisé, cependant de manière ponctuelle (pendant les études ou encore deux semaines par année dans un hôtel tout inclus dans les Caraïbes). Voyager longtemps, c'est de l'excès, ça doit cacher quelque chose. Un traumatisme ? Un burnout ? Un échec amoureux ? Un manque de maturité ? Ça ne cadre pas avec les règles non écrites du petit livre des normes de la société occidentale. Ceux qui voyagent longtemps, c'est pour s'évader de leurs problèmes. Comme à tous ceux qui posent cette foutue question : VOUS AVEZ TOUS RAISON [79]. Vous avez gagné. Oui, nous voyageons pour fuir ! Nous voyageons POUR FUIR VOTRE RÉALITÉ, votre définition de ce que la vie doit être. NOUS NE SOMMES PAS ICI POUR NOUS ADAPTER À VOTRE MONDE, MAIS BIEN POUR BÂTIR LE NÔTRE. Nous avons décidé de ne pas suivre la foule, mais de prendre la route la moins empruntée. Nous rejetons la formule classique métro-boulot-dodo. Nous ne voulons pas d'une petite vie rangée et tranquille. […] NOUS NE SOMMES PAS ICI POUR SIMPLEMENT EXISTER, MAIS POUR VIVRE. Nous sommes des rêveurs et explorons le monde en quête de nouvelles expériences. Nous préférons le verbe « être » au verbe « avoir ». Nous estimons que le courage est plus important que l'argent quand il s'agit de voyage. Nous ne sommes pas riches, nous priorisons pour voyager. L'argent avec lequel nous voyageons ne nous a pas été donné, nous l'avons gagné. Nous voyageons au prix de sacrifices, nous prenons des risques.
(Nomad Junkies, 17 avril 2014, Voyager pour échapper à la vraie vie ou pour ne pas que la vie t'échappe ?)

Pourquoi je voyage tant ? Nombreux seront ceux qui répondront que je fuis. Que je fuis la réalité, la vraie vie, les responsabilités ou je ne sais trop quoi d'autres.

Forcément, cela m'énerve, car c'est pour moi porter un jugement sur la vie de quelqu'un d'autre, sans vraiment savoir de quoi l'on parle. Même si je fuyais quelque chose, même si je voyageais pour oublier, pour ne pas faire face à mes problèmes ou autre, en quoi cela vous donnerait-il le droit de me juger, sans procès, sans appel, comme ça par une simple phrase ? Il n'y a rien de pire que cette expression, la « vraie vie ». Cette vraie vie, cette vie normale et dans les cases ne semble prendre qu'une seule forme, celle de la vie en France, du pavillon, des enfants, du travail acharné, de la retraite et pas plus, pas moins. […] Je ne dis pas que je serai nomade pour toujours, je n'en sais pas plus que vous, mais cette vie nomade, ce nomadisme quotidien fera toujours partie de ma vie réelle, de mon passé, de mon présent et de mon futur. Lorsque je me lève le matin et que je m'assois devant mon ordinateur, mon travail est aussi réel que tout autre. Lorsque je déjeune à un restaurant ou que je cuisine, c'est la même chose. Lorsque je vais boire un verre avec des amis, rencontrés hier ou il y a quelques années, c'est une réelle amitié. Lorsque je pars en randonnée, c'est un vrai moment de bonheur, une vraie escapade, du sport, comme vous le feriez aussi. Lorsque je me prends la tête avec les formalités administratives ou les impôts, c'est bien réel aussi, ça je vous l'assure.

[79] Un rappel : sur le Web, les lettres majuscules signifient généralement que le propos est exprimé plus fort, voire crié.

> Pourquoi je voyage ? Pour fuir ? Oui, j'ai fui. J'ai fui la routine, le métro-boulot-dodo, l'espace confiné d'un bureau et d'un logement fixe, la surconsommation, la télévision, les normes que la société veut m'imposer chaque jour, le schéma pré-défini, la vie bien rangée qui est censée me rendre heureuse. J'ai fui mon ennui et ma dépression, j'ai fui la ligne droite, j'ai fui l'immobilisme et les certitudes. J'ai tout simplement fui ce qui me rendait malheureuse, en quête de bonheur. Ai-je tort ? N'ai-je pas le droit de faire mon bonhomme de chemin vers ma propre version du bonheur, vers ce que j'aime passionnément ? N'ai-je pas le droit de m'épanouir au quotidien ? Cela ne veut pas dire que je détiens la vérité absolue et que je considère ma version de la vie comme la bonne, comme la clé ultime, comme le chemin idéal, cela ne veut pas dire que je ne changerai pas d'avis, que je ne vivrai pas d'autres vies, que je ne suivrai pas d'autres chemins. Cela veut simplement dire que c'est ma normalité à moi, mon bonheur à moi aujourd'hui et maintenant et que je ne peux accepter que l'on me juge parce que je voyage et que l'on voit mes voyages de manière négative. A chacun sa vie, non ?
> (Voyages et vagabondages, 30 octobre 2016, Pourquoi je voyage ? Une fuite… vers le bonheur)

Selon leurs discours, les néonomades veulent donc être libres, nous l'avons bien compris, libres de se créer une vie à leur goût qui ne soit pas nécessairement la reproduction du modèle dominant (qu'ils·elles honnissent souvent). Les néonomades veulent aussi mettre fin au regard désapprobateur de tous ceux·celles *qui ne comprennent pas*. Il faut aussi dire que les attentes des néonomades semblent s'avérer généralement élevées. Ces individus exigent beaucoup de cette nouvelle vie qu'ils se créent. Ne pas se satisfaire d'une vie rangée n'est pas suffisant, il faut une perpétuelle injection d'adrénaline pour un besoin constant de vivre dans l'action et le mouvement, et ce même si les néonomades affirment aussi, paradoxalement, vouloir prendre leur temps pour voyager, prendre leur temps pour vivre.

Ce besoin de mouvement est alors marquant dans bon nombre de discours. Chez certains·es néonomades toutefois, on sent que le besoin peut se satisfaire par une activité un peu plus contemplative, une activité relativement simple : la marche. Corinne de Vie nomade offre une « Ode à la marche » (2 août 2016) pour dire comment celle-ci lui a été bénéfique dans son parcours de voyageuse, mais aussi de transformation de soi. La marche était également un acte privilégié chez les romantiques ; Vaillant souligne d'ailleurs que les écrivains romantiques y voyaient là « une profonde analogie avec leur préoccupations d'artistes », qu'il y a dans le romantisme « une émotion de la surface, considérée non comme enveloppe superficielle, mais

comme frontière et lieu d'échange entre l'intériorité et l'extériorité » (Vaillant, 2012 : 66). Un exemple avec Partis pour et à nouveau Vie nomade où les interprètes affirment leur amour du mouvement et de la marche, comment cela leur est vital :

> Un impératif : le mouvement
> Est-ce les gênes ancestraux [*sic*] qui coulent dans mes veines ? Ou le fait que je me sente comme un ours en cage lorsque je suis entre quatre murs ? Le fait est que j'ai besoin de mouvement, de déplacement, de changement. La répétition m'ennuie. Le quotidien m'angoisse. Je dépéris après quelques mois dans la même situation. Je n'y peux rien. C'est comme ça. Au plus profond de moi. Il me faut alors déménager et changer d'emploi. Changer de lieu, d'énergie, de paysage. S'en aller. Cela rend ma vie tout à fait instable, imprévue, désorganisée. Et j'aime ça ! Il m'a fallu du temps pour arrêter de lutter contre cette force qui m'anime. Et surtout la comprendre et vivre avec. Petit à petit, je l'apprivoise et j'écris ma vie en fonction. Avec le mouvement. Avec ce besoin de changement. Je prends mes marques. Depuis bientôt 7 ans, aucune année ne ressemble à l'autre. […] Le mouvement m'est toujours essentiel mais avec sûrement plus de maturité et de conscience. J'aime toujours autant être sur la route. […] Je me sens pleinement présente au monde. Là où je dois être. A ma place. Et puis, j'aime marcher. Ecouter la nature. Mettre mon corps en mouvement. Sentir la distance, le sol, l'air. Avoir mal aux jambes et au dos après une journée de marche. J'aime observer la nature et ses secrets. Conduire, marcher, prendre le train… Le corps en mouvement. L'esprit serein. Là où je dois être à chaque fois.
> (Partis pour, 5 juin 2016, Donner du sens au voyage)

> Le mouvement ? C'est mon rythme. Depuis le temps, je l'absorbe et l'évacue sur mon souffle : je le maîtrise. Mais pour d'autres c'est l'art, l'artisanat, une fleur, le yoga, l'écologie ou qu'en sais-je. Ces intrinsèques obsessions sont parfois les béquilles qui nous permettent de rendre la vie meilleure : lorsqu'ils deviennent tout, nous n'avons plus à nous échapper de rien. Avec cette maîtrise, avec une série de réglages propres à chacun, millimétrés et perfectionnés au fil des expériences, on fait de sa vie son oeuvre.
>
> Ce changement de perspective m'a permis de vivre plus sereine, bien qu'il s'accompagne d'un nombre conséquent de sacrifices et d'une patience sans bornes (surtout envers soi-même) à déployer. Mais ces difficultés travaillent désormais en toile de fond, elles sont devenues le mécanisme nécessaire au bon fonctionnement de mon tout.
> (Vie nomade, 12 novembre 2016, Ta vie ? Ton œuvre)

Pour atteindre cette liberté et cette vie de mouvement, il faut bien sûr se départir de plusieurs charges. Dans la vidéo ci-dessous, le blogueur de 1 famille /1000 aventures parle de sa sortie du monde sédentaire, normé et plein d'obligations, comme d'une sortie de prison [80].

Vidéo 7.1. Sur la route, je vous raconte ma sortie de prison
(1 famille/1000 aventures, s.d., Nos vidéos)

À ces désirs de liberté et de mouvement, d'autres visées s'observent aussi chez les néonomades. Au-delà de leur motivation à vouloir diriger leur vie et leur propre affaire (pour générer des revenus), les néonomades veulent également servir les autres en les guidant, en les *coachant*, en les inspirant, comme nous l'avons déjà un peu évoqué précédemment. Cette volonté est répandue et explicite en ce sens où la majeure partie des discours analysés font part, à leur manière, de cet objectif à vouloir « servir » les autres en quelque sorte, « à vouloir inspirer les personnes à réaliser leurs rêves de liberté » (Planet Nomad, s.d., Accueil), à amener chacun à se dépasser en faisant « tomber ses propres barrières, [et] à braver ses peurs » (Chemins nomades, s.d., Philosophie), mais aussi et surtout à « écouter et voir avec le cœur » (Moroccan Nomad, s.d., Six mois sur la route, le bilan), ou sinon, pour revenir à des missions plus concrètes, mais toujours pour servir les autres, à « montrer qu'il est possible de voyager de

[80] La vidéo dure 13 minutes. Le propos qui nous intéresse surtout commence à 7m.30.

manière permanente sans forcément avoir un gros compte en banque » (Le Sac à dos, s.d., Histoire d'un globetrotteur).

Plusieurs blogues se donneront aussi l'objectif d'éduquer ou d'ouvrir les consciences, ou du moins de « mettre en avant notre différence et celle des autres comme une qualité et une source d'apprentissage, pour une ouverture d'esprit plus large et pour plus de perspectives de vie » et pour « démontrer qu'un style de vie alternatif, correspondant à la façon de voir et de vivre d'un individu (plutôt que d'une société) est tout à fait possible à mener » (Vie nomade, 13 mai 2009, Le projet). Ce type d'objectif est parfois exprimé très fort dans les discours que nous avons analysés. L'aventurière fauchée parle même de « contribuer, de la façon la plus large qui soit, au bien commun » lorsqu'elle parle de partager ses réflexions sur la vie et ses voyages (s.d., A propos).

Autre matière capitale des discours étudiés et servant la motivation des néonomades : l'élément déclencheur, celui par qui cette nouvelle vie arrive. Il y aurait très souvent, selon nos analyses, un événement perturbateur, un *quelque chose* de substantiel sur le plan émotionnel (comme un inconfort, un mal-être) qui viendrait tout remettre en question dans cette vie rangée ou réglée au quart de tour de ces individus qui lorgnent un renouveau. Cet événement peut ne pas être complètement le réel ; il peut être transformé par les blogueurs·ses, mais toujours il structure le récit, il participe à la raison d'être du projet raconté. Il peut s'agir d'une maladie vaincue, d'une peine qui bouleverse, ou d'une grande prise de conscience sur sa vie qui ne satisfait pas ou plus. Emboiter le pas vers une vie néonomade est résolument une affaire motivée par un catalyseur. Et à ce titre, nos observations vont dans le même sens que l'ensemble de la recherche qui démontre comment le voyage au long cours, qu'il soit vécu par des jeunes ou des moins jeunes, est généralement pour une majorité de voyageurs·ses une sorte de renouveau, un moyen de transition entre deux situations où la première, souvent cause de souffrances ou cause de profondes réflexions (liées à une situation familiale, de santé, d'emploi, etc.), fait réagir et amène vers cette deuxième qui est attendue comme une forme de libération ou de renaissance (Rosh White et White, 2004).

Le fameux « j'ai tout plaqué » ne vient donc jamais d'une simple décision prise à la légère et encore moins d'un unique désir de voyage. Dans la quasi-totalité de nos discours, il est beaucoup plus ; il est l'expression d'une volonté à vouloir effectuer un changement radical, comme si ses jours étaient comptés, comme s'il ne fallait plus attendre une minute pour vivre sa vie rêvée. Un exemple avec 1 famille/1000 aventures qui illustre à quel point des questions de santé ont poussé à devenir « nomade et libre », le slogan de cette famille (figure 7.11.).

Figure 7.11. L'élément déclencheur pour un couple nomade
(1 famille/1000 aventures, s.d., Accueil)

Parfois, on ne sait pas exactement ce qu'a pu être l'élément déclencheur ou perturbant, mais on sait néanmoins son existence :

> En 2014, une épreuve de la vie est venue bouleverser mes perspectives, m'emmenant à prendre une grande décision : changer de route, partir et tout lâcher... J'ai donc mis les voiles en 2015, pour une durée indéterminée, un appareil photo en main et mon sac sur le dos : direction la nomade aventure et des projets photographiques !
> (Chemins nomades, s.d., Chemins nomades, c'est qui ?).

Il se trouve aussi beaucoup d'exemples de cette prise de conscience qui semble émaner un jour dans la tête des futurs·es néonomades, les poussant à faire le grand saut. Dans ces cas, elle concerne toujours un état qui ne satisfait plus, qui se trouve à la limite du supportable.

> Je crois qu'en fait j'en avais surtout besoin. J'explosais littéralement de l'intérieur. J'avais besoin d'un plus grand terrain de jeu, j'avais besoin d'inconnu, d'aventures, d'instables ; j'avais besoin d'air.
> (Détour local, s.d., Début d'une nouvelle vie)

> Un passé un peu trop lourd, un entourage qui ne me correspondait pas ou qui m'en demandait trop, une société dans laquelle je ne me sentais jamais vraiment à ma place, un ennui profond (toujours les mêmes mélodrames, toujours les mêmes regards accusateurs, toujours les mêmes souvenirs moroses). Je me sentais inapte à la vie, handicapée. Incapable. Il y a six ans, lors d'un trajet en bus anodin dans ma ville, j'ai eu l'impression que le ciel se décrochait : j'avais touché le fond. Je ne savais plus quelle était la vraie réalité. Ce que je vois ? Ce qu'ils voient ? Ce qu'on veut bien que l'on voie ? Toutes ces couleurs dans mon esprit, tout cet enthousiasme, toute cette énergie qui brûlaient en moi avaient été réduits à néant car je n'avais aucune idée de leur potentiel. Personne ne m'en a jamais parlé. Personne ne m'a jamais expliqué qu'on avait le droit de voir et de faire les choses différemment. Un seul message transpirait de ces 25 années d'existence : faire semblant de se conformer, s'intégrer dans la normalité. […] Et puis il y a eu ce petit bus, qui enjambait tous les ponts de la vieille ville de Fribourg, traversant littéralement les âges. Un vrai voyage dans le temps. Je l'empruntais tous les jours mais je ne l'avais jamais regardé ainsi. C'était comme un coup de foudre. Une perspective nouvelle s'est ouverte, immense, accompagnée d'un ouragan de possibilités. J'ai été complètement déstabilisée. Après un mois de turbinage émotionnel, le constat était le suivant : je ne sais plus qui est vraiment moi, car j'ai été trop moulée par mes expériences immobiles. Celle que voient les autres, ce n'est pas moi. C'est celle qu'ils veulent bien voir. Je voulais me détacher de ça, aller chercher d'autres regards, peut-être pour trouver le mien. Je pensais avoir trouvé une solution, et j'allais m'y jeter à corps perdu car j'en étais complètement convaincue. Je voulais prouver au monde qu'il n'y a pas besoin de se conformer, je voulais le crier sur les toits. J'ouvrirais la petite porte qui mène à cet arrêt de bus magique qui aurait très bien pu être un sourire, un ciel bleu, le toit d'un immeuble, une tomate verte. Je me donnais 2 ans pour tout chambouler dans ma vie et partir avec un billet d'aller sans retour.
> (Vie nomade, 13 mai 2009, A propos)

Pour certains·es, la motivation à vouloir tout laisser pour acquérir un sentiment de liberté et de contrôle de sa vie s'est d'abord vécue dans le cadre d'un tour du monde ou d'un grand voyage,

lequel n'a jamais pris fin toutefois, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment. Pour ces individus, l'appel ou le déclic s'est donc davantage fait en chemin.

> Mon voyage devait durer 14 jours, je ne suis rentré chez moi que 124 jours plus tard. Durant ces 4 mois, je voyage à travers le Vietnam, le Laos et la Thaïlande allant toujours de l'avant, voulant toujours voir ce qui se passe plus loin, refusant de revenir sur mes pas ! On dit que les voyages font grandir, et en effet, ils ouvrent votre esprit au monde et aux autres, vous donnent un point de vue différent de la vie, vous apportent une définition différente du bonheur et du besoin. Les voyages vous apprennent à écouter, à apprécier. Cette expérience fut la plus enrichissante de ma vie ! Une fois de retour j'ai su qu'il me serait impossible de revenir à ma vie d'avant. J'ai attrapé cette maladie du voyage. Cette soif de découverte et de rencontre. Depuis 4 ans, je suis un voyageur permanent.
> (Le Sac à dos, s.d., Histoire d'un globetrotteur)

> En 2014 j'ai quitté mon travail de cadre, ingénieur en informatique pour partir sillonner le monde. Je pensais partir pour une année sabbatique que j'offrirais en cadeau à moi-même, ramener plus d'harmonie à ma vie et me reconnecter à un moi profond qui m'échappait. Ma vie a complètement changé à travers le voyage et je ne suis jamais revenue à celle que j'avais quitté [*sic*]. J'ai avancé et me suis amusée de voir en la vie même un changement permanent. Je suis devenue une nomade.
> (Moroccan Nomad, s.d., Qui suis-je ?)

Peu importe la motivation à partir (ou à ne plus vouloir rentrer), il reste au final le même résultat observé dans tous les discours : une vie sédentaire, relativement normée ou encadrée, abandonnée au profit d'une vie nomade, plus bohème ou précaire, mais considérée plus libre et plus épanouissante, donnant cette impression de *vivre enfin* ou de *vivre plus*, de se sentir « vraiment vivants » (Nomad Junkies, 15 novembre 2018, La vie est trop courte pour vivre au même endroit). Mais que signifie au juste cette sensation qui semble résonner chez une majorité de néonomades ? La blogueuse de Valiz Storiz tente une explication :

> Pourquoi j'ai choisi la liberté de voyager à la sécurité d'une situation stable ?
> Parce que j'ai la sensation d'être vivante.
> Sentiment très difficile à expliquer, soit dit en passant. Mais sur lequel beaucoup de gens qui voyagent ou qui ont tout simplement fait le choix de changer de vie se comprennent [*sic*]. Comme si avant, tu n'étais que le spectateur de ta vie. Touché par les émotions du personnage principal, certes, mais traversant les étapes de la vie comme un automate plutôt qu'en étant vraiment là. Alors que quand tu t'émancipes et prend ta liberté, tu ne

> te laisses plus seulement porter par le courant. Ce qui arrive dans ta vie devient tes choix et ta responsabilité. Et bizarrement, tu te sens tout de suite plus présent dans les bons comme dans les mauvais moments. Tu ressens, tu observes, tu réfléchis (haha, je vois déjà ceux qui vont dire : mais moi aussi je réfléchis d'abord ^^). Et tu te sens incroyablement là et vivant !
> (Valiz Storiz, s.d., Pourquoi j'ai choisi la liberté de voyager à la sécurité d'une situation stable)

Nous avons senti fréquemment dans le discours des néonomades ce *vivre enfin* comme s'il s'agissait de quelque chose de nouveau, jamais vécu auparavant. Un *vivre enfin* d'autant plus exaltant et nécessaire aux yeux des néonomades, car on ne sait jamais de quoi demain sera fait, ou pour le dire autrement, parce que « tout peut s'arrêter n'importe quand, on ne sait pas quand ni comment » (Six nomades, 12 septembre 2016, La fois où j'ai eu peur pour vrai). Alors pourquoi attendre ou remettre aux calendes grecques, surtout quand on sait que « la vie est trop courte » (Rouler sa vie, s.d., Pourquoi partir ?), ou encore parce que l'on sait que « le temps d'une vie ne nous serait pas suffisant » (Histoire de tongs, 10 juin 2016, Vivre autrement : 3 ans de voyage et d'eau fraîche). En tout cas, chose certaine, « on a qu'une vie, faut kiffer » (Voyage Roadtrip, s.d., Travailler et voyager : les difficultés et les solutions). Et les extraits qui vont en ce sens pourraient se multiplier.

C'est donc, dans l'ensemble des discours étudiés, l'apologie de l'instant présent et même parfois d'une vie qui doit être vécue dans l'urgence pour être sûr de ne rien manquer. Là encore nous y voyons un certain rapprochement avec la conception romantique du temps où le « sentiment d'inquiétude [naît] de cette fuite du temps », que le rapport au temps de l'individu se change alors en des désirs dévorants, « de là l'exaltation, qui n'est qu'un rassemblement des puissances affectives et intellectuelles en un moment » (Gengembre, 2008 : 21). Ce constat, nous l'avions déjà un peu anticipé avec Aubert (2012) lorsque nous avons souligné, dans le cadre de nos hypothèses, que le désir de partir et de vivre une vie « pleine » où l'on réduit les obligations, du moins certaines, se fait souvent dans la perspective d'une vie qui ne peut

attendre. Et l'âge ne semble pas y être pour quelque chose, car les protagonistes de notre corpus restent jeunes en se situant entre 25 et 45 ans [81].

En somme, et ce n'est pas compliqué car les discours sont sans équivoque sur ce point, il faut absolument « cultiver l'instant présent » ou « vivre l'instant présent ici et maintenant » (Chemins nomades, s.d., A propos), car « savoir savourer le moment présent est important dans votre vie si vous souhaitez développer votre bonheur ! » (Digital Nomad, s.d., L'importance du moment présent). Ici aussi, nous pourrions poursuivre longtemps avec des extraits qui témoignent de l'importance du moment présent pour les néonomades ; nous choisissons de conclure avec Moroccan Nomad qui résume bien comment celui-ci reste le seul qui compte et comment cet instant présent nous apparaît un peu comme le *kairos*.

> Depuis que j'ai décidé de « tout plaquer » et de partir en voyage, je ne cesse de cheminer dans une sorte de voyage initiatique où j'ai du apprendre une seule chose au final ; cet instant est le seul moment qui puisse réellement exister. Quand je regarde l'instant de très près, je n'y trouve qu'une éternelle escale… Et c'est bien cette escale que je raconte ici ; Une multitude d'expériences de l'instant présent qui ont changé ma manière de voir le monde ! (Moroccan Nomad, s.d., Voyage et spiritualité)

Il faut passer par Aristote, le premier à avoir établi une conception scientifique du temps (*chronos*), pour comprendre la signification du *kairos* dans la multiplicité temporaire. Pour le philosophe de l'Antiquité, le *kairos* est le temps de l'activité humaine et de l'action, c'est « le temps propice », le temps opportun pour faire quelque chose. Différent donc des temps linéaires ou continus (*aîon* et *aidion*) et du temps des événements naturels, du temps propre aux saisons (*horai*), pour résumer sommairement. Le *kairos* concerne ici la métrétique, ou la juste mesure, du bien, là où surviennent tant les moments favorables (propices) que défavorables (non-propices) (Couloubaritsis, 2014). Chez les néonomades, nous voyons la référence à ce fameux instant présent s'inscrire dans la logique du *kairos*, cette occasion qu'il faut saisir maintenant, car avant il pourrait être *trop tôt* et après il pourrait être *trop tard*. En

[81] C'est une approximation, car aucun·e des néonomades n'expriment son âge. Pour l'évaluer, il faut y aller selon les apparences données en photo.

d'autres mots, c'est pour nous l'expression que cette nouvelle vie nomade devait donc arriver *à ce moment,* qu'il y a eu ce point de bascule pour enfin vivre ce présent, situé entre un avant et un après qui eux n'étaient pas des moments opportuns.

Si les discours des néonomades semblent dire que le temps passe trop vite, que la vie s'accélère, que pour cette raison il faut impérativement en profiter au maximum comme si c'était le dernier instant – comprendre ici qu'il importe de vivre le plus d'expériences possibles dans un espace-temps – il existe aussi paradoxalement une pensée contraire, présente dans les discours : la valorisation du *slow travel*. C'est là où les néonomades disent vouloir prendre le temps de voyager, de ne pas juste enchaîner ou consommer des destinations, mais au contraire de s'en « imprégner », comme le dit notamment Lucie de Voyages et vagabondages, ou encore, d'avoir un rythme lent pour permettre de s'intégrer à la vie locale (Détour local, s.d., A propos). Certains voudront aussi enseigner aux lecteurs à « apprendre à arrêter de *rusher* en voyage » (Nomad Junkies, 27 aout 2018) et certains autres émettront leurs raisons précises pour lesquelles ils encouragent à voyager lentement :

> Je te donne mes 5 raisons de pourquoi pratiquer [*sic*] le slow travel quand on est Digital Nomad :
> - Le slow travel coûte moins cher […]
> - Le slow travel permet d'être plus productif […]
> - Le slow travel pour être plus connecté aux autres […]
> - Le slow travel permet d'éviter le burnout du voyageur […]
> - Le slow travel pour le bien-être émotionnel […]
>
> (No-Mad Life, 29 juin 2018, Pourquoi j'ai choisi le slow travel comme mode de vie nomade digital)

Cet objectif paradoxal des néonomades (vivre en accéléré et vivre lentement) mérite que l'on s'y attarde un peu. Disons d'abord qu'il n'est pas rare d'entendre que nous vivons dans des sociétés de l'accélération (Rosa, 2014). Mais que peut vouloir dire cette affirmation ? Rappelons quelques évidences que nous pouvons parfois oublier :

> Le temps, ne peut en aucun sens véritablement accélérer, et tous les processus de la vie sociale n'accélèrent pas. Une heure est une heure et une journée est une journée – qu'on

> ait l'impression qu'elles sont passées vite ou non ; et il est évident que les grossesses, les grippes, les saisons et les temps de l'enseignement n'accélèrent pas. De plus, rien n'indique clairement que nous puissions parler au singulier d'un processus d'accélération sociale, alors que tout ce que nous voyons est un ensemble de phénomènes d'accélération qui ne sont peut-être pas en rapport les uns avec les autres, par exemple dans le sport, dans la mode […]. Il est tout à fait évident qu'il n'existe aucun mode d'accélération unique et universel qui accélère *tout* (Rosa, 2014 :16).

Pour Rosa, il existe donc plusieurs formes d'accélération qui s'observent, par exemple, du côté de la technique ou encore du changement social. Pour lui, c'est toutefois l'accélération du rythme de la vie sociale qui paraît la plus oppressante, voire la plus angoissante. Il précise que dans la modernité, les individus ressentent constamment le manque de temps, c'est le temps comme une matière première consommable qui s'épuise, en d'autres mots. Cette accélération du rythme de la vie peut être définie comme « l'augmentation du nombre d'épisodes d'action ou d'expérience par unité de temps, c'est-à-dire qu'elle est la conséquence du désir ou du besoin ressenti de faire plus de choses en moins de temps » (Rosa, 2014 : 25). S'il y a des volontés de décélération, notamment avec le *slow travel* des néonomades, c'est sur cette forme d'accélération qu'elle s'exerce. Mais cette décélération n'a rien d'un jeu d'enfant où il suffirait de promouvoir, par exemple, un simple débranchement avec notre A.M.I. [82].

En effet, comme le rappelle aussi Rosa, la technologie n'est pas la cause de l'accélération sociale, ou plutôt, dirons-nous, n'est pas l'*unique* cause. L'auteur donne notamment l'exemple du courrier électronique dont rien dans cette technologie oblige un individu à écrire ou à lire plus de messages par jour. La cause n'est pas là, même si bien sûr l'outil peut être une « condition de possibilité de l'augmentation » du nombre de messages à produire ou à traiter. Les moteurs de la vitesse sont donc ailleurs et nous allons nous pencher sur un en particulier : le moteur culturel.

[82] À titre de rappel, c'est l'acronyme que nous avons créé pour désigner nos différents Appareils Mobiles Intelligents.

Pour Rosa, l'accélération est influencée par une promesse culturelle forte qui, dans la société moderne séculaire sert « d'équivalent fonctionnel à la promesse (religieuse) de vie éternelle » (Rosa, 2014 : 38). Cela signifie que dans nos sociétés (séculaires) où l'accent est mis sur la vie avant la mort, une vie bonne est une vie accomplie, une vie pleine dont les aspirations et les désirs des individus, qu'ils soient croyants ou non, sont dirigés vers toutes les possibilités, aussi diversifiées et grandioses peuvent-elle l'être. Cette vie est la vie riche d'expériences vécues mais aussi des capacités déployées de l'individu, ici-bas, et non dans un au-delà. C'est une promesse de vie éternelle qui promeut et engage l'individu dans la réalisation d'autant d'options que possibles, de « goûter la vie dans toutes ses dimensions, toutes ses profondeurs et dans sa totale complexité » (Rosa, 2014 : 39).

Mais hélas, on sait, ou l'on comprend rapidement, que toutes ces options, que toutes ces offres du monde sont en nombre incalculable et que par conséquent elles sont trop nombreuses pour s'intégrer dans une seule vie. Alors quoi ? La réponse à ce problème arrive par l'acceptation de l'accélération comme une solution qui permet de faire entrer le maximum d'options dans un minimum de temps : faire ou accomplir plus dans un temps réduit, ou si l'on extrapole, de vivre plusieurs vies dans une seule vie. Dans les discours des néonomades, nous avons senti à plusieurs reprises la place importante que prenait ce moteur culturel dans l'accélération de leur vie, même s'ils encouragent par moment un mode de *slow travel*. D'ailleurs, celui-ci vient un peu en contradiction avec les fameuses *bucket lists*, dont nous allons discuter maintenant.

Elles sont un autre fait marquant des discours analysés et témoignant de cette volonté à *vivre enfin* ou à *vivre plus*, ou à *vivre en accéléré*. Les *bucket lists* sont ces listes de choses à voir ou à faire avant de mourir que se fabriquent plusieurs néonomades. Ces listes qui représentent un peu les rêves à accomplir sont souvent une série d'épreuves ou d'expériences qui ne sont pas des plus anodines, des plus calmes ou des plus tranquilles. Ceci dit, les *bucket lists* ne sont pas le propre des néonomades. Elles émergent d'un mouvement plus vaste qui vise à valoriser chez tout individu une vie pleine, comme nous venons d'en discuter au paragraphe précédent, mais aussi une vie où l'on se dépasse constamment. Chez les nénomades, ce désir de se dépasser est marqué à souhait, c'est un besoin énergique. Il est intéressant de souligner que malgré le fait

que les néonomades reconnaissent tous un certain niveau de difficulté à leur vie (instabilité géographique, précarité financière, casse-tête du logement qui est toujours à trouver, etc.), ils·elles ne semblent pas pour autant s'en lasser, au contraire ; il leur en faut toujours plus de ces défis à cocher.

Il existe plusieurs *bucket lists* dans les discours néonomades. Nous reproduisons ici celle du blogueur de Digital Nomal avec des objectifs à atteindre et des objectifs atteints (marqués par un trait - présenté tel quel sur le blogue), question de se motiver bien sûr à poursuivre ce programme qui ne manque pas de repos, programme que « vous pourrez intégrer dans un système hebdomadaire pour mieux suivre ses avancements » ce qui ne manquera pas par conséquent de « provoquer une grande excitation en vous », comme l'affirme le blogueur dans une vidéo réalisée à cet effet (Pourquoi créer votre *bucket list*, s.d., vidéo 7.2.).

>>> BUSINESS :
~~Avoir créé ma propre entreprise~~
~~Avoir publié un livre pour apprendre le DJing~~
Avoir publié un livre pour apprendre la production musicale
~~Avoir gagné plus de 3.000 € net / mois avec mes business~~
Avoir créé une alternative sérieuse aux écoles de DJ / production musicale classiques
~~Avoir créé une formation complète pour apprendre à composer un morceau de musique de A à Z~~
Avoir créé une formation complète pour apprendre à masteriser un morceau de musique de A à Z
Avoir créé une formation pour apprendre à devenir digital nomad
>>> MUSIQUE :
Avoir mixé devant un dancefloor de plus de 1.000 personnes
Avoir été produit par un label non auto-financé
Avoir monté mon Home Studio idéal
Avoir mixé un set de 20 morceaux persos en public
Avoir joué un live en public
>>> SPORTS :
~~Avoir pris une rampe d'escalier en roller~~
~~Avoir sauté à l'élastique~~
~~Avoir sauté d'un avion en plein vol~~
Avoir obtenu mon Brevet A de parachutisme
Avoir sauté en BASE Jump
Avoir pratiqué le Wing-suit
Avoir pratiqué le sky surf
Avoir pratiqué le free fly

Avoir sauté à l'élastique d'un hélicoptère
Avoir pratiqué le parapente
Avoir pratiqué le paramoteur
Avoir pratiqué le Kung-fu dans un temple avec des moines de Shaolin
Avoir suivi des cours de Tai Chi Chuan
Avoir ma salle de musculation idéale à la maison
>>> VOYAGES :
Avoir fait un tour du monde
~~Avoir passé 1 an à vivre en temps (sic) que digital nomad~~
Avoir rencontré un chaman au pérou dans la jungle Amazonienne
Avoir assisté à un levé [*sic*] de soleil au Machu Picchu
Etre allé au lac Titicaca
Avoir été à un Burning Man festival
Avoir vu une aurore boréale
Avoir vu les pyramides de Gizeh
Avoir assisté à une Kumbh Mela
Avoir fait la fête à Goa en Inde
~~Avoir fait la fête à une Full Moon Party en Thaïlande~~
Avoir médité au coucher du soleil au bord du Gange
~~Avoir visité les temples d'Angkor~~
Avoir vu la cité de Teotihuacan au Mexique
Avoir vu les moaï de l'île de Pâques
~~Etre allé à la James Bond Island en Thaïlande~~
Avoir vu le Taj Mahal
Avoir marché sur la muraille de Chine
Etre allé au sommet du mont Huashan en Chine pour voir le temple
Etre allé à la Son Doong cave au Vietnam
>>> EXPÉRIENCES :
Avoir conduit une Lamborghini sur un circuit
Avoir fait le malin devant un requin lors d'une plongée en cage
~~M'être fais tatoué une phrase philosophique sur le bras droit~~
M'être fais un gros tatouage tribal sur la hanche
M'être fais un tatouage lié à la musique derrière l'oreille
Avoir tiré avec une vraie arme
Aller dans l'espace
Faire un stage de survie
Faire un tour en avion de chasse
Avoir testé l'isolation sensorielle
Avoir fait un vol en zéro G
Avoir fait une cérémonie à l'ayahuasca avec un chamane
Avoir fait une cérémonie Bitwi avec de l'Iboga au Gabon
>>> RELATIONS :
Avoir fondé une famille heureuse et épanouie avec mon âme sœur
Avoir fais l'amour à 2 femmes en même temps
~~Avoir couché avec une magnifique thaïlandaise~~ [*sic*]
>>> PATRIMOINE :

> Avoir acheté ou fait construire mon chalet en montagne
> Etre rentier
> Gagner plus de 10.000€ net / mois en bossant 1 journée / semaine
> (Digital Nomad, s.d., Ma « Bucket List »)

Vidéo 7.2. Pourquoi créer votre *bucket list*
(Digital Nomad, s.d., *Life hacking*)

Enfin, et dans un autre ordre d'idées, il est important de mentionner que toujours au rayon des motivations des néonomades, il s'en trouve aussi une liée à l'expérience du récit. En d'autres mots, une bonne partie des blogueurs·ses vont exprimer l'importance que revêt leur blogue dans la mesure où celui-ci est la possibilité d'avoir un espace à soi, « un petit espace de liberté » (Novo-monde, 16 janvier 2017, Notre éthique de blogueurs de voyage), « un espace de création et d'expression libre » (Vie nomade, 13 mai 2009, A propos), ou comme le dit Annie Anywhere, un « petit carré de sable sur Internet » (s.d. A propos). Pour Kalagan, il semble aussi important de rappeler que cet espace à soi qu'est le blogue peut également servir à *se laisser aller* un peu :

> Ceux qui me connaissent personnellement savent que je ne suis pas ce genre d'entrepreneur néolibéral, *work addict* et intéressé uniquement par le pognon, et que derrière mes allures de *business man* international, se cache un grand déconneur. Voilà donc quelques prises de notes au sujet de bonnes rigolades. [on est sur un blog, pas dans

> un journal sérieux ! Je suis libre d'écrire toutes les conneries que je veux. Et de temps en temps, ça fait pas de mal :)]
> (Kalagan, 2 janvier 2013, Un an complet de nomadisme, bilan, réflexions et bêtisier)

Nous aurons l'occasion de revenir sur cet espace à soi qui, au-delà de cette possibilité pour être soi et pour exprimer ce soi, permet aussi de s'afficher avec une attrayante carte de visite, utilisée à la manière d'une carte d'affaires pour promouvoir son expérience et en retirer quelques bénéfices monétaires (dans un monde idéal). Et dans ce contexte, le blogue devient une affaire très sérieuse – n'en déplaise à Kalagan. Nous discuterons en profondeur de cet aspect dans la section portant sur le travail.

Enfin, pour clore cette partie et pour faire le lien avec le paragraphe précédent sur l'expérience du récit, nous voudrions souligner que nous n'avons jamais senti dans le discours des blogueurs·ses une quelconque contrainte ou limitation qui aurait pu être posée par les diffuseurs ou les plateformes de gestion des blogues. Il y a sans doute, dans les sujets de nos blogues analysés, moins de « potentiel polémique », et conséquemment, moins d'occasion pour que cette question fasse l'objet d'observations importantes.

7.3. Le sens du voyage chez les néonomades

L'ensemble des objectifs et des motivations que nous venons de voir au point précédent doit aussi être observé dans une perspective plus globale où l'on s'intéresse au sens donné, par les néonomades, au voyage et au nomadisme en général. Et ce que nous remarquons est une image paradoxale, mais assumée comme telle, d'une vie nomade qui peut être à la fois épanouissante et exténuante. Astrid, la blogueuse d'Histoires de tongs, l'exprime clairement en rappelant « qu'avant toute chose, la vie nomade est un pêle-mêle d'émotions souvent contradictoires, qu'il faut parvenir à intégrer puis à maîtriser » (s.d., Vie nomade et réflexions). Les phénomènes sociaux ne sont jamais exempts de contradictions internes, rapppelons-le rapidement, avant d'examiner ce qu'il faut comprendre justement par l'expression de ce paradoxe chez les néonomades

Le voyage à temps plein ou la vie nomade est avant tout perçue par les blogueurs·ses de notre corpus comme un mode de vie alternatif, une vie que l'on s'est créée, bien avant d'être considérée comme une vie de rêves même si les néonomades parlent souvent de l'importance d'avoir des rêves et de les poursuivre.

> Quatre ans plus tard, je pense toujours que la vie nomade est un gouffre à énergie. Mais pas un gouffre à fric, ni un gouffre à santé. Ma santé ? On ne pourrait mieux (je touche du bois, certes). Ce mode de vie, qui se marie parfaitement avec la marche, me maintient en bonne forme. Quant aux finances, certes, je traverse une mauvaise passe, mais sans appartement à sa charge et en dosant bien ses dépenses, tout est possible. Et pour revenir à la santé, quid du bien-être mental ? Voyager peut être une bonne thérapie : ça fonctionne pour moi ! Et je n'en pense toujours pas moins : la vie nomade, c'est un style de vie alternatif, pas une vie de rêve. C'est une façon de voir le quotidien différente [*sic*], qui demande attention et adaptation constantes. Ces choses consomment énergie et temps.
> (Vie nomade, 19 janvier 2017, Démystification de la vie nomade (bis))

La vie néonomade compte bien sûr d'immenses atouts aux yeux des blogueurs·ses, notamment avec cette liberté qu'elle semble leur procurer, avec ces rencontres nombreuses qu'ils·elles peuvent faire avec l'Autre, avec ses expériences et ses paysages qui sortent de l'ennui, et que dans ces circonstances elle peut en effet paraître comme une vie de rêve. Mais ce serait oublier les efforts, les sacrifices et les difficultés qui viennent aussi avec elle. C'est un constat marqué dans l'ensemble des discours : il ne s'y trouve personne pour dire que la vie nomade est une sinécure. Sauf que les néonomades semblent malgré tout aimer se nourrir de ces charges :

> Toi, tu repars pour un tour, mais tu sais que tu vas te planter. Tu connais par cœur l'infinité de ces précipices, au fond desquels tu vas pourtant te jeter. […] Loin d'être cassé ou fourbu, tu renaîtras de tes faux-pas et tu érigeras des palais de tes erreurs, où tu t'abriteras le jour venu. Car c'est comme ça désormais, que tu t'envoies en l'air.
>
> Toi, tu repars pour un tour, mais tu sais déjà que tu vas en baver. Pourtant, tu en redemandes, du fond de tes tripes, tu veux la reprendre, cette claque de ta vie. Cette violence, tu l'aimes. Tu la cherches quand tu te réveilles, et tu l'embrasses quand tu t'endors. Tu la haïes lorsqu'elle te surprend, mais tu la désires lorsqu'elle te quitte.
>
> Elle te maintient vivant. Elle te contrôle. Elle déverse dans tes veines toute son adrénaline. Tu sens battre ton pouls au rythme de ses coups : à chaque saccade sa pulsation cardiaque. Elle se substitue à ta raison qui voudrait que tu rentres bien sagement, à la maison et pour de bon. Elle t'emporte avec elle dans son tourbillon noir,

> qui pourtant éveille tes pensées comme jamais. Depuis qu'elle te nourrit, tu y vois plus clair : tu sais qui tu es, et ce que tu vaux. Tu puises ta force au creux de ses méandres, même si parfois tu t'y perds un peu.
> […]
> Mais toi, tu sais quels sentiments que tu trouveras sur ta route. Tu connais déjà cette violence que tu devras affronter, celle qui te frappera brutalement quand tu t'endormiras, celle qui saisira ton corps avec bestialité. C'est celle que tu tairas et ne raconteras pas, c'est celle dont on ne te vendra jamais l'âme, et c'est celle que tu aimeras autant que tu la détesteras…
> (Histoires de tongs, 26 mars 2015, Violences nomades)

Si les néonomades aiment rêver, ou du moins exprimer plus souvent qu'à leur tour qu'il est important de rêver, ils·elles savent toujours également à quel point cette vie n'est pas gratuite, qu'elle « n'est pas toujours très rose » (Le Sac à dos, s.d., Histoire d'un globetrotteur). Il ne faut donc pas se laisser tromper par les images, comme celle de la figure 7.12., qui finissent toujours par s'exposer ici et là sur les blogues, et dont nous avons déjà évoqué la présence. Car il reste une évidence dans les discours étudiés : cette vie néonomade est à la fois douce et pénible ; s'il y a souvent une plage dans le décor, il y aussi tout un lot d'instabilités émotionnelles, financières et organisationnelles à gérer. Bref, les néonomades se promènent constamment sur cette grande palette d'émotions où ils·elles peuvent un jour rire et le lendemain pleurer, de cette vie qu'ils·elles ont choisie. Mais plus encore, les néonomades nous ont toujours semblé se moquer de ce paradoxe ou s'en soucier très peu. Des regrets, nous en avons très peu rencontrés dans le discours des néonomades. Malgré les peines, les désillusions, les catastrophes, les désespoirs, la vie des néonomades apparaît toujours se combiner à un bonheur suffisant pour ne jamais vouloir revenir en arrière.

Figure 7.12. La douce vie (?) du nomadisme digital
(Famille nomade digitale, s.d., Formations et livres)

À ce néonomadisme, nos néonomades y donnent aussi le sens d'une certaine noblesse ou pureté. D'une vie s'étant délestée du superflu pour se rapprocher de l'essentiel qui consiste à vivre des expériences plus qu'à consommer des biens. Dans cette démarche ou « être » compte plus que « avoir » (Famille nomade digitale, s.d., Qui sommes-nous ?), il apparaît aussi très souvent un sens quasiment sacré donné au voyage, énonciateur d'une certaine vérité comme si la « vraie vie » se tenait là et pas ailleurs – « le nomadisme y'a que ça de vrai » (No-Mad Life, 3 juin 2018, Le paradoxe du départ) – comme si le voyage permettait de vivre véritablement et de ne pas juste exister (Six nomades, 2 septembre 2016, A propos). Certains néonomades verront le voyage avec des yeux de grande intensité, comme c'est le cas avec Partis pour qui a créé un manifeste pour exprimer le sens digne et solennel que le voyage prend pour eux. En voici un court extrait :

> Arthur C. Doyle a écrit « Une fois qu'on a éliminé l'impossible, ce qui reste, aussi improbable que cela soit, doit être la vérité. ». Toujours, au cours de ces épisodes d'aventuriers anonymes, de voyageurs au long cours, de marcheurs contemplatifs, d'arpenteurs de sentiers non battus, de compagnons de routes lointaines, de routards insatiables, de coureurs de bois, d'explorateurs urbains, l'autre vie nous a semblé

> improbable, notre vérité est donc là où nous la cherchons : dans le Grand Partout de Vollmann [83], vers Nulle Part et même ailleurs, aussi loin que nous portent nos pas. […] (Partis pour, s.d., Le manifeste)

Dans les discours analysés, nous avons donc senti cette importance pour les néonomades à vouloir considérer le voyage avec une certaine prestance, ce qui va bien sûr avec la condition de ne pas être une affaire touristique, mais d'immersion dans les cultures locales. Le nouveau-chic, comme le disaient déjà Bruckner et Finkielkraut il y a près de quarante ans, c'est l'antitourisme (1979 : 2003). Nous aurons l'occasion de revenir sur les représentations de l'Autre chez les nénomades, mais pour l'instant, soulignons que même si peu de néonomades affirment textuellement qu'ils·elles ne sont pas des touristes, nous comprenons toujours qu'ils·elles cherchent à se détacher de cette image péjorative du touriste, de cet « idiot du voyage » (Urbain, 2002) qui n'est jamais, à leurs yeux, celle du « vrai » voyageur, ce « vrai » voyageur qui est le seul à vouloir véritablement s'insérer dans les cultures locales, cette clé impérative pour « vivre un pays ». Beaucoup d'articles vont en ce sens, notamment chez les Nomads Junkies, avec des titres comme : Les « locals », la clé qu'il te manque pour vivre un pays ; Voyager seul : 3 façons simples pour aller à la rencontre des locaux ; 7 must pour explorer Lisbonne comme un « local »; pour ne nommer que quelques exemples.

Mais paradoxalement, et de manière lucide, les Nomad Junkies reconnaissent aussi les avantages à « avoir l'air d'un touriste ». Ces avantages ne sont pas qu'esthétiques ; ils facilitent le passage vers les « locaux », vers ces Autres qui attirent toujours les néonomades – passage qui restera toutefois peu raconté véritablement dans les discours, comme nous le verrons dans la section consacrée plus précisément à l'Autre (chap. 7.7.).

> Pourquoi a-t-on toujours honte d'avoir l'air d'un touriste ? On a beau se convaincre qu'on est des « voyageurs », ça reste que les locaux savent nous identifier et nous étiqueter de touriste. Même si on fait notre possible pour parler la langue du pays et s'habiller avec les couleurs et les textures de l'endroit, on est et on restera un touriste.

[83] En référence au livre de William T. Vollmann, décrit par l'éditeur comme une sorte d'hommage à la clandestinité, au voyage et aux hobos de la vieille Amérique se déplaçant illégalement à bord des trains de marchandises.

> D'ailleurs, on devrait s'assumer ! Il y a plein de côtés positifs à avoir d'un touriste [*sic*] : Les locaux te pardonnent plus facilement tes erreurs […] ; Tu peux faire semblant de venir d'un autre pays […]; Les locaux sont plus enclins à s'arrêter et à t'aider […] ; D'autres voyageurs vont t'approcher […]; Tu peux être invité à des activités locales […]. (Nomad Junkies, 18 septembre 2014, Les avantages d'avoir l'air d'un touriste quand tu voyages)

Sans trop de surprises, nous avons pu observer aussi dans les discours le sens constructeur, structurant ou équilibrant du voyage, ce dont nous avons passablement discuté déjà, un peu plus tôt dans cette thèse. Le voyage est souvent attendu comme moyen de changement ou de transformation de soi, ou encore comme outil spirituel. C'est une motivation récurrente dans l'ensemble de notre corpus qui s'observe par des dizaines et des dizaines d'articles sur le sujet qui rappelleront chacun à leur manière que « le voyage est avant tout un voyage intérieur pour apprendre à se connaître soi-même (Planet Nomad, 31 janvier 2018, Voyage initiatique : où aller se ressourcer ?) tout en révélant également comment les néonomades ont, grâce à leur expérience, appris à « s'aimer plus » et à devenir de « meilleures personnes » (Nomad Junkies, 26 décembre 2016, Le voyage pour changer le monde…et soi-même!; 13 décembre 2017, Je m'aime plus quand je voyage). C'est un point capital dans notre thèse ; plus loin, nous allons faire valoir tout le processus de transformation de soi chez les néonomades.

7.4. Faire tourner le moteur : planification et organisation du parcours

Il faut d'abord dire que le moteur est ici métaphorique – il est pris au sens de « faire fonctionner » ou de « faire avancer » un projet – car tous les néonomades ne voyagent pas à bord d'un véhicule motorisé, loin de là. Et une chose est très sûre en tout cas : si les néonomades savent avancer dans leur parcours en cumulant des kilomètres, ils ne s'attendent pas toujours à savoir vers où. Beaucoup feront l'éloge d'une certaine improvisation dans l'élaboration du chemin à explorer, comme c'est le cas ici avec Histoire de tongs, dont la blogueuse a beaucoup voyagé en auto-stop, et qui dit notamment vouloir « remettre son itinéraire entre les mains du monde » (s.d., A propos). Deux exemples parmi d'autres :

> Tu découvres même que l'on n'est pas forcée de savoir où l'on va : tendre le pouce suffit à démarrer une nouvelle aventure, qui regorge de surprises et d'intensité. Alors tu te décides à voyager léger puis tu changes tes plans : désormais tu t'arrêtes où tu veux, quand tu veux, et avec qui tu veux. Être auto-stoppeuse, ce n'est plus aller d'un point A à un point B, non, c'est écouter ton feeling, t'en remettre à tes émotions, avoir confiance en toi et dans le monde qui t'entoure. Il s'agit de poésie.
> (Histoire de tongs, Philosophie d'une autostoppeuse, 24 janvier 2015)

> Un tour du monde qui n'en n'est [*sic*] pas vraiment un.
> Nous voyageons lentement, au gré de nos envies et de nos rencontres. Ce tour du monde n'a ni début ni fin et n'a pas vraiment d'itinéraire.
> (Détour local, s.d., En savoir plus sur nous)

Chez les néonomades qui prennent la route avec un véhicule, il existe aussi ce désir de ne pas tout planifier et la raison est parfois énoncée simplement : « On déteste les itinéraires et les planifications » (Six nomades, 27 avril 2016, Trois ans !). D'autres en diront un peu plus pour expliquer leur choix de ne pas trop préparer le trajet. Deux exemples :

> À bord de notre maison roulante, sans trajet précis, nous parcourons le monde au gré des saisons et de nos envies. Notre vitesse est comparable à celle d'une tortue. Nous aimons nous imprégner des endroits que nous visitons et choisissons de suivre les chemins les moins fréquentés.
> (Rouler sa vie, s.d., Bienvenue)

> Notre itinéraire précis n'est pas déterminé et nous planifions notre voyage seulement de 2 à 3 semaines en avance. L'objectif général de cette aventure étant une quête de liberté, nous avons décidé de ne pas trop planifier à l'avance les destinations à visiter. Nous désirons nous laisser une marge de manœuvre en considérant que nous voudrons peut-être demeurer plus longtemps à certains endroits et moins à d'autres selon notre appréciation générale du lieu et/ou de la ville visitée.
> (1 famille/1000 aventures, s.d., Notre aventure)

S'il y a préparation, elle concerne surtout le grand départ, savoir abandonner sa vie sédentaire qui nécessite bien des chemins administratifs. Mais une fois en route, ce sont donc très souvent les improvisations ou les décisions spontanées ; selon les opportunités (un ami expatrié qui vous invite à partager son toit, par exemple, ou encore un billet d'avion pas cher) ou les envies

du moment. En somme, c'est une vie qui semble se vivre plus qu'elle ne se planifie, selon les observations faites dans nos discours.

Beaucoup de nomades pratiquent donc le « non-itinéraire » pour reprendre l'expression de L'aventurière fauchée qui nous indique sa méthode pour choisir ses destinations :

> Au pif, au feeling ou par logique géographique. Je suis partie pour la Norvège parce que j'ai vu une photo qui m'inspirait. Je suis partie pour la Sibérie parce que j'ai vu la vidéo « What the Cut » sur la Russie, et que ça m'a fait beaucoup rire. J'ai voyagé en Mongolie parce que je n'avais jamais pensé y aller, et je me suis dit : pourquoi pas !? Les Philippines étaient un rêve d'enfant, sinon tout le reste c'est de l'improvisation. Je vais là où mon envie du moment me porte. Mes dates de voyage sont souvent fixées bien à l'avance, mais la destination est choisie que quelques jours avant le départ. Sur le tour du monde que j'effectue actuellement, je n'ai aucun itinéraire. C'est la chose la plus difficile à gérer émotionnellement, ça m'a souvent fait perdre mon sang-froid. Je suis arrivée à Gibraltar en me disant que j'allais peut-être essayer de naviguer jusqu'au Brésil. Mais j'ai fini aux Caraïbes. Je suis arrivée à la Barbade avec AUCUNE idée sur rien à propos des Antilles. Je n'avais même pas regardé sur Google Maps où j'allais débarquer. Et finalement, le voyage se construit. Je vais bientôt quitter les Caraïbes mais, encore une fois, je ne sais pas dans quelle direction je vais partir. J'aime cette liberté de pouvoir changer d'avis à tout moment, et en même temps ça m'intimide un peu. C'est le plus vertigineux dans ce voyage.
> (L'aventurière fauchée, s.d., Foire aux questions)

Mais si les néonomades ne veulent pas d'itinéraire, ou du moins pas d'itinéraires précis, il reste qu'ils·elles souhaitent toujours trouver les « bons plans », les bonnes adresses en quelque sorte, à la fois pour l'hébergement, les activités, la nourriture et les déplacements. Cet objectif, commun à bon nombre de nomades, n'est pas tant dans le *pouvoir en profiter* que dans le *pouvoir en faire profiter*. Le discours néonomade aime être un exemple à suivre pour les autres, une référence, au même titre qu'un guide de voyage, et que dans ce contexte, il se soucie peu de la redite. Car en effet, il est bien clair que dans cette entreprise référentielle où les nomades veulent exprimer un réel, ils·elles se confrontent par la même occasion à la redite. En d'autres mots, ce qui est dit ici a sans doute déjà été dit (Montalbetti, 1997), mais nos néonomades ne semblent pas s'en formaliser.

Les articles qui traitent de destinations sont souvent construits sur ce modèle des « bons plans » (un exemple parmi des centaines, la figure 7.13.). Cela ne signifie pas que les néonomades ne racontent pas leurs aventures, avec leurs émotions ressenties, lorsqu'ils·elles discutent d'une destination, bien au contraire, mais l'on sent clairement la tendance à vouloir aussi se montrer comme accompagnateur·trice du lectorat, celui qui rêve de partir ou celui qui s'apprête à partir, et que dans cette perspective, les néonomades ont peu à faire du *déjà dit par un·e autre*.

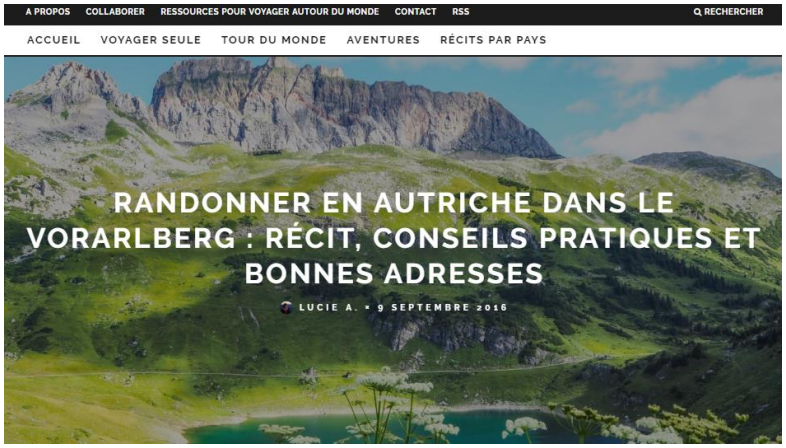


Figure 7.13. La destination multiforme : du récit, des conseils et des bonnes adresses (Voyages et vagabondages, 9 septembre 2016)

L'analyse de nos discours ne nous a pas permis de conclure à une catégorisation ou une hiérarchisation des destinations visitées par les néonomades, car nous y avons vu de tout : des destinations populaires (France, Angleterre, Mexique, Thaïlande) aux destinations plus rares ou originales (Iran, Bosnie-Herzégovine, Mauritanie, Antartique). Il s'en trouve pour tous les goûts, en d'autres mots. Par ailleurs, si les néonomades cherchent souvent de « l'authentique » avec des expériences qui sortent de l'ordinaire, comme celles de « prendre des cours de tissage à San Juan au Guatemala » (Détour local, s.d.), de passer « un mois dans un orphelinat en Afrique au Kenya » (Kalagan, 23 avril 2012), de « vivre avec les nomades en Mongolie » (L'aventurière fauchée, 23 juillet 2017, Anecdote #2 : le jour où j'ai été chez les nomades) ou de « découvrir la campagne et travailler dans une ferme au Japon » (Voyages et vagabondages, 31 aout 2014), ils·elles ne s'empêchent pas non plus d'aller parfois vers des courants plus

touristiques, ou moins sortis des sentiers battus. Et dans ces cas, c'est souvent pour voir ce qu'il en est, au fond, si ce lieu est fidèle à ce qu'on dit ou montre de lui, comme l'explique Annie Anywhere :

> Paris m'est apparue comme un rêve de princesse cheap. Un rêve déjà emballé pour ceux qui n'ont pas le temps de trouver une autre idée.
>
> Paris ne m'a pas surprise.
>
> Je n'ai pas détesté, mais c'était comme manger dans une chaîne de resto où tu sais exactement ce que ça va goûter. Il faut dire que je ne suis pas sortie des sentiers battus du tout. « Tu ne t'es pas donné de chance ! », vous me direz. C'est vrai.
>
> Je voulais voir le Paris que les agences de voyage placardent dans leurs magazines. Je voulais admirer en grandeur nature toutes les attractions qu'on retrouve en formats bibelots dans les magasins de souvenirs. Paris n'est pas laide du tout. C'est même plutôt joli. La ville est une pièce de théâtre bien répétée. C'est une générale perpétuelle dans laquelle chaque acteur sait ce qu'il a à faire. Les propriétaires de cafés installent leur [*sic*] chaises en bois tissés, rouges de préférence, toutes les mêmes, prêts à servir les cafés minuscules et dégueulasses aux passants pressés qui marchent à toute vitesse. La voisine de table nous souffle sa fumée de cigarette dans le visage pendant qu'on mange notre croissant. Les serveurs discutent devant une façade Louis Vuitton. Paris est si fidèle à elle-même que j'avais l'impression d'y être déjà venue même si c'était ma première fois. Les auteurs et les cinéastes ont bien su capter son essence, j'imagine.
> (Annie Anywhere, s.d., Paris sera toujours Paris…)

Et il n'est pas rare non plus de constater que beaucoup de néonomades visitent et promeuvent également leur pays d'origine. Il serait donc faux de croire que le discours néonomade se veut toujours l'expression d'un exotisme. En matière de destination, il semble bien plus porté sur la proposition d'un divertissement, d'un point d'intérêt, et ceux-ci peuvent fort bien se trouver au coin de la rue. À titre d'exemple, la Suissesse de Vie Nomade aime parler de la Suisse – « Visiter Zürich : le guide week-end » – et les Québécois·ses derrière Nomad Junkies aiment parler du Québec – « 5 activités hivernales inusitées à Québec à essayer au moins une fois dans sa vie » – pour ne prendre que ces deux exemples.

Toutefois, quand il y a relent d'exotisme, celui-ci s'exprime souvent par la gastronomie. L'expérience gustative qui sort de l'ordinaire semble être un des éléments qui participent au dépaysement et à la fascination des néonomades, comme avec l'exemple du Sac à dos où le

globetrotteur raconte qu'il a « goûté au café le plus cher du monde…qui est à base de merde ! » (s.d.). Mais il serait sans doute plus juste de dire que dans les discours, les pratiques culinaires racontées ne sont pas tant des démonstrations exotiques que des démonstrations culturelles de la différence qui passent notamment par l'expérience de la gustation. Un exemple parmi d'autres, accompagné par la figure Des spécialités culinaires chinoises :

> La nourriture fait partie intégrante du bagage culturel d'un pays et donc du voyage en lui-même. Découvrir de nouvelles saveurs, épices, couleurs représente pour nous un plaisir équivalent à profiter d'un beau paysage ou de faire une belle rencontre. Alors en plus quand le pays en question (la Chine) est aussi vaste et a une histoire aussi riche, la découverte n'en est que plus intéressante ;). Après deux mois passés en Chine, on n'a évidemment pas eu le temps de découvrir toutes les facettes de cette cuisine millénaire mais on en a quand même bien profité.
>
> Voici donc, résumé en 10 petits commandements, ce que l'on retient de la cuisine chinoise.
>
> Ta nourriture tu partageras […]
> Les baguettes tu apprivoiseras […]
> Beaucoup de bruit tu feras […]
> Jamais ton assiette vide tu ne laisseras […]
> Une cuisine très variée tu dégusteras […]
> Le fromage tu oublieras, le tofu tu adopteras […]
> Du thé tu t'abreuveras […]
> A gesticuler, dessiner, mimer tu apprendras […]
> Dans les ruelles tu iras […]

Figure 7.14. Des spécialités culinaires chinoises (Novo-monde, 10 novembre 2013, La cuisine chinoise en dix commandements)

Mais ce qui frappe peut-être encore plus lorsque l'on s'intéresse au parcours c'est la récurrence de certaines destinations chez la population néonomade, comme l'Asie et plus particulièrement la Thaïlande. Ce coin du monde n'en finit plus de séduire les néonomades grâce à son faible coût de la vie et du bon niveau de sécurité dans l'ensemble (comparativement à l'Amérique latine, par exemple, peu chère également, mais venant souvent avec un sentiment de dangerosité vécu par les voyageurs·ses). Selon les discours, une majorité de néonomades semble avoir mis les pieds en Thaïlande et les autres ont l'air d'avoir cette destination dans leur mire. Par conséquent, on peut trouver chez les néonomades un grand nombre d'outils de type « guide du séjour parfait » (figure 7.15.) ou « guide pratique » (figure 7.16.), ou encore un bilan ou un résumé pour dire si oui ou non Chang Mai, par exemple, est vraiment le « paradis des Digital nomads » (Valiz Storiz).

> J'avais tellement entendu de bien sur le fait d'être nomade digital à Chiang Mai ! Chiang Mai par-ci, Chiang Mai par-là. C'est l'un des spots les plus réputés au monde pour ceux

travaillant en ligne, et le hub incontournable en Thaïlande. À force de n'entendre que des retours positifs, on se dit qu'on ne PEUT PAS être déçu par Chiang Mai.
(Valiz Storiz, s.d., Nomad digital à Chiang Mai : bilan mitigé de 6 mois sur place)

Figure 7.15. Guide du séjour parfait Chiang Mai
(Vie nomade, 6 janvier 2018)

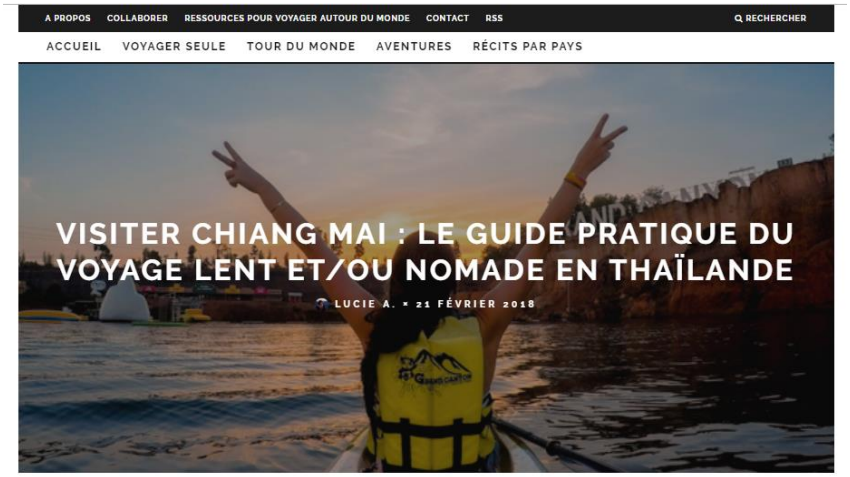


Figure 7.16. Visiter Chiang Mai : le guide pratique du voyage lent et/ou nomade en Thaïlande (Voyages et vagabondages, 21 février 2018)

Dans un autre ordre maintenant, mais toujours au rayon de l'organisation du voyage, nous avons parlé précédemment d'un minimum de planification chez les néonomades une fois sur la route. Nous avons souligné qu'ils·elles y allaient un peu selon les invitations ou les

inspirations du moment. Tout ceci reste vrai mais prend des allures un peu différentes lorsque le déplacement des néonomades se fait à bord d'une caravane ou d'un bateau. Là, il existe quelques contraintes à considérer dans le choix des destinations et de l'organisation du parcours, ne serait-ce que pour stationner ou effectuer des travaux d'entretien de son appareil motorisé, par exemple. Idem pour les néonomades qui voyagent avec des enfants : il n'est pas surprenant d'y constater un niveau d'organisation, notamment par rapport aux endroits visités ou aux activités d'apprentissage à prévoir (nous aurons d'ailleurs l'occasion de discuter plus loin d'*homeschooling* et d'*unschooling*). Nous n'avons pas besoin d'en énumérer des extraits de discours ; cela nous paraît d'une grande évidence que certains modes de déplacement ou encore le fait d'avoir ou non des enfants exigent un minimum de planification une fois les néonomades lâchés·es dans l'aventure.

D'autres éléments peuvent aussi venir influencer ou rendre un peu plus contraignant le parcours. Quelques néonomades aiment se donner des défis de taille dans l'organisation de leur nouvelle vie, comme c'est le cas avec L'aventurière fauchée qui voyage sans un sou, ou d'Histoires de Tongs dont la blogueuse est adepte du *freeganisme* [84]. Comme si l'expérience néonomade n'était pas suffisamment éprouvante, ces voyageuses se donnent un défi supplémentaire, qui semble toutefois apparaître davantage comme une mission qu'une charge à porter. Un exemple avec Histoires de Tongs :

> Tentée par un mode de vie différent, aux antipodes de notre société qui s'accélère et où tout devient jetable, je suis devenue freegan au fil du temps. Je suis partie faire le tour du monde en 2013, et depuis je voyage à temps plein : j'ai donc un budget très serré. J'utilise régulièrement un peu d'argent, mais je tente toujours de donner du sens à mes quelques dépenses.
>
> Je milite activement contre le gaspillage alimentaire, et fais du glanage ma principale source d'approvisionnement. Enfin, j'apprends peu à peu à modifier mon alimentation afin de consommer moins de viande, pour de nombreuses raisons. Voici quelques récits freegans, ainsi que des conseils glanés au fil des kilomètres, en espérant que vous pourrez y piocher quelques idées…
> (Histoire de tongs, s.d., Freeganisme et expériences sans argent)

[84] Mode de vie alternatif qui consiste à consommer principalement ce qui est gratuit (jeté) et végane dans le but de dénoncer notamment le gaspillage alimentaire et la pollution générée par les déchets.

Enfin, nous terminons cette section avec l'art de faire son bagage quand on est néonomade. La manière juste et efficace de faire ses bagages (ce qu'on apporte, ce qu'on laisse) semble occuper l'esprit d'une majorité de néonomades, avec raison sans doute, surtout quand on se trouve confronté aux limites d'une simple valise ou d'un sac à dos. Après tout, le « voyage nomade c'est un peu une vie dans un sac » (Histoires de tongs, 2 juillet 2014, La vie de voyageur nomade, ça ressemble à quoi ?). Si le néonomadisme motorisé peut se vanter d'avoir un peu plus d'espace pour stocker, les défis restent grands néanmoins pour passer « d'une maison de ville de deux étages à un motorisé de 25 pieds » (figure 7.17.). Certains discours pourront alors donner les étapes du « comment vider sa maison sans perdre la raison » (Rouler sa vie, s.d.) :

> Si vous êtes à la maison, prenez quelques minutes pour observer votre environnement, plus précisément les objets qui vous entourent. Puis, donnez une cote à ces derniers en utilisant une échelle de zéro à cinq. Cinq, vous y tenez comme à la prunelle de vos yeux ; zéro, totale indifférence. Poussez votre cheminement jusqu'à ouvrir les portes des armoires et placards. Qu'apporteriez-vous si vous partiez pour ne jamais revenir ? Combien de ces articles méritent un cinq vraiment ? C'est en réalisant cette expérience que nous avons décidé de ne pratiquement rien garder. À quelques exception [*sic*] près, bien peu d'objets nous semblaient irremplaçables. Pas question de remplir un entrepôt de meubles pour lesquels nous n'avions que peu d'attachement. Ce qui ne méritait pas sa place dans la maison roulante serait donné, vendu ou jeté. Toute une tâche à effectuer en plusieurs étapes. Étape 1 : débuter par les évidences […]; Étape 2 : les choses que nous aimerions garder mais…[…]; Étape 3 : choisir l'essentiel […]; Étape 4 : refaire l'étape 3 et faire des deuils; […]; Étape 5 : Vaincre les « au cas où » […]; Étape 6 : refaire l'étape 3, encore.
> (Rouler sa vie, s.d., Se départir de presque tout)

Figure 7.17. Se départir de presque tout
(Rouler sa vie, s.d., Se départir de presque tout)

Chez les néonomades qui voyagent à pied le défi s'intensifie dans la mesure où il consiste bien souvent à voyager avec un sac ou une valise seulement. Les néonomades ne sont pas peu fiers·es d'ailleurs de dire qu'ils·elles sont capables de voyager léger, que leur vie matérielle peut tenir dans « un sac qui fait moins de 8 kg ordi compris » (Le Sac à dos, s.d.), ou encore qu'elle se résume à un « poids total de 7 kilos dans un sac de 25 litres, pour un voyage au long cours, avec un ordinateur et de quoi dormir dehors » (L'aventurière fauchée, 1er aout 2017, Matériel de voyage : la liste complète de mon équipement). Et pour cela, les néonomades en donnent les clés, pour savoir comment y arriver, mais plus encore, ils·elles donnent confiance à leurs publics en se voulant rassurants·es, en voulant leur éviter la dépression du bagagiste : « Ça va aller, si vous faites faux, si vous ne pensez pas directement à tout, il y aura moyen de se réajuster en route. Vous n'allez pour la plupart pas vous retrouver directement seul au milieu de l'Himalaya avec le contenu de votre sac à dos comme seul moyen de survivre. Ça va aller… Je vous jure ! » (L'aventurière fauchée, 1er aout 2017, Matériel de voyage : la liste complète de mon équipement).

Il ne sera alors pas surprenant de constater, sur une majorité de blogues, la présence de plusieurs textes consacrés à la promotion d'un mode de vie minimaliste où vivre avec le strict nécessaire correspond à une heureuse obligation de la vie nomade. Le qualificatif n'est pas de trop ; il est

indispensable pour décrire ce que nous avons senti dans une bonne partie des discours des néonomades qui parlent toujours du minimalisme comme d'un moyen de se libérer davantage, de s'extraire des pressions indues de la société de consommation. Aux yeux des néonomades, le minimalisme ne doit jamais être vu comme une gêne, une pression ou une limitation, mais plutôt comme un élan, une sorte d'opportunité à saisir pour mieux se sentir et mieux faire dans sa vie, car il dépasse les questions triviales de la possession matérielle. Un exemple avec Kalagan :

> Devenir minimaliste, c'est optimiser sa vie. C'est posséder moins pour vivre plus. C'est améliorer ses relations pour ne s'entourer que de celles qui nous portent et nous font grandir. C'est choisir les projets qui ont un sens particulier pour nous et qui nous rendent heureux. Si tu regardes autour de toi, les gens qui « réussissent » sont des personnes minimalistes. […] Mais concrètement, qu'est-ce que cela peut changer pour toi ?
>
> Finances : Tu vas prendre du recul sur la société de consommation. Tu ne vas pas t'arrêter de consommer, mais tu vas consommer autrement. Dépenser ton argent ne doit plus être une sorte de loisir ou de passe-temps. Utiliser son argent, oui, mais uniquement quand c'est essentiel et quand cela t'apporte réellement quelque chose. […]
> Relations : On est la moyenne des 4 personnes que l'on fréquente le plus. Pourquoi ne pas arrêter d'accumuler les relations superficielles ? C'est une perte de temps et parfois même une perte d'énergie. […]
> Professionnel : Être plus efficace dans son travail, cela veut dire faire mieux mais en moins de temps. Concrètement, soit tu vas travailler moins, soit tu obtiendras davantage de résultats. Dans tous les cas, tu es gagnant. […]
> Temps : Le temps est ta ressource la plus précieuse. Tu dois l'utiliser de manière intelligente. Devenir minimaliste te donnera un nouveau sens des priorités. Tu feras peut-être le choix, comme moi, de gagner moins d'argent pour avoir plus de temps. Ce choix n'est pas naturel et on te pousse généralement à aller dans l'autre sens mais, pour quelle raison ? […]
> Style de vie : C'est pour moi l'aspect le plus important du minimalisme, le lifestyle. Tu vas pouvoir rééquilibrer certaines choses dans ta vie. Est-ce que cela vaut la peine de travailler autant si c'est pour en profiter 4 semaines dans l'année ? N'est-ce pas une meilleure idée de vivre davantage d'expériences plutôt que d'amasser davantage d'objets ? […]
>
> Par expérience, et tu dois sûrement le savoir, obtenir plus de biens matériels ne rend pas plus heureux. […] Mais avoir un projet passionnant, être dans une relation de grande valeur ou vivre des moments de qualité, ça, ce sont des choses qui rendent heureux. […] C'est vraiment un style de vie qui va impacter l'ensemble de ta vie.
> (Kalagan, 3 octobre 2017, Pourquoi et devenir minimaliste ? [*sic*])

7.5. Travail, vie intime, aménagement d'un chez-soi et autres tensions quotidiennes

Cette section comprend plus d'un thème et des thèmes très différents les uns des autres. Alors forcément, nous allons subdiviser le tout. Nous allons commencer par le travail, voir ensuite la vie intime qui comprend entre autres choses les relations amoureuses et familiales, et enfin le chez-soi des néonomades, si cela veut encore dire quelque chose pour eux·elles.

7.5.1. Au travail !

Nous entrons dans un sujet qui semble occuper la tête de bien des néonomades : le travail. Rappelons-nous que les néonomades ne sont pas dans un état de vacances perpétuelles, au contraire, et nous aurons encore plus l'occasion de constater dans cette section comment le travail fait partie intégrante, pour une majorité, de l'expérience néonomade. Avant toute chose, mentionnons quelques éléments de contexte concernant l'univers actuel du travail issu de profondes mutations. Ce sujet est abondant ; nous allons donc nous concentrer sur quelques grandes lignes seulement, suffisantes pour nous permettre de mieux comprendre par la suite les observations que nous avons faites sur notre corpus relativement au travail chez les néonomades. Plus précisément, nous discuterons surtout des transformations du travail lié à la révolution des technologies de l'information, car ces technologies influencent indéniablement l'hypermobilité des individus.

Il est bien entendu que la technique ne détermine pas la société ou que la technique n'explique pas *toute* la société, mais le nouveau modèle de pensée technologique organisé autour des technologies de l'information forme, ou concerne à tout le moins, tous les aspects de la vie humaine. La révolution des technologies de l'information que nous résumerons essentiellement par la micro-électronique, l'informatique (machines et logiciels), et les télécomunications (incluant la diffusion), sont pour plusieurs auteurs, dont Castells, un événement historique capital, au même titre que la révolution industrielle du 18e siècle, car elle entraine une série de ruptures dans les fondements matériels de l'économie, de la société et de la culture. Ces technologies ne font pas que susciter de nouveaux produits, elles agissent aussi sur les

processus même (Castells, 2001 : 55). Les nouvelles organisations du travail, que nous verrons un peu plus bas, sont sans doute l'un des exemples les plus patents de cette prégnance des nouvelles technologies de l'information dans la vie humaine

Ces technologies de l'information, mais pas que, car il faut aussi compter la finance et ultérieurement la biotechnologie, ont participé à faire naître aux États-Unis dans les années 1990 ce qu'il est convenu d'appeler la *nouvelle économie,* bien que les germes de la révolution technologique informationnelle aient été semés dans les années 1970. Cette nouvelle économie a donc été permise par la mise en place de ce support matériel indispensable qu'offre la révolution des technologies de l'information. Castells qualifie cette économie d'*informationnelle*, de *globale* et *en réseau* :

> Elle est *informationnelle* parce que la productivité et la compétitivité des unités ou des agents de cette économie (qu'il s'agisse d'entreprises, de régions ou de nations) dépend essentiellement de leur capacité à générer, traiter et appliquer une information efficace fondée sur la connaissance. Elle est *globale* parce que les activités clés de production, consommation et distribution, ainsi que leurs composants (capital, travail, matières premières, gestion, information, technologies, marchés) sont organisés à l'échelle planétaire, soit directement ou à travers un réseau de liens entre les agents économiques. Elle est *en réseau* parce que, dans les conditions historiques nouvelles, la productivité naît et la concurrence s'exprime dans un réseau global d'interaction entre réseaux d'affaires. (Castells, 2001 : 109)

Mais comme le souligne aussi Castells, la nouveauté de cette économie ne tient pas tant dans l'utilisation de l'information et du savoir comme moyens de produire de la croissance économique – l'on peut penser en effet que l'information et le savoir ont toujours été des éléments essentiels à une économie en *bonne forme* – que dans l'information à devenir le produit même du processus de production, à devenir sa matière première en quelque sorte. L'information ne fait pas qu'agir sur la technologie, la technologie agit aussi sur l'information, et parce que celle-ci fait partie intégrante de nos vies, on comprend encore plus aisément ce que nous avions souligné quelques lignes plus haut sur l'omniprésence des technologies de l'information dans nos existences, sur le fait qu'elles ne font pas que fournir des produits ou des moyens mais aussi influencer des processus, des conduites, des manières de faire.

Depuis quelques années, changement de vocable. Il est en effet courant de parler dorénavant de révolution numérique, d'y changer le qualificatif « technologique » (ou même « électronique » dans certains cas). Pour Vitali-Rosati, ce changement n'est pas anodin. Il prend en exemple la « littérature électronique » qui est devenue la « littérature numérique » pour démontrer que cette transformation sémantique révèle plus que l'utilisation d'un nouveau qualificatif, généralisé (tout semble devenir numérique) et de « grande fortune » (le numérique semble avoir la cote). Dans cette transformation, il y a référence à un phénomène culturel plus qu'aux outils technologiques. Par l'omniprésence du Web dans nos vies, commencée dans les années 1990, le numérique est venu modifer toutes les pratiques de l'humain et est devenu par conséquent un véritable espace de vie. Le numérique ne peut donc pas être compris uniquement comme un réceptacle d'outils ou de dispositifs technologiques permettant de mieux faire ce que l'on faisait avant ; il est d'abord un phénomène culturel (Vitali-Rosati, 2015 : 5). Nous sommes bien sûr d'accord et nous croyons que la démonstration dépasse ici le champ de la littérature, en ce sens où l'utilisation du qualificatif numérique dans un grand nombre de situations – nous pensons notamment au nouveau nomadisme (numérique) – témoigne aussi de cette valeur culturelle accordée au qualificatif.

Cette révolution numérique, donc, influence le travail considérablement. Personne ne sera surpris de cette affirmation, mais voyons comment. Gomez résume bien une partie des transformations du travail provoquées par le numérique, apportant à la fois autonomie et contraintes : l'individualisation accrue du travail ; la dépendance étendue du travailleur au système technique ; la réduction des frontières entre les espaces privés et les espaces professionnels (Gomez, 2018 : 10). Reprenons chacune de ces transformations, de ces tendances.

Individualisation du travail

C'est tout le capital technologique qui permet d'accéder à des masses d'informations considérables, et qui plus est, à la simple condition d'avoir un ordinateur (ou un appareil mobile intelligent) et une connexion Internet, qui individualise et autonomise par la même occasion le travail humain. Chaque individu peut ainsi sentir sa créativité décuplée par cette montée de l'autonomie dans son travail. Comme le dit Gomez, « dans sa forme la plus élémentaire, il s'agit de simple télétravail ; dans des formes plus subtiles, on assiste à l'individualisation accrue de la production tant chez les salariés que chez les indépendants ; à l'extrême, des plateformes de travail permettant de réaliser des microtravaux ponctuels par des milliers de personnes payées à la tâche (*crowdworking*) » (Gomez, 2018 : 10).

Dépendance envers le système technique

Cette individualisation et cette autonomie ne viennent toutefois pas sans contraintes : le système technique qui les rend possibles rend aussi du même coup les travailleurs·ses dépendants·es de ce système. S'il y a davantage d'autonomie, de créativité, d'innovations, d'initiatives individuelles, bref, de possibilités pour se mettre en œuvre, il existe aussi parallèlement des déterminations technologiques (outils, plateformes, applications, etc.) pour assurer ce travail. Il serait inutile de donner des exemples, car nos lecteurs·trices réalisent sans doute régulièrement comment la technologie leur est impérative dans le cadre de leur travail quotidien, et l'on ne pense pas ici uniquement aux emplois dits de « bureaux », mais à tous ces emplois qui usent d'un système technique pour retirer plus d'indépendance, plus d'autonomie.

Réduction des frontières entre les espaces privés et les espaces professionnels

Enfin, parce que « le travail numérisé obéit à la logique de la production en flux global et continu », et parce qu'on « peut désormais se brancher partout et en tout temps sur les réseaux permettant de réaliser des activités rémunérées, qu'elles soient salariales ou non » (Gomez, 2018 : 11), les espaces classiques du travail se trouvent dépassés. On ne travaille plus uniquement dans un bureau dédié ou fixe, selon des horaires réguliers, mais dans des espaces multiples qui peuvent jouer plusieurs rôles, espaces qui peuvent parfois tenir de la sphère privée, ou de ce qui fut déjà considéré comme tel. Bref, les espaces pour les activités

professionnelles et les autres pour les activités non-professionnelles, de même que leurs frontières, se retrouvent brouillées avec l'avènement de l'économie numérique. En d'autres mots, les délimitations entre « temps et espaces domestiques » et « temps et espaces professionnels » ne sont plus aussi nettes et tranchées. De plus, ces changements apportés à la fois au rythme et au temps du travail transforment également tout l'ordre hiérarchique classique du travail : la maitrise de l'information n'est plus uniquement tenue par celui qui exerce un pouvoir de décision. C'est dorénavant un travail plus collaboratif et associatif que subordonné qui se dessine ; Gomez écrira aussi d'ailleurs que « dans les organisations, les salariés se sentent moins solidaires d'un projet que d'un espace autorisant (ou non) leur réalisation personnelle » (Gomez, 2018 : 11). Ce dernier point nous amène à aborder maintenant le concept des carrières nomades dont nous avons glissé un mot au début de cette thèse.

Ce concept, apparu depuis quelques années, a été mis en place par un certain nombre de théoriciens des carrières pour contester le modèle dominant de la carrière hiérarchique ascendante où il faut « monter » dans la hiérarchie pour faire carrière. Avec les carrières nomades, c'est un tout nouveau modèle d'organisation du travail plus flexible dans sa production mais aussi dans la représentation des compétences où celles-ci ne sont plus développées à la verticale uniquement (Tremblay, 2003 : 5). La notion de compétences serait d'ailleurs centrale dans les carrières nomades car elles regardent « tant les trajectoires individuelles (considérées en termes de construction de compétences) que […] les organisations vues à l'aune de leurs vertus formatrices ou qualifiantes » (Cadin et *al*., 2000 : 6). Dans la structure de travail horizontale des carrières nomades, les rapports sont donc perçus comme plus « égalitaires », car ce qui importe est plus la flexibilité d'un employé par rapport à l'information et au savoir que la maitrise de celui-ci sanctionnée par l'ancienneté (De Gournay, 1994).

En d'autres mots, il s'agirait d'un modèle où l'individu, et non plus l'entreprise, est le sujet principal de la carrière ; cet individu, des carrières nomades, prendrait alors en charge son employabilité, le développement de ses compétences, il mettrait en œuvre la réalisation de projets personnels et il valoriserait la circulation et sa mobilité sur les marchés professionnels.

Dans cette perspective, « l'individu ne devrait plus attendre de l'entreprise un plan de carrière, mais au contraire développer son projet de développement [professionnel et] personnel au sein d'activités salariées, libérales ou même bénévoles » (Bouffartigue et Pochic, 2001). Chaque expérience serait donc perçue ici comme une opportunité pour apprendre, pour se développer dans toutes ses potentialités, ce qui peut inclure aussi la pratique de plusieurs occupations différentes, et le chômage ne serait pas moins une de ces expériences possibles dans la mesure où il serait une épreuve pour démontrer sa capacité à *rebondir*, à se réinvestir dans un nouveau projet (Bouffartigue et Pochic, 2001) – nous verrons d'ailleurs que la dimension « travailler pour ses propres projets » est capitale dans l'ensemble des discours que nous avons analysés.

Ces carrières nomades vont de pair avec les nouvelles visions de l'innovation qui mettent de l'avant d'autres formes d'organisation du travail pour justement envisager l'innovation sous un angle différent. Dans la compréhension du rapprochement entre les carrières nomades et les nouvelles conceptions de l'innovation, l'analogie avec le monde des abeilles nous paraît à la fois amusante et parlante, car elle sait illustrer en peu de mots l'importance de la mobilité multidirectionnelle chez les individus des carrières nomades. Ainsi, les nouvelles théories de l'innovation mettraient « l'accent sur le fait qu'il est aussi possible d'innover par le biais de ce que certains ont appelé la "pollenisation", c'est-à-dire l'échange de connaissances et d'expériences conduisant à un processus d'innovation » (Tremblay, 2003). De ce fait, « la circulation des idées et des personnes active l'innovation à l'instar de l'insecte qui butine de fleur en fleur » (Tremblay, 2003) [85].

Il est entendu que dans les carrières nomades la notion de compétences est forcément redéfinie. S'il nous est peu pertinent de voir dans le détail comment cette redéfinition s'exprime, soulignons tout de même ces quelques aspects, plus précisément ces trois composantes (Cadin et al., 2000 : 8) qui la constituent et qui se jouent en interaction chez les individus des carrières nomades ; des composantes que nous pourrons relier à quelques observations de notre corpus un peu plus loin.

[85] Qui reprend une citation de Cadin et al. (2000).

- *Knowing How,* qui correspond aux connaissances, aux capacités voire aux routines acquises ;
- *Knowing Whom,* qui fait intervenir les relations privilégiées, réseaux sociaux et contacts ;
- *Knowing Why,* qui prend en compte les intérêts, les passions, les valeurs et la construction identitaire.

Enfin, pour résumer, nous dirons que les carrières nomades mettent au-devant de la scène une mobilité non pas verticale mais multidirectionnelle, « que les individus cherchent des carrières qu'ils valorisent personnellement, quels que soient les mouvements hiérarchiques » ; qu'elles intègrent les champs professionnels et privés parce « que la prolifération d'entités autonomes […] permet à l'individu d'agir comme un entrepreneur facilitant l'intégration de ses préoccupations personnelles et professionnelles » ; qu'elles ont une orientation non pas sur la tâche ou sur la tâche spécialisée, comme dans le modèle traditionnel de la carrière, mais vers la contribution et la mobilisation de compétences diversifiées adaptables aux contextes (Bender, Dejoux et Wechtler, 2009 : 20).

Si nous pensons comme Bouffartigue et Pochic (2001) pour qui la rhétorique de la carrière nomade est limitée, qu'elle ne se valide pas aisément chez tout profil en apparence nomade ou mobile (chez les travailleurs du secteur informatique, par exemple), qu'elle n'est peut-être pas toujours positive en ce sens où elle peut s'avérer subie plus que choisie pour certains, nous trouvons tout de même dans ce modèle plusieurs éléments intéressants qui semblent se reproduire ou se manifester dans notre corpus étudié. En d'autres mots, c'est un modèle qui paraît être une circonstance opportune, choisie très volontairement par les néonomades.

Par ailleurs, dans ce panorama des carrières nomades se tissent des liens avec le « nouvel esprit du capitalisme » de Boltanski et Chiapello (1999). Dans leur portrait de la littérature néo-managériale, les deux sociologues ont démontré comment les thèmes de l'autonomie et de l'initiative personnelles, la créativité, la souplesse, la flexibilité et la grande mobilité des individus sont devenus les nouveaux mots d'ordre du management. Que dans la « cité par projets », ce nouvel appareil justificatif qui organise nos vies (par projets), toutes ces qualités sont valorisées quasiment à l'obsession, que le « petit » est celui qui est *fermé*, qui ne peut

s'engager dans des projets par manque de mobilité ou de trop grand attachement à la sécurité, et que le « grand », au contraire, serait cet individu *ouvert*, très flexible, polyvalent, capable de prendre des risques, sachant s'adapter et s'insérer dans des nouveaux projets. C'est là tout le portrait de nos néonomades étudiés·es dans leurs différentes productions : la recherche constante, et parfois obnubilante, de l'autonomie, de la créativité, de la flexibilité, de cette possibilité à « pouvoir travailler sur ses projets », ses « propres projets », de « passer d'un projet à l'autre », de se montrer beaucoup plus adepte du réseau, de la connexion que de la hiérarchie.

Nous venons de faire une introduction importante à cette section sur le travail ; nous avons en quelque sorte mis la table pour mieux comprendre les observations que nous avons faites sur notre corpus et dont nous allons rendre compte maintenant pour voir comment les blogueurs·ses vivent, sentent et interprètent le travail dans le cadre de leur expérience néonomade.

D'abord, précisons que les néonomades réfléchissent souvent aux mutations du travail, particulièrement celles qui rendent le travail mobile et dématérialisé. Les néonomades s'y intéressent car ils·elles y trouvent bien sûr une opportunité à saisir pour satisfaire leur désir de liberté géographique et professionnelle à la fois. En effet, plus de la majorité des discours font état de cette possibilité à devenir néonomade et travailleur·se indépendant·e grâce à la technologie. Plusieurs blogueurs·ses ont rédigé des articles sur cette mobilité et cette ouverture que permet le Web, sur ces métiers qui peuvent être saisis par tous ceux et celles qui veulent devenir nomades. Il s'en trouve beaucoup pour vouloir *répandre la bonne nouvelle* : l'internet et les technologies, c'est l'immense champ des possibles. Un exemple parmi d'autres :

> Parce que la technologie a complètement changé notre manière de travailler, il existe à présent de très nombreux jobs pouvant se faire de chez soi avec son ordinateur et une bonne connexion internet. Et s'il est possible de travailler ainsi de son salon pourquoi n'en serait-il pas de même de n'importe quel endroit dans le monde ? C'est le cheminement logique que nous avons eu pour notre part, fin 2012. […]
>
> QUELS SONT LES 10 PRINCIPAUX JOBS POUR NOMADE DIGITAL ?

> Bien sûr, il en existe bien d'autres qui peuvent convenir à ce style de vie. Je veux simplement vous partager ceux qui sont les plus répandus et qui, pour certains, ne nécessitent pas de diplôme, simplement des compétences que vous aurez acquises en vous formant. […]
> Travailler sur le web est à la portée de tous ceux qui le veulent vraiment. Ne vous mettez pas de barrière ou de frein pour vous lancer si telle est votre envie. Vous nêtes ni trop vieux / vieille, ni incapable. Vous ne connaissez rien à l'informatique ? Formez-vous ! Il n'y a pas d'âge pour apprendre, pour se former, pour se remettre en question.
> Si votre projet commence à prendre forme, mais que vous cherchez encore du soutien, je vous invite à découvrir le premier module gratuit de notre programme pour devenir digital nomad.
> (Famile nomade digitale, s.d., Top 10 des jobs pour Nomade digital)

Malgré le désir de vouloir se retirer de la routine aliénante du 9 à 5, les néonomades n'échappent bien sûr jamais à la nécessité de générer des revenus, et donc par conséquent à devoir *penser travail* ou *penser affaires*. Même si leurs attentes sont moins élevées en raison de plusieurs obligations rayées de leurs listes (le paiement mensuel d'une hypothèque pour une maison, par exemple), il devient difficile de ne pas se donner des obligations de travail, car il reste toujours le devoir d'un revenu minimal à assurer pour au moins continuer cette vie de néonomade qui n'est pas gratuite, sauf exception peut-être pour L'aventurière fauchée ou Histoires de tongs qui ont fait du voyage-sans-le-sou leur marque personnelle. Cela étant dit, ce type de néonomadisme où l'argent et le travail font peu ou pas partie des préoccupations est peu répandu ; en tout cas, nos discours ne l'ont pas élevé au rang des pratiques courantes.

Il faut aussi souligner que si la réflexion autour du travail prend beaucoup de place dans les blogues de néonomades ce n'est pas uniquement dans une perspective angoissée où *il faut absolument se trouver des sources de revenus* (obligation financière) mais aussi dans une perspective créative où *il faut absolument se construire des projets à soi* (obligation de création). Nous prendrons quelques paragraphes pour discuter de ce point qui nous est paru important dans les discours analysés.

Nous commençons avec l'obligation financière et nous remarquons dans un premier temps à quel point elle semble obliger à la fonction multiple. C'est que les néonomades doivent se faire

les pratiquants·es non pas d'une unique occupation mais de plusieurs, d'où l'expression de *slasheur* qui tend de plus en plus à être utilisée selon Barbe (2018), et qui peut certainement cadrer, du moins en partie, dans la *gig economy* [86], cette économie basée sur des rémunérations à la pièce, des contrats à court-terme, pour des tâches de toutes sortes mais précises qui doivent être accomplies dans un temps défini par des travailleurs·ses indépendant·s et flexibles (Friedman, 2014 : 171-172). Sous cet éclairage, les néonomades peuvent donc porter plusieurs chapeaux, être des *slasheur*s ou des *gig worker*s. Par exemple, Corinne de Vie nomade est rédactrice/éditrice/consultante/conceptrice de sites web/*cat sitter* (figure 7.18.). Pour résumer et pour employer une formule connue, nous dirons que les néonomades observés·es dans le cadre de notre corpus semblent avoir plusieurs cordes (différentes) à leur arc et tentent de toutes les utiliser pour gagner leur vie. Ces observations nous font alors penser que les néonomades n'ont pas une vocation mais plusieurs – et encore, il n'est même pas certain qu'il soit question de vocation, mais peut-être davantage de « choses à tester », un peu à la manière des fameuses *bucket lists* des néonomades, ou encore d'opportunités à saisir. Pour résumer : « je cherche des jobs dans ma branche mais je ne me limite pas qu'à ça. Le but est de décrocher un job, pour continuer à prolonger le voyage, rester à l'étranger » (Voyage Roadtrip, s.d., Travailler en Europe). On sent donc dans les discours néonomades cette « pluriactivité grandissante » mais aussi cette « marchandisation » tout azimut des activités de travail (Gomez, 2018).

[86] *Gig* signifie « concert ». L'expression illustre la pratique des musiciens·nes qui vont de concert en concert pour gagner leur vie (et qui recoivent justement leur rémunération à la tâche).

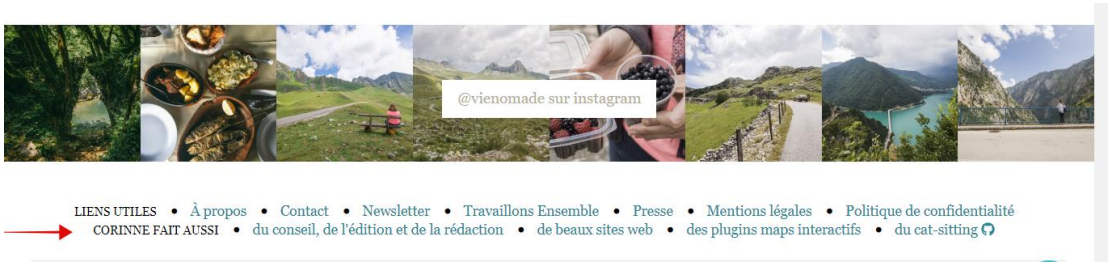


Figure 7.18. Corine fait aussi…[87]
(Vie nomade, s.d., Accueil)

Dans le lot des occupations que les néonomades tiennent, on remarquera cependant une plus grande tendance pour les métiers du Web, comme la prestation de services de rédaction ou de production de contenu (texte, photo, vidéo), les conseils dans le développement de sites, la gestion et l'animation de médias sociaux. Rares sont les néonomades qui ne s'adonnent pas à ces activités.

Plusieurs néonomades auront également des formations, des guides, des livres à proposer [88], pour inviter leurs fans à réaliser eux ou elles aussi leurs rêves de voyages, à devenir néonomades ou plus largement à devenir libres de choisir la vie qu'ils·elles veulent vraiment. Ces différents outils mis à la disposition des lecteurs·trices sont très nombreux. Il y aurait par conséquent tellement d'exemples à citer, nous en choisissons deux parmi le lot. Le premier (figure 7.19.) représente une partie du programme développé par Valiz Storiz pour *coacher* les voyageurs en devenir. Le second (figure 7.20.) est la boutique en ligne de la Famille nomade digitale. Dans les deux cas retenus, mais c'est aussi le cas pour tous les autres blogueurs·ses qui offrent des outils à leur lectorat, la démarche de promotion paraît toujours très assurée et suit une conduite qui a peu à envier aux stratégies marketing des (grandes) entreprises.

[87] La flèche rouge a été ajoutée par nous.

[88]Ces différents outils peuvent être payants ou gratuits. Si toutefois il y a « gracieuseté du néonomade », celle-ci vient en échange de l'obtention du courriel de la lectrice ou du lecteur pour faire croître la *mailing list* du néonomade. C'est une stratégie courante qui sert essentiellement à deux choses : 1. Mieux rejoindre par la suite le lectorat (mieux que par les réseaux sociaux) ; 2. Vendre la popularité du néonomade auprès d'annonceurs potentiels (considérant qu'une importante *mailing list* suppose un important réseau de fans).

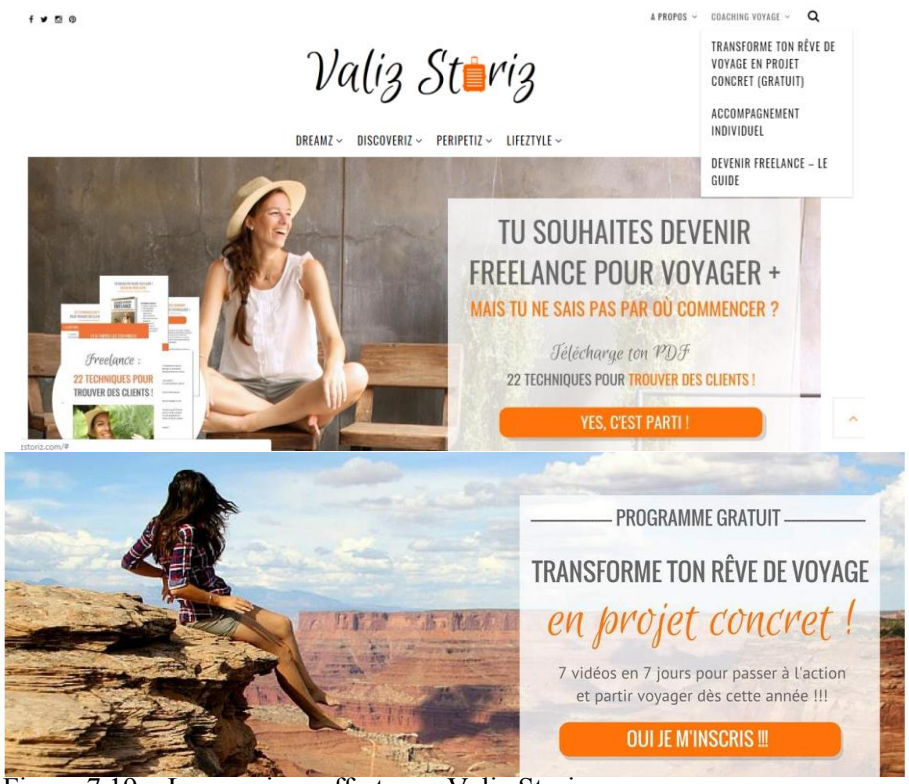


Figure 7.19. Les services offerts par Valiz Storiz

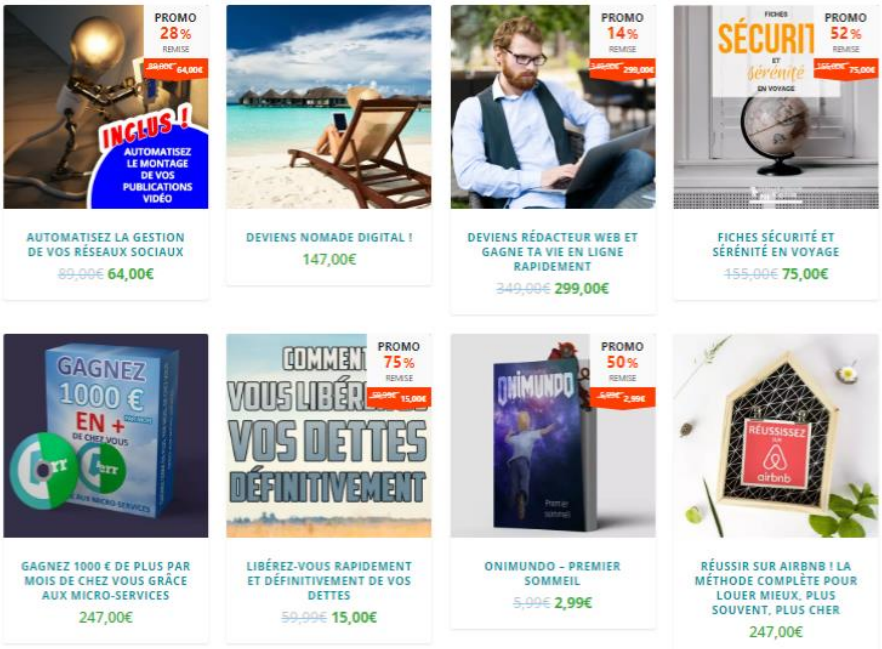


Figure 7.20. La boutique de la Famille nomade digitale

Beaucoup de néonomades chercheront aussi à développer des relations de partenariat avec des offices ou des associations de tourisme, ou encore avec des entreprises évoluant dans le domaine pour obtenir de leur part, par exemple, un contrat rémunéré de rédaction (dans les meilleurs cas) ou certains privilèges qui ne rapportent pas un sou mais la gratuité d'une nuitée à l'hôtel ou encore la possibilité d'être ambassadeur·drice d'une marque (et par conséquent de bénéficier de certains produits offerts gracieusement). Il faut souligner ici que ces informations sont davantage obtenues par une connaissance du milieu que par des faits rapportés explicitement sur les blogues analysés. En effet, les blogueurs·ses parlent rarement de l'entente établie entre eux·elles et leurs partenaires, mais on sait que partenariat il y a quand des bannières prennent place sur les blogues (figure 7.21.) ou encore quand il y a exposition de produits utilisés par les néonomades (figure 7.22.).

Figure 7.21.
Partenariats et collaborations d'Annie Anywhere

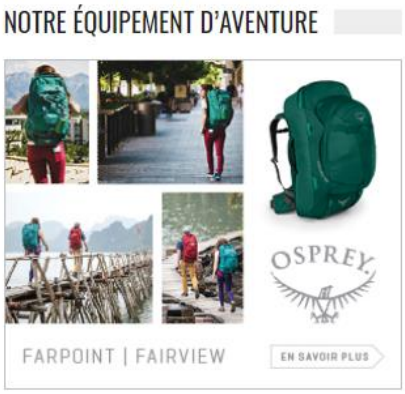


Figure 7.22.
Équipement d'aventure de Nomad Junkies

Malgré les différents types de partenariats qu'établissent les néonomades, ils·elles tiennent tous à rappeler l'importance accordée à leur indépendance d'esprit. Tous·tes les néonomades sont catégoriques sur un point : leurs opinions ne peuvent être achetées. S'il nous est impossible de savoir s'il est vrai ou faux que les blogueurs·ses conservent toujours une indépendance d'opinion, il nous est facile en revanche de dire que leur message envoyé à ce sujet est toujours

clair et sans équivoque dans leur politique éditoriale. Nous prenons ici l'exemple d'Annie Anywhere :

> […] Afin de vous offrir du contenu de qualité et gratuit, il m'arrive d'accepter des partenariats avec des marques ou des destinations, ou d'intégrer des liens affiliés à l'intérieur d'un article (c'est-à-dire que je reçois une petite commission si vous achetez sur le site après avoir cliqué sur un lien, sans que cela n'ajoute de frais pour vous). Lorsque c'est le cas, vous verrez la présence de liens ou de déclarations en bas d'article. Sachez que j'applique une politique très claire quant à la divulgation ou à la recommandation de produits/destinations. Je n'accepte des partenariats et n'insère que des liens affiliés pour des produits, services ou destinations en lesquels j'ai confiance et que je considère intéressants pour vous, lecteurs.
>
> Tout produit ou endroit dont il est fait mention sur le site a été testé par moi-même ou dispose de mon entière confiance, sauf indication contraire. Puisque le site www.annieanywhere.com s'efforce d'offrir un contenu cohérent vis-à-vis de son éthique et de son honnêteté, je m'engage à :
>
> - signaler toute invitation ou collaboration rémunérée.
> - indiquer si un produit m'a été offert en cadeau.
> - sélectionner avec soin mes partenaires.
> - refuser les offres commerciales qui, selon moi, n'apporteront rien aux lecteurs, ni pour le contenu du site ni pour les produits en question.
>
> Notez que mon opinion ne sera jamais achetée et que chaque partenaire comprend que je conserve une pleine liberté éditoriale malgré une invitation ou une collaboration. Même si un article/service m'est envoyé ou offert, une mention sur le blogue ou mes réseaux sociaux n'est en rien garantie et ledit article/service ne sera pas retourné à moins d'entente préalable. Tous les avis que je publie sont les miens et ne sont pas influencés par la présence d'un quelconque partenariat.
> (Annie Anywhere, s.d., Politique éditoriale)

Au delà de l'écriture et du service-conseils dans le domaine du Web, qui semblent être des occupations populaires, à un point tel que l'on se demande s'il n'est pas impératif d'avoir ces intérêts et ces habiletés pour espérer devenir néonomade, il en existe aussi d'autres qui témoignent de beaucoup d'ingéniosité, dans le but bien sûr de toujours conforter ses finances. À ce sujet, 1 famille/1000 aventures ne manque pas d'audace pour diversifier ses activités de financement en offrant la possibilité à son lectorat de payer pour quelques-uns de ses services ou biens, utiles à leur vie néonomade (figure 7.23.).

Figure 7.23. La boutique de 1 famille/1000 aventures

Mais peu importe l'activité des néonomades pour gagner un revenu, ils·elles savent toujours utiliser les codes du marketing pour se vendre. Dans toutes leurs productions, scripturales ou audiovisuelles, nous voyons même des rapprochements à faire avec le *Brand Content.* Le *Brand Content* est généralement traduit en français par marketing de contenu. Pour les gens du marketing et des communications, le marketing de contenu « est devenu une discipline à part entière qui se consacre à la planification, à la création et à la production de contenu pertinent, utile, informatif, ludique ou divertissant, rattaché de près ou de loin, à une marque. Ce contenu vise à influencer subtilement les perceptions, les opinions et, ultimement les comportements des consommateurs citoyens et des décideurs – le plus souvent pour leur vendre un produit et un service, mais aussi parfois pour façonner leur image d'une marque, pour influencer leur comportement ou pour orienter leur vote » (Henrard et Pierra, 2015 : 24). Pour les entreprises, c'est manifestement une nouvelle manière de communiquer, en ce sens où les marques deviennent dans ce contexte des médias. Pour les marketeurs, *l'entreprise-marque-média* affiche ainsi plus de substance, plus d'authenticité, plus de crédibilité que le traditionnel

message publicitaire intrusif destiné d'abord et avant tout à un rapport marchand (Henrard et Pierra, 2015).

Le *Brand Content* se situe un peu dans la lignée du marketing relationnel ou expérientiel. Rappelons que ces types de marketing cherchent à satisfaire un public dans la durée et dans l'expérience plus que dans la transaction. En d'autres mots, le *Brand Content* cherche à engager avec le public « une nouvelle forme de communication basée sur un registre non commercial » (Laurichesse, 2013 : 2). Pour ce faire, il propose de vivre une expérience culturelle, non marchande, une expérience qui fidélisera le public à « un univers plutôt que de l'amener à une transaction précise » et qui, par conséquent, pourra créer une communauté (Laurichesse, 2013 : 2). La référence à un univers, ici l'univers néonomade, et la création d'une communauté, ici qui suit ces néonomades, sont des éléments importants que nous avons observés dans notre corpus.

Le néonomadisme n'est bien sûr pas une entreprise à proprement dit, mais les productions des néonomades nous paraissent tout de même adopter cette posture du marketing de contenu dans la mesure où leurs auteurs·trices semblent s'inscrire comme des marques, des marques qui se construisent sur la singularité des blogueurs·ses, avec chacun·e son parcours et son histoire de vie – même si des tendances communes se remarquent chez les blogueurs·ses, ceux ou celles-ci cherchent tout de même à se présenter comme différents·es des autres, comme des individus uniques. L'ensemble de la production scripturale et audiovisuelle des néonomades que nous avons étudiée, particulièrement sous l'angle du travail, nous paraît bien s'apparenter à un marketing de contenu où le contenu produit, justement, s'il n'est pas nécessairement destiné à générer une vente directe (coaching, formation, livre) l'est toujours pour créer un univers par lequel les blogueurs·ses pourront non seulement proposer des expériences captivantes (aussi bien de voyage que de lecture, laquelle n'est d'ailleurs pas à négliger, au contraire, ou à minimiser par rapport à l'expérience d'un voyage), mais aussi pour créer une crédibilité à titre de *voyageur·se qui connait son affaire* (et qui pourra intéresser d'éventuels clients ou partenaires du secteur touristique, par exemple). De plus, l'ensemble du contenu développé par les néonomades nous paraît aussi avoir un rôle dans le développement d'une communauté par

l'implication affective de ses différents publics (lecteurs·trices, voyageurs·ses, blogueurs·ses, néonomades confirmés·es ou en devenir, etc.).

Le recours à des concepts et à une pensée marketing que nous venons de faire n'est pas sans raison. Laurichesse souligne que « parmi les œuvres du secteur des médias, le transmedia représente la forme artistique la plus en phase avec le *Brand Content* » (Laurichesse, 2013 : 3). Avant d'aller plus loin, définissons rapidement le transmedia, tout en précisant que le terme semble porter plusieurs définitions, avec chacune leur accent. On peut toutefois s'entendre pour dire que, dans l'ensemble, le transmedia réfère à « des narrations qui s'appuient sur différents médias [et supports, préciserons-nous (vidéo, livre, film, baladodiffusion, etc.)] pour construire un univers complexe et unifié » (Laurichesse, 2013 : 1). Par conséquent et en guise de complément à cette définition, nous pourrions aussi dire que le transmedia mène à de nouvelles formes d'expérience, esthétiques, de sens, et de rapports avec les autres (lesquels sont compris ici comme les *followers* [89] de l'œuvre ou de cet univers) (Lesson, 2013).

Pour nous, les blogueurs·ses néonomades, avec leurs récits qui se déclinent selon plusieurs formes (billet de blogue, vidéo, photographie, infolettre, présence sur les réseaux sociaux, etc.) pour exprimer au final un univers, un tout, une « œuvre qui devient un monde » destinée à un « public particulier et attentif » (Peyron, 2008) peuvent être considérés comme des univers transmedia. Dans le même esprit, nous pourrions ajouter que les *flashpackers* (dont nous avons donné la définition plus tôt), en tant que créateurs, médiateurs et diffuseurs (*sharers*) évoluant dans un espace à la fois physique et virtuel (Germann Molz et Morris Paris, 2015) participent également à la proposition d'univers transmedia où les productions s'inscrivent dans une *histoire à suivre*.

Poursuivons sur la dynamique de ces univers. Pour Laurichesse, les œuvres transmedia offrent la possibilité « d'installer la relation avec le public dans une durée » et de se « rapprocher de

[89] Traduits en français par « abonné·e·s ». Terme utilisé pour parler des fans ou des *fidèles* d'un site, d'un blogue ou d'un compte sur les médias sociaux (concernant une personne, une entreprise, une organisation, etc.).

l'univers de marque en apportant une valeur ajoutée » (Laurichesse, 2013), ceci en proposant différentes narrations, différentes productions prenant des formes diverses et selon aucune hiérarchie, car elles participent toutes à la création de cet univers, lequel contribuera aussi du même coup à la création de cette communauté dont nous avons déjà dit un mot quelques lignes plus haut. Cette communauté est un élément important à la fois dans les univers transmedia et du marketing de contenu, car elle est *active*. Nous avons vu déjà que les expériences des blogueurs·ses néonomades sont à la fois suivies et commentées par les abonné·e·s ou les fans des néonomades, et que cette interactivité leur est nécessaire pour assurer leur visibilité.

C'est donc un néonomadisme professionnalisé et organisé stratégiquement sur le plan des communications et du marketing, avec tout un tas de tactiques et de techniques pour développer un univers de sens et conséquemment pour établir « sa marque » comme nomade et comme voyageur·se et ultimement espérer vivre de celle-ci. Si plusieurs néonomades sont très lucides quant à leur démarche professionnelle en tant qu'indépendant·e, en reconnaissant, comme Lucie de Voyages et vagabondages, qu'elle « n'a jamais autant travaillé pour gagner aussi peu » (14 novembre 2016, Comment je suis devenue blogueuse de voyage professionnelle), ou comme le couple derrière Novo-monde qui affirme « travailler plus pour moins » (s.d., À propos), les néonomades semblent malgré tout accepter cette réalité du maigre sou avec grand sourire, car au final leur vie de voyages mais aussi leur vie en tant « qu'indépendants·es » qui leur permet de se sentir libres, les comblent.

D'autres cependant, semblent toujours espérer la *bonne affaire* ou le succès qui rapporte, comme si au contraire le voyage n'était pas assez, comme si être libre (ou relativement libre) n'était pas assez non plus. Un exemple avec Digital Nomad où une réflexion n'attend pas l'autre pour espérer récolter gros lot et succès. Ses titres d'articles ou de vidéos sont révélateurs ; en voici quelques-uns [90] :

[90] Tous sont sans date.

- Les 5 commandements pour lancer votre business au potentiel EXPLOSIF
- 3 investissements pour booster votre business
- L'exercice de Napoleon Hill [91] sur le succès.
- Une stratégie à abonnement puissante
- Focaliser sur le résultat versus le processus
- Les courbes de progression
- Traitez votre business comme votre bébé

Et parce que tout succès arrive à qui sait y mettre les efforts, le blogueur de Digital Nomad a aussi écrit un billet qu'il a appelé « La souffrance est inévitable » (s.d.).

Tous les discours ne sont bien sûr pas à l'image de Digital Nomad où le sentiment de *faire des affaires* est peut-être plus important que de *faire des voyages*, mais il reste néanmoins cette impression que les néonomades sont toujours très à l'aise avec les codes du marketing et de l'entrepreneuriat (de soi). Ils·elles maîtrisent le *Knowing How*, cette compétence du paradigme des carrières nomades [92], tout en demeurant très au fait de la pression qui s'exerce sur eux·elles pour produire du contenu attrayant, une mission qui pourra éventuellement leur rapporter une popularité, une crédibilité ou mieux encore, un revenu.

Les néonomades savent qu'ils·elles sont de plus en plus nombreux à tenter de vivre du Web tout en voyageant à temps plein. Les néonomades sont conscients·es de leur groupe qui croît, de l'importante quantité d'articles de presse qui font la présentation de ces individus qui ont fait le grand saut pour partir à l'aventure, mais aussi de toutes ces listes de type *Le top 10 des blogs de voyage* [93] qui ne finissent plus de sortir et qui doivent certainement susciter une pression supplémentaire chez les blogueurs·ses : « En ferai-je partie un jour? ».

---

[91] Auteur américain spécialiste du développement personnel (1883-1970).

[92] *Cf.* p. 190.

[93] Un exemple parmi des masses : Gomez, D., Grisoni, P. (2019). Le top 10 des blogs de voyage, Cosmopolitan. Consulté le 20 février 2019.

Nous croyons aussi que ces néonomades sont parfaitement conscients·es de cette démocratisation de la visibilité qui permet ce que Heinich appelle « l'accroissement des espérances » (Heinich, 2012 : 236) où n'importe qui, avec le développement du Web, peut espérer se créer un capital de visibilité, une certaine forme de célébrité, même dans les plus banales expressions de la vie quotidienne – l'on peut penser ici à l'expression « héros de la banalité » de Tisseron (2001 : 126), par exemple.

Les néonomades nous paraissent conscients·es de leur participation à cette immense concurrence virtuelle où des voyageurs·ses de tout profil (nomades ou non) cherchent à se tisser une auréole de visibilité et de considération. Les néonomades n'ont alors pas le choix de savoir nager aisément dans le marketing, car ils·elles savent bien que là résident les techniques pour se démarquer ou atteindre ses publics. Mais aussi, et peut-être surtout, les néonomades doivent maîtriser les réseaux sociaux et *accumuler du clic*. Nous avons d'ailleurs senti à plusieurs reprises dans les discours cette *pression du clic* vécue par les blogueurs·ses qui doivent souvent rappeler à leur lectorat à quel point le partage de leurs articles est apprécié et utile à la poursuite du projet en tant que néonomade. Cette observation va un peu dans le même sens que Germann Molz et Morris Paris (2015) lorsqu'elles soulignent que le *flashpacking* ne démontre pas tant l'étendue de la technologie (ses possibilités) que le désir et l'angoisse à la fois, chez les voyageurs·ses, pour être mobiles et connectés·es, des états qui leur paraissent maintenant la norme.

Donc les néonomades savent que s'ils ou si elles souhaitent se développer et s'afficher comme des références en matière de voyage, ils·elles devront se rendre impérativement visibles et montrer leur force à devenir des « influenceurs·ses ». C'est un peu le *Knowing Whom* qui est cette fois sollicité. Les néonomades devront éviter l'invisibilité qui, dans nos sociétés, tend à démontrer l'insignifiant ou l'inexistant (Aubert, 2011) et qui serait pour eux·elles une sorte de congédiement, ou sinon une « forme de pauvreté » (Heinich, 2012) qu'ils·elles ne pourraient absolument pas supporter, en tout cas pas dans une perspective lucrative de leurs blogues. À ce titre, nous précisons cependant que s'il y a désir de tirer des revenus de leur blogue, les néonomades ne l'expriment jamais explicitement. Cet objectif serait plutôt perçu implicitement

par les lecteurs·trices qui constatent l'organisation professionnelle du blogue et son offre de services (rédaction, consultation, coaching, etc.) ou encore de produits (guides, livres, formations, etc.).

Les « médias kit » (un exemple à la figure 7.24.) préparés par les néonomades démontrent bien comment ceux ou celles-ci savent user des codes du marketing pour se vendre à titre de nomade professionnel·le. Dans ces tactiques, l'importance est de pouvoir démontrer son capital de crédibilité et d'influence, lequel est beaucoup fondé sur son capital de visibilité.

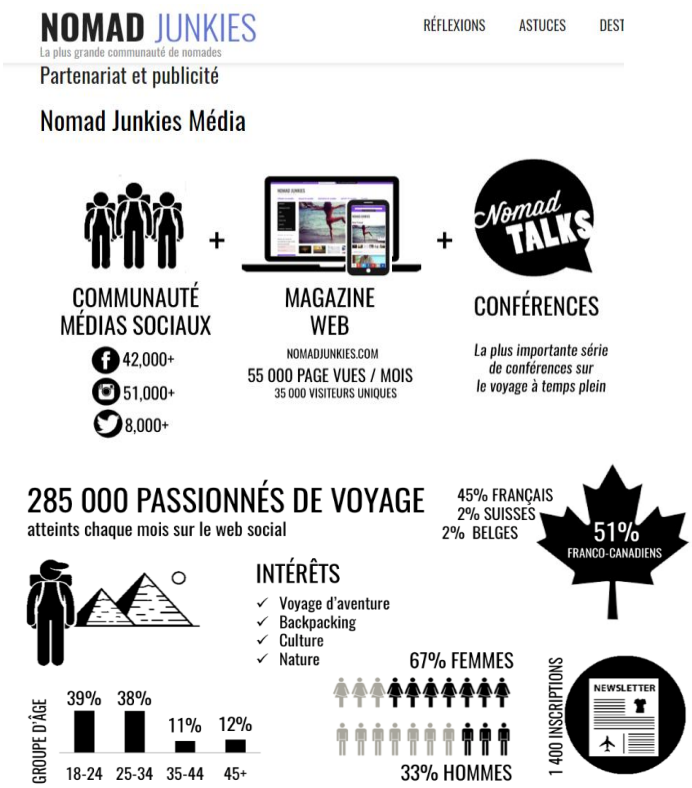


Figure 7.24. Le « média kit » de Nomad Junkies

Ce degré de visibilité, qui est très variable d'un·e néonomade à l'autre, faut-il le souligner, reste donc quelque chose à assurer autant que possible. Si cette visibilité est capitale c'est qu'elle apparaît être la représentante de la « légitimité, de l'utilité, de la garantie de qualité d'un

individu » (Haroche, 2011 : 92). La fréquence et la quantité de contenus produits, qui ne seront pas tant ceux de la stabilité que du perpétuel changement pour démontrer la flexibilité et l'adaptation de l'individu qui toujours se crée et se recrée, participent à cette crédibilité de la visibilité. Les néonomades se situent parfaitement dans ce contexte de production continue d'une vie en mouvement où ils·elles promettent la visibilité pour (tenter) (d') exister.

Les moins visibles en revanche, ou les moins habiles avec les codes du marketing ou de l'entrepreneuriat (ou peut-être nous faudrait-il parler de « moins intéressés·es » plus que de « moins habiles » ?), paraissent un peu comme des figures d'exception et semblent être conscients·es qu'il leur manque ce quelque chose qui leur permettra de poursuivre l'aventure, comme ici avec Partis pour :

> Je ne publie plus beaucoup sur le blog depuis un certain temps et, pourtant, j'ai tellement de voyages, de photos, de lectures à partager. Notre découverte de la péninsule du Cap ou nos randonnées dans le Drakensberg en Afrique du Sud, notre coup de cœur pour le Lesotho, nos visites de Paris, Turin, Milan, notre mois passé sur l'île de Malte, notre errance ferroviaire en Scandinavie et tous les moments magiques que nous y avons vécus ou encore ce voyage de rêve dans les Cyclades. Tellement de beaux souvenirs, d'histoires à partager, de belles images. Mais le cœur n'y est plus. Je tiens ce blog depuis mai 2014, un peu plus de 4 ans. Au départ, il y avait l'enthousiasme, l'envie de partager, d'échanger au travers du blog, de rentrer dans une communauté de voyageurs, de créer du lien. Au fil du temps, de mes articles peut-être trop longs, des échanges beaucoup trop rares, l'enthousiasme s'est émoussé et le doute est venu s'insinuer en moi. Il est vrai que je ne maîtrise pas les réseaux sociaux et que j'y suis très peu présente. Je suis une personne assez silencieuse et réservée en groupe. De ce fait, je n'ai pas investi les réseaux et je n'ai pas l'habitude de laisser des commentaires. Je n'ai donc pas réussi à créer une communauté, des échanges, des liens mis à part quelques rares exceptions (que je remercie d'ailleurs) qui m'ont soutenue et encouragée. J'ai le sentiment depuis plusieurs mois d'écrire dans le vide, de parler toute seule, de proposer du contenu inintéressant et de mauvaise qualité puisque mes articles sont très peu lus et je n'ai quasiment aucun retour. […] Et puis, il y a eu toutes ces déceptions et ces questionnements liés à la sortie de notre livre. Est-ce mauvais ? Est-ce inintéressant ? Est-ce si banal ? Qu'est-ce qui nous manque ? Qu'est-ce qui ferait la différence ? Peut-être que je me trompe de voie ? Peut-être que j'ai mauvais goût ? Peut-être que je n'utilise pas le bon vocabulaire ? […] Créer un vrai réseau physique et non virtuel ? Certainement ! J'ai essayé. Peut-être pas assez. Pas bien. Je suis allée au Salon de blogueurs de Voyage, au TBEX et à quelques rencontres. Je ne me suis pas du tout sentie à l'aise dans ces situations et je n'ai pas réussi à créer du lien. […] Je ne parle pas ici spécialement du monde du blogging voyage parce que je n'en fais pas partie malgré mon blog et parce que je ne le connais pas vraiment. Par contre, je sais que je ne m'y trouve

> pas ma place [*sic*]. Mis à part, quelques blogs que je prends plaisir à suivre et qui suivent leur propre chemin, j'essaye de me couper de ce monde qui vend du rêve, devient un véritable portail pour le marketing et la publicité et qui le fait très bien. De beaux projets, originaux, humains, authentiques, etc… Je n'y crois plus. […] Je vous souhaite un beau chemin et de belles aventures. Pour notre part, nous n'arrêtons pas de voyager, de capturer l'instant et d'écrire. Nous évoluons vers de nouvelles expériences, des projets qui nous trottent dans la tête depuis pas mal de temps et qui ne demandent qu'à se concrétiser.
> (Partis pour, 10 septembre 2018, Quand le cœur n'y est plus).

Dans tout ce contexte, serons-nous alors surpris de constater que le « dilemme de connexion » (Jauréguiberry et Lachance, 2016) – voyager avec ou sans connexion – ne semble jamais se poser pour les néonomades. Il peut exister quelques discours qui exprimeront l'importance pour la blogueuse ou le blogueur de « savoir se déconnecter » (Voyages et vagabondages, 4 décembre 2015, Comment le voyage en solo et au long cours m'a-t-il transformée ?), mais il reste que de manière générale l'on ne sent pas beaucoup la possibilité pour les blogueurs·ses de le faire aisément. Et c'est compréhensible : les néonomades sont dépendants·es du réseau Internet ne serait-ce que pour développer leur affaire ou mettre à jour leur blogue (nous ne parlons même pas des contacts avec la famille ou les amis qui sont rarement évoqués pour expliquer la nécessité de la connexion). Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que l'ensemble des discours précisent que l'un des critères essentiels à considérer dans le choix d'une destination est la rapidité et l'efficacité du Wi-Fi.

Et si nous avions pu croire au tout début de nos réflexions que la vie néonomade se trouvait loin de la routine, rien dans nos observations ne peut véritablement aller en ce sens. Car pour arriver à du *clic*, ou plus globalement pour arriver à travailler et à voyager en même temps, et peut-être même pour développer son projet d'affaires ou de prestations de services offerts en tant qu'indépendant·e, l'idée d'une certaine routine semble demeurer, voire s'imposer. Nous l'avons déjà évoqué précédemment d'ailleurs : les discours ne présentent jamais la vie nomade comme une vie de vacances perpétuelles ; être en voyage ne veut pas nécessairement dire être en vacances (figure 7.25.). Le couple derrière Novo-monde l'exprimait bien : « Nous ne sommes pas partis car nous ne voulions plus travailler. Nous sommes partis car nous voulions

travailler sur ce que nous aimons » (8 janvier 2017, De tour-du-mondiste à entrepreneurs nomades).

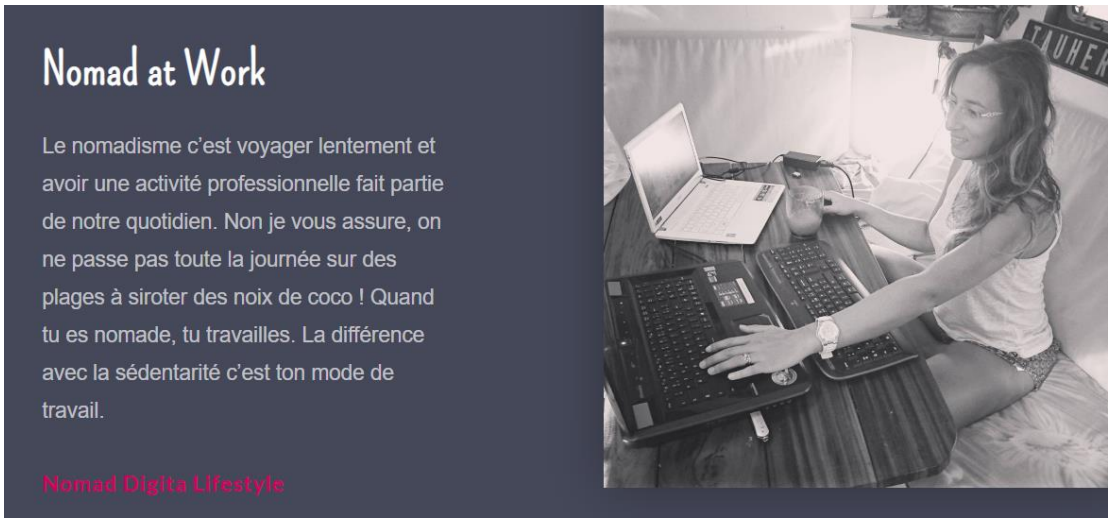


Figure 7.25. *Nomad at Work* (No-Mad Life, s.d., Accueil)

En d'autres mots, plusieurs discours néonomades rappellent que si cette vie peut être belle et libre (en apparence, préciserons-nous), elle n'en demeure pas moins soumise à des responsabilités (financières et/ou professionnelles) à assurer, et que pour cela il faut apprendre à dompter les distractions. Des distractions qui peuvent contrecarrer les différents projets des blogueurs·ses dans leur volonté à se développer une activité lucrative comprise dans cette vie néonomade.

Par conséquent, les discours présentent généralement un·e néonomade responsable, ou du moins qui tente de l'être, en discutant des moyens à mettre de l'avant pour gérer son agenda ou pour trouver l'équilibre entre périodes de travail et périodes de divertissement. Parallèlement, plusieurs discours parlent de la fatigue, du surmenage que peut amener une vie nomade toujours faite de déplacements, de revenus à trouver, de décisions à prendre – « chaque jour, il faut prendre littéralement mille décisions : où aller, comment y aller, que faire, où dormir, où manger » (Détour local, s.d., Es-tu fait pour voyager sans billet de retour ?) –

d'adaptations à vivre, et bien sûr de contenus à produire pour maintenir son blogue à jour. Voyages et vagabondages de même que No-Mad Life, par exemple, n'hésitent pas à parler du *burn out* des nomades (20 mars 2017, Anatomie d'un *burn out* et 22 octobre 2018, Le *burn out* du nomade digital).

Si les néonomades ont quitté une vie sédentaire qu'ils·elles jugeaient énergivore ou épuisante, on aurait du mal à affirmer que leur nouvelle vie se trouve toujours plus apaisante, surtout avec des articles ou des formules, nombreuses soit dit en passant, pour rappeler comment « *booster* sa productivité nomade » (No-Mad Life, s.d., Accueil); « comment éviter la procrastination pour devenir plus fort que Bruce Lee » (Kalagan, 30 juin 2015, Arrêter de procrastiner : 8 règles pour devenir plus fort que Bruce Lee); « comment gérer ses idées et apprendre la puissance des procédures pour mieux atteindre ses objectifs » (Digital-Nomad, s.d. La puissance des procédures) ou « comment rester en forme avec une vie nomade à 100 à l'heure ? » (Valiz Storiz, s.d.). Et les exemples pourraient se poursuivre encore longtemps. En somme, il importe toujours dans les discours de « savoir rester focus de partout » surtout quand on change de vie (Famille nomade digitale, s.d., Changer de vie professionnelle - Oser sauter le pas). Ainsi, pas beaucoup de temps pour une vie d'errance ; il y a trop à faire pour assurer le succès de cette vie que l'on s'est créée.

Une sorte de routine semble donc s'imposer chez plusieurs, qui n'hésiteront d'ailleurs pas à la nommer comme telle parfois dans leur discours, même si ces néonomades avaient initialement condamné le mot au moment de leur départ, de leur changement de vie. Cette routine n'est pas celle du 9 à 5 mais elle peut sembler tout aussi fatigante. En tout cas, on comprend, comme le souligne Elsrud (1998), notamment chez les backpackeuses suédoises, que certaines routines du voyage sont vues comme des moyens de « gagner en indépendance » (« *growing independant* ») pendant la durée du périple. Des moyens pour ne pas se laisser emporter par tout l'imprévisible de cette expérience. Des moyens pour aussi matérialiser et créer à la fois une idée de la continuité dans ce nouvel espace-temps du voyage que l'on s'est créé.

Par ailleurs, le discours néonomade n'annonce jamais la fin du travail, au contraire, il semble plutôt le valoriser ou le faire apparaître comme une manière de développer son champ des possibles qui doit toujours demeurer actif et créatif. La créativité, voilà une belle affaire. Et une affaire toujours capitale dans les discours. Les néonomades veulent être et rester créatifs, et la vie sédentaire, ou la vie immobile au confort et à la sécurité stable, ne semble pas être capable de fournir ce qu'il faut pour embrasser cet idéal de créativité. Dans les discours, la référence à la créativité est très présente car elle semble aller de pair avec une vie libre et en mouvement. Planet Nomad écrit d'ailleurs qu'il faut « renouer avec sa liberté pour renouer avec sa créativité, que la liberté est, dans un sens, l'une des prémisses de la créativité » (9 mars 2018, Nomade digital : 8 raisons pour reprendre ta liberté).

Être créatif, ne jamais s'ennuyer, se sentir en constante ébullition, même si on perd en sécurité ou en stabilité. Ce n'est pas sans nous rappeler les thèses de Boltanski et Chiapello mais aussi des auteurs·trices qui ont écrit sur le paradigme des carrières nomades et dont nous avons déjà discuté. De plus, cela peut aussi nous faire penser, dans un sens, aux conclusions de Florida (2002) sur le lien entre l'innovation et le développement économique de certains milieux et la présence des classes dites créatives, même si nous reconnaissons du même coup que ses conclusions ont aussi fait l'objet de plusieurs critiques, notamment par rapport à son interprétation simplifiée de la croissance économique de ces milieux (Tremblay et Tremblay, 2010). Il reste que les « créatifs » de Florida apparaissent aussi comme des individus mobiles de cette nouvelle économie à la recherche d'opportunités qui dépassent le simple registre économique ; en effet, l'ouverture, la tolérance, la culture d'un milieu sont autant de moteurs pour la créativité.

Cette créativité et ce besoin viscéral de ne jamais s'ennuyer semblent donc être au cœur de plusieurs discours néonomades. Un exemple parmi d'autres, où il est question d'expliquer pourquoi le saut vers une vie nomade et une vie de travailleuse à son compte n'a jamais fait croire à la blogueuse qu'elle accusait ainsi un déficit de sécurité :

> La sécurité c'est quoi ? Dans notre société occidentale et romantique, la sécurité dépeinte à la façon d'une idylle comporterait les éléments suivants : une jolie maison à deux

> étages, régnant sur une pelouse bien entretenue et protégée par des haies taillées, une voiture van pour la famille nombreuse annoncée (2, 3 ?), une adresse à rallonge, qui fait un peu rêver, avec un titre sur le courrier reçu (Docteur ? Maître ?). Mais où sont-ils ? Ah, ça y est, j'aperçois les acteurs de ce tableau : sur leur gazon, au soleil, adossés à une chaise longue. Respectivement en bikini et caleçon de bain, ils feuillettent les nouvelles désastreuses du jour, lisent un roman à l'eau de rose, pendant que les gamins, innocents, inconscients, barbotent dans une petite piscine, gonflable et colorée. Mais ce n'est qu'une vile caricature à laquelle, en ma qualité de pas peintre du tout, je ne saurais rendre justice : je ne peux certainement pas comprendre, et encore moins juger… L'important reste mon identité, mon regard. C'est de ça qu'il faut débattre.
>
> Alors la sécurité pour moi, est-ce que c'était ça ? Oh non. C'était plutôt de ne jamais m'ennuyer, de ne jamais manquer de choses à faire, à lire, à regarder, à apprendre. De ne jamais manquer d'une bonne compagnie, aussi. Ces choses ne coûtent rien.
> (Vie nomade, 13 avril 2013, L'oiseau sans pattes)

Mais si le discours néonomade n'annonce jamais la fin du travail, au contraire, comme nous venons de le dire plus haut, avec ses routines, ses exigences de créativité, sa productivité à maintenir, etc., il n'est bien sûr pas non plus un discours pour faire l'éloge d'un travail qui prendrait toute la place dans la vie du ou de la néonomade. C'est une observation faite dans une bonne partie de notre corpus : les néonomades veulent avant tout échapper à la « *rat race* » (Digital Nomad, s.d., Comment obtenir la liberté financière, géographique et temporelle). S'extraire de cette course sans fin et parfois destructrice au profit d'une vie où l'on travaillerait moins, à la manière d'un Timothy Ferriss. Vous connaissez ce monsieur si vous avez pensé un jour pouvoir vous en sortir en travaillant le moins possible, car il est l'auteur de *The 4 hour workweek. Escape 9-5, live anywhere and join the new rich* [94], grand *best seller* d'une littérature orientée sur le développement personnel et professionnel. Dans ce livre, le message est simple : il est possible de travailler moins, de gagner plus, d'échapper à la routine aliénante et de réaliser ses rêves. Rien de moins. Plusieurs néonomades le connaissent, plusieurs semblent l'avoir lu. Mais les néonomades ne sont pas naïfs. S'ils ou si elles rêvent peut-être à cette semaine de quatre heures, ils·elles restent très lucides quant à sa faisabilité. Certains·es soulignerons qu'il y a souvent loin de la coupe aux lèvres et n'hésiteront pas à discuter des revers de cette vie, à

[94] De tels *best sellers* ont bien sûr une version française. Ici, c'est *La semaine de 4 heures. Travaillez moins, gagnez plus et vivez mieux*.

exprimer en toute franchise que s'il existe des périodes fastes pour les néonomades il en existe aussi des misérables (Vie nomade, 22 décembre 2015, Bilan : 6 ans de vie nomade).

Mais malgré les revers, les risques ou les périodes de disette, nous l'avons vu, les discours ne semblent jamais tomber dans les regrets, bien au contraire. Selon leurs discours, les néonomades veulent toujours conserver le sentiment qu'ils·elles se créent une vie, qu'ils·elles sont les entrepreneurs·es de leur vie, et le néonomadisme semble leur permettre cette volonté. C'est un peu pour cette raison que *travailler pour un autre ? non merci*, nous l'avons bien compris dans les discours des néonomades. Et ce n'est pas pour rien non plus que plusieurs discours parlent de cette importance à devenir, en quelque sorte, le scénariste de sa vie, qu'il faut s'atteler à la tâche, qu'il faut d'abord imaginer la vie que l'on souhaite, avec des projets à soi, pour ensuite les construire, le tout en se fichant des contraintes, et en n'oubliant jamais que les espoirs qui comptent ne doivent plus être de simples rêves mais des buts à atteindre (Famille nomade digitale, s.d., Sois le scénariste de ta vie).

Pour terminer, et à la lumière de tout ce que nous avons dit dans cette section portant sur le travail, nous serons catégoriques sur un point : le discours néonomade est un discours d'entrepreneuriat (de soi). Si l'on sent rarement les néonomades se décrire comme des carriéristes, surtout du côté des néonomades qui se perçoivent davantage comme des aventuriers·es (par opposition aux néonomades qui se perçoivent davantage comme des travailleurs du numérique [95]), on sentira toujours en revanche leur immense motivation pour *s'entreprendre*, pour se forger une vie comme ils·elles l'entendent. Nous revenons à ce que nous disions en début de section où nous envisagions de voir le travail dans les discours néonomades aussi comme l'expression d'une *obligation de création*, et pas uniquement d'*obligation financière*. Pour les néonomades, ce n'est donc pas tant une carrière enviable ou prestigieuse, toute donnée, qui compte, qu'une vie que l'on s'est créée à la sueur de son front. C'est une nuance importante qui souligne que les néonomades n'en ont pas forcément contre l'idée d'une carrière, mais ils·elles veulent ressentir avant tout qu'ils·elles ont réussi à *se faire*, que c'est grâce à leurs ressources personnelles, leur volonté, leur créativité, leurs efforts, leur

[95] *Cf.* p.125-126.

persévérance qu'ils·elles ont pu obtenir cette vie de leur choix. Ce n'est alors sans doute pas pour rien non plus que plusieurs néonomades voudront par la suite se servir de leur expérience d'entrepreneuriat, professionnelle ou personnelle ou les deux, pour former les autres. Devenir un modèle *inspirant* [96], montrer que *si j'ai réussi, toi aussi tu peux*.

Dans le discours néonomade, l'entrepreneuriat occupe donc une place importante, comme c'est aussi le cas dans les sociétés hypermodernes qui envisagent l'entrepreneur comme un moteur de changement social et de progrès économique, « un citoyen néolibéral idéal, en somme » (Cabanas et Illouz, 2018 : 190). Dans cette vision, le choix de devenir entrepreneur serait totalement libre ; tous·toutes peuvent le devenir si c'est leur souhait, et cela n'irait pas sans récompense. « Devenir entrepreneur, ce serait en effet forcément connaître un plus grand bien-être, se montrer forcément plus confiant en soi, faire forcément preuve de plus d'autonomie et de capacité de projection » ; rien de surprenant à constater par la suite que plusieurs décriront « l'entrepreneuriat [comme] l'aventure du façonnement de soi, qui mérite absolument d'être tenté » (Cabanas et Illouz, 2018 : 190-191).

Et même chez les néonomades qui ne donnent pas tant dans l'image entrepreneuriale, il flotte toujours dans leurs discours cette volonté à se créer sa propre vie, à « n'obéir plus qu'aux règles qui [leur] sont propres » pour comprendre qu'ils·elles peuvent « se construire hors de tout cadre défini, une vie inspirante, harmonieuse et qui [leur] plait [*sic*], une vie qui ne s'échangerait contre aucun paradis » (L'aventurière fauchée, s.d., Quelle leçon tires-tu de tes voyages ?). Et dans ces cas, l'on sent bien que si la priorité n'est pas de travailler pour participer au système de production, elle reste malgré tout pour travailler *sur au moins quelque chose*, qui n'est pas rien : sa vie. Faire avancer ses desseins, atteindre ses objectifs de *bucket list* par exemple, ou encore sentir que l'on a enfin « trouvé sa voie » comme il peut se lire chez plusieurs de ces néonomades.

---

[96] Notre analyse n'est pas basée sur le nombre d'occurrences de certains mots ou termes, mais nous sommes néanmoins en mesure d'exprimer que le qualificatif « inspirant » est surutilisé dans notre corpus. Tous·tes les néonomades veulent une vie inspirante, ou être inspirants·es pour les autres, et ces buts sont exprimés plus d'une fois dans leurs discours.

7.5.2. L'amour avec un grand A

Il ne se vit pas avec un sujet humain mais avec une expérience : le voyage. Et sans doute que l'immense appel de la liberté qui caractérise le néonomadisme y est pour quelque chose. En effet, les néonomades ne semblent pas vouloir s'empêtrer dans une union qui les empêcherait de vivre leur rêve de liberté, de voyage et de mouvement, ou encore dans une union qui les mènerait tout droit vers cette routine méthodique que décrit Henchoz (2014) – et l'on sait à quel point les néonomades sont parfois frileux à l'égard du mot routine – pour parler de la production quotidienne de l'amour. En d'autres mots, un couple, *ça s'entretient*, « produire de l'amour ne consiste pas seulement à agir de manière à exprimer les sentiments adéquats, il s'agit aussi de susciter chez l'autre les interprétations et les sentiments appropriés, c'est-à-dire nécessaires à la création et et à la consolidation du lien conjugal » (2014 :18). Dans ces observations, nous voyons un lien, un certain parallèle à établir avec la littérature du romantisme qui a toujours exprimé une nette opposition au mariage (sensiblement pour les mêmes raisons) bien que dans cette opposition est toujours demeurée un peu paradoxalement la recherche de l'amour. Mais d'un amour qui tend à être idéalisé (Chelebourg, 2001) ; un amour souvent rêvé, *malgré tout*, un peu comme nous l'avons remarqué chez les nomades célibataires.

Dans les discours des néonomades, il n'est donc pas question de faire passer inconditionnellement devant, un homme ou une femme, car leur grand amour se situe ailleurs. « Je n'ai jamais su mettre l'amour en priorité face au voyage, je n'ai jamais su changer de chemin ou m'arrêter par amour. Un jour, peut-être. Pour le moment, le voyage semble être mon seul amour fidèle », écrit Lucie de Voyages et vagabondages (Rencontres, amitiés et amour en voyage, 18 octobre 2015). Corinne de Vie Nomade explique aussi comment la route peut être plus forte que tout et à qui l'on peut tout pardonner, contrairement à un amoureux qui aurait commis une faute :

> Et finalement, l'abcès a crevé de lui-même. J'ai découvert la double vie de P. et l'océan de mensonges qu'il avait tissé autour de moi sur une simple mégarde de sa part. P. m'avait emprisonné dans une illusion. Car quand P. s'en allait, c'était pour être près de l'autre, près d'elle, sa fascination, qu'il suivait comme un fantôme hagard, en dépit de

> tout, en dépit de nous. Les avions que je prenais pour lui, il les prenait pour elle. […] P. n'a jamais rien connu d'autre que elle [*sic*] et moi, ensemble. Il nous a rencontrées au même moment et il était incapable de faire un choix. P. a poursuivi le désir ardent qu'il avait pour elle, alors qu'il profitait de la quiétude et des petits bonheurs du quotidien avec moi. P. ne s'est arrêté que lorsqu'il s'est lassé de cet autre oiseau rare, déçu ou ennuyé, pour me revenir enfin. Ou pour m'arriver enfin. P. a décidément pris de drôles de chemins : de ceux cachés par les arbres, vus du ciel.
>
> P. est emprunt de regrets mais il est trop tard. Car la route, ma mère, mon amie, m'appelle. Elle m'appelle toujours, gentiment parfois, ou à grands coups de fouet comme aujourd'hui. Peut-être que c'est elle, ma double vie, ma fascinante amante. Peut-être que c'est elle que craignent la plupart des hommes, sauf les plus déraisonnés.
>
> La route aura toujours raison d'eux. Elle est la seule à qui je pardonnerai tout. La seule qui me tiendra toute entière entre ses mains. La route est ma vérité, mon refuge, mon église.
> (Vie nomade, 10 novembre 2015, Adieu mon amour, la route m'appelle)

Les Nomads Junkies établissent même une liste de petites mises en garde destinées à l'homme qui aimerait fréquenter une fille qui voyage, question de bien faire comprendre à quel point ce grand amour avec la route est pratiquement indestructible :

> NE FRÉQUENTE JAMAIS LA FILLE QUI VOYAGE. C'est difficile de lui plaire. La *date* habituelle ciné-resto va la blaser au point de la tuer à petit feu. Ce qu'elle désire le plus au monde, ce sont de nouvelles aventures et de nouvelles expériences. Ton nouveau char et ta grosse montre, elle s'en tape… ce n'est pas ça qui l'impressionne. Elle préfère de loin escalader une falaise ou sauter d'un avion que de t'entendre te péter les bretelles sur tes choses matérielles. […]
> NE FRÉQUENTE JAMAIS LA FILLE QUI VOYAGE. Elle a probablement gaspillé son bac et a carrément changé de carrière. Elle enseigne maintenant la plongée sous-marine ou est rendue prof de yoga. Elle n'est pas certaine de quand elle va recevoir son prochain chèque de paye. Sauf qu'elle ne veut rien savoir de travailler comme un robot tous les jours. Elle prend ce que la vie a à lui offrir et te met au défi de faire pareil.
> NE FRÉQUENTE JAMAIS LA FILLE QUI VOYAGE, car elle a choisi un mode de vie basé sur l'incertitude. Oublie les plans ou le fait d'avoir une adresse permanente. Elle va avec le *flow* et suit son cœur. Elle danse au rythme de son propre *drum*. Elle ne porte pas de montre. Le cycle de ses journées est établit [*sic*] par le soleil et la lune. […]
> Elle n'aura jamais besoin de toi. Elle sait comment monter une tente et comment installer ses *fins* sur son board sans ton aide. Elle cuisine bien et n'a pas besoin que tu payes pour elle au resto. Elle est trop indépendante. Elle se fout un peu de si tu vas l'accompagner ou non dans ses voyages. Elle va oublier de t'avertir lorsqu'elle vient d'arriver à une nouvelle destination. Elle est trop occupée à vivre le moment présent (#UVAV, *anyone* ?). Elle parle aux inconnus. Elle fera la rencontre de plein de gens intéressants de partout dans le monde, qui pensent comme elle et qui partagent ses passions et ses

> rêves [*sic*]. Elle va s'emmerder avec toi. Alors, NE FRÉQUENTE JAMAIS LA FILLE QUI VOYAGE à moins d'être capable de la suivre (dans tous les sens). Et si, sans le vouloir, tu tombes en amour avec cette fille, ne la retient surtout pas auprès de toi. Laisse-la partir.
> (Nomad Junkies, 28 janvier 2014, Ne fréquente jamais la fille qui voyage)

Cela étant dit, il se peut fort bien que des néonomades rêvent à l'arrivée du prince ou de la princesse charmante, ou qu'ils·elles tombent amoureux, mais dans le cas d'une telle éventualité cette personne ne devra en aucun cas se mettre en travers de leur vie néonomade, sinon c'est un au revoir assuré, et nous l'avons bien compris dans les discours. Et il se peut fort bien également que des néonomades affirment souffrir d'un manque affectif, particulièrement dans des moments difficiles de leur voyage, que leur solitude peut alors peser plus que d'habitude, mais ce ne sont jamais des révélations qui prennent beaucoup de place dans les discours, un peu comme s'il fallait comprendre que le voyage pouvait les combler en totalité, que le partenaire amoureux, l'épaule réconfortante, l'oreille attentive, tant mieux si cela se trouve, mais ce ne serait que des accessoires qui jamais ne remplaceraient l'amour du voyage. Ces situations peuvent sans doute rejoindre un certain nombre d'écrits, dont ceux de Kaufmann (1999) pour qui la vie en solo ne permet pas moins une construction de soi. Il apparaît en effet que la construction de l'identité peut ne pas passer nécessairement par le couple ou la famille, que le célibat suit une trajectoire d'autonomie pour être soi, que cette trajectoire peut passer du rire aux larmes, qu'elle est à la fois pleine d'assurance et de doute, d'espoir aussi (Kaufmann, 1999). En d'autres mots, l'identité des néonomades n'est pas moins ou plus *construite* par le fait d'être en couple ou d'avoir fondé une famille.

Chez les couples néonomades, bien sûr la grande déclaration de l'indépendance face à l'amour ou envers une union probable ne s'observe pas. Ce qui apparaît plus intéressant chez ces néonomades est de voir plutôt que leur union a été rendue possible par cet amour commun de la route et du voyage. Nous ne disons pas que les amoureux s'aiment *juste pour ça*, mais la route et le voyage semblent vraiment constituer un pilier à leur alliance. Deux exemples :

> C'est dans le ciel, durant un vol Rio de Janeiro - Madrid que nous nous sommes rencontrés. Dans nos bagages, un tas d'anecdotes de voyages. Nous nous sommes rendus

> compte que nous n'avions jamais cessé de voyager… Ce vol a été le point de départ d'une nouvelles aventure [*sic*]. Nous avons transformé notre passion pour le voyage en véritable mode de vie. Depuis avril 2017, nous parcourons la planète à la découverte de lieux et de civilisations qui nous inspirent dans notre travail. Nous sommes devenus des nomades digitaux.
> (Planet Nomad, s.d., Qui sommes-nous ?)

> C'est en 2010 que le destin frappa à nos portes. Sur les terres africaines de la Tanzanie, ce fut un coup de foudre. L'amour de la vie, de l'aventure, des voyages, des rencontres, de la simplicité, du partage, du commun. Nous avons décidé de continuer notre route ensemble et depuis, en dépit de tous nos voyages et de la proximité constante de vivre toutes nos aventures ensemble, notre amour est encore plus fort qu'au premier jour.
> (Détour local, s.d., En savoir plus sur nous).

Mais au-delà de l'amour (vécu ou attendu) avec un·e autre, il existe aussi l'amour avec les autres, qui sont les membres de la famille ou les amis·es. Ces personnes ne font bien sûr pas toujours partie du voyage. Des amis·es peuvent être rencontrés·es sur la route mais d'ordinaire les néonomades ne voyagent pas avec leurs amis·es, ou sinon ce n'est que momentanément. Quant à la famille qui voyage ensemble elle compte souvent une mère, un père, et un ou plusieurs enfants [97] et il ressort de celle-ci, selon les discours analysés, un fort lien d'attachement entre les membres, mais aussi une sorte de vaillance décuplée lorsqu'ils sont tous ensemble. Les membres de Rouler sa vie écrivent d'ailleurs : « C'est en combinant nos forces et en riant de nos faiblesses que nous réussirons à vivre notre vie rêvée. Ensemble, nous sommes invincibles et capables d'aller au bout du monde. » (s.d., Qui sommes-nous?). En d'autres mots, dans les discours des familles nomades, l'on sent très bien à quel point celles-ci sont soudées, que parents et enfants ne peuvent se passer l'un de l'autre, qu'ils forment un tout quasiment indestructible, donnant l'image parfois que cette famille se suffit à elle-même. D'ailleurs, lorsque viendra le moment d'observer le rapport de ces néonomades avec l'Autre, avec l'étranger, nous constaterons sa très faible présence dans les productions écrites et visuelles.

[97] À titre de rappel, dans notre corpus les familles nomades sont au compte de 5 et elles ont toutes un ou deux enfants, sauf une qui en compte quatre.

Il n'est sans doute pas surprenant d'observer l'état quasi fusionnel des familles qui voyagent dans la mesure où le nomadisme semble venir avec une intimité un peu bafouée, et que dans ces circonstances il vaut mieux s'aimer beaucoup dès le moment où l'on voyage à plusieurs.

> Difficile de se sauver après une chicane quand on est à 5000 kilomètres de notre lieu d'origine, que l'on ne connaît personne et que le seul endroit où l'on peut aller c'est 10 pieds plus loin. Un jour de fatigue prend l'allure d'une tragédie. Ça arrivait avant. Ça arrive encore. La différence est que l'on vit maintenant les uns sur les autres. Les occasions sont plus nombreuses. C'est plus difficile. Vivre sur la route est source d'inconnu. La routine rend le quotidien prévisible. Quand l'inconnu devient quotidien, ça laisse place aux mauvaises décisions, aux malentendus, aux changements de plans. Les mots concession, adaptation et résignation prennent un tout autre sens.
> […]
> 400 pieds carrés. Mettez-y une cuisine, une salle à manger, un salon, deux chambres, cinq lits, deux salles de bain, une douche, une salle de lavage. Reste-t-il de la place ? Bien sur que oui parce que l'on ajoute aussi six personnes et un chat. De quoi parlions-nous ? Ah oui, intimité et espace. Tout est dit je crois !!!
> (Six nomades, 19 mai 2015, L'envers de 6 nomades)

Lorsqu'il s'agit d'amitiés ou de membres familiaux laissés derrière soi, au moment du grand départ par exemple, les discours des néonomades semblent partagés à la fois entre tristesse et fatalité. La peine de quitter ceux qui comptent s'accompagne toujours du caractère inévitable de leur vie néonomade qui rend difficiles ou impossibles les ancrages. Mais familles et amis·es laissés·es derrière peuvent aussi devenir des sources d'irritation lorsque ces individus ne comprennent pas la vie choisie des néonomades. « Comment [donc] gérer les proches qui ne comprennent pas vos choix ? » (Le Sac à dos, s.d.). Certains nomades vont même parler du « moment redouté » où il faut annoncer à ses proches son départ (Nomad Junkies, 2 mai 2015, Top 6 des questions qu'on entend avant de partir). D'autres vont rappeler l'importance du dialogue comme solution au problème de la « famille qui comprend rien » (Voyage Roadtrip, s.d., Travailler et voyager : les difficultés et les solutions). En tout cas, nous avons senti dans une majorité de discours ces longs soupirs d'exaspération que font chaque fois les néonomades lorsqu'ils·elles doivent expliquer à leurs proches pourquoi ils·elles voyagent sans billet de retour. Il est possible que ces relations problématiques avec la famille (malgré les bonnes volontés de la famille) soient ainsi parce que ces familles « incarnent le modèle familial de la

vie privée » et deviennent par conséquent une source de malaise pour l'individu qui constate chaque fois sa différence, son retrait de ce modèle (Kaufmann, 1999 : 102).

7.5.3. Un chez-quoi ?

Un chez-soi.

> Beaucoup disent que les voyages nous transforment, qu'ils nous forment, nous changent. Qu'ils changent notre vision du monde et des choses ; nous ouvrent les yeux et le cœur. Ben j'vais te dire de quoi [*sic*] : tout ça est [*sic*] d'une vérité foudroyante (pour moi du moins). Mais c'est aussi qu'ils redéfinissent la notion de « chez-soi ».
> (Nomad Junkies, 21 janvier 2015, Comment définir « chez-soi » quand on est nomade ?)

Nous ne sommes pas si surpris·ses de constater que ce thème, lorsqu'il est discuté par les néonomades, ne l'est pas dans le sens traditionnel d'un chez-soi matériel ou physique, ou encore au sens d'un chez-soi qui représenterait le lieu d'où l'on vient. Au contraire, le chez-soi des néonomades met l'accent sur une nouvelle configuration construite autour d'expériences et de relations qui provoquent un « ressenti » bienfaisant. En d'autres mots, je me sens chez-moi quand je me sens bien quelque part, ou quand je suis bien entourée. La famille nomade digitale résume à merveille ce qui a été observé dans l'ensemble des discours lorsqu'elle dit (vidéo 7.3.) que la sensation du chez-soi c'est quand les trois membres de la famille se trouvent réunis et qu'ils se sentent bien les trois ensembles, peu importe l'endroit où ils se trouvent et peu importe le confort matériel que leur offre à ce moment leur toit temporaire.

Vidéo 7.3. Partout chez-soi ?
(Famille nomade digitale, s.d.)

Pour aider à se sentir chez-soi, il existe bien sûr quelques techniques pratiquées par les nénomades, comme Corinne qui traine avec elle certains objets personnels :

> […] j'ai dans mon sac une quantité de choses qui me font me sentir chez moi partout. J'ai ma maison avec moi, oui. J'ai ma machine à café (une petite Mokina), mon café, ma boîte à pique-nique, mon thé japonais (le genmaicha, thé du peuple !), parfois mon plaid en laine… J'ai d'ailleurs souvent considéré prendre mon oreiller avec moi (mais il est un peu trop gros, dommage).
> (Vie nomade, 19 janvier 2017, Démystification de la vie nomade (bis))

Mais il reste au final que dans les discours analysés, le chez-soi est souvent dissocié de toutes références concrètes ou physiques pour embrasser quelque chose d'immatériel, et par là, nous dépassons la substitution de l'adresse physique par l'« adresse » virtuelle que permettent les systèmes mobiles (De Gournay, 1994). Selon nos observations, nous sommes encore plus loin : c'est le relationnel et l'expérientiel comme maison [98]. Les discours étudiés nous font donc croire que le néonomadisme porte la définition du chez-soi à un autre niveau, qui ne nécessite plus l'aménagement personnel d'un toit confortable et protecteur, aussi petit, restreint et temporaire soit-il, et ce même si certains·es néonomades peuvent quand même espérer avoir

[98] Nous prenons ici « maison » dans le sens générique d'une habitation, qui peut aussi bien référer à une résidence indépendante qu'à un appartement réuni avec plusieurs autres.

un jour leur « petite base » pour se poser un peu ou « d'avoir son *home sweet home à soi* pour se recueillir entre tous les déplacements » (Vie nomade, 25 aout 2013, Une vie nomade c'est une vie marginale?). Pour les néonomades, le chez-soi tiendrait davantage dans la construction et le maintien de liens agréables ou encore dans le simple fait d'éprouver pour un espace-lieu – qu'il s'agisse d'un pays ou d'une ville, d'un café ou d'un appartement loué – un sentiment de bien-être.

Un cliché du genre *Le monde est ma maison,* ou comme le disent les néonomades de Planet Nomad, « notre chez nous c'est notre belle planète » (s.d., Qui sommes-nous), ne serait donc pas si exagéré dans la mesure où les néonomades peuvent y trouver partout leur nid et que celui-ci ne se définit plus par un espace personnel dans lequel ils·elles y auraient installé leurs marques. Les marques ou les empreintes des autres ne seraient d'ailleurs pas un obstacle pour les néonomades qui semblent tous·toutes utiliser le service de location Airbnb qui, rappelons-le, met à la disposition des voyageurs·ses des appartements meublés, aménagés, décorés, et parfois habités par les hôtes (il y a dans ce cas cohabitation entre néonomades et hôtes – le *coliving*). Mais bien sûr, il s'agit ici de discours et rien ne nous indique que le réel est aussi facilement vécu, surtout si l'on accepte le « J'habite donc je suis » qui fait du logement [99] le lieu d'une dimension identitaire fondamentale où s'exprime notamment le besoin de pouvoir contrôler un espace privé, un espace à soi (Larceneaux, 2011).

Pour le discours néonomade, il semble être tout à fait possible de se sentir *comme à la maison* même si ce n'est pas a priori *notre maison*. Mais en respectant quelques conditions, quelques besoins matériels à assurer, comme d'avoir un bureau et une chaise pour travailler, accompagnés d'une connexion Wi-Fi, mais aussi d'avoir le sentiment de partager avec quelqu'un « comme soi », comme le précise le couple derrière Planet Nomad. Le couple ajoute d'ailleurs qu'en matière de *coliving* il « doit pouvoir interagir avec des personnes qui ont un état d'esprit similaire » (Planet Nomad, 26 janvier 2018, Coliving : la solution pour se loger en mode nomade).

[99] Ici aussi le mot « logement » est compris dans un sens ouvert (maison, toit, appartement, résidence, etc.).

Bien entendu, les observations diffèrent un peu lorsqu'il s'agit de néonomades qui voyagent en véhicule récréatif ou en bateau. Chez ces néonomades, le véhicule en question fait souvent office de « petit chez-soi » que l'on organise, que l'on aménage ; il n'est donc pas uniquement un moyen de transport. Il est fréquent de trouver des photos ou des vidéos de ces différents intérieurs pour voir comment ces néonomades « se sont appropriés les lieux pour en faire leur maison » (No-Mad Life, 15 juin 2014, La découverte du bateau, tout un univers). Et au-delà de ces arrangements plus personnalisés que l'on peut trouver, sont aussi inévitablement discutées les questions liées à l'entretien et à la réparation qu'exigent ces habitats, ces chez-soi mobiles. Dans certains cas, nous sentons qu'il s'agit parfois de préoccupations hebdomadaires ou quotidiennes qui occupent l'esprit des néonomades, à l'instar peut-être des préoccupations de sédentaires où la maisonnée est toujours une *affaire à gérer*. Les six nomades en donnent un exemple :

> Le ménage n'est jamais venu aussi souvent que depuis que nous vivons dans 400 pieds carrés. La poussière se loge dans chaque centimètres [*sic*]. Ce qui nécessite l'époussettage constant. Sans compter la vaisselle qui se fait entre une et cinq fois par jour parce que nous ne possédons que l'essentiel et que le grand plat blanc pour le gâteau sera nécessaire pour mélanger les muffins, pour brasser la salade et pour mettre les fruits au frigo. Il devra donc être laver [*sic*] après chaque utilisation.
>
> Nous n'avons que deux assiettes chacun. Le même nombre d'ustensiles. Quand tout est utilisé, il faut soit manger dans nos mains soit laver. Et que dire des vêtements ? Nous avons la chance d'avoir une laveuse... Format réduit ! Je sais que vous ne voulez pas savoir combien de brassées de lavage je fais par semaine !
> (Six nomades, s.d., L'envers de 6 nomades)

En résumé, il est bien entendu qu'une propriété ou un chez-soi tout vêtu de confort matériel est difficilement envisageable avec une vie néonomade. Mais ce qui compte surtout, au-delà-de cette observation au final peu surprenante, est le fait que le sentiment de sécurisation semble passer davantage dans la capacité à mobiliser des relations ou des compétences pour assurer non pas une propriété matérielle (des biens, un logement, etc.) mais une « trajectoire » qui se donne à voir comme une « propriété immatérielle et cognitive ». Celle-ci permettrait à l'individu de s'inscrire dans cette nouvelle indépendance qui n'est plus garantie par les possessions matérielles mais par les multiples possibilités offertes par la mobilité et par le lot des aptitudes nécessaires qui l'accompagne souvent, comme la créativité et la souplesse dans l'organisation de sa vie, et les capacités communicationnelles et de réseautage (Vrancken et Macquet, 2006 :154).

Par ailleurs, ce que nous retenons ici sur le nouveau sens du chez-soi pourrait aussi trouver écho dans la pensée de Hui (2009). Pour cette autrice, il est important de ne pas considérer le voyage dans une vision de « circularité », comme le font beaucoup d'études sur le tourisme, où l'on restreint souvent la configuration spatiale du voyage à deux concepts, le « *home* » et le « *away* », en stipulant que le voyage est le passage du « *home* » au « *away* » pour revenir enfin au « *home* » (du départ). Dans cette perspective, nous dit aussi l'autrice, on tend à négliger le contexte actuel de l'hypermobilité des individus. Par conséquent, les nouvelles pratiques et les sens changés qui en découlent sont peu pris en considération, notamment pour les différents espaces de vie, comme le chez-soi, et on oublie que celui-ci peut très bien se trouver *away*, et plus d'une fois (*many homes*), rendant inadéquate une dichotomie traditionnelle basée sur les deux concepts uniquement, ou de manière isolée sans aucune interaction entre eux.

7.6. Espace spécial

Nous avions hâte de voir quel rapport à l'espace établissaient les néonomades qui, faut-il le rappeler, portent tout de même une définition liée en partie à la notion d'espace. Alors quel sens prend cet espace chez les néonomades ? Ce que nous souhaitons démontrer dans cette section est le côté plutôt abstrait de nos observations dans ce domaine, où l'espace n'est pas

toujours ressorti de manière tangible, laissant croire à un rapport avec celui-ci plutôt conceptuel chez les néonomades. Nous verrons ici deux grandes catégorisation d'espaces observés dans leurs différentes productions scripturales et audiovisuelles.

Nous commençons par une première catégorisation de l'espace, en apparence simpliste, nous le soulignons d'entrée de jeu, celle qui paraît diviser tout l'espace à parcourir des néonomades en deux grandes zones, soit la fameuse zone de confort (explicitement nommée par les néonomades) et son contraire (plutôt allusive car jamais nommée précisément par les néonomades). En d'autres mots, il semble toujours y avoir cette division de l'espace qui implique cette zone *facile* et cette autre *plus difficile*, laquelle n'est pas exactement la zone d'inconfort au sens où l'on s'y sentirait mal, mais cette zone d'inconfort qui placerait l'individu dans une situation constante de défis à relever, d'attentes et d'objectifs à dépasser. Deux exemples parmi plusieurs où les blogueurs·ses expliquent en quoi consiste la zone de confort et pourquoi il faut en sortir :

> La « zone de confort », c'est quoi exactement :
> La « zone de confort » définit nos habitudes et notre routine. Elle concerne un ensemble de facteurs définissant les limites d'un cadre de vie matériel et psychologique que l'on s'est forgé et où l'on se sent en sécurité. Que l'on soit riche ou pauvre, chacun à la sienne, construite en fonction de sa personnalité, de ses besoins et de son historique.
>
> Les limites de cette « zone » sont en fait liées à nos peurs primaires. Et oui, l'histoire de l'humanité est toujours présente dans nos cerveaux reptiliens et nous avons besoin de nous sentir en sécurité en comblant nos besoins les plus élémentaires : avoir un abri, de la nourriture, des rapports sociaux et de l'affection.
>
> A l'heure actuelle nos besoins tournent autour d'un endroit rassurant où l'on estime être en sécurité (financière, sanitaire, sociale, ...) Autrement dit, une vie sans risques, ou avec des risques que l'on pense avoir le pouvoir de restreindre. Je dis bien « que l'on pense », car cela est effectivement une croyance relative et non une réalité inaliénable.
> (Chemins nomades, s.d., Les 8 étapes pour sortir de sa zone de confort)

> Cette fameuse zone de confort dans laquelle de nombreuses personnes préfèrent rester. La routine crée une « bulle » dans une vie complètement normalisée et sans nouveauté. Cette zone de confort finit par être une zone de fausse sécurité et un fardeau qui nous vole la motivation de vivre ses rêves. La sécurité est un pur concept car personne n'est à aucun moment complètement en sécurité. C'est quelque chose que nous créons dans notre tête pour justifier les craintes et arrêter de se risquer [*sic*]. Sortir de ta zone de confort devrait être un exercice quotidien. En tant que nomade digital, on ne manque pas

> de pratique. On doit se réinventer chaque jour et c'est ce qui rend sans doute ce mode de vie si palpitant.
> (Planet Nomad, 9 mars 2018, Nomade digital : 8 raisons pour reprendre ta liberté)

Dans nos discours analysés, l'espace se définirait d'abord par rapport à ces deux zones : la confortable, reliée à cette vie normée des sédentaires qui n'offrirait toutefois qu'un confort aliénant, et la plus aventureuse, donc risquée, mais Ô combien plus satisfaisante selon les néonomades parce qu'elle permettrait de vivre des expériences de toutes sortes et conséquemment de s'extraire de toute idée de dépossession de sa vie. Alors clamons « Bye bye zone de confort » (1 famille/1000 aventures, s.d.), car il faut définitivement « en sortir pour s'ouvrir à de nouvelles expériences » (Histoires de Tongs, s.d., Conseils aux voyageurs) et parce qu'il existe manifestement des « vertus à sortir de sa zone de confort » (Partis pour, 1er févirer 2015, Rencontre avec Joël Schuermans, un voyageur multi-facettes). L'espace, dans nos récits examinés, est donc toujours entendu comme un duel entre ces deux zones, se sortir de l'une pour vivre l'autre et obtenir son salut.

Et s'il y a lieu de parler du risque dans les discours, ce ne sera que là essentiellement, dans ce rapport à cette zone où il faut abandonner ses points de repères et une partie de sa sécurité, surtout matérielle. Il peut bien y avoir ici et là quelques démonstrations de néonomades un peu téméraires qui seraient allés dans des zones géopolitiquement instables – par exemple : Voyager au Cachemire en zone instable : tout ce qu'il faut savoir (Nomad Junkies, 16 février 2018) – ou de néonomades qui racontent, non sans un certain humour, comment leur vie de voyages peut parfois être risquée avec ses petits accidents en scooter, ses trente piqures de puces sur une jambe, ses cicatrices au tibia, cette coupure au doigt de pied, etc. (Valiz Storiz, s.d., Ce que ma jambe raconte de ma nouvelle vie). Mais tout cela reste souvent marginal ou de l'ordre de l'anecdotique et ne représente pas l'ensemble des discours pour illustrer ce nouveau rapport au risque que nous situons plutôt dans cette zone de confort qu'il faut quitter, dans cette zone où il faut « confronter ses peurs » comme l'écrivent un grand nombre de blogueurs·ses néonomades. Selon nous, c'est là que semble se dessiner le nouveau rapport au risque des néonomades, qui reste somme toute une affaire peu risquée véritablement dans la mesure où la vie n'est bien sûr pas en jeu et qu'elle offre toujours la possibilité de reprendre

son cours d'avant, sa zone de confort en quelque sorte, si les néonomades venaient à se lasser de cette vie minimaliste faite d'imprévus.

Quelques divergences de sens tout de même, ou quelques exceptions qui relatent que certains·es néonomades, comme Lucie de Voyages et vagabondages (13 septembre 2016, Je suis de nulle part : identité et nomadisme), parlent du voyage comme étant devenu au contraire leur zone de confort, alors qu'un retour à leur « vie d'avant » serait tout à fait le contraire. Un peu le même son de cloche chez Moroccan Nomad qui affirme : « Je suis devenue une nomade. Le voyage est désormais mon quotidien et ma nouvelle zone de confort que je cherche à ébranler continuellement » (s.d., Accueil). Mais encore là, dans ces situations, il reste toujours cette confrontation entre des zones « confortables » et d'autres pas, des zones de défis ou l'on se sent vivre et des zones d'ennui où l'on se sent flétrir, quasiment mourir. Nous avons dans les huit étapes de Chemins nomades pour sortir de sa zone de confort et partir à l'aventure, le propos général observé dans l'ensemble de nos discours. Dans cet article, ce n'est pas tant les étapes comme telles (sur lesquelles nous passerons rapidement) qui comptent que les arguments utilisés pour inciter à quitter cette zone ; arguments certainement influencés par l'univers de la croissance personnelle :

> Qui dit « aventure », dit aller au-delà de nos limites, mais nous avons souvent quelques appréhensions face à la transformation de notre quotidien. Le loyer à payer, le travail à honorer, les amis ou la famille à voir, à s'occuper... Ces éléments définissent nos limites et nous assurent le cadre de vie « sécure » dont nous semblons avoir besoin, tant au niveau matériel qu'affectif. Oui, mais voilà, ces raisons évoquées sont exactement celles qui peuvent nous freiner et paraître comme un mur infranchissable, voir même [*sic*], nous donner le sentiment d'être emprisonné, car le plus difficile à dépasser. Ainsi, ce qui nous parait a priori totalement logique et rationnel, peut nous empêcher d'avancer, et même nous servir d'excuses nous empêchant de prendre des risques liés à la réalisation de nos rêves, des excuses cachant nos peurs inconscientes... Alors comment faire ? Sans parler d'abandonner ses responsabilités et de faire n'importe quoi, n'importe comment, je vous parlerai plutôt de prendre du recul vis-a-vis [*sic*] de tout ce qui nous empêche d'y voir clair et nous barre la route à travers 8 réflexions auxquelles j'ai été moi-même confrontée. […]
>
> Sortir de sa « zone de confort », nous parle de sortir d'un état psychologique lié à nos « croyances limitantes » et nos « peurs primaires ». Pour ces dernières, il y a une bonne nouvelle, c'est que nous ne vivons plus à l'âge de pierre et à moins de décider d'aller se

> perdre dans le désert de Gobi ou en Antarctique sans préparation et guide, il y a relativement peu de chances de mourir de faim.
>
> Cependant, si le monde moderne a résolu certaines de nos craintes, d'autres en sont dérivées (peur d'être agressé, peur de manquer d'argent, peur de se sentir seul, rejeté...). Alors il ne nous reste plus qu'à prendre notre courage à deux mains et à faire face à nos craintes, en prenant quelques risques. Les 8 étapes pour en sortir :
>
> 1 / Ai -je réellement envie de sortir de ma zone de confort ? […] 2/ L'influence de mon environnement. […]3// Regarder mes peurs en face. […]4// Différentier la réalité et la fiction. […] 5 // Sortir de mes habitudes. […]6 // Je me teste sur de petits objectifs. […] 7 // Je m'autorise les erreurs. […] 8 // Je dédramatise […]
>
> Pour conclure, sortir de notre zone de confort est une libération qui peut nous connecter à notre partie créative et à nos intuitions. Nous serons surpris de nous voir sous un autre angle et de découvrir une partie de nous jusque-là inconnue. Une simple décision suffit souvent à engranger la machine, à tout changer dans nos vies et à s'ouvrir l'esprit. Alors allons-y, faisons un point sur nous-même [*sic*] et offrons-nous la vie avec un grand V !! Osons les nouvelles rencontres, les nouvelles expériences et développons notre courage!
> (Chemins nomades, s.d., Les huit étapes pour sortir de sa zone de confort)

Et même quand les néonomades vivent une période « plus tranquille », avec moins de déplacements et plus de stabilité, une période où ils·elles auraient, par exemple, repris quelques habitudes de sédentaires, ils·elles semblent toujours se réanimer par la poussée hors de cette fameuse zone de confort :

> À chaque nouvel endroit, je me recrée un univers, je remets en place une routine. Adaptée à mon nouvel univers, bien sûr, mais routinière quand même. Alors quand il faut partir, c'est une sorte de cassure. C'est terriblement excitant oui, mais c'est mêlé à ce monde de tensions d'ordres financier, pratique, culturel qui nous font nous re-demander à chaque fois : « vais-je m'y faire ? vais-je m'y plaire ? vais-je vouloir y rester, ou m'enfuir au pas de course ? ». À chaque fois, je ne sais pas. Personne ne sait, vraiment. […] Mais à chaque fois, la curiosité est plus forte. Est-ce un besoin d'adrénaline ? De se pousser hors de sa zone de confort ? Je me dis, parfois, que les substances chimiques qui nous habitent sont un levier de croissance formidable. Là où l'on pensait stagner, une envie soudaine nous pousse en avant. Et si l'on s'écoute, si l'on s'éveille de notre confortable stagnation, si l'on fonce vers cette sensation d'excitation, alors on se retrouve forcément confronté à ce qui nous anime. Et c'est sur ce chemin que nous sommes les plus à même de rencontrer ceux qui, comme nous, rêvent de partager ces sensations communes. Alors je reprends ma route. J'ai peur, oui, mais d'expérience je sais que le départ importe peu. Ce qui doit rester restera, et le reste laissera place à un quelque chose de meilleur.
> (Vie nomade, 16 octobre 2012, Le chaos émotionnel de chaque grand départ)

Ce duel entre ces zones semble aussi être celui de l'ici et de l'ailleurs où sans trop de surprises le premier correspondrait à la zone de confort et le second à son contraire. Dans bien des récits, nous y avons trouvé le bonheur de se rendre *ailleurs,* même si celui-ci est parsemé de contraintes et de difficultés, et au contraire, le malheur de rester *ici*, malgré l'aise et le réconfort possibles. En d'autres mots, nous avons compris que « là c'est la zone de confort et ailleurs… c'est la magie ! » (Valiz Storiz, s.d.).

Et vers cet ailleurs où il faut aller, il semble aussi capital pour certains·es de collectionner ces espaces-lieux différents de l'*ici*. Nous avons en effet remarqué cette volonté chez les néonomades à vouloir consommer ces ailleurs, mais plus que cela, à devoir les parcourir, comme s'il y avait injonction à les cumuler. Certains·es néonomades aimeront d'ailleurs relever dans leurs discours le nombre élevé de pays visités, ou encore faire remarquer qu'ils ont *vu* plus que les autres : « J'ai la gigotte, mon quotidien est une aventure. J'ai vu plus de paysages à couper le souffle que l'être humain moyen… » (Nomad Junkies, 2 juillet 2017, Ma soif d'être nomade ne *fit* pas dans le moule). Si tous les discours ne sont pas à ce point revendicateur d'un calcul des destinations, car certains·es néonomades expriment aussi que « voyager ce n'est pas tant accumuler les destinations » (Histoires de tongs, 2 juillet 2014, La vie de voyageur nomade, ça ressemble à quoi ?), on sent toujours néanmoins qu'il y a une volonté à montrer qu'on bouge, qu'on se déplace, qu'il y a un parcours géographique qui se crée constamment, qui peut d'ailleurs se présenter avec une carte des points visités (figure 7.26.) où encore par une vignette, sur le blogue, qui indique où est rendu·e le ou la néonomade (figure 7.27.).

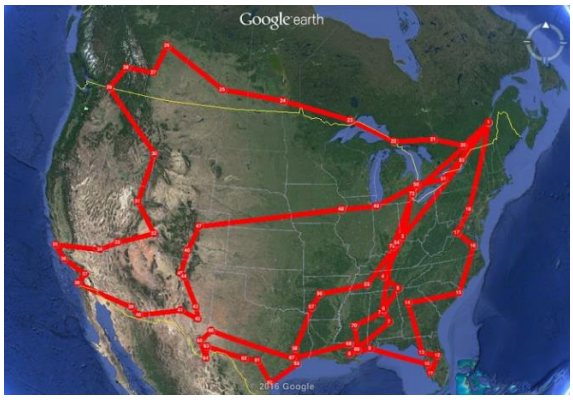


Figure 7.26. Le chemin parcouru !
(Six nomades, 2 septembre 2016, A propos de nous)

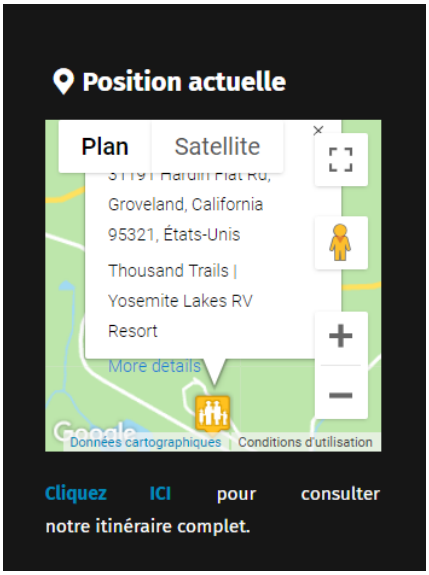


Figure 7.27. Position actuelle
1 famille/1000 aventures (s.d., Accueil)

En d'autres mots, l'espace semble vécu et interprété comme un rapport de consommation où il faut consommer le plus d'espaces-lieux possibles, pour obtenir le plus d'expériences possibles, et ce, même si certains·es néonomades peuvent prendre la peine de souligner qu'ils·elles ne voyagent pas *juste pour ça*, qu'ils·elles sont au-dessus de ces calculs. Un exemple amusant où une blogueuse présente, dans un premier article, un bilan chiffré des pays visités lors de son tour du monde (qui a mené par la suite à une vie nomade), et raconte, dans un second article,

que le nombre de pays visités lui importe peu, tout en disant quand même combien elle en a visités jusqu'à maintenant :

> 114 484 km, dont environ 100 km en trek, un aller-retour France – Amérique du Sud et un aller-retour Asie – États-Unis. 6 continents (oui, je compte l'Antarctique), 18 pays traversés (Royaume-Uni / Islande / États-Unis / Colombie / Argentine / Chili / Paraguay / Nouvelle-Zélande / Australie / Indonésie / Hong-Kong / Japon / Chine / Laos / Cambodge / Qatar / Thaïlande / Birmanie) et 19 nouveaux tampons sur mon passeport.
> (Voyages et vagabondages, 4 janvier 2015, Mon tour du monde en chiffres)

> Une trentaine ou quarantaine de pays plus tard (ne me demandez pas mon chiffre, je n'en ai aucune idée), de multiples retours dans des pays et des régions qui me sont chères, une nouvelle langue à mon actif, des aventures incroyables, des milliers de rencontres enrichissantes, de la réflexion, des nouveaux traits de personnalité et de culture, des erreurs, des doutes, des décisions, des victoires, de grands moments de bonheur plus tard… je sais que j'ai trouvé mon mode de vie, je sais que je suis nomade.
> (Voyage et vagabondages, 1er juin 2016, Je suis nomade : trois ans sur les route du monde)

Chez certains·es néonomades toutefois, soit chez ceux et celles qui orientent davantage leur blogue vers le travail numérique, plus que vers le voyage, cette collection d'espaces-lieux se fait moins sentir dans la mesure où l'on cherche davantage à exposer ses méthodes, ses conseils, ses services dans le domaine du nomadisme digital.

On pourrait croire que les néonomades sont peu attachés·es à leur territoire d'origine vu leur grande attirance pour l'ailleurs. Mais il serait inexact de résumer ainsi leurs discours, car ce que nous avons remarqué est beaucoup plus une sorte de revendication à un droit de pouvoir constamment changer d'espace de vie qu'une expression de mépris ou de désintérêt à l'égard de sa terre natale. Nous avions déjà un peu évoqué cette réalité dans les discours lorsque nous avons abordé le choix du parcours chez les néonomades.

Nous aimerions terminer cette section avec deux autres observations par rapport à l'espace. Elles ne sont pas très marquées dans tous les discours analysés, mais elles nous amènent quand même à souligner que la notion d'espace peut aussi être vue selon qu'il s'agisse d'un espace

physique ou virtuel, ou encore selon qu'il s'agisse d'un espace essentiellement concentré sur un dehors, un extérieur.

Dans certains discours, il semble y avoir une distinction entre l'espace physique et l'espace virtuel. De manière générale, le premier correspondrait à l'expérience vécue (le voyage *sur le coup*) et le second à l'expérience racontée (le voyage *après coup*). Cela ne signifie pas que le premier est plus réel que le second, mais plutôt qu'il est vécu en premier et qu'il a besoin d'exister pour faire naître le second. Cette observation peut paraître simpliste, mais elle est plutôt révélatrice du fait que les néonomades ont généralement besoin d'une action qui les implique pour produire un contenu virtuel par la suite (texte, vidéo, photo). Les néonomades se distinguent ainsi de plusieurs blogueurs·ses qui peuvent produire du contenu à partir d'une observation qui ne serait pas nécessairement précédée par une action les impliquant. C'est un tout autre sujet, mais pensons à la tendance croissante pour la chronique d'opinion où des blogueurs·ses prennent la parole sur une foule de sujets à partir desquels ils·elles n'ont pas forcément une expérience pratique ou empirique. Lucie de Voyages et vagabondages explique d'ailleurs comment elle est d'abord une voyageuse (avant d'être une blogueuse) et que voyager lui permet de mieux bloguer (14 novembre 2016, Comment je suis devenue blogueuse voyage professionnelle) : « Aucune surprise, c'est en voyageant que mon blog de voyage est devenu intéressant, que je me suis améliorée en écriture et que j'ai trouvé ma niche. […] J'ai maintenant une ligne directrice et des projets à n'en plus savoir que faire ».

En somme, nous avons vu les espaces physiques comme des espaces d'action et d'expérience et les espaces virtuels comme des espaces de réflexion. Mais « réflexion » ne veut dire en rien une baisse de régime où les néonomades seraient au repos après avoir quitté leurs territoires d'actions et d'expériences, au contraire. L'espace réflexion semble être aussi pour plusieurs un espace travail où les néonomades tentent souvent de produire un contenu qui puisse bien vendre leur marque à titre de néonomade ou plus globalement de voyageur·se. Et à cet égard, nous avons bien vu à la section portant sur le travail (7.5.1.) à quel point il ne s'agissait pas d'un travail de tout repos, mais plutôt constant (obligations financières et de visibilité) pour tenter de subsister dans cette vie néonomade.

Enfin, nous avons également remarqué dans quelques productions (écrites et visuelles) la prédominance de ce que nous pourrions appeler un « espace du dehors », d'un extérieur, plus que d'un intérieur. Ce que nous avons observé dans certains de ces blogues, et ce n'est sans doute pas très surprenant, est la plus grande place accordée aux activités extérieures, aux paysages, aux environnements naturels et aux monuments. Nous avions l'impression que ces représentations étaient, pour les néonomades, associées à un espace de qualité, où l'on peut penser sa créativité au maximum, où l'on peut espérer atteindre son lot d'expériences, un peu comme si la vie qui se passait à l'intérieur était moins riche à cet égard.

Par exemple, nous avons très peu noté de récit, de photo ou de vidéo dont l'objet aurait été une exposition dans un musée (et ce n'est certainement pas parce qu'il ne s'est jamais trouvé un musée sur tous les parcours des néonomades). Quand nous avons parlé plus tôt de ces photos de néonomades que l'on retrouve souvent avec les bras en signe de victoire, il s'agit toujours de poses qui justement embrassent tout cet univers du dehors. La blogueuse de Partis pour utilise « poésie géographique » pour parler de ses rêves de voyage et de découverte du dehors. Elle écrit aussi : « Il nous reste donc tant à arpenter : du bitume brûlant, des mers glaciales, des rails infinis, des forêts étrangement peuplées, des sables envoûtants et là, au loin, de vastes montagnes où le vent nous murmure de venir… » (s.d., Le manifeste de Partis pour). Nous comprenons ici que le dehors a énormément à offrir chez les néonomades.

Ces observations nous donnent à penser également que c'est alors par le dehors que l'on est porté à la réflexion par la suite, ou à la rêverie, ou à la contemplation, ou en tout cas à quelque chose d'inspirant pour employer un qualificatif populaire dans les discours néonomades ; que la fenêtre peut ainsi devenir « une échappatoire spatiale et temporelle de l'espace intérieur » (Frétigny, 2011 :117). Un exemple avec la vidéo ci-dessous (7.4.) où, de l'intérieur d'un train, on suit un extérieur. La vue qui défile, accompagnée par le bruit régulier du train porte certainement cette néonomade à la réflexion.

Vidéo 7.4. Une minute de campagne, en Transylvanie (Vie nomade, s.d.)

7.7. L'Autre, le Fidèle et quelques licornes

L'Autre évoque ici la rencontre physique avec l'étranger, avec cet individu « local », ou encore, c'est ce voyageur ou cette voyageuse que l'on rencontre en chemin. Le Fidèle est, de son côté, virtuel. Il évoque les lecteurs·trices, les abonné·e·s des blogueurs·ses. Dans les deux cas, qu'il s'agisse de l'Autre ou du Fidèle, ne règnent jamais la confrontation ou le mépris ; mais plutôt (toujours ou presque) la bonne entente et l'admiration. À un point où l'on a parfois l'impression de se trouver dans un monde de licornes, ces bêtes imaginaires devenues métaphores de l'extraordinaire ou du merveilleux.

Commençons par l'Autre.

Pour les néonomades, l'Autre semble être de la première importance, en ce sens où il est *nécessaire* au voyage. Sans la rencontre avec l'Autre, le voyage n'a pas lieu d'être, pouvons-nous lire dans une majorité de discours. Nous verrons comment cet Autre est justement exprimé dans les différentes productions scripturales et audiovisuelles des néonomades.

Ce qui est d'abord frappant et très consensuel chez tous les néonomades : en tout temps, l'Autre est présenté sous un jour favorable. C'est un être méritoire. Si la société peut être mauvaise (nous le verrons au point suivant), le monde, les individus, eux, sont bons. Et particulièrement les Autres qui semblent n'avoir que des qualités en plus de toujours porter de « bonnes valeurs », sans nécessairement que l'on sache toujours en quoi consistent précisément ces valeurs. En tout cas, cet Autre est digne de confiance, et les discours des néonomades en parlent souvent. Un exemple parmi tant : « Sans domicile fixe officieux, nous nous sentons en permanence à la maison grâce à l'ouverture de ce concept formidable de faire confiance à son prochain » (Détour local, s.d., A propos). Dans cet exemple, non seulement on comprend qu'il est possible de se sentir bien partout, un peu comme nous l'avons vu précédemment lorsque nous avons abordé le nouveau sens octroyé au chez-soi, mais aussi que rien n'existe pour ne pas avoir confiance en cet Autre. La critique de l'Autre dans les discours analysés, nous l'avons rarement notée. Ce n'est pas que nous la voulions, ou que nous l'attendions nécessairement, bien au contraire, mais nous avons été surpris de constater à quel point la représentation favorable de l'Autre prenait sa place pour toujours donner la foi aux individus, pour toujours leur rappeler la bonté du monde malgré toutes les violences possibles. Deux exemples parmi d'autres :

> La télévision nous bombarde, chaque jour, de nouvelles effrayantes. Les médias nous font peur, reflétant un monde triste, violent, et dangereux. La presse nous pousse à nous renfermer sur nous-mêmes, dans un monde où il est vraisemblablement trop risqué de côtoyer son prochain.
>
> Je viens de faire le tour du monde. Je suis une fille qui voyage seule. J'ai traversé dans ma vie une cinquantaine de pays, dont certains réputés peu sûrs comme le Brésil, la Mauritanie, l'Afrique du Sud ou l'Inde. J'ai fait énormément de stop, et j'ai dormi chez l'habitant un peu partout. Je vais bien : on ne m'a pas harcelée, volée, violée, ni même égratignée. Bien au contraire, on m'a protégée, guidée, nourrie, aidée : le monde est bon.
> […]
> Nous trouvons ailleurs la même chose que chez nous. Le contact créé avec l'autre est le reflet de nos projections, que ce soit ici ou là-bas. Attendez-vous au pire, et soyez sûrs que cela va se produire. Apprêtez-vous à recevoir le meilleur et votre journée sera riche en belles rencontres. Ce n'est pas plus compliqué que cela.
>
> Il y a encore quelques jours, une femme me prenait en auto-stop et je lui demandais pourquoi. Pourquoi s'était-elle arrêtée pour moi ? Elle me répondit d'emblée : « Nous sommes le monde. Nous devons prendre soin les uns des autres ». Cette femme, sans éducation et sans d'autre richesse que sa bonté avait tout compris. Elle savait reconnaître

> toute la beauté se trouvant dans l'échange. Elle savait comment trouver du bonheur dans ma gratitude. Et elle savait que la fraternité était salvatrice pour l'Humanité.
>
> Voyager rend optimiste. La route est apaisante. Oui c'est apaisant de faire à nouveau confiance en son prochain. C'est rassurant de réaliser que le monde n'est finalement pas si mauvais, bien au contraire. Bien sûr, des conflits existent, ils sont nombreux et tragiques. Toutefois, ils ne reflètent pas la réalité des choses. Ils ne sont que business ou politique, qu'intérêt ou égo. L'être humain, lui, a tant à donner. Il est plein de ressources que l'on n'imagine pas. La générosité n'est pas une affaire de biens, non, c'est une affaire de cœur. […]
>
> Alors, je souhaitais vous le dire à nouveau, le monde est bon. Ne vous inquiétez pas pour moi, je suis entre de bonnes mains, celles de mes frères et mes sœurs d'ailleurs.
> (Histoires de tongs, 16 novembre 2014, Le monde est bon)

> Et je suis allé en Iran. Ne lis pas trop les journaux des adultes sur l'Iran. Souvent, ils ne savent pas rêver. C'est un terrible défaut. Donc, ils se trompent. L'Iran est un endroit où je n'ai presque jamais pu dormir à l'hôtel tellement les gens sont accueillants. Imagine un peu. Un inconnu passe sur ton jardin et tu l'invites à rester. C'est bien non?
> […]
> La grande vérité, c'est qu'en voyage on comprend que les hommes sont bons. Presque tous. Les mauvais, on les retrouve dans les journaux des adultes. Ne les lis pas, c'est inutile.
>
> Toute cette bonté qu'on regarde vivre permet donc la plus grande richesse de toutes : l'absence de préjugés (ça c'est un mot terriblement triste). Regarde dans le dictionnaire si tu veux. Ça veut dire juger sans connaître. Comme si quelqu'un décidait de ne pas t'aimer sans jamais t'avoir vu. C'est bête, non ? Le malheur, c'est que cette maladie est répandue.
> (Nomad Junkies, 22 octobre 2016, Lettre à toi, qui rêve de devenir explorateur)

Beaucoup d'articles donc qui semblent vouloir rétablir les faits, qui invitent leurs lecteurs·trices à « oublie[r]le diable qu'on vous dépeint dans les médias » (Moroccan Nomad, 17 avril 2017, Voyager en Iran : ce qu'il faut savoir pour un voyage réussi), mais aussi à inviter à la position d'ouverture envers l'Autre. On ne peut que se réjouir bien sûr de cette invitation, très fréquente dans les discours. Il est toutefois possible que certains·es néonomades aient décidé de ne faire voir que « le beau et le bon » chez l'Autre, de taire leur sens critique sur leur blogue ou encore de simplement faire le choix de ne pas raconter ce qui ne se raconte pas, comme l'exprime ci-dessous la blogueuse d'Histoires de tongs qui, au passage, rappelle aussi le thème de l'épreuve, élément nécessaire à tout récit initiatique.

> Et puis, il y a toutes ces choses qui ne se racontent pas. Toutes ces images que tu ne peux décrire à personne, par pudeur, par respect. Toutes ces souffrances des rues, que ton regard ne peut soutenir sans un effort incroyable. Toutes ces cours des miracles dont la vue te frappe de plein fouet au moment où tu t'y attends le moins. Tous ces souvenirs de déchéance et de déshumanisation que tu emportes avec toi, sans pouvoir les partager, et dont les détails te hantent encore. Ceux qui ont traîné leurs guêtres autour du monde le savent, on ne renaît pas d'un tel voyage initiatique sans cicatrices, invisibles mais profondes. On se prend tous des claques de temps en temps, c'est le lot de la vie, mais en voyage, elles sont plus fortes, elles te remuent, et te remueront toujours de façon incommensurable.
> (Histoires de tongs, 20 octobre 2014, Voyage initiatique et sentiments nomades)

Et puis pour certains·es, ce n'est de toute façon pas le but de donner une vision du monde assombrie ou manquant d'optimisme, comme le souligne Novo-monde, le couple qui place en ouverture de leur blogue ce slogan hop-la-vie : « Inspiration, simplicité et bonne humeur ». Il dira d'ailleurs :

> Notre blog est avant tout notre petit espace de liberté et nous sommes les seuls maîtres du contenu qui s'y trouve. Nous y partageons nos voyages, nos bons plans mais aussi nos états d'âmes et petites réflexions du moment. Nous y mettons beaucoup d'infos, beaucoup de positif, parfois un peu de négatif (mais pas trop souvent… il y en a déjà assez dans les journaux) et surtout une bonne dose de bonne humeur.
> (Novo-monde, 16 janvier 2017, Notre étique de blogueurs de voyage)

Valiz Storiz se revendique aussi de cette même école de l'optimisme quand elle écrit :

> J'ai décidé de créer le blog VALIZ STORIZ comme une petite bulle d'enthousiasme et d'optimisme, afin d'inspirer, d'aider et d'échanger avec tous ceux qui souhaitent voyager, croire en eux, sortir du moule, donner plus de sens à leur vie pour enfin réaliser leurs rêves.
> (Valiz Storiz, s.d., Qui suis-je ?)

Quand les néonomades vivent ou frôlent un drame avec l'Autre (une agression, un vol, etc.) – précisons que ces récits d'expérience ne sont pas très nombreux dans les blogues de notre corpus – ils·elles semblent tenter d'en retirer un apprentissage néanmoins, un peu comme s'il

y avait une volonté d'atténuer le danger qu'avait pu représenter l'Autre à un moment donné, ou à moins que ce ne soit uniquement par désir inconditionnel d'optimisme. Quoi qu'il en soit, nous avons eu cette impression à quelques reprises dans les discours qui racontaient un événement plus malheureux. Par exemple, après s'est fait voler quelques objets personnels en Mauritanie, la blogueuse d'Histoire de tongs retient notamment que : « Dans beaucoup de pays, une grande partie de la population manque de tout. Il est donc compréhensible que quelques personnes soient tentées d'améliorer leur quotidien, en franchissant certaines limites morales » (12 décembre 2013, Le voleur de Nouakchott). Un autre exemple où l'Autre semble rarement critiqué, même dans le malheur ou le désenchantement du nomade, et particulièrement ici avec Houda de Moroccan Nomad qui, dans son récit intitulé Refoulée à la frontière chilienne, j'ai failli me faire violer en Bolivie (10 aout 2017), écrit :

> Deux ans et demi après : où est ce que j'en suis ?
> Ce que je n'avais pas osé raconter
> Aujourd'hui, après 3 ans de voyage – Un an au complet en Amérique du Sud, un retour de 2 mois au Maroc pour démissionner de mon travail, 8 mois dans un temple au Brésil, et puis une vie de nomade qui continue sans plans, ni véritables projets – Je me rappelle cette histoire comme étant la meilleure de tous mes voyages. Elle m'a bien appris à toujours essayer de voir le meilleur dans le pire.
>
> Ce que je n'ai pas raconté dans mon récit de la mésaventure est ce qui se déroulait réellement dans mon esprit pendant l'action. Des pensées qui se présentaient d'une manière complètement aléatoire. Des réflexions qui me surprenaient moi-même mais qui étaient si convaincantes car elles avaient l'air d'émerger d'un endroit dans mon esprit où ne pouvait subsister aucun doute.
> […]
> Ma première pensée quand il a mis sa main sur moi la première fois était « Mais qu'est ce que tu es en train de faire Houda ? Pourquoi créer le viol comme expérience ? »
> […]
> « Ok, tu as besoin d'en finir complètement et totalement avec cette histoire de peur de l'homme. C'est maintenant ! »
> […]
> « Tu n'as pas besoin de fuir l'expérience de la vie. Ce qui se passe aujourd'hui est ton choix. Tu as mis fin à ce départ d'Amérique du Sud de la manière la plus violente certes, mais c'est ton choix. Fais-toi confiance et continue alors jusqu'au bout. Reste ! »
>
> J'avais bien noté toutes ces pensées mais je n'ai pu les inclure dans l'histoire de cette longue journée. J'en avais parlé qu'avec un seul ami qui était à des milliers de kilomètres pendant un appel rapide. Je ne pouvais pas en parler car je n'avais moi-même pas complètement compris. […]

> Pourrais-je dire que je suis entièrement responsable de cette expérience ? que je l'ai entièrement créée comme un tournant décisif d'apprentissage sur mon chemin de vie ? Oui. C'est bien ça et rien de plus !
> (Morrocan Nomad, 10 août 2017, Refoulée à la frontière chilienne j'ai failli me faire violer en Bolivie)

Tout cela ne signifie pas que les discours néonomades ne relèvent jamais les particularités ou les « manières spéciales » des Autres (Novo-monde, 25 aout 2013, La Chine, nos premières impressions). Les discours savent en parler avec respect et pour en démontrer la valeur ajoutée dans l'expérience néonomade. En effet, si les Autres sont différents, cette différence est exprimée comme une bonification qui permet aux néonomades de grandir moralement, en vivant une expérience riche, et probablement intéressante à raconter par la suite – le récit profite alors lui aussi de cette différence vécue. La différence peut également être exprimée sous l'angle humoristique, auquel cas on comprend qu'elle demeure toujours de toute façon une valeur pour enrichir l'expérience néonomade. Deux exemples :

> Ne me demandez pas pourquoi mais nos amis les chinois adorent prendre des photos. Ils en prennent partout ! J'ai l'impression que c'est une façon pour eux de prouver qu'ils étaient à un endroit bien précis. Il faut savoir qu'en Chine, le 99% des touristes sont chinois [*sic*]. Du coup, comme cela représente un moment important pour eux de se rendre dans leur capitale (ou ailleurs), ils immortalisent le moment ! (une centaine de fois par jour ! 😉).
>
> J'interprète le fait que nous sommes sollicités une dizaine de fois par jour pour être pris en photo avec des touristes chinois à peu près de la même manière. Suivant de quelle région ils viennent, ils n'ont peut-être encore jamais vu de touristes européens en sac à dos. Mais c'est quand même très amusant car certain redouble [*sic*] d'imagination afin de réussir à être sur une photo avec nous. (Ils croient qu'on remarque pas [*sic*] leur cirque).
> (Novo-monde, 25 août 2013, La Chine nos premières impressions)

> […] mais surtout, découvrir et accueillir la beauté de l'Autre, dans toute sa différence, apprécier un moment avec n'importe qui et en tirer une leçon : le mendiant de l'épicerie du coin, la marchande de sandwiches laotiens, le type mignon assis à côté de soi dans le train, ou encore un gamin qui pense que toi aussi tu es un gamin, mais en un peu plus grand.
>
> Avec l'habitude on devient un déclencheur professionnel : Hey toi ! Tu m'a [*sic*] l'air intéressant(e). Discutons ? Moi aussi j'ai des choses à partager, et si passées les cinq

> premières minutes on en est toujours à s'enthousiasmer, il y a de fortes chances que dans quelques jours, on se baladera au bord d'une rivière que je n'ai jamais vue, on jouera au frisbee dans un parc encore inconnu, on prendra un bon dîner sur les hauteurs d'une capitale mystère. […]
>
> On pourrait peut-être arrêter de se méfier de tous ces inconnus, dans la rue, car ils portent en eux cette même flamme : ils aimeraient en partager un peu la lumière.
> (Vie nomade, 10 novembre 2013, Faire tomber ses barrières)

Il apparaît alors que les préjugés négatifs ou la fermeture d'esprit ne font pas partie des discours des néonomades, et c'est tant mieux, dirons-nous. Si jamais cela venait à se produire, si un·e néonomade se prenait en flagrant délit dans cette position malheureuse, l'examen de conscience arrive vite, question de demander pardon et de retrouver la grâce :

> Franchement ça m'a mis un coup, je m'en suis grave voulue d'avoir sauté direct au conclusions [*sic*] même si je passe ma vie à répéter qu'il ne faut pas juger sur les apparences blablabla je l'avais fait automatiquement. Le soir en rentrant à l'auberge, j'ai limite remis toute ma vie en question, je me suis demandée qui j'étais pour juger, j'ai essayé d'analyser mes réactions, et j'en ai conclu que oui, c'était peut-être un choc culturel.
>
> En gros, je me suis sentie mal… Pour deux raisons. La première, parce que je ne m'attendais pas à tant d'infos pour mon cerveau. Et la deuxième, parce que justement, je ne m'attendais pas à mal réagir à tant d'infos pour mon cerveau. Je me croyais plus « aguerrie ». J'ai essayé de me dire que ce n'était pas grave, que l'essentiel était de réaliser que j'avais fait une erreur et qu'il fallait essayer de changer mes réactions. Le deuxième jour à Koumanovo, j'ai décidé de juste marcher, me balader, et de regarder sans me poser de question. Sans essayer d'appliquer un filtre familier à ce que je voyais pour essayer de comprendre. En fait, je n'ai pas cherché à comprendre, j'ai juste observé. L'essentiel n'est pas tant de « comprendre » que d'accepter.
>
> Finalement on voyage pour voir autre chose, pour sortir de sa zone de confort. Je pense que si j'avais su avant que j'allais me faire un peu secouer, je m'y serai [*sic*] préparée. Genre en Inde, je savais que j'allais me prendre un bon coup de pied aux fesses, et même si ça a été un peu violent, je l'avais anticipé (autant qu'on puisse le faire en tout cas). Là non. Je venais de Serbie, de Croatie, de Slovénie, et tout s'était très bien passé, du coup, j'étais sur ma lancée, je suis arrivée en Macédoine un peu trop tranquillement. Finalement ça fait du bien de se prendre une petite claque quand on ne s'y attend pas, ça remet les idées en place !
> (Voyage Roadtrip, s.d., Koumanovo : le choc culturel en arrivant en Macédoine)

Nous ne serons donc pas surpris·ses de constater qu'il existe alors dans les discours l'expression fréquente d'un désir, mais aussi de l'importance pour les néonomades, de « faire des rencontres ». Un bon nombre de discours expriment cet objectif de vouloir faire des rencontres avec l'Autre pour mieux vivre l'expérience néonomade. Après le désir de liberté, le désir de rencontrer l'Autre arrive souvent, pour bien des néonomades, tout juste derrière. Nous pourrions y voir là une autre influence du romantisme dans la mesure où ce mouvement crédite favorablement l'ouverture au monde, à l'ailleurs – les ailleurs sont nombreux – à l'exotisme comme modalités de la connaissance. La sensibilité romantique s'est toujours manifestée aussi par sa « curiosité à l'égard des cultures étrangères – même si cette curiosité s'accompagnait d'inquiétude ou, au contraire, d'une fascination un peu naïve à l'égard de la nouveauté […] » (Vaillant, 2012 : 195). Ou comme l'écrit également Gengembre, la sensibilité du romantique tend souvent à se définir « comme disposition sympathique à l'autre et au monde » (Gengembre, 2008 : 13). Le voyage vers l'ailleurs et vers l'Autre est donc central dans le romantisme et comme le dit aussi Spiquel, même chez ceux que « l'idéologie dominante considère comme des barbares sont, pour les romantiques, un creuset d'énergie et de vérité » (Spiquel, 1999 : 27).

Un certain nombre de blogueurs·ses expriment donc ce désir de rencontrer l'Autre, et dans celui-ci l'opportunité de travailler sur soi, de s'améliorer comme individu. Un exemple avec Chemins nomades :

> Être confronté à des cultures très différentes et se retrouve [*sic*] loin de nos repères peut être déroutant. Ce que l'on ne comprend pas au premier abord, peut sembler inquiétant et nous dissuader de faire un pas vers l'autre... A contrario, si l'on fait un petit effort pour aller au-delà des différences de langage, de croyances, de règles sociales... cela peut nous conduire à découvrir les similitudes culturelles. C'est donc une superbe occasion de faire tomber nos préjugés et améliorer notre savoir être. Aller au-delà de nos aprioris, et travailler notre tolérance et respect envers autrui...
> (Chemins nomades, s.d., Les10 raisons de partir et tout lâcher)

Il faut aussi dire que l'Autre est souvent au cœur des offres de cette nouvelle économie que l'on appelle l'économie du partage ou l'économie collaborative, et qu'il s'y trouve peut-être là

des moyens plus faciles d'y faire les rencontres espérées, comme c'est le cas avec Airbnb ou Couchsurfing. Dans les récits de néonomades, ces deux plateformes qui visent à offrir un toit ou un canapé aux voyageurs·ses sont pratiques courantes pour ne pas dire constante, exception faite bien sûr pour les néonomades qui voyagent à bord d'un véhicule motorisé, souvent des familles. Nous ouvrons une petite parenthèse sur une observation que nous avons déjà un peu abordée dans l'une de nos sections précédentes : les discours exprimant le besoin de faire des rencontres avec les Autres restent essentiellement une affaire de néonomades qui voyagent seuls·es ou en couple ; les familles néonomades sont moins portées sur ce sujet.

Revenons maintenant à nos Airbnb et Couchsurfing.

Pour un grand nombre de néonomades de notre corpus, ces expériences paraissent toujours louables ; très peu iront discuter des enjeux réels de cette nouvelle économie, notamment sur le plan des nouvelles formes d'organisation du travail, d'échange et de la prestation de services, ou sur l'avènement de certaines problématiques sociales (trouble du voisinage, augmentation du tourisme, etc.) ou encore économiques (taxes, fiscalité, etc.). Dans ces pratiques courantes, que les néonomades racontent et pour lesquelles ils·elles font même la promotion (figure 7.28.), nous avons vu une propension à promouvoir avant tout l'échange de convivialités, indépendamment des revers possibles que ces plateformes peuvent engendrer sur le plan socioéconomique.

Figure 7.28. Promo d'un bon plan : la location Airbnb
(Valiz Storiz, s.d., Accueil)

Pour résumer jusqu'à maintenant : l'Autre est généralement bon et la rencontre avec l'Autre est fréquemment annoncée comme un objectif. Toutefois, le résultat, ou disons le compte rendu de ces rencontres avec les Autres n'est pas largement raconté chez les néonomades. Et ceci peut apparaître un peu comme une surprise, compte tenu de toute l'importance qui semble être donnée à cet objectif, dans les discours, de « faire des rencontres ». En d'autres mots, ce n'est pas parce que les néonomades recherchent l'Autre qu'ils·elles en racontent toujours leurs aventures avec lui ou elle, ou qu'ils·elles en établissent le portrait. Courant (2013) a observé sensiblement la même chose chez les *backpackers* qui tiennent un carnet de voyage (papier) en rapportant qu'il semble y avoir une difficulté à décrire les rencontres avec l'Autre ; de fait, l'Autre apparaît plus présent dans le discours que dans le récit.

Et qui plus est, l'Autre ne fait pas beaucoup plus l'objet de photos, ou du moins pas autant que nous l'aurions imaginé, compte tenu, encore une fois, de toute l'importance qui semble lui être donnée. Nous n'avons alors pas beaucoup senti dans l'analyse de notre corpus, comme Michel (2004) semble le remarquer chez un grand nombre de voyageurs·ses, cette figure du photographe qui se rapproche de celle du chasseur à la poursuite de la *meilleure image* pour faire apparaître l'Autre dans tout son exotisme. En somme, pour les néonomades, la quête de l'Autre semblerait compter davantage que le récit de l'Autre, ou la photographie de l'Autre.

Néanmoins, on y trouve ici et là quelques récits et portraits de l'Autre, notamment chez Histoires de tongs dont la blogueuse fait partie de ces rares nomades qui racontent et photographient ses expériences avec les « locaux ». Dans ces récits, s'expriment souvent à la fois l'enchantement et la reconnaissance, une manière de dire merci aux Autres qui semblent souvent apporter la lumière aux néonomades, ou en tout cas leur fournir un apprentissage sur la vie. Un exemple :

> Un soir, je reste à l'orphelinat avec les enfants plus tard que d'habitude, Pamela s'est absentée, je dois attendre son retour pour rentrer avec elle. Il fait déjà nuit et très froid. C'est l'hiver au Kenya, et je découvre qu'il ne fait pas toujours chaud en Afrique. Les enfants sont vêtus assez légèrement, ils se rassemblent alors dans une salle de classe pour se mettre au chaud, les uns contre les autres.

> Il n'y a pas d'électricité, une seule et unique bougie éclaire la pièce, ça et les yeux brillants des quarante-six enfants. Linda, l'une des filles les plus âgées de l'orphelinat, entame un chant en swahili. Tous reprennent en chœur sa mélodie, et les visages s'illuminent peu à peu. Ces chansons sont probablement les plus belles que j'ai entendues de ma vie. Il s'agit de prières, et désormais, plus personne n'a froid. Les corps tanguent de gauche à droite, au rythme des Hosanna. Les grands comme les plus petits se tiennent debout, les paupières closes, les bras tendus vers le ciel et les mains ouvertes, pour célébrer l'amour de Dieu. L'instant est si touchant que je ne me souviens pas avoir vécu de telles émotions de toute ma vie nomade.
>
> Ces enfants n'ont rien. Pas de jouets, pas de lit pour chacun, plus de parents, leurs vêtements sont usés et la base de leur alimentation n'est qu'un peu de farine mélangée à de l'eau. Pourtant, ils remercient leur Dieu de leur avoir donné une seconde famille. À ce moment précis, ils sont heureux, les sourires ne mentent pas. La cohésion qu'ils ont recréée est parfaite. Les petits trouvent la paix dans les bras de leurs nouveaux frères et sœurs. Les aînés enseignent aux autres que le bonheur est ici. Les paroles de leurs chants font tellement écho en moi que je m'en souviens encore mot pour mot : The time to be happy is now, the place to be happy is here, the way to be happy is to make someone happy (C'est maintenant l'heure d'être heureux. L'endroit pour être heureux, c'est ici. Le moyen d'être heureux, c'est de rendre quelqu'un heureux).
> […]
> La chose la plus difficile de ma vie sur la route est de dire au revoir. Quitter les enfants et cet orphelinat après ces journées intenses n'est pas évident, pourtant il me faut faire mon sac à dos, l'heure du départ approche. Quels mots trouver pour remercier tous ces enfants et Pamela, qui m'ont accueillie avec tant d'amour ? Le souvenir de leurs sourires, l'espoir en l'avenir qu'ils portent, l'amour fraternel qu'ils partagent aujourd'hui, tout cela m'aura profondément marquée. Je leur suis reconnaissante de m'avoir ouvert leurs portes et leurs cœurs, et de m'avoir montré où et comment trouver le bonheur : dans l'amour de son prochain. Merci à tous du fond du cœur. Je vous souhaite ce qu'il y a de meilleur.
> (Histoires de tongs, 26 juillet 2014, Volontariat au Centre Love for All, à Nakuru au Kenya)

Conservons le même exemple pour observer quelques photos prises par Histoires de tongs lors de son séjour à cet orphelinat du Kenya. Les photos nous apparaissent appartenir à deux registres différents. D'abord, la « photo souvenir de quelqu'un » (figure 7.29.). Nous l'appelons ainsi car elle sert à « se souvenir de ». C'est ici la néonomade qui se photographie accompagnée d'une personne prise en affection au cours du séjour. Ce genre de photo reste assez courant dans notre corpus. Nous disions plus haut que l'Autre n'était pas aussi photographié que nous l'avions imaginé ; nous pourrions préciser que lorsqu'il l'est, c'est pratiquement toujours selon ce registre.

Figure 7.29. « Photo souvenir avec Sharon, une jeune femme qui m'aura marquée… »
(Histoires de tongs, 26 juillet 2014, Volontariat au Centre *Love for All* à Nakuru au Kenya)

Le second registre de photo est pour nous de type ethnographique (figure 7.30.). Dans l'exemple ci-dessous, la néonomade photographie ce qui lui paraît représenter une scène du quotidien dans cet orphelinat où elle a réalisé un mandat de volontariat. On y voit les enfants jouer et manger dans la cour, sans se soucier de la scène ou de l'exercice photographique ; tous, sauf un qui regarde alors la photographe. Au-delà du fait que la photo sert à montrer « qu'on a bien été là », qu'elle assure sa fonction de *reality check* (Wright, 2008 : 19), on peut aussi y voir, selon nous, une manière de rappeler les grands débats de l'anthropologie à l'égard de la représentation de l'altérité, particulièrement dans la photographie. En guise d'introduction à cette affirmation, paraphrasons Lenclud lorsqu'il affirme que l'anthropologie ne peut prétendre à un savoir bâti uniquement sur des faits, débarassé de toutes inférences, que « voir n'est pas savoir mais croire » (2007 :11).

Figure 7.30. « En effet, le bonheur est là : être ensemble » (Histoires de tongs, 26 juillet 2014, Volontariat au Centre Love for All à Nakuru au Kenya)

La photographie a été adoptée par les anthropologues dès les années 1850, mais dès le milieu des années 1880, l'anthropologie s'interroge sur les capacités du procédé photographique à rendre compte d'une réalité anthropologique (Dias, 1994), car il faut le rappeler, l'image n'est jamais le miroir exact du réel, mais plutôt un « objet construit » (Conord, 2002). En effet, le sujet photographiant contrôle à la fois le cadre photographique et le sujet photographié – montrer ou cacher certains aspects d'une réalité observée. Comment alors rendre compte de l'altérité mais aussi de son authenticité ? Sans nous lancer dans une revue complète de la pensée anthropologique à ce sujet, disons que la discipline a su entretenir une discussion animée tout au long du 20e siècle sur « la photographie comme mode de connaissance anthropologique » (Piette, 2007), en d'autres mots, sur la complexité inhérente à prendre une « bonne photo » en anthropologie. Des critères, des mises en gardes, des rappels, lancés aux anthropologues, pour éviter les biais et se rapprocher autant que possible d'une sorte de validité du procédé photographique. Mais rien n'est simple, car il reste toujours le parallèle entre « photographier » et « s'approprier la chose photographiée », pour reprendre la formule de Sontag [100] qui trouve parfaitement son champ d'application en anthropologie, rappelle à nouveau Dias (1994). Ainsi,

[100] «*To photograh is to appropriate the thing photographed*» (1977. *On Photography*. New York : Farrar, Straus and Giroux.)

malgré les avancées de la réflexion anthropologique sur le sujet, cette grande question sur l'autorité en ethnographie semble toujours surgir : qui peut parler de l'identité d'un groupe, mais surtout, qui est en mesure de la représenter [101] ?

Revenons à la photo précédente où nous évoquions ce regard de l'enfant dirigé vers la photographe d'Histoires de tongs et pour laquelle nous disions qu'elle rappelait, selon nous, une partie du débat chez les anthropologues-photographes. Regardons maintenant la photo ci-dessous (figure 7.31.), intitulée « Acte cérémoniel de la Kula ». Elle est tirée de l'une des œuvres fondatrices de l'ethnologie moderne : *Argonauts of the Western Pacific* (Les Argonautes du Pacifique occidental) de Malinowski, publiée en 1922.

Figure 7.31. Acte cérémoniel de la Kula
(Bronislaw Malinowski, 1922, Argonauts of the Western Pacific)

Pour nous, les deux photos se rejoignent dans la mesure où, malgré leur âge et leur contexte différents, ils font réfléchir à la question de l'autorité que nous avons soulignée plus haut,

[101] Et cette question n'est certainement pas près d'être résolue encore aujourd'hui; l'actualité québécoise en a fourni quelques exemples à l'été 2018 avec ses débats sur la représentation autochtone dans les productions culturelles.

question discutée amplement chez Clifford dans *Malaise dans la culture* (1996). Voyons ce que l'auteur écrit à propos de cette photo célèbre chez les anthropologues :

> On offre un collier de coquillages à un chef trobiandais qui se tient devant la porte de sa hutte. Derrière l'homme qui donne le collier, s'inclinent six jeunes alignés. L'un deux souffle dans une conque. Tous les personnages sont de profil, l'attention apparemment fixée sur la cérémonie de l'échange, grand événement de la vie mélanésienne. Mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit que l'un des six Trobiandais fixe l'appareil photographique.
> […]
> Le frontispice des Argonautes, comme toute photographie, atteste une présence – celle de la scène devant l'objectif ; il en suggère aussi une autre – celle de l'ethnographe composant ce fragment de réalité trobriandaise. L'échange de la Kula, sujet du livre de Malinowski, a été rendu parfaitement visible, centré dans le champ de vision, alors que le regard d'un participant détourne notre attention sur la position d'observateurs que nous partageons, en tant que lecteurs, avec l'ethnographe et son appareil photographique. Ce qui est signalé ici, c'est le mode d'autorité le plus important de l'enquête de terrain moderne : « Vous êtes là…parce que j'étais là ». (Clifford, 1996 : 30)

Nous ne pensons pas être devant des photos où le décor a été « planté » par le ou la photographe. Mais dans les deux cas, nous sommes forcés·es de constater, tout comme le faisait Clifford devant la photographie de l'acte cérémonial de la Kula, que cet Autre qui regarde le sujet photographiant semble toujours vouloir exprimer quelque chose, partager ou collaborer à cette vision de la réalité qui s'apprête à être représentée, ici par une seule voix (qui n'est pas la sienne); en d'autres mot, rompre l'autorité monologique. Ce sont des questions qui ont pris beaucoup de place dans les débats anthropologiques ; nous n'avions pas l'objectif d'en faire une revue exhaustive, d'en discuter selon toutes les approches possibles, mais seulement d'en rappeler l'existence qui s'est immédiatement remis à notre conscience lorsque nous avons observé cette photo d'Histoires de tongs où, à partir d'un geste simple, certainement plein de bienveillance et d'affection envers les orphelins, la néonomade, et sans doute à son insu, rappelle toute la complexité et l'enjeu derrière la photo de type ethnographique.

Parlons maintenant des Fidèles des néonomades.

Les Fidèles ne font pas moins partie d'un paysage flatteur. En effet, dans toutes les interactions entre les blogueurs·ses et leurs lecteurs·trices, ce ne sera jamais le lieu de l'affrontement, mais plutôt celui du consensus et de l'admiration. Les commentaires plus critiques peuvent exister mais ils se font exceptionnels, et le cas échéant, ils se retrouvent généralement « encerclés » par des commentaires enthousiastes. Un exemple ci-dessous où une rare internaute (Blandine Cano) ose critiquer le discours néonomade (figure 7.32.).

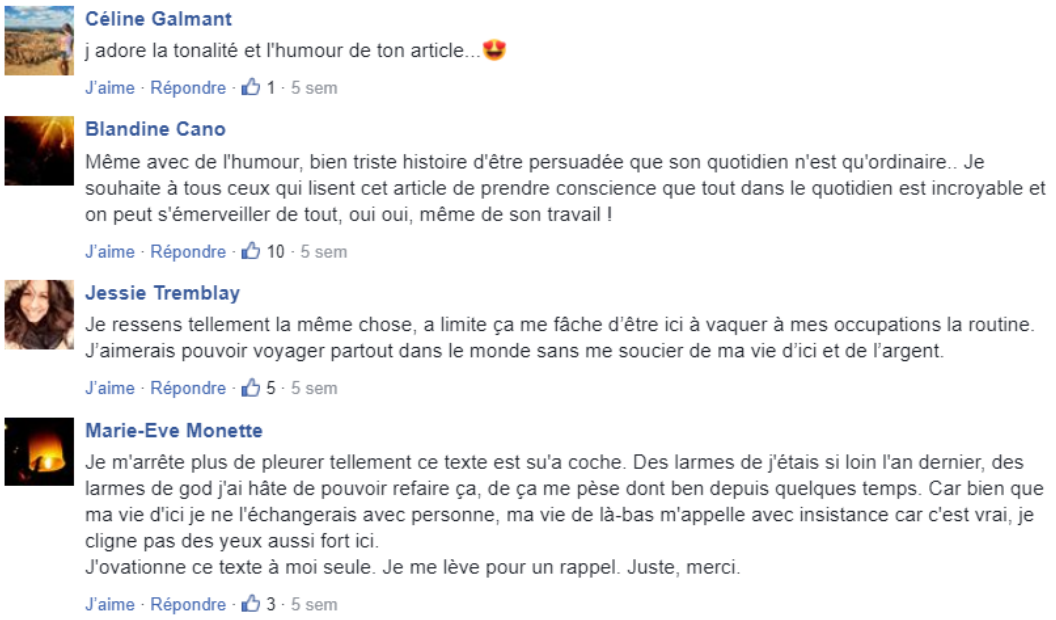


Figure 7.32. Commentaires à la suite de l'article Je m'aime plus quand je voyage (Nomad Junkies, 13 décembre 2017)

Comme nous l'avons vu dans une section précédente, l'*ethos* des néonomades semble rarement contesté ; on critique rarement les néonomades, on ne les amène pas non plus à se remettre en question, on les accepte comme tels·les, mais plus encore, on les félicite pour ce qu'ils·elles sont, on les admire (toujours et toujours) et on les encourage à continuer de nous faire rêver. Les Fidèles remercient aussi beaucoup les néonomades qui offrent leur blogue un peu comme un cadeau et qui semblent être capables de trouver les mots justes pour des situations que les lecteurs·lectrices vivent aussi. En d'autres mots, ces lecteurs·trices aiment se reconnaître dans les propos des néonomades qui *savent dire les choses,* particulièrement celles du cœur, du

« ressenti ». Dans ces moments, il n'est pas rare de voir des lecteurs·trices exprimer avec une certaine exaltation leurs émotions ou leur reconnaissance. Un exemple, parmi les multiples dizaines disponibles :

> Je viens de découvrir ce billet seulement maintenant !
> Je peux l'affirmer : you're…so special ! 😉
> Je t'embrasse très très fort ❤️
>
> Merci beaucoup pour ton site. Je suis tombé dessus par pur hasard en cherchant une destination de voyage sans vraiment savoir où je souhaitais attérir. Après l'avoir parcouru ce billet me semble presque le plus pertinent dans la mesure où il décrit le point de rupture, le choix à faire … Nous laisser plonger dans ton introspection est un cadeau inestimable. Je tacherai d'en faire bon usage. Bonne route à toi !
>
> Bonjour,
> Je te remercie sincèrement de tenir ce blog qui est à ce jour le plus complet et inspirant que j'ai découvert. Tu m'as ouvert l'esprit sur un mode vie qui me fascine et que je veux faire miens [*sic*] alors que j'étais en perte de repère. Merci ! :-)
>
> « Quoi qu'il arrive, je m'en sortirai ». C'est exactement ça, je viens d'avoir une lumière merci !! Finalement, c'est ce qui fait toute la différence entre les gens qui se lancent pour poursuivre leurs rêves, et ceux qui repoussent ad vitam. Je me suis aussi lancée dans une vie de nomade en janvier 2014. Je ne regrette rien. Et même si je ne sais pas où je serais [*sic*] dans 6 mois et que les gens trouvent ce manque de « sécurité » effarant, je me dis avec confiance que « quoi qu'il arrive, je m'en sortirai ». C'est aussi simple que ça !
> (Vie nomade, 10 février 2010, série de commentaires à la suite de Choisir entre le rêve et la carrière)

Dans une foule d'extraits de ce type, nous avons donc compris que les discours des néonomades sont construits selon un genre laudatif partagé avec les Fidèles, mais aussi plus précisément pour permettre une sorte de rendez-vous de connivence attendue entre les néonomades et leur auditoire. Un peu comme chez les lecteurs·trices de livres de développement personnel où « le *bon* livre est non seulement celui qui est crédible et engageant, mais aussi celui qui *sonne juste* » (Marquis, 2014 : 134), les Fidèles des néonomades aiment trouver chez ceux ou celles-là des mots qui sauront « résonner » en eux. Les Fidèles aiment aussi, par rapport à ce qu'il·elles lisent, se situer et se questionner, s'introspecter. Ils·elles veulent « écouter les

retentissements [en eux] de ces forces » (Macé, 2011 : 208) [102] pour se poser la question suivante au final : « Et moi, là-dedans? ». En d'autres mots, nous pourrions dire qu'au-delà du voyage à vivre par procuration, ou plus largement de l'expérience des autres à vivre pour se nourrir, les Fidèles vivent aussi une expérience de « connexion réussie » (Marquis, 2014), et que cette observation constitue à nos yeux une autre caractéristique de nos discours analysés, cette fois déterminés non pas uniquement par les néonomades, mais aussi par leur auditoire.

Mais attention, il faut le dire également, ou plutôt le rappeler : chaque néonomade est libre de gérer son blogue comme il·elle l'entend, en ce sens où il·elle se fait le·la modérateur·trice des commentaires publiés sur sa plateforme. Le ou la néonomade peut donc décider de favoriser les commentaires positifs (en acceptant leur publication) ou encore de les ignorer (en refusant leur publication). Dans cette situation, seul·e le·la néonomade et son lecteur ou sa lectrice « rejeté·e » sont au courant. Il semble toutefois admis dans le grand monde du Web que la modération des commentaires doit chercher à assurer une « bonne ambiance » au sein de la communauté d'un·e blogueur·se et non à faire obstacle à la liberté de chacun·e pour exprimer son opinion, aussi divergente soit-elle. Enfin, il faut aussi souligner la possibilité que des interactions peuvent avoir lieu ailleurs que sur le blogue (dans les médias sociaux, par exemple), mais que dans cette recherche nous avons limité notre corpus aux productions diffusées sur les blogues des néonomades.

Par rapport à leur auditoire, les néonomades tiennent généralement une place de « personnes reconnaissantes ». Conséquemment, ils·elles remercient leurs lecteurs·trices sans en oublier, un peu comme le fait Fabienne de Novo-monde et dont nous en publions un court extrait seulement (figure 7.33.).

[102] Cité également dans Marquis (2014 :131).

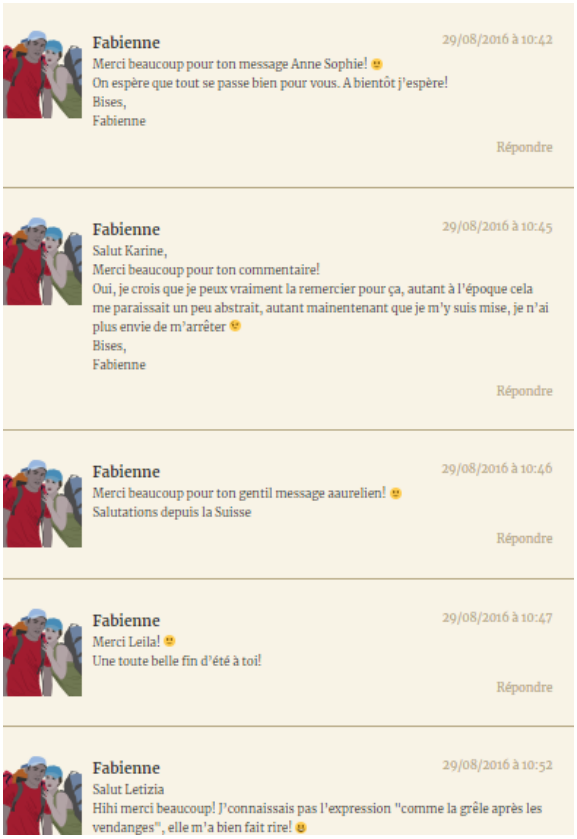


Figure 7.33. Remerciements du nomade envers son lectorat (Novo-monde, 24 aout 2016, Aujourd'hui j'ai 30 ans…)

Derrière cette démarche de remerciements, les néonomades semblent bien conscients·es que leur « succès » (assuré en partie par le fait d'être lu par plusieurs) tient justement à un lectorat fidèle, et qu'à ce titre une reconnaissance s'impose, question d'entretenir leur popularité. Et ce n'est pas un secret pour personne, plus les blogueurs·ses sont suivis·es, plus ils·elles peuvent se servir de cet attribut comme d'un atout pour développer des relations de partenariat avec des annonceurs ou obtenir des commandites [103]. Raison de plus pour manifester son affection à l'égard de ses Fidèles.

[103] Nous avons déjà abordé ce sujet dans notre section portant sur le travail, mais à titre de rappel : les néonomades peuvent espérer une source de revenus obtenue par un annonceur qui souhaite profiter de l'achalandage du blogue d'un·e néonomade, ou encore profiter de produits ou de services offerts gracieusement (par exemple : articles de voyage ou de plein-air, place gratuite dans un camping, rabais de location).

Il est fréquent de noter que les Fidèles peuvent aussi être d'autres blogueurs·ses néonomades. Ainsi, il se présente parfois une communauté solidaire de blogueurs·ses néonomades dont les membres semblent se suivre entre eux, se montrer mutuellement des marques d'intérêt ou d'amitié. Ci-dessous (figure 7.34.) la blogueuse d'Histoires de tongs, Astrid, commente un billet de Ryan du Sac à dos.

Figure 7.34. Deux nomades qui suivent mutuellement leurs aventures
(Le Sac à dos, s.d., Pourquoi ce n'est jamais le bon moment pour partir voyager)

7.8. La société vilaine ?

C'est une observation très répandue dans les blogues de notre corpus : aux yeux des néonomades, la société serait pleine de travers. En effet, le « système », formule usuelle utilisée par plusieurs néonomades pour parler de la société actuelle, est souvent décrit assez péjorativement dans bon nombre de discours analysés. Ce « système » serait en partie vicié et c'est notamment par le mode de vie néonomade ou encore par une vie en marge – « car ce mode de voyage nomade s'accompagne d'une certaine marginalisation » (Histoire de tongs, 2 juillet 2014, La vie de voyageur nomade, ça ressemble à quoi ?) – qu'on pourrait l'éviter, ou empêcher de se laisser corrompre. L'affirmation n'est pas exagérée puisqu'il nous a été facile de relever dans une majorité de blogues des formules qui invitent à une certaine prudence face à cette société *malade*, ou encore des formules qui invitent à vivre « sa propre vie » et non celle que le « système » impose, lequel est couramment dépeint défavorablement. Il existe tellement d'exemples, exprimés de tant de façons d'un discours à l'autre, mais au final, ils ont tous le même message qui consiste à faire la promotion d'un mode de vie qui ne suivrait pas le modèle

dominant sédentaire auquel les néonomades associent à la fois la norme, le modèle productif du 9 à 5, la stabilité, la consommation et le confort matériel. En somme, le message observé dans les discours se veut toujours un peu l'annonce qu'il est possible de gagner sur la société et ses pressions.

Dans ce message observé chez les néonomades, nous sentons un discrédit attribué à la société en général. Chez Marquis, dont les principaux travaux portent sur l'analyse d'ouvrages de développement personnel, il est notamment question de « disqualification de la société comme entité normative », une caractéristique à la fois des livres de développement personnel et du discours de ses lecteurs (Marquis, 2014 : 182). Les néonomades ont sensiblement ce même discours observé dans les livres de développement personnel étudiés par Marquis. Il faudrait se méfier de cette société matérialiste qui valorise l'artificiel et le superficiel, et qui plus est, *force* ou *impose* ; là ne sont pas les clés d'une vie riche et épanouissante où la personne pourra devenir enfin elle-même.

En d'autres mots, tant dans les discours néonomades que dans les discours en développement personnel se trouve la dénonciation d'une société vue comme nocive ou pathogène parce qu'elle « priverait les individus d'un rapport profond aux choses, aux autres, à nous-mêmes » (Marquis, 2014 : 182), les éloignant par conséquent de cette valeur suprême qui semble être recherchée par tous·toutes : l'authenticité. Marquis écrit qu'à l'opposé de cette dénonciation s'observe l'acclamation de l'individu dans une « idéalité normative ou morale » (Marquis, 2014 : 182) représentée par l'exacerbation de son autonomie, de ses possibilités et de ses capacités. C'est alors l'individu capable de se détacher d'un environnement social presque funeste pour user de ses ressources et devenir cet être heureux qui s'accomplit. L'expression *self-made man* utilisée par des gens « qui ont réussi » ne veut justement rien dire d'autre que cette autonomie, ces possibilités, ces capacités revendiquées par ces individus qui pensent *se faire* à l'extérieur de cette société. Nous ferons voir plus loin comment la fragilisation de la société et ses incertitudes quant à l'avenir contribuent à cette représentation de l'individu quasiment omnipotent, détenteur de toutes les ressources nécessaires pour se placer au-dessus de la société.

Pour Ehrenberg, ces évolutions contemporaines se donnent surtout à voir dans de nouveaux idéaux pour l'action où, depuis les dernières décennies du vingtième siècle, « l'action autonome est le style d'action le plus valorisé, celui que nous attendons et que nous respectons le plus, qui possède le plus grand prestige parce qu'il est considéré comme le plus efficace instrumentalement et le plus digne symboliquement » (Ehrenberg, 2010 : 16). L'autonomie est ainsi devenue cette autre valeur suprême et cette valeur n'est bien sûr jamais remise en question lorsque les néonomades, par exemple, parlent de leur entrepreneuriat de soi, mais aussi lorsqu'ils·elles parlent de la société, du « système », comme s'il fallait s'en détacher, fonctionner en marge ou en dehors.

Beaucoup de néonomades parleront alors de leur incapacité à prendre part à ce « système » ou de leur volonté de s'en éloigner. Et si certains·es ne rejettent pas en bloc ce « système », ils·elles expriment néanmoins le désir de ne pas en faire partie complètement en souhaitant répondre d'abord à leurs attentes, à leurs règles, et non à celles du « système ». Être leur première référence en quelque sorte. Plusieurs exemples :

> J'ai beaucoup de difficulté avec l'ordre établi, les structures, le système qui pousse à se conformer, à entrer dans un carcan. La norme m'effraie.
> (Rouler sa vie, s.d., Pourquoi partir ?)

> Il faut dire que j'ai raté avec brio chaque étape de la « to-do list » que la société nous impose. En fait, je n'ai même pas vraiment essayé. Je n'ai jamais compris pourquoi je devrais trimer cinquante ans pour un patron qui ne m'estimerait même pas. Au nom de la bienséance ? Ou alors pour la sécurité ? Je sais que je peux compter sur moi, et même sur des inconnus. Elle est là ma sécurité.
> (L'aventurière fauchée, s.d., À propos)

> J'ai toujours voulu être une nomade, vivant avec peu, arpentant les rues et allant à la rencontre du monde, ma guitare sur le dos. Mais cela ne se fait pas dans notre société. C'est trop utopique, naïf et surtout inutile, puisque dans cette configuration on ne produit rien.
> (Histoire de tongs, 7 mars 2014, Prendre la route et redevenir moi-même)

> Planet Nomad est né du besoin de quitter le *système* que nous pensions tenus de suivre pour de nombreuses années. Ce système nous imposait ce que nous faisions et ce

pourquoi nous nous levions chaque matin. Le matérialisme est sans doute son plus grand atout. Notre créativité criait pour plus de liberté, plus d'expériences !
Planet Nomad, s.d., Qui sommes-nous ?)

24 ans et 3/4, éternelle célibataire, nomade tatouté [*sic*] dans le front, de retour chez papa et maman parce que life happens, mais bon, heureusement que j'ai décroché une bonne job t'sé. Apparemment, il faut que je m'installe, que j'économise pour un condo, une maison, un nid douillet pour ma future petite famille. Pourquoi ? Parce que c'est l'image que les gens se font d'une vie parfaite : un gentil mari qui gagne le pain quotidien, une maison avec le gazon vraiment vert, des enfants bien élevés et une femme qui jongle entre la vie de famille et la vie professionnelle. Est-ce vraiment ce dont les gens rêvent ? […] Chaque jour (ou presque), je ressens le besoin de justifier mes choix. Non pas parce que je ne suis pas sûre de moi, mais plutôt parce que je ne *fit* vraisemblablement pas dans le moule. […] Je crois que je suis à l'âge du pourquoi. J'ai comme une crise d'adolescence à la veille de mes 25 ans. Malgré l'inconfort, voire même le dégoût, que me fait vivre le moule que la société tente de m'imposer, une chose parvient à me rassurer : le pouvoir de sacrer mon camp le plus loin possible, le plus souvent possible. Je réalise peu à peu que l'unique moule qui me convient actuellement est celui de nomade. […] Malgré cette chance que j'ai, je suis en froid avec le mode de vie nord-américain typique. Le concept de métro-boulot-dodo ne laisse, à mes yeux, que très peu de place au bonheur pur et simple. Le désir de se grounder, de prendre du temps pour soi et simplement enjoyer [*sic*] le moment présent est une notion qui sort tout droit de la science-fiction pour beaucoup de gens dans mon entourage.
(Nomad Junkies, 2 juillet 2017, Ma soif d'être nomade ne *fit* pas dans le moule)

Pour qui étaient ces fatigues ? Pour quoi étaient ces efforts ? A quelles fins menaient [*sic*] cette créativité déployée ? Tant d'années après, je peux faire un bilan – que j'ai commencé d'ailleurs en début 2013 – tout cela était pour le système. Un système qui m'écrasait et pourtant j'ai tout fait pour en être partie intégrante. Trop de charges tuent mon activité ? Tant pis, c'est comme ça, c'est le système… Recommençons et essayons de faire mieux, de produire plus, de faire plus d'argent. Peut-être qu'en donnant plus de temps, plus d'argent au système, il m'en restera assez pour que je n'aie plus peur de lui ? […] Mais quand le jour se lève, c'est toujours pour le système que je me levais. Je me croyais libre, je n'étais qu'esclave. Le pire était que j'étais mon propre contremaître sadique, me flagellant lorsque j'estimais n'en faire pas assez. Il y a telle taxe à payer ? Je n'ai pas dû faire assez attention. Telle paperasse non terminée ? Suis-je donc si fainéant ? Telle charge supplémentaire que je n'attendais pas ? J'aurais dû être plus prévoyant ! Moi qui croyais mon intelligence un brin au-dessus de la normale – orgueil, quand tu nous tiens – je n'étais en fait pas conscient du vrai problème. Ou, tout au moins, j'étais persuadé qu'il était insolvable, que c'était « comme ça ». Un peu serré d'esprit, j'étais persuadé qu'il n'y avait – pour les sans-dents que nous sommes – que deux voies : être hors ou dans le système. Et pour l'esprit manichéen qui m'animait, être hors système signifiait être hors la loi. Et comme, en plus, je suis assez bête pour être obtus quand il s'agit d'honnêteté, et même donneur de leçons devant l'éternel, je continuais à n'œuvrer,

> au fond, que pour une chose : être accepté par ce système, jusqu'à ce qu'il me gobe en entier. […] Toujours est-il qu'il m'a fallu tout ce temps pour comprendre que TOUT ce que je faisais, ou presque, n'était pas pour moi ou pour mes proches. Tout ce que je faisais était pour le système, ce Dieu invisible tellement il se trouve exposé. Ce Diable à la malice envoûtante. Ce faux-prophète qui vous fait croire que vous allez réussir à la sueur de votre front. Aujourd'hui, c'est comme si j'avais vu la lumière. […] Enfin, ce que je sais, ce dont je suis sûr, c'est qu'il faut recentrer ses combats sur ce, ou même plutôt ceux qui comptent vraiment. Je me bats aujourd'hui, pour mon fils et ma femme, mais aussi un peu pour moi. Je me bats pour notre style de vie. […] Mais je ne me bats plus pour faire partie du système. Je ne me bats plus pour être semblable, car la différence me ressemble. Je ne me bats plus pour nourrir grassement quelques bureaucrates et leurs politiques au-dessus d'eux.
> (Famille nomade digitale, s.d., Le bon combat)

> Le voyage comme moyen de s'affranchir de la pression sociale.
> Quand j'ai commencé à voyager en Australie, je dis souvent que mes moments préférés ont été ceux passés au volant de mon van, seule, à conduire pendant des heures sur les routes du bush sans croiser âme qui vive pendant des centaines de kilomètres. Quand j'explique cela, je vois bien que pour beaucoup, cela n'a aucun intérêt. Et pourtant, je ne me suis jamais sentie aussi libre et aussi heureuse que dans ces moments hors du temps. Pourquoi ? Parce que, pour la première fois de ma vie, j'ai expérimenté la vie sans le poids du regard des autres. Plus de comptes à rendre, de peurs de ne pas être suffisamment parfaite aux yeux de mon entourage ou de passer pour une égoïste.
>
> Plus de peurs de ne pas réussir une brillante carrière professionnelle pour exister en société, ni de peurs de ne pas être aimée juste pour ce que je suis…
> (Valiz Storiz, s.d., Du bonheur d'écouter son cœur plutôt que les qu'en-dira-t-on !)

> Personnellement, cette expérience et rencontre avec ce peuple à la vie simple et pacifique m'a énormément touchée et n'a fait que renforcer l'envie et le besoin de trouver des alternatives au modèle capitaliste et consumériste qui s'étend. Reste à trouver des solutions concrètes et savoir comment nous pouvons agir face à cette grande machine qui est en route et qui est peu évidente aujourd'hui à contourner. Remettre en question nos modes de vie, notre société, revenir à une vie plus simple, plus proche de la terre, consommer moins, plus local, produire moins de déchets, être plus autonome... Il existe de nombreuses solutions et alternatives, et nous sommes les seuls à pouvoir agir si nous voulons un avenir meilleur. Croire en un avenir meilleur et plus équitable malgré les vérités criantes est le début du chemin...prenons-le !
> (Chemins nomades, s.d., Rencontre avec un chaman Dukha…)

Parfois, ce n'est pas tant la société comme telle que le mode de vie associé à la sédentarité qui apparaît faire défaut pour les néonomades, défaut qui les incite par conséquent à ne pas suivre la majorité dominante :

> Lorsque j'imaginais avoir un enfant avec mon amoureux, je nous voyais nomades et je me voyais élever notre enfant au contact du monde et hors du schéma traditionnel proposé qui ne me correspondait pas. Je me disais et me répétais que si j'avais un enfant, jamais je ne rentrerais dans le moule sédentaire ni ne participerais à cette grande mascarade qu'est pour moi notre mode de fonctionnement occidental. […] Le rythme habituel sédentaire ne me convient pas et me déprime. Je trouve cela d'un ennui mortel et totalement dénué de vie et d'aventures. Lorsqu'on a un enfant, c'est souvent le modèle qu'on nous donne à suivre. On nous dit qu'un enfant a besoin de repères temporels et matériels stables. On nous dit que l'enfant se développe mieux si on respecte les horaires, le nombre de repas prescrit par jour, et toute une série d'autres règles que je trouve fort contraignantes. Oui mais non. Oui ce mode de fonctionnement peut être efficace, rassurant, structurant, épanouissant même. Mais je ne pense pas qu'il n'y ait que celui-là. […] Alors, que faut-il faire ? Suivre le schéma proposé ou respecter qui on est ?
> (Partis pour, 19 juin 2014, Pourquoi je n'ai pas arrêté de voyager quand mon fils est né ?)

D'autres fois, le discours veut bien préciser que ce n'est pas tant la société le problème que ce qu'elle propose comme modèle. Pour nous, la conclusion reste toutefois un peu la même, à savoir que la société dans son ensemble n'a qu'un « système » et il serait trop normatif, rendant difficile les parcours qui veulent sortir du lot.

> Les gens pensent parfois que les personnes qui voyagent à long terme fuient quelque chose, rejettent la société et qu'ils ne veulent pas assumer leur responsabilité. NOUS, ON PENSE AUTREMENT… La société en soi n'est pas négative, bien au contraire, mais je n'aime pas ce qu'elle induit. Comme le fait de devoir absolument rentrer dans le moule. Il faut me comprendre, elle n'est pas non plus contre les gens nomades et alternatifs. C'est seulement plus compliqué pour ces gens qui veulent vivre selon une autre réalité d'y trouver leur route, leur place à eux. En fait, le problème c'est qu'on ne rentre dans aucune case, aucune norme et que tout semble a priori plus compliqué. Depuis qu'on a pris la décision de s'écarter du chemin tout tracé qui nous était offert, on se doit d'être certain de la direction que l'on prend, car à la moindre embuche [*sic*], le rappel à une vie plus simple, et déjà définie dans son ensemble, remet les fondements de notre aventure en question.…
> […]
> Il y a toujours eu des gens avec des idées différentes qui souhaitent vivre leur vie comme bon leur semble. Sans suivre le trajet établit [*sic*] par la bienséance, ils veulent simplement expérimenter le monde. Le monde comme eux le voient, avec toutes ses richesses et toutes ses saveurs.
> (Détour local, s.d., Une autre réalité : compte rendu de la vie sur la route)

Dans la même lignée, il apparaît aussi dans les discours l'expression des difficultés que vivent les néonomades *à cause* de cette société peu ouverte aux modes de vie marginaux, ce « bordel administratif des nomades », comme le dit Corine de Vie Nomade (19 janvier 2017, Démystification de la vie nomade (bis)). Un exemple parmi d'autres :

> On passe des heures au téléphone à essayer de régler ce qui n'existe pas. Il n'y a pas de case : Nomade à temps plein sur les rapports d'impôts. Les assurances ne sont pas adaptées, les crédits dimpots [*sic*] sont à inventer et les gouvernements ne savent pas quoi faire de nous. Nous ne sommes pas retraités ni pensionnés, même les douaniers ne savent pas quoi dire ! Régler le quotidien quand on vit en zone grise se révèle ardu.
> (Six nomades, 19 mai 2015, L'envers de 6 nomades !)

Dans les reproches exprimés, certains pointent des éléments bien précis de cette société, non sans manquer de développement ou de compréhension fine toutefois. Nous en avons un exemple avec Kalagan qui voit dans la voiture l'explication simple et unique de tout un lot de transformations sociales complexes :

> Je hais littéralement les voitures personnelles : la voiture fait partie des grands maux de notre époque. Elle fut responsable de l'avènement du travail à la chaîne, du développement du capitalisme, diminue l'espérance de vie, coûte cher, sacage toutes les grandes villes du Monde, pollue l'atmosphère, l'environnement sonore et visuel… C'est pour moi le fléau de notre ère, plus que tout. Merci les Américains… Je me suis juré de ne jamais en posséder. Comment je me déplace ? Et [*sic*] bien en vélo pardi !
> (Kalagan, s.d., A propos)

Aussi, il faut souligner que certains discours mettent quelquefois l'emphase sur le besoin de « se trouver comme personne », de savoir qui l'on est au juste, et éventuellement d'accepter sa marginalité, avant de pointer du doigt toute la société au grand complet. S'il y a critique de celle-ci, elle l'est dans une perspective toute personnelle où le·la néonomade reconnaît qu'elle n'est pas pour lui ou elle, mais qu'elle peut très bien faire pour les autres. Un grand nombre de réflexions sur ce sujet, particulièrement chez Vie nomade. Nous en donnons un exemple :

> Quant à moi, bien que je mène un style de vie particulier depuis bientôt sept ans, je n'ai pas de recette magique à donner pour être à l'aise avec ce genre de choix. Si on me

> demande pourquoi ? comment ? à quel moment ? tout est flou. Je sais qu'à un moment donné, tout s'est enchaîné. Un fossé s'est ouvert, entre moi et moi. Et c'était le fossé qui comptait le plus, celui qui m'a permis de poser le mot normalité sur ma personne, de devenir ma seule référence. À chacun sa normalité, en somme, à chacun ses critères.
>
> Aujourd'hui je ne me reconnais pas dans celle que j'ai été. Je ne me reconnais pas dans ma vie passée. J'ai l'impression de m'être lentement extirpée d'une carapace fantôme. Comme Julian, j'ai fait ma transition, d'une normalité impossible à définir (celle des autres !) à la mienne. Je l'ai faite doucement, un pas après l'autre, car il a fallu que je fasse connaissance avec moi-même avant d'être sûre d'avoir pris de bonnes décisions. Ces choses-là prennent du temps, n'est-ce pas ?
>
> Et puis la certitude est arrivée. Je suis sortie d'un monde qui ne me ressemblait pas pour ne faire plus qu'un avec le mien. Je flotte désormais quelque part, dans mon univers lointain. Je ne sens plus peser sur moi l'image qu'il me semblait que l'on me conférait, celle de la fille qui a pété un plomb et qui reviendra à la réalité. J'ai plutôt embrassé mon rôle d'extra-terrestre, de personne bizarre qui mène une vie plutôt particulière. Et aussi curieux que cela puisse paraître, je vois une certaine validation dans mon statut d'alien là où, avant, je ne voyais que du mépris pour moi-même et pour les autres.
>
> Je me sens bien ainsi, hors du paysage, hors des remises en question, hors du pointage du doigt. Je vis ma vie comme je l'entends, les autres vivent la leur comme ils l'entendent et l'on se retrouve parfois au milieu, dans nos points communs ou dans cette tolérance qui a pris, parfois, des années à s'installer.
> […]
> Mais avant d'en arriver là, j'ai dû apprendre à me connaître, à me comprendre, à m'aimer et à me protéger. Tout ce chemin m'a sauvé. Tout ce chemin m'a mené là, à une vie parfois fleurie de situations compliquées mais belle quand même. Changer de perspective : c'est peut-être ça finalement, la recette gagnante. Creuser un immense fossé entre toi, toi-même et le reste du monde, passer de chaque côté pour voir et choisir, enfin, ce qui te laisse vivre, ce qui ne t'empêche plus de respirer.
>
> Aujourd'hui, je suis en marge, c'est une évidence.
> (Vie nomade, 7 septembre 2016, Au dessus, je flotte (un essai sur la normalité))

Dans bien des discours, les critiques portées envers la société le sont précisément envers la consommation matérielle érigée en valeur ultime. Nous avons vu précédemment l'importance du minimalisme pour les néonomades, importance qui ne vient pas uniquement par l'obligation de voyager léger mais également par le désir de vouloir se rapprocher des « vraies valeurs », comme celle de vivre avant de consommer, d'être avant d'avoir. Les maux sont alors bien pointés par les néonomades : après l'imposition d'un modèle normatif, le même pour tout le monde, il y a la consommation matérielle dressée en offre suprême.

Mais dans cet éloge au minimalisme et à une forme de rejet de la vie matérielle où l'on affiche sa fierté à pouvoir « vivre avec un sac de 7 kilos » (Digital Nomad, s.d.), il apparaît malgré tout un paradoxe, un peu surprenant. En effet, il n'est pas rare du tout de voir dans les différents blogues de néonomades, aux côtés des discours anti-consommation, des idées de cadeaux pour les voyageurs·ses. Il existe aussi ces listes personnelles des néonomades pour les « meilleurs achats ». Par exemple (avec un peu d'humour mais tout de même), l'Aventurière fauchée possède sa liste adressée au Père Noel, grand apôtre de la consommation, aimerions-nous rappeler (28 novembre 2017, Idées de cadeaux pour les voyageurs – Et ma liste au Père Noël!). De plus, soulignons que de manière générale, toutes les suggestions faites par les néonomades portent un lien d'affiliation vers la non moins capitaliste Amazon. Pour suggérer des achats utiles aux voyageurs·ses (objets, livres, etc.), il semble n'avoir rien de mieux qu'une porte directe vers le géant du commerce en ligne. On ne s'attendait pas à une vie d'ascètes chez les néonomades, mais on ne s'attendait pas non plus à une référence aussi directe vers l'un des plus grands commerçants de la planète dont la réputation n'est pas toujours du bon côté (pratiques managériales douteuses, contournement des lois fiscales, assaut des commerces indépendants et locaux et par conséquent de certaines professions comme celle de libraire, etc.) [104]. À titre d'exemple, Histoires de tongs possède un onglet Équipements dans lequel on peut trouver notamment « les indispensables pour faire son sac », « 10 objets multifonctions pour nomades débrouillards », « 20 idées cadeaux pour voyageurs » le tout avec un lien direct vers le panier d'achat d'Amazon (figure 7.35.).

[104] Un exemple : Malet, J.-B. (2013). Amazon l'envers de l'écran. Le *monde diplomatique*, novembre. Consulté le 22 avril 2019.

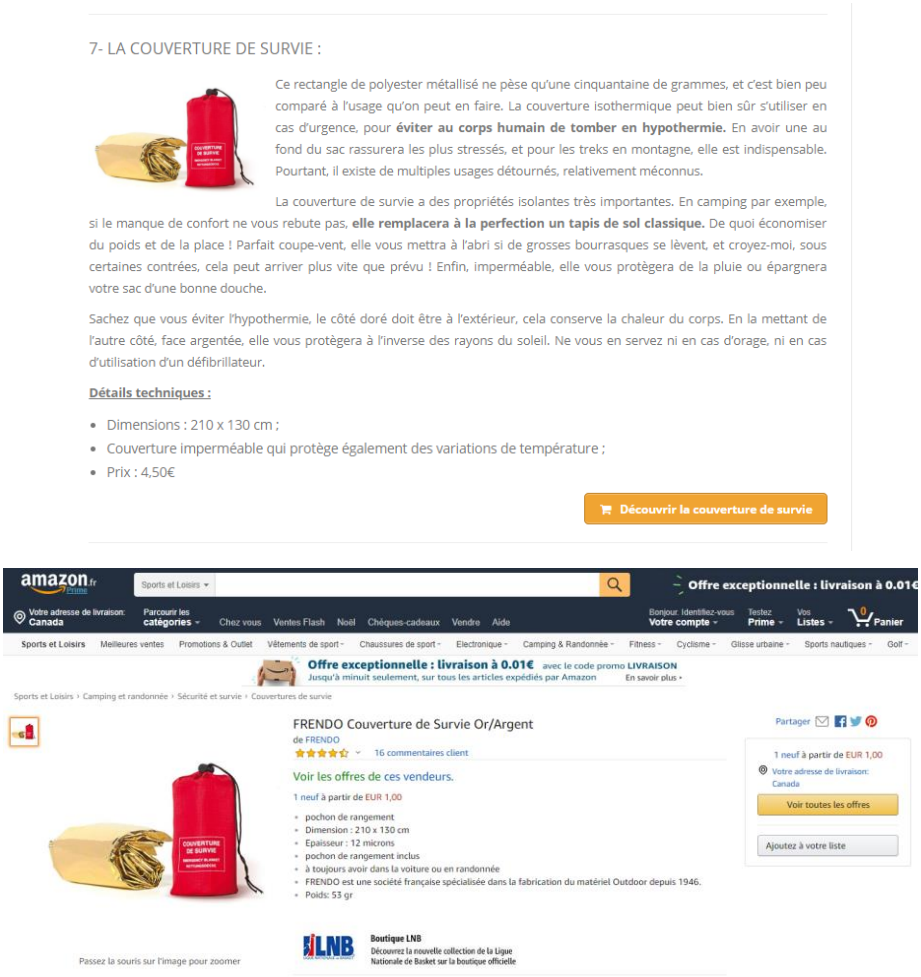


Figure 7.35. 10 objets multifonctions pour nomade débrouillard / le #7 : la couverture de survie (Histoires de tongs, 9 juin 2015)

Malgré ces discours critiques sur la société qui ne sont pas toujours très au fait de la réalité historique et qui sont aussi parfois contradictoires, comme nous venons de le voir, il ne serait pas aisé de décrire les discours des néonomades comme des discours très politisés (sauf quelques exceptions), ou encore comme des discours pouvant faire la démonstration d'une réflexion et d'une analyse approfondies des grands enjeux de la société, du « système », ou de la planète, par exemple. On sent les néonomades prudents·es dans ce domaine, ou peut-être désintéressés·es tout simplement à se lancer dans une telle entreprise ; après tout ils·elles ne sont peut-être pas là pour *ça*, comme le souligne un peu Kalagan, tout en soulignant également

que lui, il en parlera s'il le souhaite, ce qu'il fait d'ailleurs dans un article assez long où il prend le temps d'exposer ses convictions politiques, certains états de faits de la France (son pays d'origine) et de nations d'Amérique latine où il a vécu, sur certaines réformes qui pourraient influencer les nomades digitaux, bref, il fait sentir qu'il a beaucoup réfléchi et qu'il enfreint une petite règle, ou en tout cas qu'il cherche à se justifier de *parler politique*. Il n'est pas tant nécessaire de rapporter ici toute sa vision politique, mais plutôt l'introduction dont il use pour amener ou pour permettre la venue de ce billet plus politique :

> « *Tu ne parleras JAMAIS de politique sur ton blog !* »
> Si Topito devait publier le TOP 10 des articles à ne pas publier sur son blog, on y trouverait sûrement cette recommandation (bien sûr, cela ne compte pas pour les blogs politiques ou les blogs d'actualité…). C'est une recommandation qu'on retrouve chez de nombreux entrepreneurs à succès parmi la blogosphère entrepreneuriale.
>
> J'ai commencé ce blog avec des carnets de voyages, puis des conseils pour devenir digital nomad. Mais avant tout, c'est un blog personnel. J'y publie ce que je veux en toute liberté.
>
> Alors si j'ai envie de publier un billet politique, après maintenant plus de 5 ans d'existence sur la toile, rien ne m'en empêche !
>
> Et si vous n'êtes pas d'accord avec certaines de mes idées, qu'à cela ne tienne !
>
> On est pas [*sic*] des brutes. On peut très bien continuer à échanger sur les thèmes de l'entrepreneuriat et du mode de vie de digital nomad sans avoir les mêmes visions du monde et des solutions à ses problèmes.
> (Kalagan, 18 avril 2017, Les présidentielles vues par un « expatrié en Amérique Latine, blogueur et entrepreneur)

Lucie de Voyages et vagabondages fait partie de ces autres rares néonomades qui parlent de politique ou qui abordent plus profondément des enjeux liés aux destinations choisies par les voyageurs·ses. Un exemple ici avec les États-Unis où l'élection de Trump a fait surgir des questions et des réflexions chez elle, et dont certains passages (ceux où elle parle d'apporter sa petite pierre à la paix et à l'ouverture des peuples) peuvent un peu rappeler, en partie, les récits de l'impérialisme colonial fondé sur la « mission civilisatrice » des occidentaux (Warnier, 2008) :

> Voyage et politique sont intrinsèquement liés et les dernières semaines sont là pour nous le rappeler. Au vu des dernières semaines et de ce qu'il s'est passé depuis l'investiture

de Donald Trump à la présidence des Etats-Unis, cette question est ressortie dans pas mal de discussions. Je me la suis moi-même posée, n'ayant pas envie de soutenir une telle haine et ayant été révoltée par les récents événements. Passé le premier choc, ma colère et mon envie de vomir et donc par conséquent, mon envie de boycotter les Etats-Unis, je suis très vite revenue sur ma position. Depuis quelques temps, j'ai très envie de retourner aux Etats-Unis, de visiter de nouveaux endroits, mais aussi de retourner à New York. Je ne dis pas que cela va se faire dans les mois à venir, mais l'on ne sait jamais. Je ne veux pas boycotter les Etats-Unis et au contraire, si mes voyages m'y mènent, je prendrais cette opportunité pour parler de politique avec les Américains que je rencontre et tenter de comprendre, comme je le fais dans le monde entier. […]

Alors oui, je vais aller aux Etats-Unis. Oui, je vais continuer à voyager dans des pays du monde controversés. Oui, je vais voyager dans des dictatures ou des pays où certaines pratiques sont condamnables pour les droits de l'homme ou les droits de la femme. Dans la limite de ma conscience et de ce que je suis capable d'encaisser (pour les Maldives et la Corée du Nord, je ne sais pas encore). Je me souviens m'être faite attaquée par des lecteurs (et des trolls sans aucun doute) quand je suis allée en Chine. Je trouve ça tellement hypocrite et tellement arrogant. En quoi puis-je juger ? Parce que je suis Française et vient du Pays des Droits de l'Homme, soit disant un pays meilleur ? Ils ont sans doute oublié de regarder ce qu'il se passent chez nous [*sic*]. Où met-on la limite alors ? Je ne suis pas d'accord avec la politique des Etats-Unis depuis des années, mais cela ne m'a pas empêché d'y voyager. […]

Cela peut sembler complètement utopiste, mais je crois vraiment que le voyage est un acte politique et peut changer des choses. Bien sûr, je ne crois pas et je n'ai pas l'arrogance de prétendre que je vais changer le monde à chaque kilomètre parcouru, à coup de sac à dos, de volontourisme et de bons sentiments. Mais je crois que (selon comment c'est fait et en voyageant de manière responsable, en se renseignant sur le pays et en voyageant en connaissance de cause) en voyageant, on apporte une petite pierre à l'édifice de la paix et à l'ouverture et l'échange entre les peuples. Et les deux histoires racontées ci-dessus en sont deux petits exemples sur seulement deux pays. Imaginez cela à l'échelle de tous les voyageurs et de tous les voyages vécus… […]

Récemment, s'est posée la question si les blogueurs de voyage pouvaient et devaient parler de politique. Certains diront farouchement que non, que l'on est là pour vendre du rêve et montrer les belles choses de ce monde. Ce n'est pas la manière dont je conçois le blogging, ni même le voyage. Je veux montrer la réalité du monde et du voyage, vous convaincre que le monde n'est pas si dangereux qu'on nous le fait croire, que l'humanité est belle et que voyager seul n'est pas dangereux, impossible ou compliqué. J'ai toujours écrit avec sincérité et authenticité, le bon comme le mauvais. Récemment, j'ai parlé brièvement des attentats en Europe, j'ai parlé du Brexit et me voilà aujourd'hui à écrire ces lignes. Cela ne sera sans doute pas les dernières lignes politiques de ce blog, même si, ne vous inquiétez pas le voyage et les beaux paysages auront toujours leur place par ici. Je pense que c'est mon devoir de blogueuse de parler de ces sujets et de ne pas les ignorer, c'est ma responsabilité. Je ne veux pas vous faire croire que nous sommes dans un monde de bisounours et qu'il n'y a pas de problèmes ici ou ailleurs ou que les changements qui se passent actuellement dans le monde ne sont pas révoltants. En voyage, on est parfois témoins de situations terribles, on est spectateur de changements

> politiques, de misère, de droits bafoués et j'en passe. Alors, c'est mon devoir de blogueuse, de voyageuse et d'humain, tout simplement que de ne pas fermer les yeux et d'en parler. […]
> (Voyage et vagabondages, 8 février 2017, Faut-il boycotter les États-Unis pendant le mandat de Trump ? Voyage, politique et éthique).

Astrid d'Histoires de tongs, que nous connaissons notamment pour sa pratique du *freeganisme* et qui témoigne de cette manière d'une critique adressée à la société de consommation, mais aussi d'une forme d'engagement, fait également partie des rares qui abordent certains enjeux politiques. Ici, elle réfléchit à la pertinence ou non de boycotter les destinations qui sont dirigées par des dictatures et en arrive à la conclusion que les actions de boycott ne sont pas bénéfiques. Son argumentaire (favoriser l'ouverture et les échanges culturels, se renseigner avant de juger, aller voir sur place, etc.) ressemble un peu à celui de Voyages et vagabondages exprimé ci-haut.

> Le boycott n'est pas une solution viable. Une telle action renforce au sein de la population locale l'idée que le monde entier prend position contre leur peuple. De même, la répercussion sera que ce dernier s'en trouvera encore plus pauvre, le tourisme apportant une manne financière non négligeable. C'est donc la double peine.
>
> Par ailleurs, nul ne peut nier que les échanges interculturels sont vecteurs d'ouverture d'esprit, d'éveil à la curiosité, et peuvent dans certains cas inciter au changement, voire à la révolte. Dans les états où peu de sources d'information existent, où les médias sont contrôlés y compris la toile, où l'accès au reste du monde ne se fait donc que par brèches, la rencontre avec les voyageurs n'est pas symbolique : elle représente une fenêtre ouverte sur le reste de la planète.
>
> D'autre part, il est important d'aller voir par soi-même ce qui se passe dans les régions du monde où l'herbe est moins verte. Les journaux et les on-dit sont souvent bien loin de la réalité. Après de telles rencontres, le voyageur peut apporter son témoignage, mettre en place des actions militantes, ou sensibiliser les plus jeunes aux valeurs de la liberté.
>
> Enfin, la clé du succès d'un boycott réside dans la communication. Boycotter un pays seul dans son coin, sans message fort, aura un impact quasi-nul [*sic*]. Dans ce cas, pourquoi boycotter ? Qui cela aide-t-il concrètement ? Et – je vais pousser un peu – pour qui nous prenons-nous pour boycotter ?
> (Histoires de tongs, 28 mai 2015, Débat voyageurs : faut-il boycotter les dictatures ?)

Nous parlions un peu plus tôt de prudence. Les néonomades prennent dans leur récit des précautions lorsque des sujets ou des enjeux peuvent comporter un certain potentiel explosif (sans jeux de mots). Revenons-y maintenant avec un exemple d'Annie Anywhere où la blogueuse raconte le contexte de sa visite de la ville d'Hebron, en tant que « non-spécialiste » (le souligner semble être une manière de se décharger de tout commentaire critique qui pourrait survenir de la part des lecteurs·trices), mais aussi en tant que personne « responsable de s'informer sur le monde » (le souligner semble ici rappeler une obligation qui appelle une forme d'indulgence de la part des lecteurs·trices, comme pour dire *je dois le faire, j'assume mes responsabilités, même dans les situations difficiles*). Dans l'introduction à son récit, on y sent presque la néonomade marcher sur des oeufs :

> Laissez-moi commencer en disant que je ne suis ni journaliste, ni historienne, ni spécialiste de la politique et des conflits internationaux. Je ne suis ni musulmane ni juive et je ne suis surtout pas experte des conflits de cette région du monde. Je peux donc uniquement vous présenter l'expérience que j'ai eue lors de ma visite d'Hebron.
>
> Bien sûr, j'aime visiter les coins les plus bucoliques du monde, flâner sur les plages et boire une bière sur une terrasse, mais je crois aussi qu'en tant que voyageur il est de ma responsabilité de m'informer du mieux que je peux sur le Monde.
>
> Avec pour objectif de découvrir les points de vue des deux côtés du conflit israélo-palestinien, j'ai donc pris part au Dual Narrative Tour. Cette visite guidée est une des rares collaborations entre une compagnie israélienne (Abraham Tours) et une compagnie palestinienne (Visit Hebron-Palestine). Accompagnée d'une guide Palestienienne pour la moitié de la journée, et d'un guide Israélien pour l'autre moitié.
> (Annie Anywhere, s.d., Visiter la Cisjordanie – Hebron, la ville disputée)

Donc sauf quelques exceptions, il reste que les discours néonomades, lorsqu'ils pratiquent une critique de la société, celle-ci est surtout destinée à une société en général (et non à une société spécifique) ou à une société occidentale riche et portée sur le confort matériel. Elle apparaît organisée autour de thèmes qui font généralement consensus, comme celle de consommer moins, par exemple, de vivre selon ses aspirations sans nécessairement répondre à des attentes sociales ou aux attentes des autres, etc. Il serait inopportun de leur reprocher de ne pas *se mouiller* davantage sur le plan politique, ou encore de ne pas pousser plus loin leur réflexion sur le « système », car leur objectif n'est pas là, et nous l'avons bien compris. Les néonomades disent vouloir acquérir une plus grande liberté, réaliser leurs rêves et travailler pour leur propre

compte. Dans cette entreprise, les néonomades pratiquent une sorte de discours qui s'apparente au discours marketing pour vendre, dans un sens, leur parcours et inciter un peu à la pareille ; là ils se sentent à l'aise et leurs Fidèles savent non seulement les soutenir dans cette tâche mais aussi les encourager à poursuivre. Dans ce contexte, nous pouvons mieux comprendre ou mieux accepter les réserves d'une majorité de néonomades quant à la pratique d'une réflexion plus poussée sur des enjeux sociaux, économiques ou politiques car ce n'est jamais un objectif annoncé.

Cependant, il faut aussi souligner que les blogues de ces néonomades prennent place dans un ordre social où les omissions, les non-dits, peuvent comporter des effets de sens. Léger rapprochement avec Barthes pour qui les silences de l'écriture donnent tout de même une « écriture indicative », que cette écriture « se place au milieu de ces cris et de ses jugements, sans participer à aucun d'eux ; elle est faite précisément de leur absence ; mais cette absence est totale, elle n'implique aucun refuge, aucun secret ; on ne peut donc dire que c'est une écriture impassible ; c'est plutôt une écriture innocente » (Barthes, 1964 : 67) – nous ne sommes pas certains toutefois que le qualificatif « innocent » soit le meilleur à nos yeux pour parler des discours néonomades. Germann Molz et Morris Paris (2015) expliquent que les voyageurs·ses connectés·es tentent de contrôler leur intimité par les choix qu'ils·elles font en matière de dispositifs technologiques ; de publier ou non du contenu sur telle plateforme, par exemple, leur donnerait le sentiment de maîtriser leur vie privée, de ne pas tout dévoiler. Dans cet esprit, nous sommes tentés·es d'affirmer un peu la même chose en ajoutant que les blogueurs·ses néonomades essaient également de contrôler leur vie en faisant le choix de discuter ou non de ce sujet ou d'un autre, qu'ils·elles donnent par conséquent un sens à ces choix même s'ils viennent avec le silence.

Cela étant, il existe tout de même un sujet de société qui prend une place importante et très affirmée dans les discours néonomades, particulièrement chez les familles qui voyagent avec enfants : l'école. Par conséquent, plusieurs de ces néonomades réfléchissent, écrivent, discutent et font l'apologie du *unschooling* (donner la liberté aux enfants dans leurs apprentissages) ou encore du *homeschooling* (faire l'école à la maison).

Nous allons voir dans les différents extraits ci-dessous que les familles adeptes de ces méthodes expriment toutes ouvertement un discours critique sur l'école classique, celle qui se passe entre quatre murs, avec un maître et ses élèves, suivant un cursus imposé et institutionnalisé. Ce discours critique sur l'école a d'ailleurs fait son chemin avec « l'éducation nouvelle » ; succès tenant « sans doute à ce que [cette éducation] intègre les illusions constitutives de l'imaginaire démocratique dont témoigne, dans une perspective d'autonomie, la volonté de renvoyer l'enfant non plus à un processus d'imposition et d'intégration de valeurs établies mais à une modalité de socialisation – ou d'équilibration pour parler le langage de Piaget – dans laquelle les acquisitions sont censées dépendre d'abord des besoins des individus » (Jacquet-Francillon, 2005 : 6) [105].

Les tenants d'une éducation nouvelle dans laquelle nous trouvons plusieurs de nos blogueurs·ses néonomades expriment donc des réactions contre un état du monde, mais aussi contre la situation des individus dans ce monde *plein d'oppressions*. Dans cette perspective, l'éducation institutionnelle compterait plusieurs dimensions potentiellement oppressives : épistémologique (la société industrielle détermine le savoir à transmettre, lequel doit être rentable et monayable); socioculturelle (le pouvoir est accordé au rôle de l'enseignant qui freine la liberté des enfants en limitant leur temps d'apprentissage mais aussi leurs explorations); écologique (les enfants sont également limités dans leur capacité de mouvement et dans leurs interactions naturelles avec leur milieu); didactiques et pédagogiques (l'obligation de suivre des programmes et des méthodes d'apprentissage imposées et de vivre des relations de pouvoir entre le maître et ses élèves) (Pardo, 2014 : 41-42). Toujours dans cette perspective, il faudrait redonner la liberté et l'autonomie à ces individus pour qu'ils deviennent des « s'éduquant » (Pardo, 2014 : 125) en dirigeant leur propre exploration qui mènerait à des espaces de liberté, d'indiscipline ou d'« interaction bienveillante » (Pardo, 2014 :151), des périodes d'émerveillement, généralement en phase avec la nature, bref à une éducation qui en finirait avec l'évidence d'une éducation scolaire.

[105] Lequel auteur cite en partie Raynaud, P. (1985). De la crise de l'école à la crise de la pédagogie. *Le Débat*, *37*, 47-54.

La néonomade de Partis pour explique qu'elle a fait énormément de recherches pour se documenter sur les alternatives à l'école, pour en rédiger « un article qui lui tient à cœur », notamment sur le *unschooling.* Nous citons un extrait où elle explique pourquoi elle donne du crédit à cette pensée et verrons par la même occasion comment se justifie, pour elle, cette revendication.

> La non-scolarisation (ou *unschooling*) c'est laisser l'enfant autonome dans ses apprentissages. On parle alors d'apprentissages autonomes et informels. L'enfant ne suit pas de programme et n'est pas orienté par l'adulte. Il se laisse porter par sa curiosité naturelle, sa soif d'apprendre et ses intérêts. Je ne pense pas que les enfants, ni même les êtres humains, soient fainéants par nature. Il suffit de voir l'évolution de notre espèce ! Cette démarche nécessite de faire confiance à l'enfant et de lâcher prise par rapport à nos croyances et à notre propre éducation. Cela n'empêche pas le parent de présenter des choses à son enfant, de l'emmener aux musées, de regarder des documentaires, de faire des balades contées en forêt ou autres activités d'éveil. Je suis convaincue que c'est la meilleure approche pour aider notre enfant à réussir sa vie : à être en paix, bien dans sa peau, à faire un métier qu'il aime et dont il est fier, à être l'acteur de sa vie, à savoir prendre des décisions et garder son esprit critique. Le parent joue un rôle essentiel. Mais il n'est plus ici le maître. Il est là pour l'accompagner dans ses découvertes, pour répondre à ses demandes et lui apporter les outils dont il a besoin pour mener à bien ses apprentissages. C'est ce que j'aimerais appliquer avec Sacha. J'aimerais qu'il puisse garder son potentiel intact le plus possible (même s'il a déjà été légèrement corrompu par l'école) et je suis curieuse de voir où cela va le mener. Le voyage est une école parfaite pour les apprentissages autonomes. En voyage, les sens sont toujours en éveil, tout attire l'attention et stimule la curiosité : de nouvelles langues, de nouvelles écritures, de nouvelles traditions, de nouveaux paysages, de nouveaux plats, des différences mais aussi des similitudes, des rencontres qui débouchent sur de nouvelles découvertes et de nouveaux apprentissages. Le voyage, comme on le sait, est une école en lui-même. L'enfant est mis dans ce bain, à lui d'aller là où le portent ses affinités. Je suis convaincue mais, je me pose encore des questions, surtout d'un point de vue légal. Comment expliquer à un inspecteur que l'on fait confiance à son enfant dans son apprentissage ? Comment expliquer qu'il ne sait pas encore lire parce qu'il n'en a pas encore ressenti le besoin et qu'on ne s'inquiète pas parce qu'on sait que cela viendra à un moment ou à un autre quand il en aura besoin ? Comment prouver que l'on est responsable, conscient et actif ? Comment justifier que le jeu est tout autant, si même pas plus instructif que de rester assis à une table à répéter des lettres, des mots ou des tables de multiplication qui ne sont pas mises en contexte ? […]
>
> Je poursuis mon exploration, je renforce mes convictions, j'avance dans mes connaissances. La question de l'apprentissage est un de mes sujets de prédilection. Je lis beaucoup à ce propos, je tente de mettre en pratique et apprends chaque jour un peu plus : apprentissages autonomes, éducation bienveillante, communication non violente, éveil à la nature, gestion et expression des émotions, autonomie et écoute de l'instinct. Tout cela me semble si naturel et pourtant tellement éloigné de ma propre éducation. J'ai

> l'impression d'avoir été coupée trop longtemps de cette petite voix qui nous habite tous. Je la récupère petit à petit, aidée en cela par mon fils.
> (16 janvier 2015, Petite réflexion sur l'école, l'instruction en famille et la non-scolarisation)

Pour d'autres familles, comme celle de Famille nomade digitale, c'est un peu le même son de cloche dans la mesure où l'on réfléchit à des méthodes alternatives au modèle classique de l'école. Ici, on a fait le choix de faire l'école à la maison mais aussi de laisser libre son fils (jeune adolescent), le laisser réaliser ses rêves, le laisser aller au bout de ses projets, et en tant que parents, l'accompagner dans ce parcours atypique, ne pas écouter ce que les autres ou ce que la société aime dicter comme chemin à suivre. On revient encore à *cette société qu'il ne faut pas écouter*, principe maître du discours des néonomades. C'est un peu le résumé de la vidéo ci-dessous (7.5.) où l'on peut trouver, en guise de présentation, cette accroche :

> « On attend du parent qu'il prenne soin de son enfant, ce qui n'est pas votre cas puisque vous l'avez laissé sortir du système scolaire ».
>
> Voilà, en substance, ce qu'une « personne de l'administration » nous a asséné il y a quelques semaines…
>
> A croire qu'il n'y a qu'un système, qu'une recette, qu'une façon de faire et que celle-ci est parfaite et fait forcément des enfants heureux, puis des adultes épanouis !
>
> Et bien j'avoue, nous n'avons pas fait ce choix.
> (Famille nomade digitale, s.d., J'ai quelque chose à te dire sur l'éducation d'un enfant quand on est nomade)

Vidéo 7.5. J'ai quelque chose à te dire sur l'éducation d'un enfant quand on est nomade (Famille nomade digitale, s.d.)

On comprend donc que c'est un choix qui dérange que de « sortir » ses enfants du réseau scolaire traditionnel. Les Six nomades savent en parler aussi dans plusieurs articles réservés à ce sujet. Nous en citons un extrait dans lequel se trouve également cette volonté de laisser libres les enfants [106] :

> Homeschooling !
> Unschooling !
> Roadschooling !
> Un mot pour se catégoriser, se répertorier. Et si on ne parlait simplement que de Lifeschool ? Pour vivre et apprendre au rythme de la vie. Parfois rapide, parfois lent.
>
> Avec des enfants, difficile de voyager autant et de vivre dans un VR sans attirer l'attention. Surtout en hiver ! Comment expliquer que nos enfants ne soient pas à l'école ? Les mêmes questions : Suivez-vous le programme ? Comment faites-vous les examens ? La Commission scolaire est d'accord ? C'est légal ? Vos enfants ont des amis ? Comment faites-vous pour la socialisation ?
>
> Et les mêmes réponses : Non, ils sont libres d'apprendre. Non, il n'y a pas d'examens. Oui, la CS est d'accord. Oui, c'est légal. Oui, ils en ont plusieurs. Ils rencontrent des gens, car on ne les enferment pas dans le garde-robe ! Voilà, vous le savez ! Jasons maintenant de la vraie vie. De notre réalité....
>
> On nous dit marginaux ! Tant mieux. Sûrement le sommes-nous. Mais cela veut-il dire que l'on vive dans la marge, en retrait ? Nous n'avons qu'agrandit [*sic*] le cadre, prit

[106] 2 filles de 11 et 14 ans et deux garçons de 7 et 16 ans (en 2015).

> [*sic*] un autre chemin, défraîchit une route. Ce n'est pas parce que la route n'existe pas que le chemin n'existe pas.
>
> Ce chemin inconnu, nous l'avons choisi dès le départ. Nos enfants n'ont jamais fréquenté d'école, pas même avant de voyager. Nous le voulions ainsi. Ça entrait dans la vie que nous avions choisi [*sic*] pour eux, dans la vie que nous avions choisi [*sic*] pour nous, dans la vie que nous avions choisi [*sic*] pour notre famille. Je ne dirai rien contre le système scolaire. Je ne dirai que la beauté de notre vie ! Je ne parlerai pas d'examens, de livres ou de mathématiques. Je ne parlerai que de bonheur, d'ouverture, de liberté. Ça semblera trop beau. Vous faites votre opinion. Pour nous, c'est réel, vivant ! On a choisi les règles.
>
> Est-ce si important que nos enfants sachent lire à 6 ans, multiplier par 12 à 10 ans ? Chaque chose s'apprend d'elle-même. Nos enfants apprennent dans l'ordre ou dans le désordre. À leur rythme. Différemment. Ils s'intéressent à tout. Les barrières et les frontières n'existent plus. Nous ne voulons pas oublier que nos enfants sont d'abord et avant des êtres humains qui grandissent. Avec leurs goûts, leurs intérêts, leurs passions. (Six nomades, 6 février 2014, Lifeschool !)

On a vu dans ces discours l'expression de plusieurs dualités qui donnent souvent une caricature des systèmes scolaires critiqués. Nous y avons rencontré la liberté contre l'autorité, l'activité contre la passivité, l'intérêt contre l'ennui ou encore le naturel contre l'artificiel, des dualités que relevaient aussi Jacquet-Francillon (2005) dans l'expression du discours sur l'éducation nouvelle. Mais plus encore, nous y avons aussi vu quelques marques du romantisme et d'une vie à l'écart, en « dehors du système » pour aller avec le discours général des néonomades sur la société. Car comme le dit également Jacquet-Francillon, « l'une des composantes plus ou moins consciente et réfléchie [de l'éducation nouvelle] attend moins la liberté que l'enracinement dans des formes de vie communautaires : dans l'esprit romantique d'un retour vers une condition naturelle perdue ou menacée […] » (Jacquet-Francillon, 2005 : 7).

Par ailleurs, l'idée d'apprendre selon ses « propres besoins » ou encore de travailler pour ses « propres projets », pour réaliser ses « propres rêves », est quelque chose de récurrent dans les discours néonomades ; nous l'avons noté à plusieurs reprises depuis le début de nos observations. Et quand il est question d'éducation, c'est une idée qui prend encore plus de place, et pas uniquement chez les familles néonomades. À titre d'exemple, Chemins nomades, dont la blogueuse voyage seule, parle de se faire une éducation personnelle :

> Notre système éducatif nous enseigne à apprendre des leçons théorisées en restant assis sur les bancs de l'école... Notre système médiatique nous apprend à écouter ce qu'il dit depuis notre canapé... Où est notre libre pensée dans tout cela, où est la remise en question ? Il est peut-être temps de prendre la liberté de choisir ce que nous voulons apprendre et comment nous voulons l'apprendre. Apprendre la vie, découvrir la planète et ses habitants par l'expérimentation, la rencontre, le partage vrai...Voir de ses propres yeux ce qu'il se passe dans le monde. Remettre en question nos bases éducatives ainsi que notre système d'information et se faire une éducation personnelle basée sur l'expérience vécue.
> (Chemins nomades, s.d., Les 10 raisons de partir et tout lâcher)

Plusieurs discours vont aussi plaider pour l'autoformation, ou encore pour une formation qui n'est pas obligatoirement offerte par un acteur « officiel » du milieu scolaire. On ne trouve pas nécessairement dans ces démarches un discours contre l'école traditionnelle, mais plutôt une réponse à l'air du temps où le Web amène de nouvelles pratiques pédagogiques avec le *e-learning* notamment. Néanmoins, nous entendons dans certains extraits une voix qui semble dire que l'on peut tout devenir, que l'on peut se former à tout, sans pour autant passer automatiquement par un chemin certifié. Deux exemples parmi d'autres :

> J'ai passé mes soirées et mes weekends à suivre des formations comme *Travel Blog Success*, *Facebook Marketing Course*, et à courir les conférences sur la rédaction web et la gestion des réseaux sociaux. (Celles organisées par Moi, mes souliers sont géniales, en passant !) J'ai donc préparé lentement mon évasion.
> (Annie Anywere, s.d., Pourquoi je suis devenue nomade)

> La formation du nomade digital
> Rester formé et être à la pointe de ce qui se fait dans votre domaine n'a jamais été aussi simple. Le e-learning a le vent en poupe. Pour ma part je me suis formé grâce à Open Classrooms. Issue d'une formation d'enseignante, j'ai changé de cap en octobre 2016. Open Classrooms est actuellement LA référence pour se former aux métiers du numérique. Mais pourquoi diable ne pas s'inscrire simplement à l'université ou dans une école ?
>
> J'y vois deux grandes raisons principales : quel que soit notre profil de (futur) nomade digital, nous avons souvent une activité qui nous prend du temps (freelance, salarié, voyageur…), quoi de mieux que de se former à son rythme ? Le soir en rentrant du travail, la journée en attendant votre prochain vol pour vos nouvelles aventures, ou encore en escale entre deux visites …

> La seconde raison qui rejoint d'ailleurs la première, nous n'avons pas forcément besoin d'une formation diplômante. En revanche, le nomade digital doit toujours rester en veille et à la pointe de ce qui se fait dans son domaine. […]
>
> C'est ce que l'on appelle le « Just-in-time-learning » : pas de date de début et de fin de formation, vous commencez quand vous en avez besoin.
>
> Open Classrooms a très bien développé ce concept. Vous pouvez soit vous former spontanément et gratuitement sur divers sujets via les cours en ligne, approfondir un peu plus en souscrivant à une offre payante (mais très raisonnable) qui vous permettra de réaliser des exercices et de vous faire corriger, ou encore vous inscrire à un parcours diplômant. […] Bien sûr Open Classrooms n'est pas ma seule ressource, Internet regorge de blogs, de sites, de tutos, sans parler de Youtube ! Le blog de Kalagan propose par exemple de nombreux conseils pour se lancer comme digital nomade [*sic*]. Il a récemment lancé un podcast très intéressant et donne de nombreux conseils et ressources pour le nomade digital.
> (No-Mad Life, 3 octobre 2017, Devenir Digital Nomad)

Ces derniers extraits mettent bien sûr de l'avant l'autonomie de l'apprenant·e, son initiative individuelle, sa volonté à toucher au plus près ses besoins, à délaisser un ordre hiérarchique ou un quelconque ordre institutionnalisé dans lequel on retrouverait des parcours classiques qui vont de la *petite* à la *grande* école et qui sanctionnent leurs étapes par des diplômes « officiels ». Dans un sens, on retrouve ici les idées de Boltanski et Chiapello (1999) mais aussi des auteurs·trices qui s'intéressent au paradigme des carrières nomades discutés précédemment. Et on ne peut s'empêcher de penser encore au romantisme dans « son combat sans merci de la liberté de création et d'imagination contre la routine scolaire » (Vaillant, 2016 : 98). Ces idées paraissent encore une fois en phase avec les productions des néonomades, ici lorsqu'il est question d'éduquer, d'apprendre, de socialiser.

En résumé, le discours néonomade, qu'il provienne de la famille ou d'un adulte sans enfant n'est pas forcément contre l'école. En tout cas, il n'est jamais contre l'apprentissage puisqu'il nous a été permis de lire plusieurs fois que les néonomades veulent toujours apprendre, ne jamais arrêter d'apprendre, mais à la condition que ce ne soit pas dans un cadre imposé par l'école institutionnelle. Pour les néonomades qui cherchent à se former à une nouvelle carrière pour vivre du Web, par exemple, nous avons compris qu'ils·elles veulent vivre des apprentissages autonomes « à la pièce », qui ne mènent pas nécessairement à une formation

diplômante, qui peuvent par conséquent provenir de leur proche réseau (autres néonomades, voyageurs·ses, blogueurs·ses), et en cela leurs formations rejoignent un peu ces nouvelles configurations éducatives basées sur des communautés d'apprentissage (Maubant et Roger, 2010). En somme, des formations ou des apprentissages pour répondre à leurs *besoins du moment*, et dans cette mesure nous y trouvons quelques rapprochements à faire avec l'enseignement par projet, une méthode d'apprentissage qui se « centre sur la recherche de solutions à un problème donné » (Talbot, 1990 : 112). Dans cette cité par projets (Boltanski et Chiapello, 1999), le « s'éduquant » (Pardo, 2014) par projet peut alors ressentir qu'il travaille *vraiment* pour ses propres projets, qu'il les fait avancer, qu'il y trouvera par conséquent la motivation nécessaire pour « réussir son œuvre » (Talbot, 1990). En revanche, il pourra avoir le défaut de parfois trop s'accrocher au réel, au sien, « au particulier du problème » et d'oublier les aspects généralisables ou transposables au domaine du collectif (Talbot, 1990).

Ce qui semble donc compter dans cette vision, au-delà de la liberté d'apprendre, ou de l'apprentissage en toute liberté, c'est d'éliminer les apprentissages inutiles qui paraissent souvent venir des bancs d'écoles aux yeux des néonomades, ou qui ne sont pas suffisamment orientés vers leurs « propres besoins », ou vers leurs « propres aspirations », qui pourraient leur permettre d'arriver à vivre leurs « propres rêves ».

Dans un autre ordre d'idées, nous avons aussi remarqué dans notre corpus une certaine célébration du volontariat exprimé par le bonheur et la nécessité de donner à l'Autre, d'apporter son aide à l'Autre. Comme l'écrit Houda de Moroccan Nomad : « Faire du volontariat international, en voyage de courte ou de longue durée, est devenu aujourd'hui une manière de voyager à part entière. On choisi ce mode de voyage car il permet d'être utile, de cheminer avec un objectif et un sens de la responsabilité, tout en voyageant moins cher » (14 décembre 2016, Volontariat international : choisir et réussir son expérience). Les néonomades volontaires

ne sont toutefois pas naïfs ou naïves en invitant à la prudence leurs lecteurs·trices qui pourraient être intéressés·es par de telles expériences [107]. Deux exemples parmi d'autres :

> Ceci dit, lorsqu'on veut voyager ainsi, on est souvent déçu et dérouté par les premières recherches. Sur internet pullulent les sites qui vous présentent un cadre idéal de volontariat international, une mission alléchante, des objectifs de sauver le monde et d'aider les plus démunis… Ils vous mettent, ceci dit, rapidement face à la désillusion la plus totale. On vous demandera des sommes exorbitantes pour valider votre inscription au projet de volontariat de votre choix.
> (Morrocan Nomad, 14 décembre 2016, Volontariat international : choisir et réussir son expérience)

> La nouvelle tendance : voyager et faire du bénévolat
> C'est littéralement la grosse mode : voyager et aider les autres. De notre génération, on est beaucoup à vouloir le faire. Rassembler ses affaires dans un sac à dos et partir aider la planète de préférence dans un pays chaud. C'est toujours plus facile de joindre l'utile à l'agréable ! Entre des vacances alternatives et/ou un bien nécessaire existentielle [*sic*] sur le pourquoi du comment de notre vie, ce genre de nouveau happening social est en train de se créer une niche dans le marché du voyage. On en voit de toutes les couleurs et de tous les styles. Comme de l'« éco-volontariat » ou du «wwofing alternatif», on utilise le concept pour parfois vous vendre au gros prix cette nouvelle façon de voyager. Certaines agences le font bien et d'autres moins. Mais comment faire au juste, pour trouver l'endroit idéal pour aider son prochain tout en voyageant ? Notre destination coup de cœur à nous, pour ce genre de voyage, c'est le Nicaragua en Amérique Centrale. […]
>
> Pourquoi ça en vaut vraiment la peine ?
> Faire des échanges de services et du bénévolat tout en voyageant c'est pour nous la meilleure façon de voyager qui soit. Quand on trouve un projet qui nous tient vraiment à cœur, la balance travail-voyage qui s'installe naturellement nous permet de découvrir la région sous un oeil totalement différent que celui du tourisme traditionnel. Elle nous permet de prendre plus de temps pour s'imprégner des lieux, des gens et des mœurs, tout en tentant de laisser notre petite touche personnelle à la fois. L'art de la réussite est de trouver le bon point d'équilibre qui nous permet de profiter pleinement de notre séjour, au point de vue touristique, tout en s'harmonisant aux rythmes et savoir-faire [*sic*] locaux.
> (Détour local, s.d., Volontariat, bénévolat et voyage au Nicaragua : Pourquoi pas moi ?)

[107] C'est un sujet abondant pour lequel il existe d'ailleurs plusieurs articles, notamment de la presse courante. Par exemple : Le *business* du volontourisme. L'humanitaire imaginaire (Hachey, I., 9 janvier 2016, La Presse). Consulté le 12 novembre 2017.

Certains·es néonomades semblent donc vouloir aider les autres et peuvent en démontrer leurs réels efforts. L'aventurière fauchée, par exemple, a lancé de son propre chef une campagne d'aide pour aider les sinistrés de la Dominique à la suite de l'ouragan Maria en 2017 (vidéo 7.6.).

Vidéo 7.6. Campagne d'aide lancée par L'aventurière fauchée (1er novembre 2017, Anecdote#3 : Le jour où j'ai aidé la Dominique)

Cela étant, il n'est pas de première importance pour nous de connaître les actions précises réalisées et la véritable portée de celles-ci. Ce qui nous intéresse surtout est de voir que ces actions, mises en valeur dans les récits étudiés, semblent venir confirmer aux néonomades qu'à défaut de pouvoir vraiment changer la société – l'idée d'une société un peu vilaine dont il faut s'extraire, rappelons-le, reste l'un des moteurs principaux du discours néonomade – ils·elles peuvent au moins contribuer à améliorer le sort de l'Autre. Par ailleurs, l'impression que nous avons eue dans l'étude de notre corpus est que si la société est mauvaise ou imparfaite, les individus, eux, sont bons et pratiquement sans reproches. Si les néonomades paraissent pessimistes face à la société ils·elles demeurent optimistes face à l'individu. En d'autres mots, si l'humanité donne peu confiance, toute la force qui réside dans l'individu, elle, ne serait plus à prouver. Lucie de Voyages et vagabondages n'écrit-elle pas d'ailleurs : « Je suis toujours très pessimiste sur la société dans sa globalité, mais optimiste sur les individus et je continue à voir le bon dans ce monde et la possibilité d'un monde meilleur grâce à eux » (8 février 2017, Faut-il boycotter les États-Unis…). Nous aurons l'occasion de revenir sur cette force de l'individu

par rapport à la société lorsque nous discuterons de la transformation de soi par l'expérience néonomade.

Revenons un peu à cet *ethos* du néonomade qui paraît toujours très volontaire auprès de l'Autre et qui n'est pas sans faire penser à certaines interrogations que porte l'éthique du *care*. Ce qui s'appelle aussi parfois l'éthique de la sollicitude est un sujet qui prend de plus en plus d'ampleur dans la recherche sur l'éthique contemporaine, et il convoque à un grand nombre d'auteurs·trices, de théories, d'observations. Notre but n'est pas de dresser l'état de la recherche à ce sujet, mais de souligner comment l'éthique du *care* peut faire interroger l'articulation entre les dimensions interpersonnelle et sociale, autrement dit, « comment prendre soin de la société et du monde dans lequel nous vivons » (Zielinski, 2010 : n.p.). Pour les néonomades, cette question se pose également, même si le personnel, l'individuel, veut prendre le pas sur le social ou la société. Cette « capacité à prendre soin d'autrui », ce « souci prioritaire des rapports avec autrui [108] » doit savoir articuler – et c'est un de ses défis – la vertu morale à l'activité, c'est-à-dire « intelligence des situations particulières et réponse adéquate et adaptation au contexte » (Zielinski, 2010 : n.p.).

Bien que l'histoire nous dise l'inégalité des attentions portées à ces individus dont la vie ou le bien-être est menacé, nos sociétés restent, comme l'écrit Beauchemin, « soumises à l'impératif moral de porter secours » et sont « le théâtre d'une mise en récit du malheur d'autrui les rappelant constamment à l'obligation de soulager » (Beauchemin, 2015 : 217). L'auteur parle des téléthons et de toutes ces opérations de collecte de fonds qui ne visent qu'à rappeler notre devoir de venir en aide aux infortunés du monde. De notre côté, nous y voyons une partie du discours néonomade qui tend lui aussi à vouloir répondre à cet impératif d'aider autrui, dans un contexte où le *care* semble généralement restreint à cette idée de l'Autre appartenant à une catégorie vulnérable. L'opposé, en somme, de « l'idée d'une vulnérabilité constitutive au contraire d'une vulnérabilité délimitée à des catégories différenciées (handicap, vieillesse, dépendances diverses) [qui] pose cette vulnérabilité comme un trait partagé » et qui signifierait

[108] Zielinski (2010) qui cite Gilligan, C. (1982). *In A Different Voice*. Cambridge, Massachussets : Harvard University Press.

par conséquent que chaque personne peut être le récipiendaire d'une forme de *care* (Paperman, 2010). En d'autres mots, le discours néonomade qui peut à l'occasion s'inscrire dans cette volonté à porter attention ou à porter secours rappelle, comme nous le disions plus haut, certains défis de l'éthique du *care*, mais aussi la complexité de percevoir, de considérer ou de catégoriser la vulnérabilité.

Nous allons terminer cette section destinée au regard porté vers la société et certaines de ses institutions par les questions de genre. Nous étions curieux de voir si le fait d'être un homme ou une femme pouvait influencer le discours des néonomades. Nous avons trouvé très peu de références ou d'affirmations allant en ce sens, très peu de références donc pour nous démontrer de manière convaincante que le genre pouvait amener un rapport différent au néonomadisme raconté par les blogueurs·ses. Cela ne signifie pas que le réel des néonomades femmes et hommes est le même pour toutes et tous, mais dans les discours, les différences de genre ne prennent pas de place considérable.

L'un des seuls aspects – et encore, on ne peut pas dire qu'il constitue un sujet très discuté dans l'ensemble du corpus – concerne la sécurité des femmes nomades qui voyagent seules. Il est possible de trouver ici et là un article sur « L'art de voyager seule quand on est une femme » (Nomad junkies, 16 juin 2015), par exemple, ou encore un onglet « Voyage au féminin » chez Voyages et vagabondages, mais il reste que dans l'ensemble ce n'est pas un thème qui prend beaucoup de place dans les différentes productions des néonomades. Suivant ce sillon, il est intéressant de souligner que dans sa recherche sur les *backpackeuses*, Lavigne (2016) arrive aussi à ce constat où, d'elles-mêmes, les femmes n'abordent pas le thème du risque ou du danger lorsqu'elles racontent leurs aventures de voyage, et ce même si elles savent que la chercheuse qui les interviewe s'intéresse à ce sujet.

Chez les femmes néonomades, si le sujet est (rarement) discuté, il relèvera surtout le fait que certaines peurs ne sont pas toujours fondées, que les femmes ne sont pas nécessairement plus propices au danger, que les femmes ne devraient pas s'empêcher de voyager seules, et que les femmes qui voyagent seules peuvent en revanche profiter plus facilement de l'intégration aux

communautés locales. Bref, si les femmes néonomades peuvent rappeler certaines mesures de prudence (comme celle d'éviter de sortir la nuit dans des quartiers à risque), nous n'avons jamais senti dans leurs discours qu'elles étaient contraintes dans leur parcours parce qu'elles étaient des femmes, ou si elles l'étaient, elles ont fait le choix de ne pas en témoigner dans leurs différentes productions.

Car il est bien entendu que les femmes néonomades font des choix dans leur narration, que l'invitation faite aux femmes pour voyager seules n'est pas automatiquement l'expression de l'absence de risque ou de danger. Que l'absence de témoignages féministes, ou plutôt leur faible présence dans les discours analysés ne signifient en rien que le genre n'est pas un enjeu chez les néonomades, mais plutôt le fait que les néonomades aient décidé de ne pas orienter leur discours de ce côté. Nous retrouvons aussi d'une certaine manière ces nuances chez Elsrud (2001) et Desforges (2000) lorsque l'autrice et l'auteur précisent que les enjeux liés au genre ne paraissent pas toujours dans le récit des voyageuses, et particulièrement lorsque celles-ci se perçoivent un peu comme des aventurières (au sens de « voyageuse véritable » capable de sortir des sentiers battus et voyageant seules).

Par ailleurs, cet aspect nous paraît aussi coïncider avec ces discours populaires que sont les discours de développement personnel. Nous signifions par là un rapprochement entre nos observations sur le genre et certains pans de cette culture du développement personnel. En effet, se trouve dans cet univers la croyance que tout est possible pour chacun des individus. Dans cette perspective, les discours de développement personnel tendent à gommer plusieurs types d'influences, notamment de genre, dans leur conception du « travail sur soi » ou de la « réalisation de soi ». Dans les termes du développement personnel, tous les individus, pourvu qu'ils en aient la volonté, peuvent rêver et déployer leur soi comme bon leur semble, indépendamment de leur point de départ et des circonstances extérieures. D'ailleurs, une critique féministe tend à s'exprimer depuis une vingtaine d'années à l'égard de cet aveuglement ou de ce déni des discours de développement personnel à l'égard de la réalité des rapports de pouvoir entre les sexes (Marquis, 2014).

Ces discours de développement personnel se donnent donc à voir comme des discours « unisexes » ou de l'ordre du « *one size fits all* » (McGee, 2005 : 79) et mettent en scène par conséquent des individus interchangeables dont les particularités et le bagage social n'interviennent jamais dans cette entreprise du soi. Mais aussi, des individus qui semblent tellement obsédés par le dépassement de soi, d'élever ce soi à son meilleur, qu'ils en oublient les rapports de domination, de lutte, de confrontation auxquels ils peuvent être confrontés. Pour McGee, c'est un tournant vers l'intérieur qui fait passer la compétition avec des figures externes à la compétition contre soi pour toujours atteindre le meilleur de soi. (McGee, 2005 : 84). En somme, nous voyons là l'influence des discours du développement personnel sur les discours néonomades ; une manière pour les femmes néonomades de montrer davantage leurs petites victoires personnelles que des victoires collectives ou sociales.

7.9. La métamorphose ou le Grand-Soi nouveau

À l'instar du romantisme, le néonomadisme des blogueurs est un mouvement de « rentrée en soi », une « découverte du monde intérieur » où s'exalte le *Je* (Gengembre, 2008). C'est un élément capital du discours des néonomades : les néonomades attendent beaucoup de leur expérience. Comme Antoine, nous pourrions dire également qu'« au fil du texte [du récit de voyage] prend corps un personnage qui s'épaissit à mesure qu'il est confronté à des épreuves, placé dans des situations exceptionnelles, confronté à un ailleurs qui le transforme » (Antoine, 2011 : 147). Les néonomades espèrent donc une transformation, mais plus encore, une amélioration de leur soi.

On sait que le soi n'est pas le corps, qu'il n'est pas donné à la naissance, qu'il se constitue progressivement, « qu'il émerge dans le processus de l'expérience sociale et de l'activité sociale » (Mead, 2006 : 207). « Le soi est donc un processus par lequel l'individu s'ajuste continûment, par anticipation, à la situation dont il est partie prenante et réagit sur elle en retour » (Mead, 2006 : 245). Il y a dans nos discours analysés cette démonstration du soi qui s'ajuste et qui réagit à travers l'expérience néonomade. Les néonomades veulent se trouver ou

se retrouver, « se mettre la main dessus » en d'autres mots (L'aventurière fauchée, s.d., A propos).

Dans l'ensemble de notre corpus, nous avons remarqué l'expression d'un « avant/après » évident. *Avant j'étais mal et à côté de moi, maintenant je suis bien et tout à fait moi*. Nous résumons par cette formule simplifiée le message général exprimé par plus d'une majorité de blogueurs·ses et dont les discours témoignent bien du fait que « si le travail ne peut désormais plus être amené au tout d'une vie [en ce sens où le travail ne serait plus le principal ou l'unique facteur pour construire l'individu], paradoxalement, sa sphère d'expression s'étend dorénavant au *travail sur soi*, à la relation à l'autre et aux institutions » (Vrancken et Macquet, 2006 : 8). Nous allons voir que ce travail sur soi est bien entendu un travail sur les personnes, mais aussi sur les parcours, les trajectoires ; que le soi est à la fois *l'objet de l'intervention* et le *sujet agissant* qui produit un travail auquel il donne un sens (Vrancken et Macquet, 2006 : 8).

Dans cette perspective, le travail sur soi s'exprime assez clairement dans les discours des blogueurs·ses qui considèrent le voyage comme un « chemin intérieur » ; qu'il y a aux côtés des « chemins du monde » des « chemins de vie » que les nomades empruntent (Chemins nomades, s.d., Philosophie). Pour certains·es, il y a de toute façon un rapport de logique entre la vie nomade et les « révolutions personnelles » ou les secondes sont une conséquence de la première : « Être nomade, c'est être en mouvement constant. L'imagination doit suivre. Les révolutions personnelles sont mes sujets favoris. Grandir, grandir et toujours courir » (Vie nomade, s.d., introduction à la section Vis ma vie nomade). La photo de la figure ci-dessous (7.36.), prise sur le blogue de Moroccan Nomad, annonce d'ailleurs bien les attentes des néonomades pour un soi nouveau ou transformé.

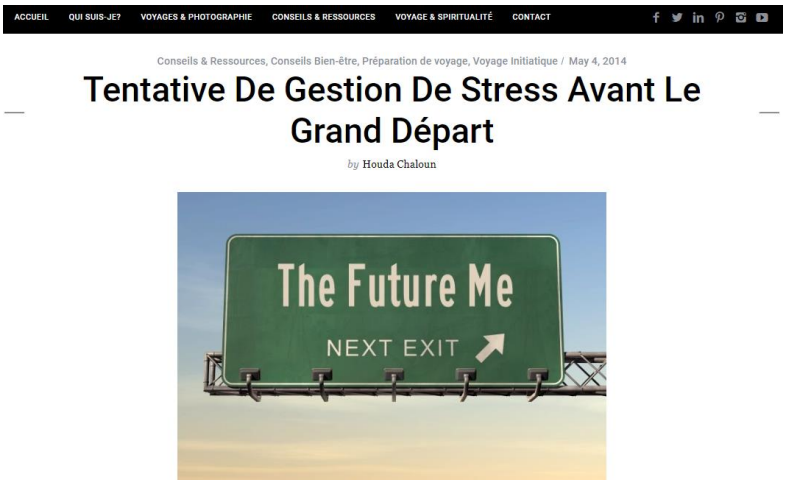


Figure 7.36. *The Future Me. Next Exit*
(Moroccan Nomad, 4 mai 2014, Tentative de gestion de stress avant le grand départ)

Pour résumer cette première accroche, nous dirons alors que si les néonomades *sont*, c'est grâce à leur expérience, que nous prendrons la peine de caractériser comme une expérience globale, et pas uniquement comme une expérience de voyage puisqu'elle contient à la fois l'expérience du voyage, l'expérience de l'individu qui se perçoit dans la marge (au sens où il ne se voit pas vivre comme la majorité dominante), et aussi l'expérience du récit, notamment de soi.

Pour discuter de ces transformations du soi, plusieurs blogues comportent une section réservée aux « Réflexions » (Nomad Junkies, No-Mad Life, Novo-monde, Partis pour), qui peut prendre d'ailleurs différents noms comme « Enquêtes et réflexions » (Chemins nomades), « Vie nomade et réflexions » (Histoire de tongs), « Vis ma vie nomade - réflexions » (Vie nomade), « Voyage et spiritualité » (Moroccan Nomad), « Réflexion avant et après » (Détour local) ou encore « Philosophie du voyage » (Le Sac à dos). Pour les autres qui ne compteraient pas nécessairement un onglet spécifique, les discours sur le sujet restent présents et importants en termes de nombre ; ils sont seulement répartis dans tout le blogue sans nécessairement être regroupés ensemble. En résumé, si tous les blogues n'ont pas forcément un onglet « réflexions » ou quelque chose du genre pour parler de leurs transformations du soi depuis

leur nouvelle vie, ils ont tous des productions scripturales ou audiovisuelles qui mettent en valeur ce sujet.

Et parmi ces productions : le bilan. Rares, ou peu nombreux, sont les néonomades qui ne pratiquent pas l'art du bilan. Après 3 mois, après 6 mois, après 9 mois, après 1 an, après 2 ans, après 3 ans de vie nomade, ainsi vont les états de situation des néonomades qui ne s'arrêtent jamais. Et c'est sans compter les bilans qui peuvent être faits à la suite d'une expérience spécifique, comme « WeAreTravel15 [109] : le bilan » (Novo-monde, 14 mai 2015) ou par rapport à un séjour géographique en particulier comme « Bolivie : budget et bilan » (Novo-monde, 9 octobre 2014).

Le bilan peut lui aussi parfois porter un tout autre nom, comme Rétrospective (Voyages et vagabondages, 12 avril 2018, Rétrospective, leçons et réflexions après 7 ans de blog voyage et 12 ans de blogging), mais il reste toujours une sorte de compte rendu qui permet de s'arrêter pour mesurer ses accomplissements, et pour ensuite se donner de nouveaux objectifs à atteindre. Pour cette étape, la Famille nomade digitale pose avec le regard porté vers l'horizon (figure 7.37.). On se rappellera l'importance de l'horizon chez les néonomades qui semblent y chercher là une lumière, ou du moins des réponses à leurs questions ou à leur volonté de transformation. Comme chez les romantiques, ils·elles espèrent peut-être y trouver aussi une sorte de délivrance ou de libération, une forme de salut, comme nous le faisions remarquer plus tôt.

[109] Il s'agit d'un salon des blogueurs·ses francophones dans le domaine du voyage.

Figure 7.37. Le temps du bilan : le regard se porte vers l'horizon (Famille nomade digitale, s.d., Bilan de notre vie nomade en 2017)

La pratique du bilan est telle que nous pourrions établir un nouveau mot : *bilaniser*. Un bon nombre de néonomades semblent donc *bilaniser* leur vie sur la route. Mais ce néologisme que nous créons ici s'appuie toutefois sur une pratique qui n'est pas nouvelle. Dans la culture gréco-romaine, déjà, Foucault (1994) faisait remarquer l'habitude chez des philosophes de « faire la revue de sa journée » dans l'exercice épistolaire :

> Lucilius trouve naturel de demander à Sénèque de « lui rendre compte de chacune de mes journées, et heure par heure » ; et Sénèque accepte cette obligation d'autant plus volontiers qu'elle l'engage à vivre sous le regard d'autrui sans avoir rien à celer : « Je ferai donc comme tu l'exiges : la nature, l'ordre de mes occupations, je te communiquerai volontiers tout cela. Je m'examinerai dès l'instant même et, suivant une pratique des plus salutaires, je ferai la revue de ma journée ». (Foucault, 1994 : 428)

Cet examen de conscience où l'on se faisait « l'inspecteur de soi-même » n'était pas le récit d'une journée extraordinaire mais plutôt de la « banalité du quotidien, [le] récit des actions correctes ou non, du régime observé, des exercices physiques ou mentaux auxquels on s'est livré ». Il y avait aussi dans cet exercice un objectif de « réajustement » où, à côté de l'évaluation de ses fautes se faisait également le rappel de règles de comportement (Foucault,

1994). Il est fascinant de constater que les néonomades rejoignent, dans un sens, cette pratique ancienne, familière dans quelques grands courants philosophiques de la Grèce et de la Rome antiques.

En tout cas, la pratique du bilan semble être bien nécessaire aux néonomades. Et ce n'est peut-être pas si surprenant de vouloir ainsi *bilaniser* autant, compte tenu du niveau de transformation attendu par l'expérience néonomade ; il faut donc tôt ou tard faire le point. Voir où on en est, ce qui a été accompli, les difficultés rencontrées, les réalisations atteintes, les pays parcourus, les prochaines intentions à se donner. Voilà en gros ce qu'on peut trouver dans les différents et nombreux bilans des néonomades. Ils n'ont pas tous la même forme, ni le même style, mais tous semblent avoir la même fonction : permettre de voir si l'on « progresse dans son mode de vie », pour employer une expression du blogueur de Digital Nomad dans l'un de ses bilans (s.d., Comment changer de vie radicalement).

Dans ces bilans, il ne s'agit jamais de montrer comment le·la néonomade est un être parfait, possédant le contrôle sur tout, et ne remettant jamais en question ses choix ; au contraire, les néonomades expriment sans retenue leur échecs ou leurs difficultés et leurs discours, d'un point de vue général, n'a jamais la prétention de dire qu'il est l'expression d'un mode de vie idéal. Nous en avons d'ailleurs un bel exemple avec Annie Anywhere : « Ici, chacun est libre d'avoir ses propres rêves, de voyager à son propre rythme et d'adopter le mode de vie qu'il souhaite. Je n'ai pas la prétention de savoir quels sont vos rêves ou de vous dire comment vous devriez vivre votre vie pour atteindre le bonheur » (s.d., A propos). Les nombreux bilans des néonomades semblent plutôt servir à montrer un individu qui avance, qui grandit, malgré tous les obstacles qu'il peut rencontrer, et qui peut servir de modèles aux futurs·es néonomades. Car en effet, avec leurs bilans, les néonomades montrent qu'ils·elles ont vécu, à la fois en intensité et en quantité. Si les néonomades se construisent pour le mieux, s'ils ou si elles transforment leur soi en œuvre améliorée, les discours semblent alors nous dire également qu'ils·elles peuvent non pas dicter une quelconque manière de vivre mais guider ou encourager les néonomades en devenir intéressés·es par ce mode de vie.

Mais dans cette quête d'un renouveau, ce n'est bien souvent pas tant une transformation de soi qu'un respect de qui l'on est, un rappel « à suivre qui l'on est vraiment » comme le diront à peu près tous les discours, dans des formulations différentes cependant. On y trouve un peu dans cette invitation, encore une fois, l'esprit romantique « qui s'est attaché à briser ce moule uniforme, qui contrariait l'expression de la sensibilité individuelle » (Chelebourg, 2005 :43). Une bonne partie des néonomades témoignent alors de ce nouvel état d'eux ou d'elles-mêmes qui leur ressemble enfin. Par l'expérience néonomade d'abord, l'individu devient cette personne qui s'aime davantage, qui développe sa confiance, qui se découvre de nouvelles passions qui l'animent, qui apprend à regarder les autres et le monde différemment, bref, il devient une « meilleure version de sa personne » (Nomad Junkies, 13 décembre 2017, Je m'aime plus quand je voyage). Et par l'expérience du récit, les néonomades peuvent mettre les mots ou les images ou les deux sur cet état quasiment de grâce où ils·elles se sont enfin trouvés·es. Un état bien sûr que les néonomades ne laisseraient jamais pour revenir à leur « vie d'avant » ou à leur « ancienne vie » comme l'écrivent plusieurs dans leurs discours.

Dans l'ordre des motivations pour trouver ou retrouver son soi, il nous est apparu une observation étonnante, peut-être même un peu tragique, du moins à certains égards. Plusieurs discours font appel à la beauté du monde comme un mobile à la construction du soi ou à tout le moins à une façon de suivre le chemin qu'on s'est tracé par le voyage. Bien souvent, ces discours ne manquent pas de relever cette beauté du monde comme l'un des éléments essentiels pour trouver ou poursuivre sa voie, comme si cette beauté était une lumière ou un phare qu'il fallait suivre.

Cet aspect du récit, cette disposition des blogueurs·ses néonomades pour la beauté du monde nous rapproche encore une fois du romantisme. « Le romantique persiste à désirer le Beau parce qu'il ne le juge pas (pas encore) inconciliable avec son exigence de vérité ; au contraire, il aspire à une Beauté qui puisse sublimer le réel […] » (Vaillant, 2016 : 96). Dans les œuvres romantiques, Spiquel dira aussi que le beau et le vrai sont intimement liés, que « le beau produit le vrai » qu'il « impose le réel-idéal » (1999 : 36). Dans ces quelques extraits ci-dessous

apparaît cette recherche du sublime, un peu à l'image des romantiques qui trouvaient dans cette quête à la fois l'évasion et la sensibilité éprouvée avec le réel.

Quelques exemples, dont le premier est une image qui sert justement à illustrer cette beauté qui sert à la révélation de soi-même (figure 7.38.) :

La beauté du monde et l'observation du réel permettent la révélation de soi-même / Porto, janvier 2018

Figure 7.38. La beauté du monde et la révélation de soi
(Planet Nomad, 31 janvier 2018, Voyage initiatique : où aller se ressourcer ?)

> Il y a tant de beauté dans notre monde, de gens à rencontrer, d'échanges, de partages, de paysages, d'histoires, de traditions et de découvertes. Toutes ces richesses nous appellent, nous entraînent, nous poussent à continuer.
> (Détour local, s.d., En savoir plus sur nous)

> Donc, nous restons et resterons Partis pour les chemins de traverses et le champ des possibles, animés par un esprit d'aventure aussi tenace que notre résistance au sédentarisme. Nous continuerons notre recherche, peut-être utopique, mais assurément vivante à découvrir le beau, l'intense, le lumineux, le chantant partout. Encore et encore.
> (Partis pour, s.d., Le manifeste)

> Sentir son cœur s'emballer par la puissante beauté de la terre, avoir le souffle coupé par un moment de liberté, être émue par des rencontres improbables... autant d'intimes instants de lumières et de couleurs reflétant la planète... qui transforme [*sic*] les secondes en éternité...
> (Chemins nomades, s.d., Accueil)

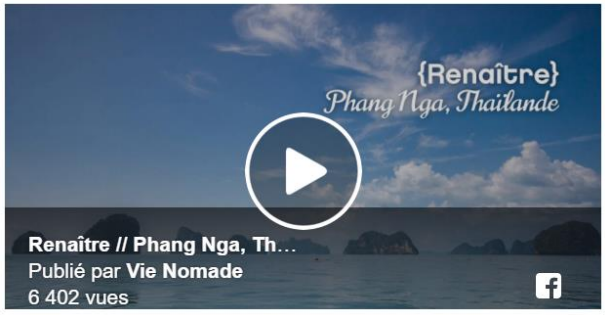
Avec ces références fréquentes à la beauté du monde, comme une manière d'être guidé, nous n'avons pu nous empêcher de penser à la poète Huguette Gaulin qui, en 1972, s'immolait par le feu en criant : « Vous avez détruit la beauté du monde [110] ». Rien ne nous indique dans nos observations que les néonomades connaissent Huguette Gaulin, mais leurs références importantes à la beauté du monde nous donnent à penser que les néonomades ne pourraient vivre sans, qu'elle leur est presque vitale.

Dans un autre ordre, mais toujours au rayon de la transformation du soi, l'expérience du néonomadisme se donne souvent, dans les discours étudiés, des airs salutaires. En effet, plusieurs néonomades relèvent le fait que le voyage comme mode de vie les a pratiquement sauvés·es, un peu comme si l'expérience les avait extirpés·es d'un état malsain ou malheureux, dur ou insupportable à vivre. La blogueuse de Valiz Storiz ne titre-t-elle d'ailleurs pas un de ses articles ainsi, « Comment j'ai su trouver ma voie alors que j'étais perdue » (s.d.), pour illustrer justement ce moment anxiogène où l'individu se cherche une raison d'être, une vocation, une mission, ou simplement un état de bien-être dans sa vie qui semble aller nulle part à ses yeux. Ces périodes où les néonomades se cherchent prennent plusieurs formulations dans les discours, mais il reste au final que l'expérience néonomade paraît toujours salvatrice, qu'elle aura permis aux voyageurs·ses non pas uniquement de se découvrir mais de « se laisser être » pour reprendre une formule observée dans les discours, notamment chez Vie nomade.

D'ailleurs, chez Vie nomade, c'est un sujet très souvent abordé. Nous en citons deux exemples. Le premier est une vidéo (vidéo 7.7.) dans laquelle la blogueuse exprime une certaine renaissance de son véritable soi depuis qu'elle est nomade, comment elle a « pris la main de la petite fille qu'on avait tue en [elle] pour la faire renaître ». Il est aussi intéressant de rappeler ici comment le « romantisme se passionne pour l'enfance, c'est-à-dire pour les processus de formation », que ce n'est pas là du pur narcissisme mais un moyen de comprendre sa trajectoire (Spiquel, 1999 : 28). Dans le second exemple, la blogueuse néonomade explique de façon très intimiste comment, en devenant ainsi, elle a accepté de suivre son propre chemin, comment

[110] David, C. (2016). Huguette Gaulin, sœur de feu, *Le Devoir*, 13 février. Consulté le 2 novembre 2018.

elle « a cessé de s'haïr ». L'observation du fait que l'on peut apprendre à s'aimer une fois sur la route, ou encore que c'est par la route que l'on peut redevenir soi-même est assez récurrente dans les discours néonomades.



Vidéo 7.7. Renaître
(Vie nomade, s.d.)

> Il ne s'agissait pas de mener une vie de liberté et de voyage, non.
> Il s'agissait de se laisser être, de ne jamais plus réprimer quelque joie ou plaisir parce qu'un [*sic*] quelqu'un aurait eu son mot à dire; il s'agissait de ne jamais juger les autres sans connaître toute leur histoire… et puis d'apprendre que l'on ne connaît jamais toute l'histoire; il s'agissait d'accepter la douleur comme une partie du Voyage et de donner un sens à la mort; il s'agissait d'être reconnaissant tous les jours de sa capacité de marcher-respirer-regarder-ressentir; il s'agissait d'apprendre la patience, d'apprendre à laisser la colère et la tristesse s'en aller, d'apprendre à dire oui, d'apprendre à dire non; il s'agissait de ne plus jamais accepter les gestes négatifs à son encontre.
>
> Il s'agissait d'apprendre à se respecter, à se connaître et à se corriger pour devenir non pas le reflet des attentes de l'autre, mais l'outil de ses propres passions, de ses envies, de ses besoins et de ses rêves. Il s'agissait de devenir meilleur, pour soi d'abord, mais aussi pour les autres, pour avoir quelque chose à échanger, à donner.
>
> Il s'agissait de découvrir de nouvelles perspectives, de comprendre des mécanismes émotionnels et intellectuels différents, de les intégrer à sa palette d'empathie pour mieux raisonner, mieux consoler, mieux encourager.
>
> Il s'agissait de se jeter à corps perdu dans le monde et, comme une éponge, d'en absorber ses traces, ses intrigues, ses peines, ses frissons comme si l'on re-devenait une toile vierge, comme si l'on se préparait à devenir son oeuvre d'art.
> […]
> J'ai saigné sur la route, mais j'ai aussi été soignée et j'ai soigné à mon tour d'autres blessés. J'ai sué, fatigué, et puis j'ai pu apprendre à m'endormir paisiblement, avec un sens d'accomplissement.
> […]
> Cela fait tout juste quatre ans que je me suis jetée dans cette nouvelle vie.

> Sur la route, j'ai cessé de me haïr et j'ai commencé, tout doucement, à m'aimer.
> Et aujourd'hui, quand je lance un regard en arrière, sur ces 4 années de vie nomade, je me sens fière. J'ai accompli ce que je souhaitais : je suis enfin en paix avec moi-même.
>
> Peut-être faut-il toujours en faire de même, et ce quelle que soit la route que l'on décide de suivre, qu'il s'agisse de voyage ou de toute autre passion. Il faut rassembler force, détermination, courage et courir, courir vers tout ce qui nous fait vibrer, ressentir et rêver, car ce n'est pas aussi mauvais, effrayant et difficile que ce que l'on nous fait croire. Nous en avons tous les moyens.
> (Vie nomade, 14 mai 2014, La décision d'une vie)

Attention toutefois, il faut être prêt pour toutes ces transformations que l'expérience néonomade apporte ; l'auto-examen du soi n'est pas aisé et le discours des blogueurs·ses rappellera souvent aux lecteurs·trices à quel point cette entreprise vient avec des étapes escarpées. Mais s'il y a souffrance, c'est une « souffrance triomphante » (Illouz, 2008) ou une « souffrance bien aimée » (Bruckner, 2000 : 35), aimée parce qu'elle paraît être le « levier d'une véritable transformation », elle est, en d'autres mots, cet échec qui mène à la victoire (Bruckner, 2000 : 35). Cette observation va dans le même sens que celles faites par Marquis sur les livres de développement personnel et leur lectorat. En effet, on trouve là aussi la perception que le travail sur soi atteint son efficacité ou ses objectifs s'il y a *travail* justement ; cela ne doit pas être « trop simple, trop évident, trop *tarte à la crème*, trop *clef en main* » (Marquis, 2014 : 112). S'il ne doit pas être non plus « trop prise de tête » (Marquis, 2014 : 112), le travail de transformation de soi ne doit pas se faire sans l'expérience d'une certaine douleur morale, ou du moins sans un chantier intérieur qui pourra mener au final à un nouveau soi, victorieux et exultant.

Le discours néonomade va donc ici dans le même sens que le discours en développement personnel. Même s'il se montre enthousiaste et enjoué par rapport à cette nouvelle vie, à ce nouveau soi, le discours néonomade n'est jamais pour autant candide en affirmant que *tout se fera tout seul*. De manière générale, il exprime assez clairement que rien n'arrivera sans effort et que parfois, ça peut aussi faire mal, comme nous l'avons vu plus haut avec le « j'ai saigné sur la route » de Vie nomade, ou encore avec « la violence qu'impose la vie sur la route »,

racontée par Histoire de tongs (10 juin 2016, Vivre autrement : 3 ans de voyage, d'amour et d'eau fraiche, du rêve à la réalité).

Mais rien n'est impossible, même en cas de grande difficulté, de cul de sac, de profonde remise en question. Nous sentons en effet dans l'ensemble de notre corpus la pratique assidue d'un *si tu veux, tu peux*, ou de l'une de ses variantes. Cette formule n'est jamais prononcée avec hésitation. Selon les discours analysés, les néonomades semblent faire de cette maxime un puissant leitmotiv. Tout est là, dans la volonté et dans l'intention. Je veux et j'ai l'intention de. Alors j'aurai. Un peu plus haut, Corine de Vie nomade écrit d'ailleurs « que nous avons tous les moyens » ; de ce genre d'exemples, il en pleut des dizaines et des dizaines dans les discours où l'on comprend chaque fois que tout est possible. Dans « La phrase magique qui m'a aidé à changer de vie pour voyager » (s.d.) – seul le titre est déjà très évocateur – la néonomade de Valiz Storiz explique comment une phrase lue sur le blogue d'une autre néonomade [111] peut donner des ailes pour s'octroyer une nouvelle vie, dans son cas, une vie faite essentiellement de voyages. Elle souligne en effet que quoi qu'il arrive elle s'en sortira, car autant d'obstacles qui sont bien réels et qui peuvent se mettre en travers du chemin des néonomades pourront toujours être balayés du revers de la main. « Parce que vous êtes plus fort que ce que vous imaginez », parce que « le pouvoir de l'esprit est beaucoup plus puissant que ce que l'on peut imaginer » et parce que « vous avez plus de ressources que ce que vous pensez », écrit-elle.

Donc tout serait possible, mais à la condition d'y croire d'abord. L'idée de croire en soi mais aussi et surtout en ses rêves est récurrente dans tous les discours. Elle vient souvent avec la satisfaction d'une éventuelle consécration obtenue à la suite d'une *inconsidération* des avis des autres. En effet, les discours rappelleront souvent à leurs lecteurs·trices qu'il ne faut pas écouter ces autres qui ne vous comprennent pas, « qu'il ne faut pas écouter les briseurs de rêves » car « vous leur prouverez qu'ils ont tort » (Voyages et vagabondages, 5 mars 2017, Comment voyager à durée indéterminée…). Un autre exemple :

[111] « Quoi qu'il arrive, je m'en sortirai », phrase provenant de Vie nomade (10 février 2019, Choisir entre le rêve et la carrière).

> Rêver tout bas. Réaliser bien haut !
> Parfois, les rêves ont besoin d'être silencieux. Ils vivent dans un chuchotement pour devenir vérité.
>
> On les garde au creux du coeur pour éviter les non-dits ou les dits trop fort. Pour taire les malheureux, les peureux et les chialeux. Pour éloigner les « Ça ne marchera pas », « Ça n'a pas de bon sens » et les « Ben, voyons donc ! ».
>
> On rêve tout bas pour encrer [*sic*] ses désirs dans l'univers, pour les rendre réels dans notre esprit et pour les désirer dans notre âme. On laisse entrer le silence dans sa vie.
>
> Puis un jour, le désir est un fait qu'on expose au monde et qu'on raconte bien haut pour partager et en vivre la réalité. Il n'y a que le bonheur de profiter du bruit que fait la vie.
>
> Et on rêve tout bas à nouveau...
> (Six nomades, 8 aout 2017, Rêver tout bas. Réaliser bien haut)

Mais surtout, les discours rappelleront l'importance de croire en ses rêves, et plus encore, de pouvoir scénariser ses rêves comme on les entend. « *Imagine a self and then invent that self. Picture a life, then create that life* » écrit McGee (2005 : 11) pour illustrer à quel point la littérature sur le développement personnel est celle de toutes les possibilités. Il ne s'y trouve pratiquement aucun discours pour ne pas, d'une manière ou d'une autre, exprimer ce grand objectif des néonomades destiné à la création de sa vie. Deux exemples parmi d'autres :

> Certain pensent que les rêves sont impossibles à réaliser, mais comment concrétiser un projet si l'on ne commence pas par vouloir y croire ?
>
> Croire en ses rêves est certainement une des plus belle raison, [*sic*] et l'une des plus fortes de se mettre en chemin. Mère Theresa a d'ailleurs sagement dit un jour « Fait [*sic*] de ta vie un rêve et d'un rêve une réalité ». Vouer son énergie à concrétiser une chose qui nous fait rêver est porteur d'espoir…
> (Chemins nomades, s.d., Les 10 raisons de partir et tout lâcher)

> Ne t'arrête pas d'écrire tant que tu n'as pas toutes les grandes lignes de l'histoire de ton futur, tel que tu le veux. Améliore encore si tu le peux pour que ton scénario soit crédible, réaliste et convaincant pour quiconque sait encore un peu rêver et croire que l'on peut tout avec la volonté. Ton histoire peut être une success story, un de ces « rêves américains » qu'aiment [*sic*] raconter Hollywood. Elle peut aussi être un film d'aventure, plein de découvertes et de voyages. Elle peut être ce que tu veux qu'elle soit si tu t'en donnes les moyens. Par-dessus tout, tu dois aimer et croire en ton histoire. Avant de poser le crayon, tu dois la rendre la plus crédible possible : situe-la dans le temps, donne-toi des repères. Tes buts doivent être réalisables et mesurables.
> (Famille nomade digitale, s.d., Sois le scénariste de ta vie)

Il faut donc y croire et vouloir. Un grand vouloir pour obtenir un grand pouvoir. C'est un peu l'impression que nous laisse les discours néonomades qui font toujours apparaître, du même coup, que les ressources résideraient en chacun de nous, que si l'on veut se construire le soi de son choix, taillé dans toute la félicité possible, c'est parfaitement réalisable, que « si j'ai pu changer de vie, partir voyager et réaliser mes rêves, toi aussi, tu le peux ! » (Valiz Storiz, s.d., Qui suis-je ?). Et qui plus est, les discours se font souvent les promoteurs d'une invitation à prendre son envol, à se lancer, à foncer, à vaincre ses peurs pour oser atteindre son nouveau-soi, sa nouvelle vie, une invitation qui apparaît comme un défi lancé aux lecteurs·trices : « Alors, qu'est-ce que t'attends ? » (Nomad Junkies, 15 novembre 2018, La vie est trop courte pour demeurer au même endroit).

En somme, une majorité de discours tend à nous démontrer que nous sommes maîtres de notre vie et conséquemment maîtres de nos ressources, peu importe ce que nous voulons être. Un autre exemple avec Moroccan Nomad qui met l'emphase sur ces ressources que détiennent les néonomades pour créer leur vie. Nous remarquons dans cet extrait que la structure et le ton peuvent faire penser à la pensée stoïcienne dont la morale qui se donne pour finalité l'accès au bonheur et à l'épanouissement intérieur est guidée par une providence bonne et rationnelle (Prod'homme, 2008 : 77), assurée notamment par la pratique d'exercices pour faire « bon usage des représentations », c'est-à-dire pour faire fonctionner sa pensée de façon « saine ». En d'autres mots, une pratique qui « perçoit et interprète correctement les événements et les objets du Monde auxquels l'individu est confronté » ; « cette pensée est alors source de conformité avec la Raison universelle qui gouverne l'univers » (Pichat, Ray, Castillo, 2014).

1. Vous êtes le créateur, le scénariste de votre vie.
Poussez le bouchon loin et imaginez que vous êtes à l'image de votre Créateur, que vous puisez dans la source même de son pouvoir et de son imaginaire, ou si ça vous convient mieux, imaginez que vous êtes la version toutes options, toutes possibilités de votre cousin le singe.

Personne ne peut vous interdir de rêver ou mettre des barrières à votre imaginaire si ce n'est vous même. Dans la planète imagination vous êtes seul maître à bord.

Quand vous êtes prêt à endosser le costume du créateur ou le rôle du scénariste, posez vous la question de ce qui vous ferait réellement plaisir ; voyager, faire de la pâtisserie, des enfants, de grosses bêtises ou vous posez tranquillement dans un champs [*sic*] à observer des brebis galeuses ou devant un écran à composer avec des chiffres et des lettres.

La réponse qui vous fera sourire et poussera vos rêveries encore plus loin que ce que vous-mêmes vous vous autorisez est probablement celle qui vous indique le chemin.

Après cet exercice, il ne vous restera que [*sic*] choisir comment et quand emprunter votre chemin. Pas d'urgence…vous créez également le temps.

2. Vous n'avez besoin de rien
Parce que… suivez le raisonnement s'il vous plaît, vous êtes le créateur de votre vie et donc des ressources qui vous permettent de la traverser.

On oublie souvent que le salaire versé par notre employeur n'est ni de l'aumône, ni un don tombé du ciel, ni une chance que nous sommes parmi les rares à avoir. On oublie très souvent que ce salaire n'est qu'une minime partie de la richesse que nous créons avec notre labeur et notre intelligence.
[…]
Nous sommes les créateurs de nos ressources car nous en sommes la source. Nous n'avons besoin de rien si ce n'est de savoir ce qu'il nous convient de faire et quand. Nous n'avons vraiment besoin de rien !

3. Vous n'avez pas peur de l'échec
Puisqu'il n'existe pas voyons ! L'échec n'est que pure projection de l'esprit. Il n'est rien d'autre qu'un ramassis de préjugés.
[…]
Nous avons peur et nous suivons des chemins tout tracés (ceux du voyage entre autres puisque c'était l'intention initiale de cet article, perdue depuis un moment je l'avoue) parce que nous y trouvons une sécurité, un confort et surtout un réconfort.

Tant que nous sommes nombreux à choisir le même chemin, injecté déjà dans les plus tendres des esprit [*sic*], celui du médecin, du professeur et du pilote, celui de la « réussite » selon des critères bien rodés, ou de la stabilité et de l'agrément, nous décevons sans cesse le créateur en nous. Nous ne faisons que reléguer le scénariste, celui qui n'a que l'embarras des choix, à un vulgaire rôle de répétiteur d'un dialogue monotone. Un dialogue noyé dans la masse, qui devient par la force des choses, un vulgaire brouhaha intangible.
[…]

> Quand vous aurez rêvé votre chemin, quand vous l'auriez [*sic*] créé de toute pièce ainsi que les ressources pour l'emprunter, n'ayez surtout pas peur de l'échec, ce n'est qu'une idée que vous avez le choix de faire disparaître avec un claquement de…souffle.
> (Moroccan Nomad, 21 aout 2015, « Laissez tomber votre boulot et voyagez » ou comment n'avoir rien compris au voyage)

Il serait à propos d'établir maintenant un lien de rappel avec deux observations que nous avons faites jusqu'à maintenant dans cette thèse. La première concerne la fameuse zone de confort qu'il importe de bousculer aux yeux des néonomades pour vivre pleinement sa vie et trouver par conséquent son épanouissement. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet, mais nous croyons nécessaire de souligner que dans tous les discours qui font l'apologie du *si tu veux, tu peux*, se trouve souvent cette règle de distancer ses limites, de franchir ses barrières, de croire en ses possibilités, de ne jamais s'arrêter aux contraintes, de toujours aller au bout de ses rêves (le tout avec un éternel optimisme, bien sûr), autant de manières d'exprimer le dépassement de soi, observé plus souvent qu'à son tour dans tous les discours. La seconde met l'accent sur le côté entrepreneurial des néonomades (à la fois *s'entreprendre* et entreprendre des projets). « Ta vie ? Ton œuvre » comme l'écrit Corinne de Vie nomade, le résume bien ; une formule qui pourrait aussi participer à la métaphore de la vie comme une œuvre d'art à créer (McGee, 2005).

Le discours néonomade est donc un discours de tous les possibles. Dans une perspective romantique, nous pourrions dire qu'il est un discours devant l'infini de l'horizon. Vaillant écrit d'ailleurs que le romantisme a fait « de la volonté le nouveau centre de la pensée humaine », que l'individu affirme sa subjectivité par cette volonté, que « la pensée romantique est toujours une pensée de la volonté et de l'énergie, grâce à laquelle l'homme éprouve simultanément la puissance de son esprit et sa présence au monde » (Vaillant, 2016 : 69). Nous l'avons vu lorsque nous avons abordé le thème du travail, et nous le voyons ici aussi en observant les réflexions intérieures de ces néonomades transformés, de ces individus qui ne sont plus les mêmes qu'*avant*, de ces individus jadis malheureux ou cherchant leur place devenus maintenant ces individus épanouis et acteurs de leur vie, le tout obtenu à la fois par des possibles et des volontés.

Ce thème de la transformation de soi, qui ressort sans équivoque dans les discours étudiés, peut se situer et se comprendre aussi, selon nous, dans ce qui est devenu ce grand décor thérapeutique de nos sociétés actuelles orientées vers le développement personnel. Nous allons présenter quelques pans de ce décor dans lequel nous voyons s'inscrire plusieurs éléments des productions néonomades.

Il faut d'abord se rappeler que des notions comme la santé mentale et la souffrance psychique avaient peu de résonnance avant les années 1980, bien que leur diffusion ait commencé à accompagner le mouvement d'émancipation des mœurs à partir des années 1970. Avec les transformations de l'organisation de l'entreprise, auxquelles nous avons fait allusion précédemment, mais aussi avec les crises et les incertitudes des systèmes de protection sociale qui s'engageaient dans les années 1980, l'affect, les émotions et la subjectivité allaient saisir et colorer de plus en plus l'ensemble de la société pour produire « un immense et hétéroclite marché de l'intérieur » (Ehrenberg, 2010 :11). Un marché qui a véritablement pris son envol à la fin des années 1990, comme nous l'avons fait remarquer plus tôt, avec le développement de la psychologie positive sous des airs de « science du bonheur » pouvant « offrir les clefs psychologiques donnant accès au bien-être, au sens de l'existence et à l'épanouissement personnel » (Cabanas et Illouz, 2018 : 31).

Dès 1979 toutefois, Lasch, en impressionnant visionnaire, observe déjà une partie de ce phénomène qui se dessine, dans son livre *La culture du narcissisme* qui reste toujours d'actualité même après quarante ans. Pour Lasch, il n'y a cependant pas lieu de parler de religion ou de nouvelle religion avec ce qu'il appelle cette « sensibilité thérapeutique » même si celle-ci semble parfois avoir remplacé les croyances religieuses. Narcisse, cet individu individualiste collé sur ses besoins, cherche toujours à combler son vide existentiel, à trouver sens à sa vie, à créer et à affirmer son soi, à obtenir son salut moderne qui ne passe plus par la religion, mais par des *travaux sur sa personne,* par une forme de thérapie effectuée sur le soi et qui a pour but de lui procurer, de son vivant et au moment présent, un sentiment de bien-être, un sentiment de complet épanouissement. Lash est formel : ce « triomphe de la thérapeutique » s'est établi comme le successeur de la religion mais ne signifie pas pour autant

que la thérapeutique soit devenue une nouvelle religion. Elle est plutôt « une antireligion, non pas parce qu'elle s'attache aux explications rationnelles ou aux méthodes scientifiques de guérison, comme ses praticiens voudraient nous le faire croire, mais bien parce que la société moderne « n'a pas d'avenir », et ne prête donc aucune attention à ce qui ne relève pas de ses besoins immédiats » (Lasch, 1979 : 41). Pour rester dans cet esprit, nous préférons être heureux plutôt que sauvés, écrit aussi Bruckner (2000 : 45), lorsqu'il parle du devoir de bonheur des individus de nos sociétés contemporaines.

Alors, pas d'avenir ? C'est une formule à sensation, mais non sans un certain fond de vérité qui prend appui dans l'incertitude du futur et de la fragilisation identitaire. Dans *L'incertitude comme norme,* Palmade (2003) souligne bien les transformations dans le champ du social et du travail qui ont participé à tracer ce nouveau paysage, plus angoissant que rassurant. Depuis les années 1980, c'est l'accroissement des inégalités et de la pauvreté, du chômage, de la précarité d'emploi et de la déqualification, mais aussi l'affaiblissement des supports relationnels et de plusieurs formes d'engagement, notamment sur le plan familial, lesquelles viennent témoigner également d'une incertitude, ici de l'unité familiale dans la durée, par exemple (augmentations des divorces, des unions libres, des familles monoparentales, etc.).

Par ailleurs, nous avons vu précédemment que l'individu possède plein de ressources et qu'il a largement gagné en autonomie dans toutes les sphères de sa vie. Ce portrait peut paraître encourageant, mais ces attributs ne viennent hélas pas sans tourments, car ils rappellent à ces individus cette injonction à constamment se créer, s'affirmer, l'obligation de « devenir soi », comme si « l'individu était envisagé sur le modèle de l'actionnaire disposant de capitaux qu'il est libre d'employer pour les investir dans son éducation, sa santé, etc. » (Ehrenberg, 2010 : 331). Nous percevons un peu la même réflexion chez McGee lorsqu'elle écrit que les demandes du capitalisme vont vers ce profil du *be all one can be*, cet individu qui peut être *tout* et dont le capital humain, considéré une ressource comme une autre, doit être développé et exploité (McGee, 2005 : 175). Ce n'était pas dans le cadre d'une réflexion sur le développement personnel, mais dans *La fin des sociétés* Touraine relevait d'ailleurs que « plus les sociétés sont créatrices, plus elles deviennent aussi réflexives » (Touraine, 2013 : 207), que « plus une

société a une forte capacité de se transformer, de se renforcer ou de se détruire par elle-même, et plus ceux qui y vivent ont une conscience forte d'être capables et responsables de cette autotransformation, d'être les créateurs de cette ressource qu'ils utilisent », en somme, « d'éprouver de plus en plus fortement et directement notre capacité de création libre et responsable » (Touraine, 2013 : 594).

Ce qu'il faut surtout retenir ici, après la description de ce paysage économique et social ébranlé et vulnérable dans lequel ces individus vivent, c'est que s'ils ne peuvent plus par conséquent compter sur la société, ils peuvent au moins – il ont le devoir – de compter sur eux-mêmes. Il s'agit ainsi d'une manière particulière de concevoir le changement en ce sens où il apparaît, pour ces individus, impossible et inutile de chercher des prises sur des phénomènes qui les dépassent et pour lesquels ils démontrent peu de foi, mais possible et impératif pour chacun d'eux, à l'opposé, de travailler sur ce qui leur paraît accessible, à leur échelle, à leur portée, près de soi, et qui laisse imaginer par conséquent, à leurs yeux, des résultats réels ou tangibles (Marquis, 2014 : 171).

Ce contexte où chacun·e est donc appelé·e à se développer dans toutes ses potentialités, à devenir cette personne *qui a réussi* (ou à montrer qu'*il·elle a réussi*), donne souvent à ces acteurs·trices l'impression qu'ils·elles se sont développés·es seuls·es, grâce à leur volonté et à leurs efforts uniquement. Exactement à la manière de ce que préconise l'idéologie néolibérale avec, entre autres choses, ses valeurs méritocratiques ; l'idéologie néolibérale qui doit être « comprise comme une philosophie sociale individualiste focalisée pour l'essentiel sur le moi de l'individu, dont le postulat anthropologique principal peut être résumé, selon Nicole Aschoff, en une phrase : "Nous sommes tous des acteurs indépendants, autonomes, se rencontrant sur le marché, façonnant seuls leur destin… " » (Cabanas et Illouz, 1998 : 76). Et pourtant, on sait qu'« il faut affirmer haut et fort que le mérite ou les talents ne sont pas, ne peuvent pas être, des attributs purement individuels : ils sont socialement construits. […] Même le fait d'avoir le goût et la capacité de l'effort de cultiver ces dons ne relève pas pour l'essentiel du mérite mais de facteurs extérieurs (milieu familial, circonstances sociales) » (Dollé, 2011 : n.p.). On sait aussi que le milieu des affaires n'est pas toujours le plus démonstratif du

rôle social dans les réalisations de soi, mais il s'en trouve tout de même de très éloquents pour savoir relativiser les prétentions individuelles, comme Warren Buffet, qui n'a peut-être rien à voir avec les néonomades mais qui peut ici nous permettre de remettre poliment à leur place les prétendants·es trop convaincus·es des formules magiques qui laissent croire que tout est possible pourvu qu'il y ait de la volonté et de l'effort : « Personnellement, je pense que la société est responsable d'un pourcentage significatif de ce que j'ai gagné. Plantez-moi au milieu du Bangladesh, du Pérou ou d'ailleurs, et vous verrez ce qu'est réellement capable de produire mon talent dès lors qu'il lui faut s'exercer sur le mauvais type de sol ! Dans trente ans je serais encore en train de lutter. Il se trouve que j'exerce dans un système de marchés qui a la particularité de récompenser de manière disproportionnée ce que je fais très bien [112]. »

Pour résumer une partie de notre propos, disons alors que cette responsabilité qui incombe à l'individu pour être l'agent de son propre changement, et dont les néonomades semblent faire l'un de leurs leitmotivs, est toujours véhiculée dans les termes du « possible » et non plus uniquement du « permis ». En d'autres mots, les discours néonomades ne font pas tant la promotion du « tout est permis » que du « tout est possible ». La volonté individuelle apparaît comme toute puissante, et c'est par elle que passe le destin de l'individu qui réussit, qui s'accomplit, qui sait être l'acteur de sa vie, qui s'est créé comme une œuvre, et qui au final se sent *enfin* bien dans sa peau (ou a l'illusion de). Mais c'est dire aussi du même souffle toute l'anxiété et le sentiment de culpabilité qui se tournent vers ces autres individus qui, au contraire, et pour quelque raison que ce soit, n'arrivent pas à se vêtir de tous ces états chantants (Ehrenberg, 2010 ; Lasch, 1979 ; Marquis, 2014; Cabanas et Illouz, 2018). Parce que cette situation qui me confère le droit à tous les possibles, si elle octroie ainsi un certain pouvoir excitant sur soi-même, elle pèse du même coup comme un fardeau sur les épaules des individus qui deviennent également responsables – les seuls responsables – de leurs revers (Bruckner, 2004 : 65). Chez Layton (2014), ces nouvelles formes d'angoisses sont bien rappelées aussi : le néolibéralisme qui s'attend à ce que chacun·e devienne une sorte d'*homo* entrepreneur·e de soi, accentue la division entre *ceux·celles qui peuvent* et *ceux·celles qui ne peuvent pas* et que dans ces derniers cas, c'est malheureusement la conception d'un échec individuel qui tend à

[112] Cité dans Dollé (2011).

être compris. Dans cette perspective, c'est aussi la légitimation de l'idée selon laquelle il n'y aurait pas de problèmes structurels collectifs, seulement des déficiences individuelles (Cabanas et Illouz, 2018).

Voyons maintenant comment dans ces travaux du soi, les individus s'appréhendent. Comment se saisissent-ils pour *se développer dans leur plein potentiel* ? Dans *Du bien-être au marché du malaise - La société du développement personnel,* Marquis (2014) parle du jeu de langage de l'intériorité des individus amateurs de livres de développement personnel. « Écouter son cœur » ou « sa petite voix », comme le disent beaucoup d'adeptes de ces discours, dont les néonomades de notre corpus, semble être la porte d'entrée pour cette intériorité qui est toujours vue comme une affaire positive, un acte constructif. Mais cette entreprise nécessite tout de même quelques efforts, car cette intériorité ne se donne pas à voir facilement, selon le monde des lecteurs d'ouvrages en développement personnel analysé par Marquis. En effet, il faut prendre le temps de découvrir ce trésor caché, presque secret. Nous l'avons aussi bien senti chez les néonomades, ce travail, cet effort à assurer pour se créer, se fonder, se (re)trouver. La connexion à son intériorité ne serait donc jamais gratuite.

Si l'accès à cette intériorité semble être aussi désirable pour bon nombre d'individus c'est parce qu'on lui attribue des qualités nombreuses, dont le fait d'être authentique. L'authenticité apparaît être à la base de tout dans cette recherche de l'intériorité. L'intérieur de soi serait considéré comme une ressource d'authenticité car « à l'intérieur de nous se trouverait notre *vraie nature*, notre individualité propre, ce que nous sommes vraiment, et qui ne se résume pas à ce que nous avons cru être » (Marquis, 2014 : 155). Nous ne sommes pas loin ici des idées de Robert (2018) dont nous avons discuté plus tôt sur le caractère « vrai » des émotions, de l'authenticité qu'elles confèrent, car nées de nos entrailles elles ne subiraient alors aucune altération, elles seraient donc « pures » ou « justes ». Dans cette logique, l'authenticité serait le moyen d'échapper au faux-*self*, et comme nous l'avons vu, les néonomades se plaisent à dire qu'ils·elles y sont parvenus·es, ou en tout cas qu'ils·elles ont réussi à se rapprocher de leur *vrai moi* ou de leur *moi profond*. Le recours à cette authenticité, à sa sollicitation, est chose courante dans les discours sur le nouveau nomadisme ; à l'instar des discours en développement

personnel, la clé de toutes les quêtes néonomades se trouverait notamment dans cette authenticité promue.

Parmi les autres qualités octroyées à cette intériorité (ou plus précisément à son accès), selon le monde du développement personnel, Marquis souligne l'acquisition d'une certaine puissance qui permettrait d'accomplir des choses de même que la capacité à pouvoir trouver un sens à sa vie. Ces qualités, nous y avons déjà fait référence dans les productions des néonomades. En effet, nous avons discuté plus tôt de la puissance du *si tu veux, tu peux* exprimé par plusieurs néonomades, et nous avons compris que dans ces travaux du soi auquel correspond toujours un passage vers l'intériorité, se trouve aussi toujours, aux yeux des adeptes des discours de développement personnel dont les néonomades semblent faire partie, l'objectif de recevoir *enfin* la réponse-récompense du « qui je suis ? » ou du « pourquoi je suis là ? ».

7.10. L'après-voyage ou comment se laisser porter par le vent

Nous l'avons relevé plus d'une fois dans les discours néonomades : seul l'instant présent compte. Dans ces circonstances, il semble être assez difficile pour les néonomades de se projeter dans l'avenir, de penser à quoi sera fait demain. Ce n'est pas ce qui compte pour les néonomades qui préfèrent laisser aller les choses tant qu'elles sont bonnes.

> - Voyageras-tu pour toujours ?
> Je ne sais pas. Pour l'instant, je m'amuse et prends mon pied à voyager. Tant que l'envie est là, je serai sur la route.
>
> - Et la retraite alors !?
> Ce n'est pas du tout important pour moi, j'ai décidé de vivre dans le présent et évite de suivre les chemins dictés par notre société. Plus vieux, je ne veux pas avoir à regretter ma vie par peur de l'avenir…
> (Le Sac à dos, s.d., Ma F.A.Q [113] personnelle)

[113] Foire aux questions. Où le néonomade imagine des questions qui pourraient intéresser ses lecteurs·trices et auxquelles il fournit des réponses.

> Je suis incapable de me projeter dans l'avenir, j'ai la forte impression que ce qui m'attend est totalement inattendu et je suis en paix avec ça.
> (Nomad Junkies, 2 juillet 2017, Ma soif d'être nomade ne *fit* pas dans le moule)

> Nomade et vagabonde des temps modernes, je ne sais pas ce que la route me réserve, je ne sais combien de temps cela durera, mais aujourd'hui, je suis chez moi dans mes voyages. Je suis nomade. Je suis heureuse. Je suis libre.
> (Voyage et vagabondages, 1er juin 2016, Je suis nomade : trois ans sur les routes du monde)

Nous pourrions alors penser comme Lasch (1979) à un déclin du sens historique. Pour lui, l'individu narcissique orienté à satisfaire d'abord ses besoins personnels ne se soucie pas de l'avenir car il s'intéresse peu au passé. Il précise qu'il est alors difficile pour cet individu « d'intérioriser des moments heureux ou de garder en mémoire des souvenirs précieux qui lui permettraient, plus tard, de faire face au déclin à l'âge qui, dans les meilleures conditions, apporte tristesse et souffrance » (Lasch, 1979 : 25). En effet, lorsque les discours des néonomades font référence à un passé, ils y expriment moins la sympathie que le ressentiment. Cette dépréciation du passé semble leur apparaître comme une attitude progressiste et optimiste qui force encore une fois à vivre dans l'instant, « à vivre pour soi-même et non pour ses ancêtres ou la postérité » (Lasch, 1979 : 31). Si le sens de la continuité historique se perd, c'est à la fois par la perte du sens d'appartenir à une succession de générations, mais aussi par l'érosion du sens donné à tout intérêt pour la postérité (Lasch, 1979 : 31).

Même si les néonomades n'aiment pas trop penser à demain, certains·es restent tout de même prévoyants·es ou tendent à exprimer qu'ils·elles se lancent dans l'aventure petit à petit, *juste pour voir*. L'on sent dans quelques discours une porte toujours ouverte pour reprendre sa « vie d'avant ». Pour Annie Anywhere, par exemple, cette possibilité tient dans le maintien d'un appartement à Montréal.

> Alors voilà, je me suis lancée à la recherche de plus de liberté et d'aventures, avec un gros sac à dos plein de peurs et de papiers brouillons d'idées. On verra bien…
> J'ai gardé mon appartement à Montréal, parce que j'ai quand même encore un peu la frousse…
> (Annie Anywhere, s.d., Pourquoi je suis devenue nomade ou presque…)

Pour plusieurs, il semble bien certain toutefois que l'avenir sera toujours nomade, coûte que coûte. Chez Vie nomade, par exemple, le souhait ne peut être plus clair : « Il n'y aura pas de retour à la normale pour moi, je refuse, non, jamais ! (du moins, c'est ce que j'aime à me dire) » (13 novembre 2011, De l'amour et de la légèreté de la route). Revenir en arrière paraît donc impossible pour certains·es, ou en tout cas difficilement envisageable. Deux autres exemples :

> Quand on a touché du doigt cette liberté géographique, ce mode de vie, on ne peut pas y renoncer. C'est ce qui nous pousse à toujours chercher des solutions pour continuer ainsi.
> (Famille nomade digitale, 22 janvier 2018, Bilan de notre vie nomade en 2017)

> Tout quitter pour changer de vie revêt un envers du décor : tu te cognes violemment, une fois pris aux griffes de cette vie sans frontière, à l'impossibilité de faire marche arrière. Dorénavant tu ne peux, même si tu le souhaitais, renoncer à cette dose escomptée d'adrénaline quotidienne. De même, tu ne peux te résoudre à te rabibocher avec cette ancienne vie, que certes tu aimais : vous êtes à jamais désunis. Marié à la route qui te procure les plus fiévreuses jouissances de ta vie, tu n'oserais imaginer trahir cette passion incendiaire.
> (Histoire de tongs, 31 aout 2017, Tout quitter pour changer de vie : bilan après 4 ans de route)

Pour d'autres, l'envie de continuer émane du bilan favorable que l'on fait de sa vie de néonomade jusqu'à maintenant. Kalagan, qui constate sa « productivité » et qui par le fait même est incité à poursuivre, en est un exemple éloquent :

> 2012 fut pour moi une année de nomadisme complet : 3 mois au Kenya, 2 mois en France, 4 mois en Belgique, 3 mois au Guatémala et 1 mois au Mexique, sans compter mes escapades en Espagne, en Allemagne et en Croatie. En 1 an, j'ai perfectionné mon anglais, appris l'espagnol, développé mon blog, travaillé pour de nouveaux clients, lancé une activité de formation au web journalisme et créé un portail collaboratif et militant pour le tourisme alternatif. Je suis aujourd'hui un nomade digital confirmé et je compte bien continuer à entretenir ce projet de vie. […] Quand je retournerai en France, je réfléchirai sérieusement à me construire une yourte pour avoir un espace personnel, que je peux décorer, où je peux accueillir des amis, mettre la musique à fond, me balader à poil si je le veux ou rester seul pendant des jours entiers à bouquiner. Je viendrais régulièrement y passer quelques vacances pour mes périodes de sédentarisme temporaire. Mais bon, ce n'est pas pour tout de suite, étant données [*sic*] toutes les propositions professionnelles qui m'ont été faites en Amérique latine.
> (Kalagan, 2 janvier 2013, Un an complet de nomadisme, bilan, réflexions et bêtisier)

En cas de difficultés ou d'un bilan plus mitigé où l'on reconnaitrait le caractère éprouvant de la vie nomade, par exemple, il reste souvent que le discours exprime son désir de continuer l'aventure malgré tout. Des regrets, il ne s'en trouve pas beaucoup dans les discours des néonomades.

> Car oui le mode de vie nomade ce n'est pas qu'amour, eau fraîche et mango sticky rice, mais malgré les différents points qu'on mentionne dans cet article je peux aussi vous faire la confession qu'à AUCUN MOMENT nous n'avons regretté notre choix !
> (Novo-monde, 26 novembre 2017, La vie nomade…ses avantages mais aussi ses inconvénients)

Cette volonté à poursuivre, que tous les néonomades ou presque semblent ressentir malgré les revers qui peuvent arriver, est aussi bien résumée par Six nomades.

> Ce n'est pas que l'on veuille se plaindre. C'est seulement que ce n'est pas aussi rose qu'on le croit. Que c'est plus que tous les articles que vous lisez. Que c'est plus compliqué. Ce n'est pas vrai que c'est plus facile ou plus simple parce que l'on est en vacances... Il y a bien longtemps que les vacances sont finies. Mais, vous savez quoi ? Malgré tout cela, partir a été la plus belle décision que nous avons prise pour notre famille. Les liens que nous avons forgés seront éternels. Rien n'arrivera à ébranler notre foi en la vie. Nous avons mis dans nos coeurs un peu de ce que la planète avait de plus beau. N'allez pas croire que ça ne vaut pas la peine. La majorité du temps, c'est encore mieux que tout ce que nous avions imaginé. Ce qui n'était au départ qu'une aventure de quelques années s'avère devenir l'aventure du reste de notre vie. Le retour n'est plus envisageable. C'est pour toujours que nous sommes partis.
> (Six nomades, 19 mai 2015, L'envers de Six nomades !)

Chez d'autres, comme chez Voyage Roadtrip, le retour s'est fait, mais dans la conception d'un certain échec. Dans cette situation, la néonomade semble avoir comparé ses deux mondes, ou ses deux vies (nomade et sédentaire) et avoir donné l'avantage au nomadisme, du moins pour un temps.

> Je ne te cache pas, ça m'est arrivé une fois ou deux, de penser à rentrer et avoir une vie « comme tout le monde ». D'ailleurs je l'ai fait. Une fois. J'ai tenu 3 semaines, je suis repartie en courant : je me suis rendue compte que les avantages à être voyageuse /

> freelance surpassaient de loin les inconvénients et il m'a fallu cette piqûre de rappel. Je ne te cache pas non plus que ça arrivera peut-être encore, et que cette fois-ci je me poserai peut-être pour de bon : on ne sait jamais de quoi demain est fait et rien n'est jamais figé. Je vis comme ça pour l'instant, ça me convient, et peut être que demain je voudrai autre chose.
> (Voyage Roadtrip, s.d., Travailler et voyager : les difficultés et les solutions)

Dans quelques discours, l'idée d'un retour peut être envisagée dès lors que le·la néonomade perd le sens de son voyage ou de son expérience. L'aventurière fauchée résume bien l'esprit de ces quelques néonomades capables d'envisager de se déposer un jour quelque part, si c'est pour rester heureux·ses. Dans son extrait, nous remarquerons aussi le rappel de ces idées dont nous avons déjà discuté, à savoir l'éternelle quête de projets ou d'expériences à vivre pour maintenir le sentiment de ne pas faire partie d'une routine.

> Il y a plusieurs passions personnelles qui m'animent, comme l'écriture, le théâtre, la musique, dans lesquelles j'aimerais m'investir plus librement. Ma vie sur la route me restreint actuellement, mais je pourrais m'y adonner au retour. Donc oui, je pense rentrer un jour. On me demande souvent si je vais passer toute ma vie à voyager. Ma réponse est que le voyage et l'aventure feront toujours partie intégrante de ma vie, c'est certain. C'est une sorte d'expression et d'apprentissage. C'est le moyen que j'ai choisi pour donner à mon existence de la plénitude et de l'ampleur, et j'en avais besoin pour grandir. Mais la vérité est que la personne que je suis va bien au-delà de mon mode de vie nomade. Le voyage n'est pas la vie, mais un moyen d'exaltation de la vie, un moyen d'en saisir sa beauté, sa gravité et son importance. Il me faudra beaucoup d'attention, de courage et de volonté pour protéger fidèlement, en rentrant à la maison, ce qu'il y a de plus précieux en moi : mon amour pour la vie, pour l'indépendance de la pensée, ma curiosité et mon envie d'écrire. M[a]is bon, au pire, si j'oublie tout, je repars ! J'ai de nouveaux rêves qui poussent, parfois d'aventures sur des routes, d'autres fois en Suisse pour des projets qui me tiennent à coeur. […] J'aimerais me sentir à ma place et à l'aise autant à l'autre boût du monde qu'en Suisse, autant sur la route que dans la sédentarité, dans le luxe comme dans la bohême. Quoi qu'il arrive, je refuserais toujours la lourdeur des matins qui n'annoncent aucune joie, et les retours, le soir, la fatigue émotionnelle, les jambes qui tirent et la caisse à ordures qu'il faut encore aller vider. J'espère que l'avenir sera plein de couleurs brûlantes, de découvertes et d'ambitions toujours renouvelées. SOYONS HEUREUX, BORDEL !
> (L'aventurière fauchée, 12 juin 2017, FAQ, Comment vois-tu l'avenir ?)

Malgré le fort désir de vivre le mode de vie nomade, et par conséquent de ne pas envisager de retour définitif, nous avons pu remarquer dans l'ensemble de nos discours analysés une pratique courante : le retour temporaire. Ceux-ci sont effectués pour diverses raisons : voir de la famille ou des amis·es, régler quelques affaires administratives, saisir une opportunité d'emploi provisoire, ou simplement pour reprendre un peu son souffle. Il semble donc apparaître dans les discours une sorte de nomadisme cyclique où le·la néonomade prend une pause pour revenir à la maison, ou un moment d'arrêt pour se poser. Mais dans ces situations, nous comprenons que c'est passager.

> Non, je vous le dis, mon retour sera bref. L'unique raison de ma venue sera d'embrasser tendrement mes proches. Et quand j'aurais vu de mes yeux que tous se portent bien, je pourrai repartir de plus belle. La Suède, la Grèce, l'Iran, ou quelque chose comme ça en direction de l'Est. Alors, maman, papa, aussi fort que vous pouvez me manquer, ne m'attendez pas ce soir. Je passerai bientôt, mais quand, je ne sais pas.
> (Histoire de tongs, 1er décembre 2014, L'angoisse du retour)

> Ce n'est pas une plainte. Je sais que nous sommes chanceux. Bon, on fabrique cette chance, et c'est vrai que l'on en profite. Les moments inoubliables, les endroits extraordinaires, la découverte de l'inconnu sont de tous les jours. On adore notre vie ! Mais parfois, les petites choses nous manquent. On a besoin de retrouver ce qui fait du bien, qui nous recharge. Les racines, ça se déterrent, mais il faut les replanter de temps en temps si on ne veut pas qu'elles sèchent. On reprend donc la route du nord pour regagner Québec ! Pour manger de la poutine et perdre notre temps à déguster de la fondue. Pour jaser français et simplifier l'épicerie. Pour serrer dans nos bras nos amis et flaner chez grand-maman. Parce qu'on prépare la suite en profitant du présent. Parce qu'il faut revenir (Juste un peu) pour pouvoir repartir. Parce qu'il faut mettre de l'ordre dans nos souvenirs. Parce que voyager c'est vivifiant et qu'on a besoin de l'absorber. Non, on ne rentre pas. Non, on ne s'installe pas. On veut juste jouer les touristes chez-nous. C'est beau aussi dans notre coin du monde. On prend quelques mois pour se gorger d'énergie afin de savourer encore plus les années qui viennent. Les projets sont nombreux.... Ça ne fait que commencer ! Ce que l'on vit est plus beau, plus grand que tout ce que nous avions imaginé. Nous ne savions pas vraiment combien de temps on vivrait nomade. On envisage maintenant de dire : « Toujours ! »
> (Six nomades, 23 février 2015, S'ennuyer de la poutine)

> Pour le retour à proprement parlé [*sic*], j'ai fait un peu plus de paperasses et j'attends toujours la réponse à ma demande de CMU envoyée il y a deux mois et demi, sans doute perdue dans les limbes. Je me suis énervée face à certaines démarches, face à certaines absurdités auxquelles on n'a pas à faire face en tant que voyageur. C'est marrant comme cela ne m'énerve pas du tout d'être coincée 5h dans un bus chinois, mais qu'attendre 1h

> chez Orange pour rien me fait bouillir… Je n'ai pas pu voir tous les amis que je voulais voir, par manque de moyens et de temps de mon côté, comme du leur. Cela me rend très triste, mais j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai réussi à voir quand même du monde et à voir beaucoup la famille donc ça c'était très chouette. […] C'est finalement un entre-deux bizarre qui va toucher à sa fin. Pas vraiment rentrée, pas vraiment en voyage, pas encore nomade, pas vraiment sédentaire. Il est temps que ma vie reprenne et que je commence cette nouvelle aventure nomade ! Vous me suivez ?
> (Voyage et vagabondages, 9 aout 2015, Retour de tour du monde : prête pour un nouveau départ !)

Et pour certains·es, nous sentons que ces retours restent essentiels à la construction du soi car ils font partie de l'expérience néonomade.

> Et donc vous connaissez l'histoire ; j'ai tout vendu [blabla] – je suis partie pour ne plus jamais revenir – mais en fait je n'avais pas le choix que de revenir [*sic*] – donc j'ai fait une grosse dépression – je ne sortais plus de chez moi – je ne me douchais plus – je n'osais plus regarder mon téléphone [insérer encore du blabla ici]. Puis je suis repartie encore à jamais. Et puis je n'ai encore pas eu le choix que de revenir. Et puis un jour j'ai compris que j'avais peut-être besoin de revenir. Et puis un jour j'ai pris plaisir à revenir. […] Et c'est ainsi que j'ai appris que l'on apprend parfois plus en revenant qu'en partant et qu'en conclusion, il faut partir plus, histoire d'être en mesure de revenir encore plus souvent.
> (Vie nomade, 11 mai 2017, Ma septième bougie nomade ne s'éteint pas)

Pour d'autres néonomades qui apprécient effectuer des retours mais dont les limites du chez-soi ne sont plus très claires, la tâche s'avère difficile, comme l'illustre ce couple belgo-québécois. Le premier extrait est rédigé par l'homme, un Québécois, et le second par la femme, une Belge :

> Mais il faut être honnête, on aimerait bien se poser, parfois. Mais où ? Le retour pour nous deux, ce n'est plus possible. C'est encore plus compliqué que notre retour individuel à chacun. Chez moi, ce n'est pas chez elle et chez elle, ce n'est pas chez moi. C'est dur, mais c'est énergisant à la fois. Faut seulement savoir regarder du bon côté. Donc, sachant que le retour n'est plus vraiment possible, théoriquement, comment peut-on s'offrir quelques moments de repos commun dans cette grande quête commune de longue haleine. Vous savez le vrai repos du guerrier, dans nos vieilles pantoufles sans se soucier de la logistique du voyage, à profiter sans trop réfléchir et à se laisser porter par le mouvement de masse que seul le retour à la maison peut nous permettre. Ne pas

> s'obliger à rien et laisser aller les choses d'elle-même [*sic*], pour un certain temps, avant de mieux repartir, ou pas.
> (Détour local, s.d., Le retour de voyage : repos, blues ou pas)

> Revenir, rentrer chez soi, retrouver une routine, reprendre contact avec la réalité. Est-ce vraiment si terrible ? Pour moi, ce n'est pas vraiment un retour, car le Québec n'est pas mon pays de naissance, c'est une étape sur notre chemin. Un moment pour nous permettre de reprendre pied. D'avancer sur des choses qui trainent et qu'on n'a pas toujours l'occasion de faire avec notre mode de vie nomade, toujours en train de chercher une belle opportunité d'échange, un job ou visiter un nouvel endroit. Je prends la chance qu'on a d'avoir des amis et des contacts autour de nous pour me reconnecter et découvrir le Canada d'une nouvelle façon, en vivant en ville, au cœur de l'action, proche de tout. Je prends cet arrêt comme une nouvelle aventure. Continuer à vivre comme on le fait, mais sans les soucis d'arriver dans un nouvel endroit dont on ne connait rien et où on ne connait personne. Ces moments qui nous permettent de souffler sont essentiels. Ils nous donnent la liberté de recharger nos batteries à fond et de mettre des mots sur des idées qui nous trottent dans la tête, mais dont on n'a pas pris le temps d'approfondir.
> (Détour local, s.d., Le retour au Québec : difficile ou pas ?)

Certains retours sont aussi difficiles à cause des autres. Ces autres qui comptent mais dont on doit malgré tout se séparer :

> Je retourne environ deux ou trois fois par an à Paris pour quelques jours. À chaque fois je redoute le moment où ma mère me raccompagne en voiture à l'aéroport et me demande, presque en larme [*sic*], si je resterai plus que quelques jours. Malheureusement, je ne sais quoi lui répondre. Toute chose implique des compromis et mon mode de vie nomade n'est pas une exception.
> (Le Sac à dos, s.d., Et après tous ces voyages... ?)

L'idée d'un retour peut aussi être perçue comme une manière de revenir à sa vie malheureuse d'avant, où l'individu n'arrivait pas à se déployer complètement. Dans ces cas, il est bien entendu que les néonomades éprouvent de la frilosité à l'égard de ce type de retour. Un exemple :

> Les retours sont pour moi de plus en plus difficiles. Je ne me sens plus vraiment à ma place, essayant de me faufiler dans le corps et l'esprit de celle que j'étais avant, sans y parvenir. J'ai beau forcer, gigoter, essayer de fermer les yeux et d'ouvrir mon esprit, cela ne passe pas, c'est bloqué. C'est stupide, me direz-vous, pourquoi faire cela, pourquoi

> ne pas être tout simplement moi ? C'est comme si rentrer en France m'obligeait un peu à rentrer dans les rangs, à baisser la tête, à ne pas trop me faire remarquer, à redevenir la jeune fille sage, sérieuse, timide et pensive, gentille que j'étais avant. J'ai sans doute peur également que les gens n'acceptent pas ce nouveau moi, plus libre, plus heureuse, (trop heureuse peut-être), plus folle et spontanée, plus « hippie », plus consciente du monde.
> (Voyages et vagabondages, 13 septembre 2016, Je suis de nulle part : identité et nomadisme)

D'autres fois, on comprend que ce sont davantage les départs que les retours qui sont difficiles, mais au bout du compte on en arrive un peu à la même conclusion, soit celle de trouver peine *à laisser à nouveau*. Cette adaptation constante entre les départs et les retours, ou encore entre les départs qui s'accumulent, fait partie de plusieurs réflexions dans les discours. Un court exemple :

> La vie de nomade et qui plus est en voilier me plaît beaucoup. C'est un « lifestyle » qui fait sens pour moi. Malgré les nombreuses contraintes du voilier et du nomadisme, rentrer, ne plus passer d'un endroit à un autre, trouver un emploi stable, ne me conviendrait pas. Le voyage est bien trop enrichissant. En tout cas je ne m'en suis pas encore lassée. Ceci étant, il y a tout de même une chose à laquelle je n'arrive pas à me faire. Les départs. Oui, oui, oui, je sais ! Mon blog s'appelle Nomad Life, je voyage en voilier et je cris [*sic*] sur tous les toits que le nomadisme « y'a que ça de vrai » ! Mais enfin, je n'ai pas envie de le cacher, les départs sont durs. Parfois c'est un déchirement. A chaque fois je dois renoncer à tout ce que j'ai trouvé de bien à un endroit. Les rencontres, les petits commerces, les lieux où l'on se sent bien, les habitudes …
> (No-Mad Life, 3 juin 2018, Le paradoxe du départ)

Enfin, nous avons aussi rencontré dans plusieurs discours des invitations à réfléchir sur ces destinations enchaînées les unes derrières les autres. Quelques néonomades, qui ne pensent pas abandonner le nomadisme, pensent tout de même à ralentir ou à faire la promotion d'un *slow travel* qui ne cherche pas forcément à s'accomplir à l'autre bout du monde. Détour local résume cette réflexion que nous avons observée chez quelques néonomades.

> Alors quoi ? Il faut arrêter de voyager, c'est ça ? NON ! Aucunement. Il faut revoir les raisons qui nous poussent à voyager. Voyager, c'est avant tout d'être curieux et ouvert

> sur l'inconnu. Vouloir apprendre, vouloir communiquer, vouloir échanger avec des gens, des lieux et par le fait même, profiter des bonnes choses que nous apporte la vie en cours de route. Avez-vous déjà tenté l'expérience du voyage dans votre propre ville ? Avez-vous récemment fait l'attraction « touristique » de votre quartier, village, région, province ou pays ? Savez-vous que des millions de personnes rêvent de vivre l'expérience de votre vie à vous ? Oui, cette même vie qui abrite votre quotidien, que vous croyiez banale a priori. Que plusieurs personnes vont payer des centaines, voir [*sic*] des milliers de dollars pour vivre comme vous, car ils ont entendu parler de votre région dans la dernière édition du magazine Géo Voyage Tendance. En fait, la destination n'a rien à voir dans tout ça, mais c'est sur quoi on se rattache trop souvent.
> (Détour local, s.d., Devrait-on arrêter de voyager à l'autre bout du monde ?)

En somme, nos observations sur l'idée d'un retour définitif ou d'un arrêt porté à cette vie néonomade ont ravivé les concepts de l'instant présent que nous avons présenté plus tôt. *Vivre maintenant sans trop se soucier de l'avenir* est un des grands mots d'ordre des discours. Pour les néonomades, si le tracé de leur futur compte, ce n'est pas tant dans le détail que dans les grandes orientations à prendre et à conserver, comme la liberté de choisir sa vie et le bonheur à toujours conserver (ou à espérer) près de soi.

CONCLUSION

DÉPLIER BAGAGE

Nous venons de clore ici l'essentiel de notre travail de recherche qui a su, selon nous, faire ressortir tout un lot d'observations et de pistes d'explications pour mieux comprendre le phéonomène du néonomadisme chez les blogueurs·ses.

Nous voulons maintenant déplier bagage, plus que plier simplement, car en dépliant, nous allons faire un retour sur le travail de recherche réalisé, ce qu'il faut en retenir, mais aussi en dire sur ses limites et sur ses possibles pistes pour le futur.

Le néonomadisme, un ensemble multicolore

Le néonomadisme est tant de choses, et parfois leur contraire. En tout cas, il ne se raconte pas dans une formule succincte qui chercherait à présenter le néonomadisme dans un seul souffle, comme une affaire du numérique seulement, ou comme un simple discours de liberté, ou encore comme un moyen servant exclusivement à se (re)trouver. Nous allons tenter de résumer un phénomène complexe pouvant porter plusieurs couleurs mais aussi plusieurs paradoxes.

Sans les reprendre ici complètement, nous aimerions commencer par nos deux hypothèses de départ, celles qui nous ont guidés·es dans ce travail.

Nous avons vu, dans les productions des néonomades, l'expression d'un désir d'éloignement du cours ordinaire des choses ; celui-ci perçu comme une affaire aliénante ou anti-créative qui

ne permettrait pas de *vivre véritablement* ou *vivre enfin*, et qui plus est, bloquerait un ensemble de dispositions relatives à la bonne marche d'un sentiment personnel d'accomplissement. Le néonomadisme offrirait alors, aux yeux des blogueurs·ses néonomades, un attirant programme pour se sortir d'une sédentarité mortifère incapable de répondre aux injonctions de créativité et de réalisation de soi des individus. En d'autres mots, et c'est le moins que l'on puisse dire, les néonomades ne partent jamais pour voir uniquement du paysage – l'expérience néonomade ne peut donc jamais être réduite au trajet – mais pour rompre avec un ensemble d'éléments qu'ils·elles considèrent lourds ou contraignants (routine du 9 à 5, obligations domestiques, etc.) ou appartenant à des valeurs qu'ils·elles décrient (consommation excessive, gain et performance à tout prix, imposition de modèles dominants et normés suivant l'archétype de la « ligne droite », etc.).

Sauf que.

Nous avons vu aussi, parallèlement, que cette rupture annoncée comme un nouveau départ, une nouvelle vie, ne reproduisait pas moins d'obligations, de contraintes, ni même de normes. Tant et si bien qu'au final elle questionne la possibilité d'un réel *vivre enfin*. Selon leurs différentes productions, les néonomades nous sont parus·es peu libres par conséquent, ou peu « relâchés·es », et il suffit de se rappeler, entre autres choses, de toutes leurs stratégies mises en place pour cultiver leur visibilité, leur crédibilité en tant que « vrais·es voyageurs·ses », leur popularité auprès de leurs publics. Dans bien des cas, le néonomadisme entraîne une nouvelle routine, rarement une absence de routine. Comme nous l'avons noté, la nouvelle structure de temps néonomade n'est pas le repos ou l'absence de la notion de temps, loin de là. De plus, si leur vie de néonomade semble leur avoir permis de s'accomplir, de sortir de leur fameuse « zone de confort » – voilà maintenant le nouveau rapport à l'espace qui colore le monde des néonomades, rapport qui embrasse le monde du développement personnel – cette vie n'arrive jamais à s'exposer comme une véritable décontraction, car elle nous apparaît souvent répondre à des injonctions parfaitement assimilées chez les individus : se réaliser, s'épanouir et assurer son bonheur, toujours et encore; faire preuve de créativité et d'adaptation; fuir l'ennui et cumuler les expériences (qui sortent de l'ordinaire idéalement) et les projets; croire en son

potentiel et en ses forces intérieures, etc. Bien évidemment, notre propos n'est pas de dénigrer ce programme tout de même stimulant en apparence, de le dire inintéressant ou sans valeur, mais de rappeler son caractère anxiogène dans sa propension à responsabiliser uniquement les individus, à les soustraire de toutes formes d'influences structurelles. Car ce programme, c'est effectivement celui qui *oblige à*, si l'on veut sentir la réussite de sa vie, et qu'*à défaut de*, au contraire, il fera sentir la honte d'avoir échoué sa vie.

Et nous l'avons bien vérifié aussi, au cours de cette thèse, à quel point l'expérience néonomade peut servir à s'inscrire dans un processus de transformation et de construction de soi qui n'a rien, lui non plus, d'un relâchement, mais plutôt d'un devoir à se raconter, à démontrer que l'expérience n'est pas vaine, qu'elle est utile, qu'elle est rentable d'une certaine manière, que sans elle *nous ne serions pas rendus·es là*, compris bien sûr au sens d'une amélioration, d'une progression du soi. Nous sentions que l'individu, avant d'être néonomade, avait été cette personne qu'il n'avait jamais vraiment voulu être, mais que depuis ce passage au néonomadisme, il pouvait enfin être celui qu'il avait toujours voulu être. Dans cette révélation, le néonomadisme adopté apparaît comme un outil facilitant cette transformation de l'individu, une transformation qui opère bien sûr dans un récit, s'étant exprimé à la fois dans des productions écrites et audiovisuelles. Et cette expérience, par conséquent très *payante pour le soi*, a su aussi rappeler l'urgence ou plutôt l'impératif d'agir dans cet ici-bas que commande l'instant présent. Peut-être pourrions nous rappeler que si les néonomades, à la manière des romantiques, aiment poser le regard vers l'horizon, cet horizon qui promet, qui offre l'espoir peut-être d'une forme de salut, ils·elles demeurent ces individus du maintenant pour qui demain n'est jamais décisif ou capital.

Dans ce projet qui apparaît alors comme une grande thérapie, nous n'avons jamais trouvé de néonomades pour dire que cette vie était facile. C'est un constat partagé par tous et toutes : le néonomadisme est beaucoup plus une vie marginale qu'une vie de rêves. Des obstacles à vaincre, des solitudes à vivre, des désespoirs, des peurs, tout ça peut aussi faire partie des discours des néonomades qui semblent trouver important de *donner malgré tout l'heure juste*, tout en maintenant le rappel qu'un grand vouloir octroie un grand pouvoir, que chacun·e peut

se dessiner la vie qu'il·elle veut, à la condition de le *vouloir vraiment* et d'y mettre les efforts. Très peu de place donc pour la déprime, les gémissements ou les rêves brisés, même quand ça va mal. Les discours néonomades sont ceux de l'optimisme, du moins en ce qui concerne les individus. En revanche, on pourra se rappeler comment la société n'est pas, aux yeux des néonomades, porteuse d'espoir, et que sous cet éclairage nous ne sommes jamais loin de l'esprit des *self-made men*, toujours d'actualité, pour parler de ces individus qui s'imaginent s'être fait seuls, sans aucune influence, avec leur seule volonté ou force intérieure.

Si l'on sait en sociologie, et probablement dans d'autres disciplines, qu'il faut beaucoup plus que de la volonté pour arriver à se créer la vie de son choix, cela ne semble pas être le cas chez les néonomades qui, dans leurs discours, font fi des nombreux facteurs (socioéconomiques, culturels, institutionnels, politiques, géographiques, relationels, technologiques, etc.) qui conditionnent les expériences humaines. Nous l'avons vu à plusieurs reprises, pour les néonomades, tous·toutes semblent partir du même point de départ et leurs discours s'offrent en contrepoids de toutes ces *mauvaises nouvelles* ou encore de toutes ces *mauvaises influences* du « système » en propageant des messages d'encouragement et de confiance en l'individu.

Par ailleurs, se greffe l'expression d'une foule d'idéaux poursuivis par les néonomades. Des idéaux géographiques, bien entendu, où l'on espère trouver dans l'ailleurs quelque chose de mieux que l'ici, ou en tout cas quelque chose qui fasse croire que le bonheur peut en partie être géographique, mais aussi des idéaux sur le plan des rapports avec les Autres. Nous avons pu observer à quel point ces Autres, mais plus précisément la rencontre avec ces Autres, est toujours annoncée comme une activité essentielle du voyage. Dans les discours, les Autres portent donc toujours une très grande valeur aux yeux des néonomades. Mais curieusement, cette valeur reste surtout à l'état de fantasme dans la mesure où l'on sait assez peu de ces rencontres entre les néonomades et les Autres. On aura davantage des épreuves, des défis, des révélations qui concernent les néonomades, et des conseils de toutes sortes. En d'autres mots, l'Autre semble beaucoup plus rêvé que raconté, et dans ce rêve, l'Autre semble toujours faire partie, comme nous l'avons vu, de ces univers favorables. Univers d'ailleurs arrachés à la société qui, rappelons-le, reste généralement décrite en termes défavorables – si les

néonomades ne croient pas ou plus en la société, ils croient en l'individu, comme une force détachée ou indépendante de cette société.

Un peu dans le même ordre, nous retenons également la position très favorable, rarement critiquée ou remise en question des néonomades de la part de leurs Fidèles. C'est un *ethos* applaudi qui semble démontrer l'acceptation de la présentation personnelle des néonomades mais aussi leur vision de la vie. Ici, il semble clair que la réceptivité des Fidèles passe par ce sentiment que les discours des néonomades savent *résonner* en eux·elles, qu'enfin *quelqu'un leur donne envie d'y croire*, les stimule en leur rappelant toute la force d'un *si tu veux, tu peux aussi*, formule qui n'est pas le propre du néonomadisme mais bien d'un monde orienté (obsédé ?) par le développement personnel, dont nous avons pu mesurer l'influence, ou l'infiltration, dans les productions de notre corpus à l'étude.

Discours de tous les possibles, du potentiel et du rêve, il serait presque difficile de rater alors son coup pour « accrocher » un public qui rencontre certainement lui aussi des passages à vide ou qui se questionne sur le sens à donner à sa vie, et qui voit peut-être dans l'exemple néonomade une ligne de fuite à tenter ou à rêver, ou simplement un petit air de vitalité à respirer. Dans cette orientation, ces néonomades apparaissent un peu comme des nouveaux héros ou des nouvelles héroïnes, mais des héros·ïnes des petits jours, des héros·ïnes qui, sans avoir accompli des actes de grande envergure, ont su gagner sur l'adversaire du train-train quotidien et se qualifier ainsi comme des héros·ïnes *plus accessibles* aux yeux des Fidèles.

En tout cas, si l'envie de devenir néonomade surgit dans la tête de ces Fidèles, il sera possible de combler cette envie *en s'y prenant de la bonne manière*, avons-nous eu l'impression. Des formations, des guides, des services de *coaching* [114], ce n'est franchement pas un mode de vie laissé au hasard, si l'on se fie à nos analyses. Parler d'une mise en marché de la vie nomade ne

[114] Et récemment, un stage « sur le terrain ». Nouvelle observation faite après la période d'analyse du corpus. Une collaboration entre deux néonomades (Valiz Storiz et Voyages et vagabondages) qui offrent la possibilité de participer à un stage pour apprende à voyager seule (et éventuellement à devenir néonomade ?).

nous paraît alors pas exagéré. Si tous les néonomades ne sont pas des passionnés·es de marketing ou d'habiles marketteurs, on sent toujours qu'ils·elles sont des entrepreneurs·es, ou du moins des entrepreneurs·es de soi, évoluant dans un espace marketing, mais pas n'importe lequel, car il se trouve des marketings dits « de contenus » qui prétendent informer ou communiquer avant de vendre (on sait toutefois que l'objectif reste l'influence des perceptions et des opinions pour susciter un comportement chez les consommateurs·trices). Alors les néonomades racontent des expériences, donnent des conseils (sur le voyage mais aussi sur le travail numérique), offrent leurs « bons plans » et deviennent ainsi des références, des modèles à suivre, des *gens qui savent de quoi ils parlent*, s'expriment sur leur vie au quotidien et sur la société dans laquelle ils·elles vivent (nous avons vu cependant qu'il peut souvent s'agir d'une caricature de la société, une pensée au développement un peu court, manquant de nuances), et communiquent une part de leur réel en adoptant plusieurs ruptures de tons, ceux de l'émotion, de la contestation, de la pédagogie. Les néonomades construisent de cette manière une relation durable avec leur public, pour finalement « vendre » leur vision de la vie, une vision qui semble d'ailleurs toujours plus appartenir à des idées de liberté, de réalisation et d'accomplissement de soi que de voyages ou d'aventures.

Dans cette perspective, les néonomades semblent trouver une voie parfaite pour se développer un peu comme des marques dont la fierté repose sur le fait de pouvoir se présenter comme des individus hors système. Et par conséquent, comme des êtres courageux, car ils savent *suivre leur propre voie*, mais aussi comme des êtres inspirants et mobilisants, car ils semblent engendrer un mouvement de prise en charge de soi chez les autres en les invitant à la pareille et en leur donnant confiance : *n'oublie jamais que si tu veux, tu peux.*

D'autre part, ces néonomades ne sont pas tout le romantisme, mais le romantisme s'est montré comme un puissant courant dans l'ensemble de leur production. Plusieurs symboles et éléments caractérisant le romantisme sont au cœur des rapports au monde, à la société et à soi des néonomades, comme nous avons pu aussi le faire valoir dans cette thèse. Sorte d'opposition à la norme, à la performance et à l'encadrement (non sans plusieurs paradoxes), l'esprit néonomade, à l'instar de l'esprit de révolte des romantiques contre la modernité capitaliste, se

construit sur la base d'une réussite individuelle dont le soi métamorphosé s'exprime avec vigueur. Quand les néonomades posent en regardant l'horizon, un peu ou beaucoup à la manière du voyageur de Caspar David Friedrich, ce n'est pas sans la fierté du sentiment d'avoir accompli quelque chose, un parcours de vie plus que géographique qui puisse leur permettre d'exposer leur triomphe. Et nous avons vu à quel point cette carte pouvait être utilisée par la suite pour tenter de rentabiliser ce nouveau mode de vie qui doit tout autant réinventer l'espace et le temps de travail. En effet, nous avons pu démontrer également l'importante place que prend l'organisation du travail chez les néonomades (produire du contenu Web, développer sa marque comme voyageur·se crédible, rechercher des partenariats financiers, chercher à augmenter son nombre d'abonné·e·s ou de fans, etc.).

Le travail est donc une partie fondamentale du néonomadisme ; c'est d'ailleurs pourquoi le dilemme de connexion (être ou ne pas être connectés·es pendant le voyage ?) ne s'est jamais posé chez les néonomades de notre corpus. Il est bien possible qu'il y ait d'autres raisons (vouloir garder le contact avec ses proches, par exemple), mais chose certaine, le travail des néonomades ne s'est jamais muté en palmier sur le bord d'une plage même si ce genre de photos pouvait circuler de temps à autre dans les productions visuelles. Dans cette représentation que plusieurs néonomades reconnaissent d'ailleurs comme une fausseté, nous voyons leur plaisir de pouvoir tout de même revendiquer la possibilité de se donner des horaires flexibles ; *c'est déjà ça*. En tout cas, si les discours néonomades veulent exprimer leur volonté à *être* plutôt qu'*avoir* – et encore, cela dépend, car les néonomades ont aussi leur « liste d'achats pratiques » et leurs habitudes pour savoir vivre dans la « configuration matérielle » d'un autre – , ils ne sont jamais, dans l'ensemble, les porte-étendards d'une inactivité ou d'un repos complet. Nous pensons avoir largement exposé ces aspects dans notre thèse lorsque nous avons abordé leurs tactiques de survie ou de développement professionnel.

Une limite, plusieurs pistes

Lorsque nous avons commencé à nous intéresser au néonomadisme, nous pensions avoir affaire faire à un sujet relativement circonscrit autour du sens donné au voyage et à l'aventure. Il l'était bien sûr, mais il était beaucoup plus, et nous en avons pris la mesure à chaque pas effectué dans l'analyse de notre corpus. Cette richesse de contenu et de découvertes était à la fois stimulante et un peu étourdissante, il faut bien le dire, car elle nous a obligé à explorer une nébuleuse de thèmes et de logiques discursives entrelacées qui touchaient souvent à des problématiques différentes avec chacune leurs enjeux propres. Il nous fallait alors parler du voyage, d'aventures, de changements de vie – de la vie qui pèse et de la vie qui s'allège (pour vrai ? pour faux ? nous avons déjà fait le tour de cette question) – mais aussi de travail, de technologies informatiques, d'école, d'éducation et plus globalement de société, du temps et de l'espace, du chez-soi, de l'intimité, du rapport avec les autres, sans compter bien sûr toutes ces questions liées à la construction et à la présentation de soi.

D'ailleurs, et c'est peut-être un peu anecdotique, mais tout au long de cette thèse nous n'avons jamais cessé de préciser à madame ou à monsieur qui s'intéressait à notre étude que *non, nous ne traitons pas que de voyage ou de nomadisme*. Chaque fois, notre interlocuteur·trice paraissait surpris·se de savoir qu'on étudiait aussi, par la bande, une foule de sujets qui dépassaient celui du voyage. Franchement, il ne nous paraît pas exagéré de dire alors que dans toute cette quête sur le sens et les représentations de ce nouveau nomadisme, rien, nous semble-t-il, ne nous a échappé. Ou dit autrement, nous pensons bien avoir couvert l'ensemble du territoire des blogueurs·ses néonomades pour répondre avec intelligence et détails à nos questions de recherche.

Il nous faut tout de même rappeler cette limite à notre étude. Parce que nous avons étudié un ensemble de productions écrites et audiovisuelles, nous ne pouvons parler du réel des néonomades même si raconter son expérience néonomade est une pratique bien réelle du néonomadisme. Il est probable que ce mode de vie soit vécu différemment de ses multiples expressions (discours, vidéos, photos). Nous ne cherchions pas à savoir si les néonomades

étaient de « vrais·es » néonomades, car nous nous intéressions aux sens et aux représentations, et que dans cette perspective notre méthodologie nous a paru répondre parfaitement à nos intérêts. Aussi, nous considérons notre méthodologie à la fois justifiée et intéressante parce que peu utilisée jusqu'à maintenant. À l'heure actuelle, nous ne trouvons toujours pas de travaux de recherche d'envergure sur les discours qui peuvent exprimer un nouveau nomadisme. Il pourrait toutefois s'avérer motivant de voir, dans une recherche future, comment ce néonomadisme est vécu au quotidien, à l'extérieur de son récit. On sait maintenant ce que le néonomadisme exprime, mais nous pourrions chercher à connaître également les pratiques quotidiennes de ce mode de vie, celles qui, dans un sens, arrivent avant les différentes productions écrites et audiovisuelles. En d'autres mot : comment ce néonomadisme se vit-il, au-delà de l'expérience du récit ? Cela pourrait permettre de définir le comportement dans son existence véritable, de le comparer avec le nomadisme historique, de voir si les deux nomadismes se rejoignent ou encore s'ils s'éloignent, et dans les deux cas, comment.

Mais plus encore.

Un peu plus haut nous avons parlé de cette richesse de contenu et de découvertes que nous a apporté l'observation de notre corpus, que celle-ci nous a permis de discuter de plusieurs sujets et d'enjeux différents. C'est pour nous un point fort de la recherche en ce sens où le néonomadisme étudié convainc ainsi de ses liens à faire avec un grand nombre de questions d'actualité, notamment par rapport au travail numérique que les univers médiatiques et technologiques encouragent ; à cette volonté en forme d'obligation à se créer ou à « s'entreprendre » constamment ; à la transformation du sentiment d'appartenance à l'égard d'une société ou d'une communauté ; à la manière de considérer l'Autre ; aux relations développées avec des Fidèles, avec des publics qu'on cherche à cultiver pour exister ; ou encore au temps et à l'espace qui prennent des significations toutes nouvelles. Dans ce lot, plusieurs questions pourraient alors servir à développer des recherches ultérieures. Nous avons un petit faible pour les questions relatives au travail des néonomades (leurs occupations professionnelles), pour leur entrepreneuriat ou leur marketing de soi utilisé pour se mettre en

valeur et tenter de tirer leur épingle du jeu, et pour tous ces aspects de l'ordre du *coaching* ou du développement personnel qui semblent beaucoup motiver leurs actions et leurs réflexions.

Par conséquent, nous pourrions trouver prometteur de creuser ces dimensions, surtout dans un contexte de progrès technologique mais aussi d'hypermobilités géographiques qui facilite le travail dématérialisé. Mais aussi dans un contexte où le travail en position hiérarchique verticale ne stimule plus autant et où le travail-sans-aucun-sens-mais-avec-salaire-assuré ne trouve plus automatiquement preneurs·ses. Enfin, et ce n'est pas le moindre des arguments, le sujet serait porteur également dans un contexte où un nombre sans cesse grandissant d'individus semblent se vêtir de ce rôle de *coach*. Sans faire une revue de littérature, ni même une revue de presse, il est facile de trouver des preuves de cette montée des *coachs* (qui souvent se précise par l'appellation « *coach* de vie »), de ce que certains appellent aussi des « optimisateurs de potentiel ». Bien évidemment que le néonomadisme n'est pas qu'enseignement à créer sa vie ou à sortir de sa « zone de confort », mais il se développe en donnant une large place à ces traits. Nous allons faire un aveu : dans l'appel constant à la réalisation de soi, la prétention de croire que l'on est en mesure de se forger seul·e et que *si l'on veut on peut* nous agace profondément. Nous allons nous garder de juger les adeptes de ce programme ou du degré de faisabilité de celui-ci, mais nous allons tout de même soulever ses caractères hautement individualiste et angoissant qui, paradoxalement, nous intéressent et font en sorte que nous aimerions l'étudier davantage.

L'étude du néonomadisme nous aura permis de découvrir à quel point le phénomène exprimé porte plusieurs couleurs tout en rappelant quelques injonctions insistantes de notre époque qui, sans être le propre de ce mode de vie (ou des représentations de celui-ci), exposent bien leur prégnance, leur habileté à se déployer un peu partout dans nos existences. Dans notre thèse, nous avons fait voir que le néonomadisme des blogueurs·ses n'est pas qu'une renonciation « à l'installation » ; mais plutôt le témoignage d'un ensemble de faits qui semblent conditionner aujourd'hui toute une manière de vivre nos différents rapports avec le travail, la technologie, l'espace et le territoire, le temps, mais aussi avec les autres et soi-même. Le néonomadisme que nous avons étudié ne se résume jamais simplement dans un parcours géographique, mais

plutôt dans un parcours de vie où l'individu se donne des missions de réalisations personnelles qui lui feront sentir qu'il vit et qu'il se crée *enfin*, même si cette création n'a rien d'une volonté véritablement libre, indépendante ou détachée de la société qu'il tend à discriminer. Les néonomades ont exprimé plus qu'un néonomadisme ; ils·elles ont aussi exprimé des tendances, des courants, des ordonnances hypermodernes organisées autour d'idées récurrentes de flexibilité, d'adaptation, de connexion, de réseautage, de maximisation du temps, de réalisation et de mise en valeur de soi – pour n'en nommer que quelques-unes – et qui forcément dépassent le terrain du voyage et de l'aventure.

ANNEXE A

GRILLES D'OBSERVATION : UN EXTRAIT

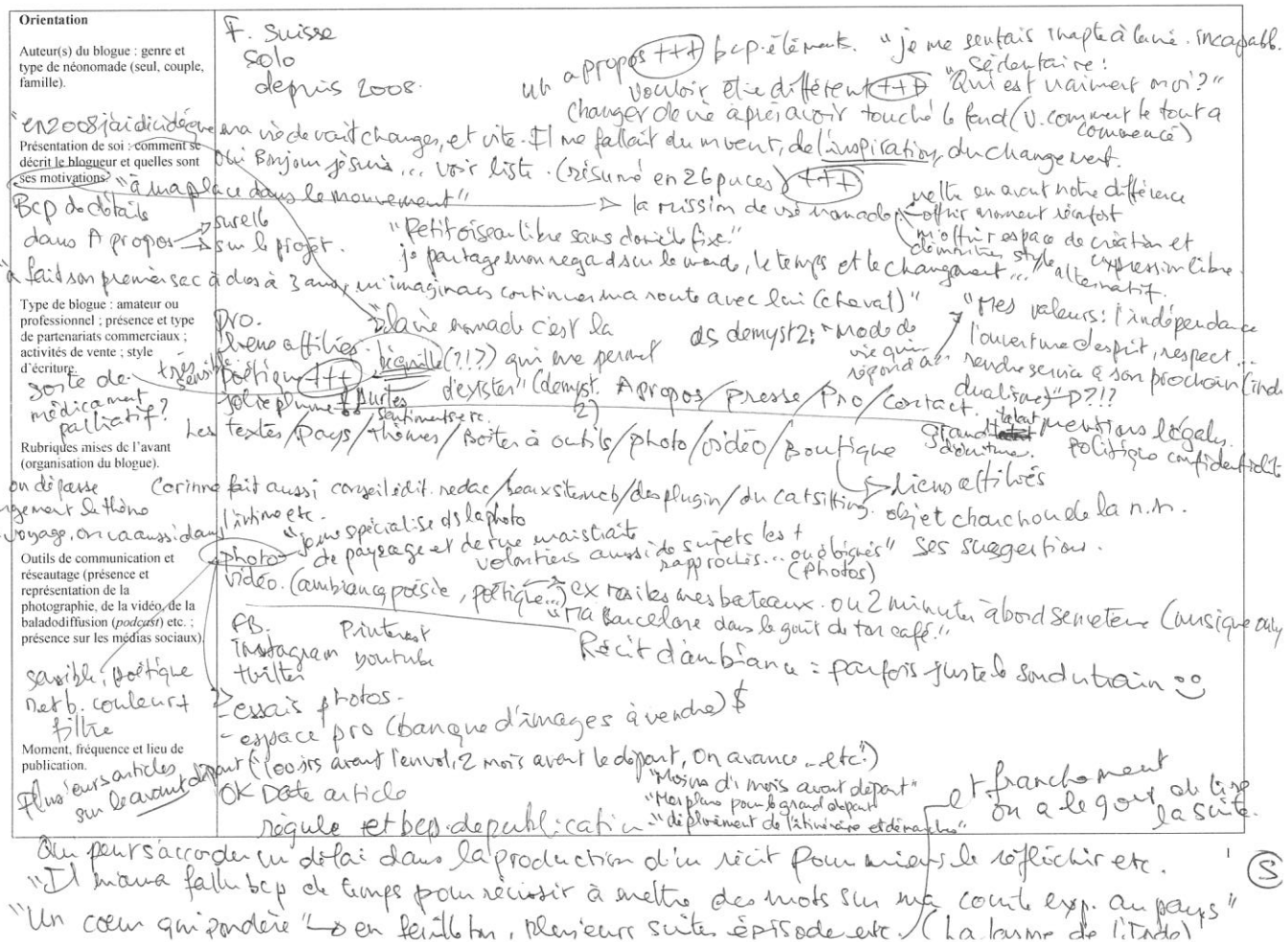
Pour chacun des blogues, des grilles d'observation, dont nous avons présenté le modèle précédemment (5.4.1. Guide d'observation ou comment donner une direction à nos recherches) ont été remplies. Ce travail d'observation préliminaire sur le corpus a généré 124 grilles. Nous présentons dans cette annexe un exemple de ces grilles d'observation complétées. Cet exemple (celui de Vie nomade) est représentatif du travail effectué en démontrant bien comment les grilles nous ont permis de relever plusieurs grandes lignes d'observation pour chacun des blogues ; les détails et l'approfondissement ont été rédigés directement dans les sections pertinentes de notre deuxième partie (Longue vue sur le néonomadisme).

L'exemple est un document manuscrit (il en est ainsi pour toutes nos grilles d'observation complétées) – nous sommes un peu *old school*, oui. Il n'a pas été retranscrit numériquement, ni même révisé linguistiquement. Ces tâches ne nous paraissaient pas nécessaires pour ce genre de pièces que nous avons voulu garder authentiques. Nous nous excusons à l'avance pour les difficultés de lecture qu'elles pourraient causer aux lecteurs·trices.

Blogue du néonomade : Vie nomade

Sous-titre ou slogan (s'il y a lieu) : Le voyage fait maison

Le blog voyage et culture depuis 2008.



Blogue du néonomade : **Sous-titre ou slogan (s'il y a lieu) :**

Orientation	
Auteur(s) du blogue : genre et type de néonomade (seul, couple, famille).	
Présentation de soi : comment se décrit le blogueur et quelles sont ses motivations.	"Et puis un jour j'ai réalisé que j'avais envie de tout lâcher et de voyager" (Et puis Paf!) moi. Pour plusieurs : l'appel, le déclic. etc.
Type de blogue : amateur ou professionnel ; présence et type de partenariats commerciaux ; activités de vente ; style d'écriture.	Un moment, une atmosphère
Rubriques mises de l'avant (organisation du blogue).	ds récit perso il peut y avoir insertion d'éléments pratique de type guide / ex : où dormir à Nong Khai alors qu'elle raconte expérience amie hopital etc. ("et un bras cassé") mentions légale, code d'éthique etc. (libre de mes opinions etc.) + politique de confidentialité (très complet!) "Les opinions et choix éditoriaux me sont propres" (Banbang pat)
Outils de communication et réseautage (présence et représentation de la photographie, de la vidéo, de la baladodiffusion (*podcast*) etc. ; présence sur les médias sociaux).	photos filtre? salt lake city? en couleurs. réci insertion bande son pour récit → "Au bord du Mékong, suivre la musique" fond sonore mosquée : "Istabul dans tous tes sens" écriture avec suite (feuilleton)
Moment, fréquence et lieu de publication. toujours date	Balade à Salt lake city + American drifter ① + Americ. Drif ② etc plusieurs épisode pour une destination. avec effets suspense Ha Ha c'est quoi la suite...? Pour la connaître lisez ici... (voir Balade Salt lake city)

"Cet article a été initialement publié sur ebookers.ch"
(plusieurs exemples : Kilomètres et introspection)
Plus d'une vie à un texte

Trajectoire et déroulement
Événements, action ou réflexion du néonomade selon les moments de vie suivants :

Itinéraire et déplacement : choix et représentation des destinations, type de circuit, niveau d'organisation, place laissée à l'improvisation, moyens de locomotion, contenu transporté.

Travail : type de travail occupé, place du travail dans l'expérience néonomade, carrière et nomadisme.

Vie intime : vie personnelle et amoureuse, création d'un chez-soi.

Implication citoyenne, appartenance au territoire et relations avec les autres ou à l'altérité (aussi bien avec les autres néonomades rencontrés qu'avec les « locaux »).

Utilisation des technologies : rapport et type d'utilisation, dilemme du nomade : connexion vs déconnexion.

"jamais de plan" ("Recenter ses objectifs")
Avant le grand départ, avant que tout commence → "Peines, bafouilles et projets"
motivations de l'itinéraire = ?
"En m'enfuyant puisque c'est ma spécialité" ("la fuite comme itinéraire?") "Fahrt endet hier"
"Faire ses bagages pour la vie nomade" → "la dépression du bagageur" "résume tout!?
Se prendre la tête avec mes possessions (demyst. 2)
Voir le sommaire des parcours et des modes de déplacement (à propos) ("2 ans de prépa...")
travail et hébergement : lien important. ("logement et déplacements")
exile design : "J'aide votre destination... émotion, sens et poésie"
"nomade et multitâche" "voix poétique"
Budget et travail du nomade (demyst. 2) → son extrême sensibilité : à gérer le difficile, conflit etc.
Catsitter : ne peux avoir d'animaux mais veut et aime s'en occuper" "découvrir nouvel environnement et d'avoir un toit" (cat-sitting)
"passer ma vie au service de l'argent et valeurs qui ≠ moi → non merci!" (oiseau sans patte)
(#3 démystification 1)
→ "choisir uniquement les contrats créatifs... vivre avec le stress constant + aides des autres. Non je ne suis pas une profiteuse" (demystif. 2)
"une quantité de choses qui me font me sentir chez moi" (demyst. 2)
→ en couple et nomade en 2017 : difficile... (demyst. 2) "se sentir en cage si je reste" "l'amitié est bien possible!" "faire envoler les attentes"
"mes plus vrais bateaux : aux hommes que j'aimais" (vidéo)
Dans les plus négatifs : l'amour avec vie nomade (démystification 1) "envier les couples nomades" "du coup aussi pour amitié"
→ J'ai ma maison avec moi. J'ai une quantité de choses avec moi" (demyst. 2)
"être de nulle part, ne sait pas d'où elle vient → "mais d'où tu viens"
"les visa et les frontières c'est vraiment la bête noire du nomade" (demyst. 1)
Cérémonie soi-lankaise (participation à) "Larme de l'Inde"
"L'image qu'ont les autres du n.n ≠ positif (tu t'amuses tout le temps, tu travailles pas, où prends tu ce tangent?..." (démyst. 1)
→ séries d'articles rencontres avec (a)typiques ("Portraits (a)typiques") "J'ai croisé leurs chemins, je leur dédie ces pages..."
bcp de rencontres et discussion avec les autres (Mister TUM Zb)
mais ambiguïté personne vs lieu
Section Romances nomades : ≈ 10 articles sur histoires ♡ coup de foudre etc. "A vous tous qui n'osez pas parler d'Amour : vous avez tort. (Un pays qui prend la place d'un amoureux?)
Vers la Norvège → coup de foudre avec le pays raconté comme si une personne... (on dirait bien)
Barcelone : petit échange avec qqun.
"C'est le monde qui m'a bercé" : "Le monde a été mon amant de toujours"
Petite histoire en altitude : "J'ai brisé tous mes liens pour liberté..."
"Je suis amoureuse" (en amour avec qqun cette fois)
"Cela m'arrive souvent"
"l'amour rend con et heureux"
"Adieu mon amour, la route m'appelle" → rencontre P. sur réseau car non ♡ pour un n.n = me confronter à moi-même
La double vie de P. ...
(+++)
"je suis chez moi partout où je trouve mon amour" (Parallèles) 2
et commentaire de Lucie : "Rare sur les blogues" "merci pour intimité"
Son passé semble bien lourd...
impossible!
les séparations = très très dure (comme dans Mister TUM)

"trajet en cours de prépa :..."
("je m'ennuie en Californie")

ou aimerait avoir un home sweet home mais...
pas de sens de louer un appart vide..." (vie nomade, vie marginale)

plus ça change
plus c'est pareil?
retour avec époque nomade vs sed.??

Trajectoire et déroulement
Événements, action ou réflexion du néonomade selon les moments de vie suivants :

Itinéraire et déplacement : choix et représentation des destinations, type de circuit, niveau d'organisation, place laissée à l'improvisation, moyens de locomotion, contenu transporté.

te mènent où tu n'avais pas pensé aller
les hasards heureux qui (nous éloignent bien de la routine) c'est vrai (moi) → dernier paragraphe
"Au bord du Mékong suivre la musique
des destinations "Avec les locaux" plus que "Avec les touristes"
pour tous les nn?

enfilade places et changement à la suite de ♡ "Pas de plan habituellement mais là j'en avais fait et plan
(ds : L'amour donne des ailes")

"combiner vie nomade et travail" → voir 1er parag. qui résume la foule déplacement et le travail à gérer ds tout ça.

Travail : type de travail occupé, place du travail dans l'expérience néonomade, carrière et nomadisme.

"un professionnel du conditionnement, on s'habitue à tout." "comportent de hauts niveaux de stress
3 mois = idéal"
(donc Ø différence avec avant?!)
"vie marginale car n'entre pas ds le moule et pourtant j'ai aussi : métro boulot dodo" incompréhension des gens (vie nomade marginale)
"Les activités professionnelles d'un nomade digital" + les commentaires = "je suis ou je veux être nomade alors qu'est ce que je peux faire comme boulot" Le nn comme spécialiste de l'emploi, conseiller d'orientation?
"profession voyageuse" (choisir en fonction de ses intérêts, de son désir de ne pas avoir patron, être libre, ne pas aller de bureau tout gris et possibilité de voyager)

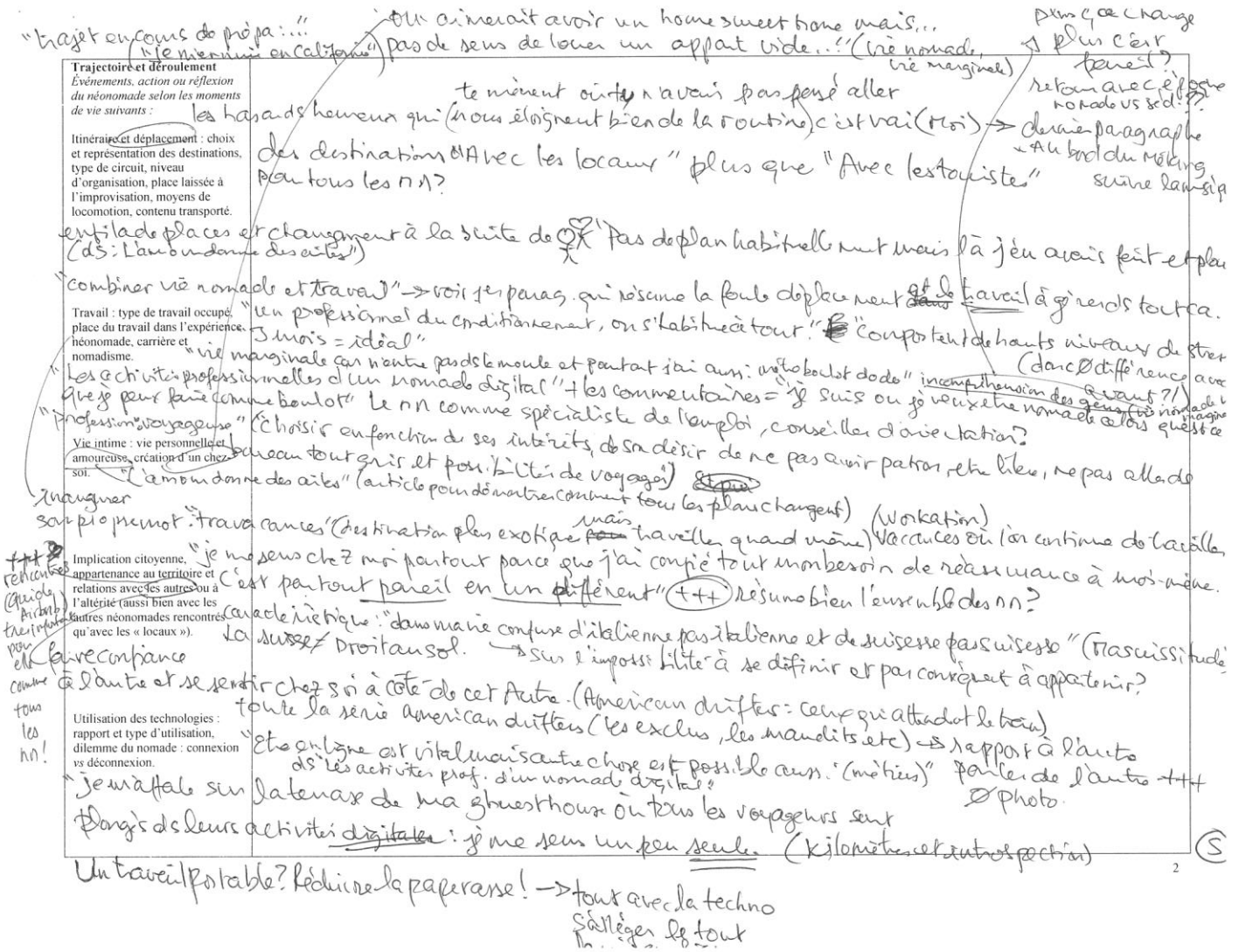
Vie intime : vie personnelle et amoureuse, création d'un chez soi.

"L'amour donne des ailes" (article pour démontrer comment tous les plans changent)

inaugurer
son propre mot : "travacances" (destination plus exotique mais travailler quand même) (workation) vacances où l'on continue de travailler

+++ rencontres (guide Airbnb) très important pour elle comme tous les nn!

Implication citoyenne, appartenance au territoire et relations avec les autres ou à l'altérité (aussi bien avec les autres néonomades rencontrés qu'avec les « locaux »).



"je me sens chez moi partout parce que j'ai confié tout mon besoin de réassurance à moi-même.
C'est partout pareil en un différent" (+++) résume bien l'ensemble des nn?
caractéristique : "dans ma vie confuse d'italienne pas italienne et de suisesse pas suisesse" (masuissitude)
La suisse ≠ Droit au sol. → sur l'impossibilité à se définir et par conséquent à appartenir?
faire confiance à l'autre et se sentir chez soi à côté de cet Autre. (American drifters : ceux qui attendent le train)
toute la série american drifters (les exclus, les maudits etc) → rapport à l'autre
parler de l'autre +++
Ø photo.

Utilisation des technologies : rapport et type d'utilisation, dilemme du nomade : connexion *vs* déconnexion.

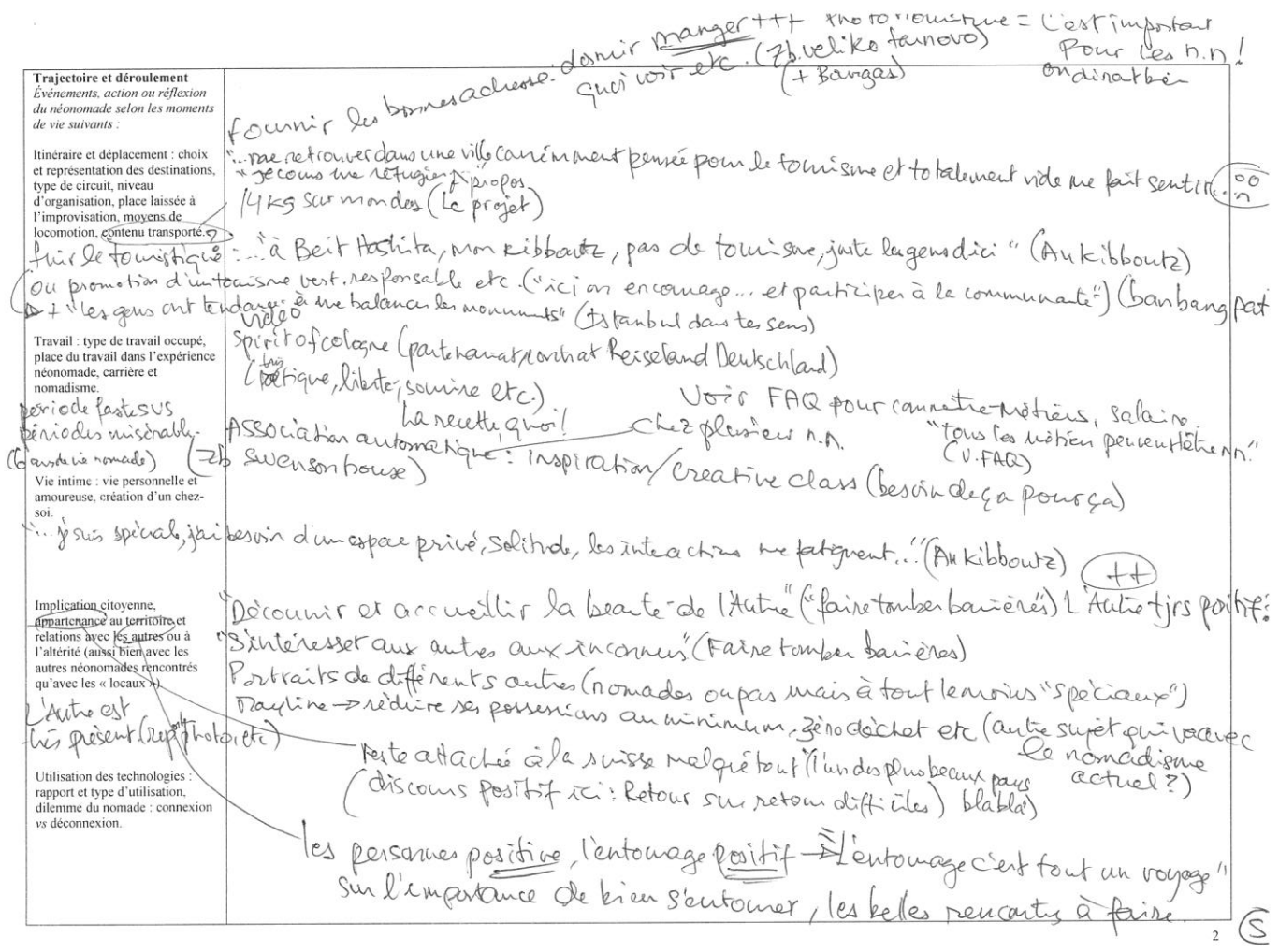
"Être en ligne est vital mais autre chose est possible aussi : (métiers)"
ds "Les activités prof. d'un nomade digital"
"je m'affale sur la terrasse de ma ghuesthouse où tous les voyageurs sont plongés ds leurs activités digitales : je me sens un peu seule. (kilomètres et introspection)

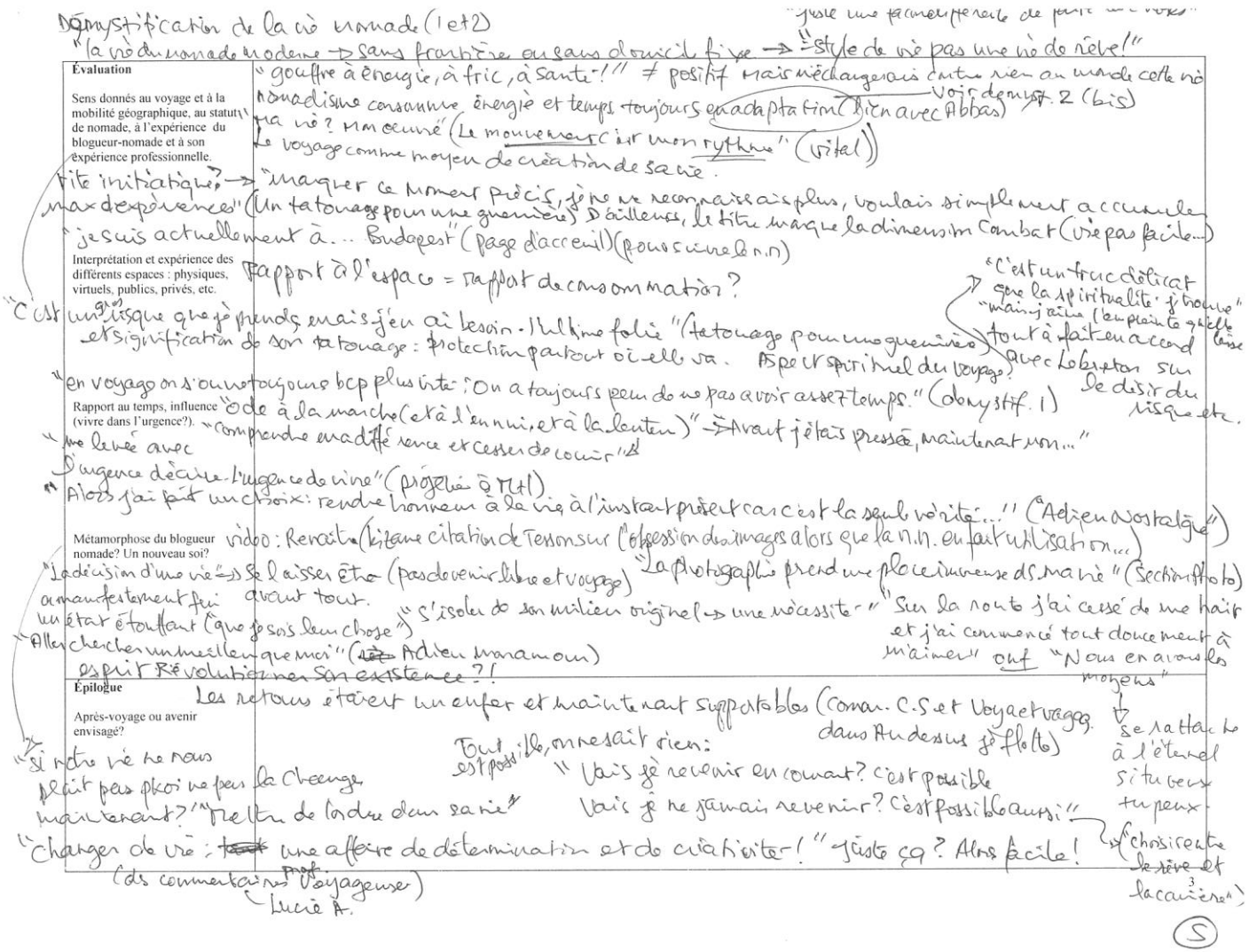
(S)

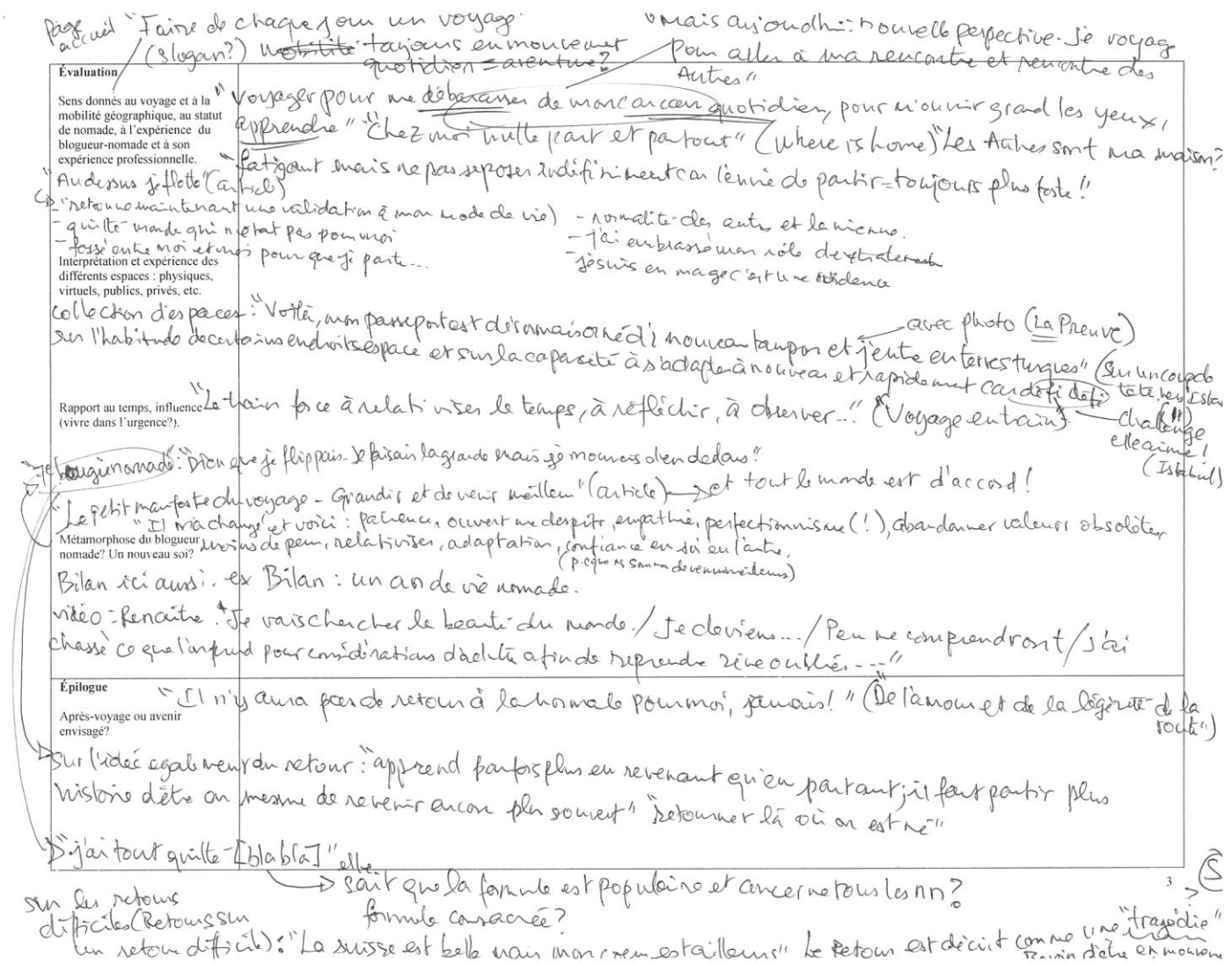
2

Un travail portable? Réduire la paperasse! → tout avec la techno
s'alléger le tout

Trajectoire et déroulement *Événements, action ou réflexion du néonomade selon les moments de vie suivants :*	fournir les bonnes adresse. dormir manger +++ photo nomique = C'est important pour les n.n ! On dirait bien quoi voir etc. (Zb. veliko tarnovo) (+ Bangas)
Itinéraire et déplacement : choix et représentation des destinations, type de circuit, niveau d'organisation, place laissée à l'improvisation, moyens de locomotion, contenu transporté.	"...me retrouver dans une ville carrément pensée pour le tourisme et totalement vide me fait sentir..." ☹ "je cours me réfugier à propos" 14 kg sur mon dos (Le projet) fuir le touristique ? : "...à Beit Hashita, mon kibboutz, pas de tourisme, juste les gens d'ici" (Au kibboutz) (ou promotion d'un tourisme vert, responsable etc. ("ici on encourage... et participer à la communauté") (banbang pat + "les gens ont tendance à me balancer les monuments" (Istanbul dans tes sens)
Travail : type de travail occupé, place du travail dans l'expérience néonomade, carrière et nomadisme.	vidéo Spirit of cologne (partenariat, contrat Reiseland Deutschland) (très poétique, liberté, sourire etc.) Voir FAQ pour connaître métiers, salaire. "tous les métiers peuvent être n.n." (V. FAQ) période faste vs périodes misérable. (6 ans de vie nomade) La recette, quoi ! Chez plusieurs n.n. Association automatique : inspiration / creative class (besoin de ça pour ça) (Zb Swenson house)
Vie intime : vie personnelle et amoureuse, création d'un chez-soi.	"...je suis spécial, j'ai besoin d'un espace privé, solitude, les interactions me fatiguent..." (Au kibboutz) (++)
Implication citoyenne, appartenance au territoire et relations avec les autres ou à l'altérité (aussi bien avec les autres néonomades rencontrés qu'avec les « locaux »).	"Découvrir et accueillir la beauté de l'Autre" ("faire tomber barrières") L'Autre tjrs positif : "S'intéresser aux autres aux inconnus" (Faire tomber barrières) Portraits de différents autres (nomades ou pas mais à tout le moins "spéciaux") Mayline → réduire ses possessions au minimum, zéro déchet etc (autre sujet qui va avec le nomadisme actuel ?) L'Autre est très présent (rep. photo, etc)
Utilisation des technologies : rapport et type d'utilisation, dilemme du nomade : connexion *vs* déconnexion.	reste attaché à la suisse malgré tout (l'un des plus beaux pays blabla) (discours positif ici : Retour sur retour difficiles) les personnes positive, l'entourage positif → "L'entourage c'est tout un voyage" sur l'importance de bien s'entourer, les belles rencontres à faire.




Démystification de la vie nomade (1 et 2)
"la vie du nomade moderne → sans frontière ou sans domicile fixe → "style de vie pas une vie de rêve!"
"gouffre à énergie, à fric, à santé!" ≠ positif mais échangerais contre rien au monde cette vie
nomadisme consommateur énergie et temps toujours en adaptation (bien avec Abbas) Voir dernier Z (bis)
la vie? Mon carnet" (Le mouvement est mon rythme" (vital))
le voyage comme moyen de création de sa vie.
rite initiatique? → "marquer ce moment précis, je ne me reconnaissais plus, voulais simplement accumuler
max d'expériences" (Un tatouage pour une guerrière) D'ailleurs, le titre marque la dimension combat (vie pas facile...)
"je suis actuellement à... Budapest" (page d'accueil)(pour cinéma n.m)
Interprétation et expérience des différents espaces : physiques, virtuels, publics, privés, etc.
rapport à l'espace = rapport de consommation?
"C'est un truc délicat que la spiritualité, j'trouve" "mais j'aime (la plainte qu'elle laisse tout à faire en accord avec Labeton sur le désir du risque etc.
"C'est un risque que je prends mais j'en ai besoin - l'ultime folie" (tatouage pour une guerrière) et signification de son tatouage : protection partout où elle va. Aspect spirituel du voyage?
"en voyage on s'ouvre toujours bcp plus vite" "On a toujours peu de ne pas avoir assez temps." (dénonciatif. 1)
Rapport au temps, influence (vivre dans l'urgence?). "ode à la marche (et à l'ennui, et à la lenteur)" → Avant j'étais pressée, maintenant non..."
"une levée avec "comprendre ma différence et cesser de courir"
d'urgence décisive l'urgence de vivre" (projets à réal)
Alors j'ai fait un choix: rendre hommage à la vie à l'instant présent car c'est la seule vérité:..." (Adieu Nostalgie")
Métamorphose du blogueur nomade? Un nouveau soi?
vidéo : Rencontre (bizarre citation de Tesson sur l'obsession des images alors que la n.m. en fait utilisation...)
"La photographie prend une place immense ds ma vie" (Sechin photo)
"La décision d'une vie" → Se laisser être (pas devenir libre et voyage)
"Sur la route j'ai cessé de me haïr et j'ai commencé tout doucement à m'aimer" ouf "Nous en avons les moyens"
"Aller chercher un mieux être quelque part" (Adieu ma maison)
un état étouffant (que je sois bien chez soi)
"s'isoler de son milieu originel → une nécessité"
esprit Révolutionnaire dans son existence?!
Épilogue
Après-voyage ou avenir envisagé?
Les retours étaient un enfer et maintenant supportables (roman. C.S et Voyage voyage dans Au dessus je flotte)
Tout est possible, on ne sait rien:
"Si notre vie ne nous plaît pas pkoi ne pas la changer maintenant?" "Retour de l'ordre dans sa vie"
"Vais je revenir en courant? c'est possible
Vais je ne jamais revenir? c'est possible aussi"
"Changer de vie : une affaire de détermination et de créativité!" "juste ça? Alors facile!
se la tatouer à l'éternel si tu veux tu peux.
"choisir entre le rêve et la carrière"
(des commentaires prof. voyageuse)
Lucie A.
3
5


page accueil "Faire de chaque jour un voyage" (slogan?) ~~mobilité~~ toujours en mouvement quotidien = aventure?
"mais aujourd'hui: nouvelle perspective. Je voyage pour aller à ma rencontre et rencontre des Autres"
Évaluation
Sens donnés au voyage et à la mobilité géographique, au statut de nomade, à l'expérience du blogueur-nomade et à son expérience professionnelle.
"Voyager pour me débarrasser de mon carcan quotidien, pour m'ouvrir grand les yeux, apprendre" "Chez moi toute part et partout" (where is home) "Les Autres sont ma maison"
fatigant mais ne pas se poser définitivement car l'envie de partir = toujours plus forte !"
"Au dessus je flotte" (article)
- "retour maintenant une validation à mon mode de vie) - normalité des autres et la mienne.
- quitté mon job qui n'était pas pour moi - j'ai embrassé mon rôle de globe-trotteuse
- fossé entre moi et mes pairs pour que je parte... - je suis en mage c'est une évidence
Interprétation et expérience des différents espaces : physiques, virtuels, publics, privés, etc.
collection d'espaces: "Voilà, mon passeport est désormais orné d'un nouveau tampon et j'entre en terres turques" (Qu'un coup de tête les fasse) avec photo (La Preuve)
sur l'habitude de certains endroits espace et sur la capacité à s'adapter à nouveau et rapidement ce défi défi challenge elle aime ! (Isabelle)
Rapport au temps, influence (vivre dans l'urgence?).
"Le train force à relativiser le temps, à réfléchir, à observer..." (Voyage en train)
Je blogue nomade: "Bien que je flippais je faisais la grande mais je mourais de dedans"
"Le petit manifeste du voyage - Grandir et devenir meilleur" (article) → et tout le monde est d'accord !
"Il m'a changé" et voici : patience, ouverture d'esprit, empathie, perfectionnisme (!), abandonner valeurs absolues
Métamorphose du blogueur nomade? Un nouveau soi?
moins de peur, relativiser, adaptation, confiance en soi en l'autre, (progressons devenir meilleurs)
Bilan ici aussi. ex Bilan : un art de vie nomade.
vidéo : Renaître "Je vais chercher la beauté du monde. / Je deviens... / Peu me comprendront / j'ai chassé ce que l'enfant pour considérations d'adulte afin de reprendre ce que j'avais oublié..."
Épilogue
Après-voyage ou avenir envisagé?
"Il n'y aura pas de retour à la normale pour moi, jamais !" (De l'amour et de la légèreté de la route")
Sur l'idée également du retour : "apprend toujours plus en revenant qu'en partant; il faut partir plus
histoire d'être en mesure de revenir encore plus souvent" "retourner là où on est né"
"j'ai tout quitté - [blabla]" elle sait que la formule est populaire et concerne tous les nn?
formule consacrée?
3
sur les retours difficiles (Retour sur un retour difficile) : "La Suisse est belle mais mon cœur est ailleurs" Le retour est décrit comme une "tragédie" Poignard dans le cœur en morceaux

"Devenir nomade : Le Guide" Comment y arriver? même si 1000 façons selon chacun des aspects

Évaluation

Sens donnés au voyage et à la mobilité géographique, au statut de nomade, à l'expérience du blogueur-nomade et à son expérience professionnelle.

Etre nomade c'est fatigant

(+++) chez tous les nn? (chacun possède son guide, sa recette?)

LA FAQ de vie nomade. Mode de vie questionnable? (plusieurs nn ont FAQ)

L'essence de ma vie nomade c'est de ne pas être ancrée à un lieu, d'être prête à partir, libre de me déplacer. (+++) comme je veux (FAQ)

Suite travail : "airbnb situé ds les quartiers pop. où les gens s'activent comme ça = simulacre de la petite vie normale" (guide AirBnb)

liberté ~~se~~ limitée tout de même : $ et Internail (Istanbul pour tous les sens)

Interprétation et expérience des différents espaces : physiques, virtuels, publics, privés, etc.

"communauté de nomade pour qui la maison n'est pas juste un bien immobilier" (redéfinition de la maison) → Dans Le Guide

Essais photographique : section ambiance des différents espaces traversés ou marchés etc. (filtre photo → look travaillés pour collaborer à l'effet ambiance) ("Balade à Boston")

anniversaire : une année de plus ou plutôt de moins... vite il faut en profiter. ("l'an de plus = une aventure de plus")

Rapport au temps, influence (vivre dans l'urgence?).

paradoxe : vivre dans l'urgence mais voyager plus lentement. ("et j'ai laissé le temps s'écouler" (Istabul tous les sens) "les nomades semblent unanimes = voyager plus lentement")

"Combiner vie nomade et travail"

"gérer le temps organiquement" (faire ceci cela quand il le faut) (commentaire Corinne)

Métamorphose du blogueur nomade? Un nouveau soi?

(+++) Bilan : un an, trois ans, 8 mois etc.

Quelqu'un qui souffre tjrs : "cette douleur qui te suit, où que tu ailles" (même si on ne ~~sait~~ devine plus que l'on sait) (moi)

Après son accident moto : tout requestionner. Pourquoi partir (fuir?) ~~sa lettre de motiv.~~

"avant ça, pas de place pour deep introspection

on bad thinking because too many wonderful experience I lived" "La peur des goodbye alors préfère être celle qui part en premier"

"Bilan : bons de vie nomade"

Épilogue

Après-voyage ou avenir envisagé?

"Je reviens toujours" (Ma suissitude) mais tout le temps partie.

lettre de motiv. pour obtenir naturalisation suisse ~~et~~ d'appartenance au territoire d'une certaine manière. (ma suissitude)

"je n'envisage jamais le retour à ma vie précédente" (bons de vie nomade)

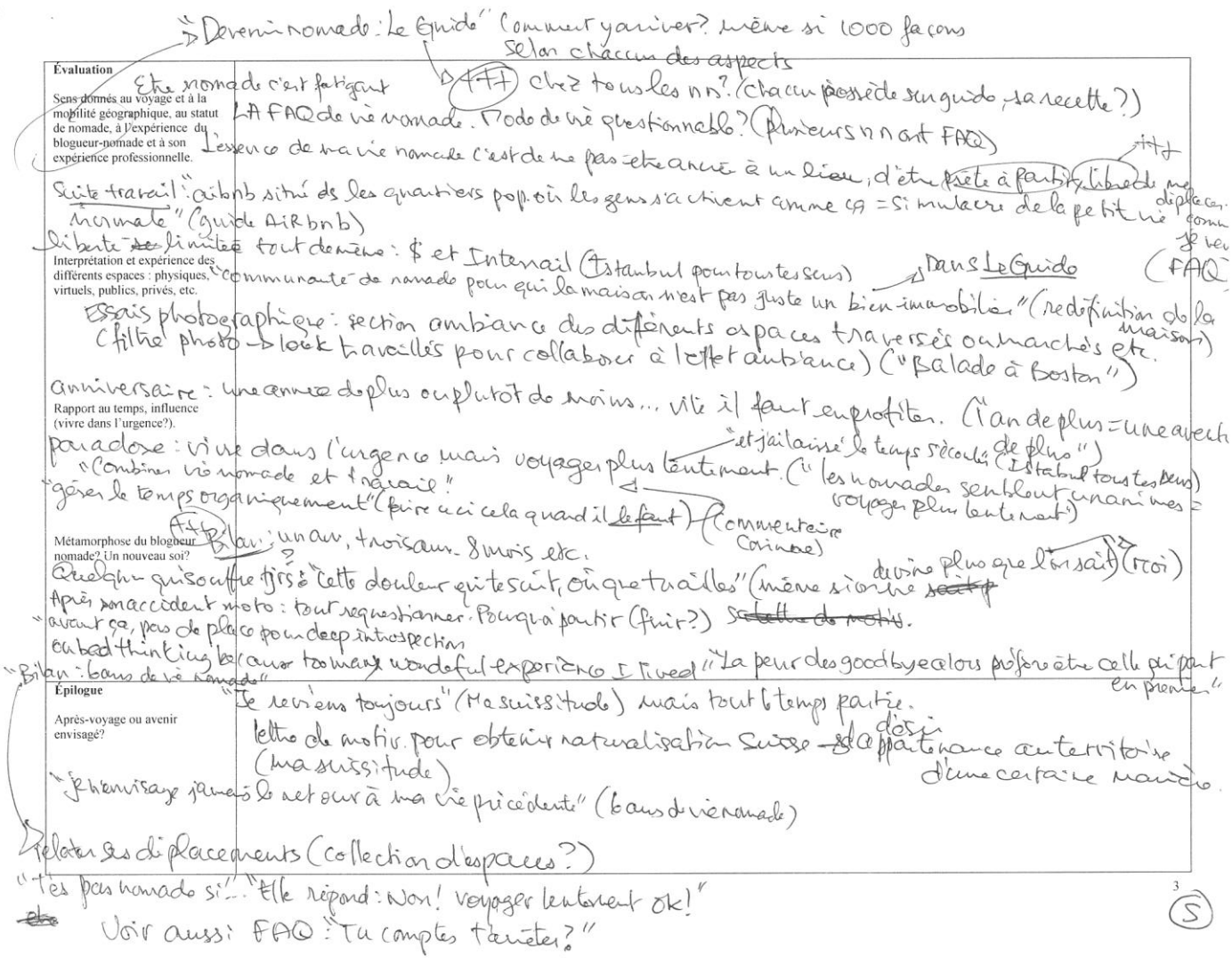
Relater ses déplacements (collection d'espaces?)

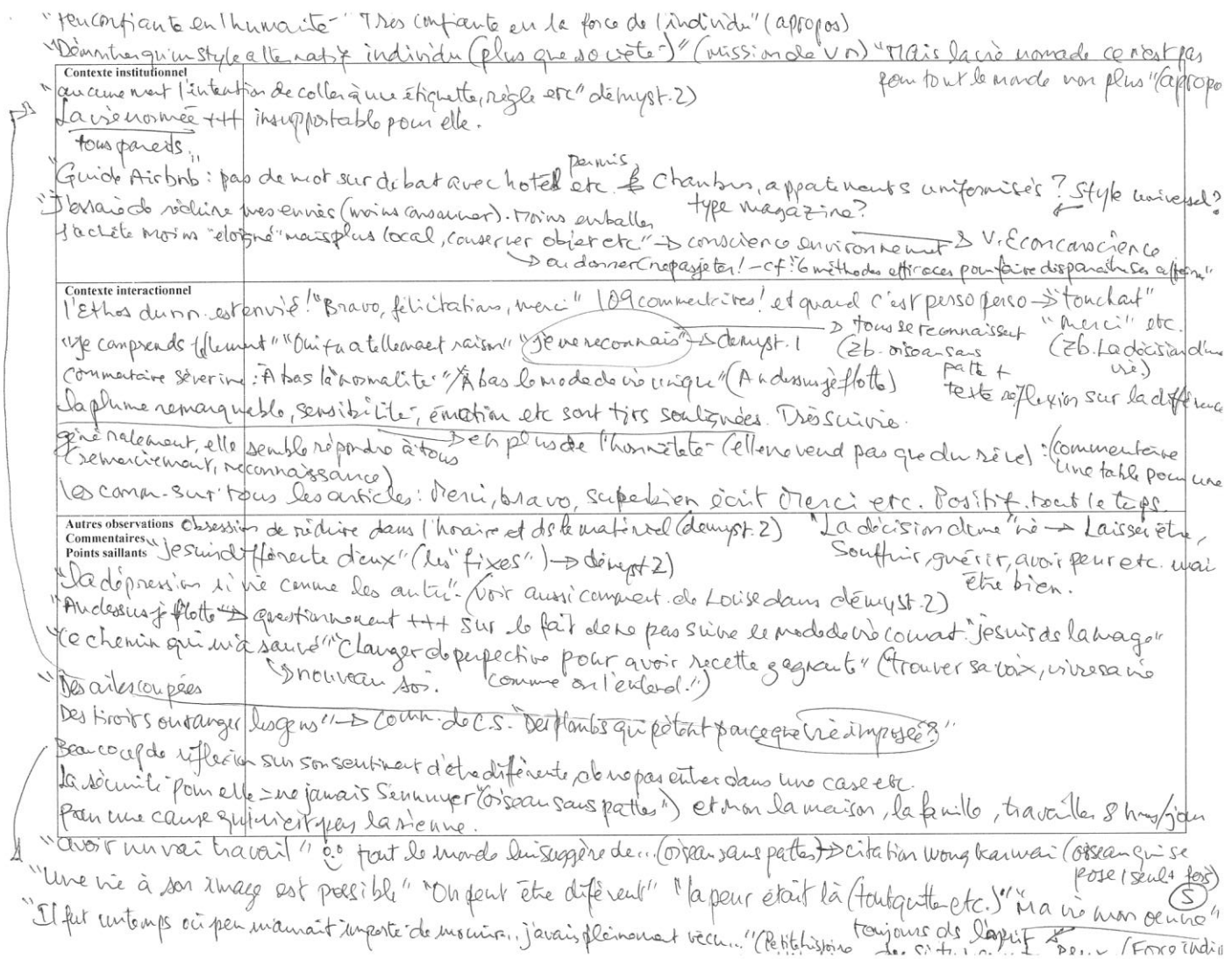
"t'es pas nomade si"... "Elle répond : Non! voyager lentement ok!"

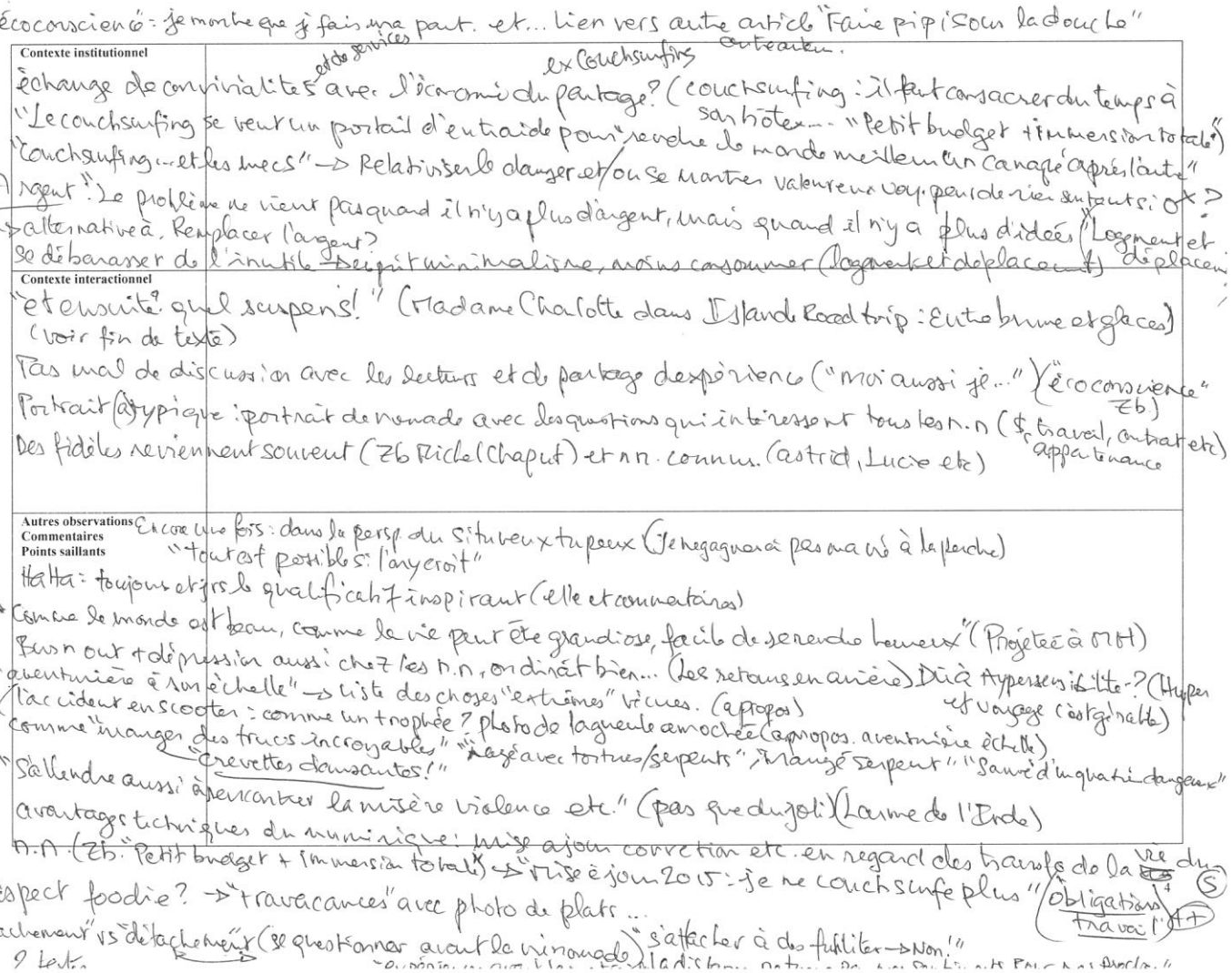
~~etc~~ Voir aussi FAQ : "Tu comptes t'arrêter?"

3

(5)




Contexte institutionnel
Contexte interactionnel
Autres observations
Commentaires
Points saillants


"écoconscience": je montre que j'fais une part. et... lien vers autre article "Faire pipi sous la douche"
Contexte institutionnel
échange de convivialités avec l'économie du partage? (couchsurfing: il faut consacrer du temps à
"Le couchsurfing se veut un portail d'entraide pour rencontrer le monde meilleur canapé après l'autre"
"couchsurfing ... et les mecs" -> Relativiser le danger et/ou se montrer vaincu voy. peur de rien surtout si OK?
Argent": le problème ne vient pas quand il n'y a plus d'argent, mais quand il n'y a plus d'idées
(=alternative à. Remplacer l'argent?
se débarasser de l'inutile -> esprit minimaliste, moins consommer (logement et déplacements)
Contexte interactionnel
"et ensuite? quel suspens!" (Madame Charlotte dans Iceland Roadtrip: Eutobrume et glaces)
(voir fin de texte)
Pas mal de discussion avec les lecteurs et de partage d'expérience ("moi aussi je...") ("écoconscience" Zb)
Portrait (a)typique: portrait de nomade avec des questions qui intéressent tous les n.n ($, travail, contrat etc)
Des fidèles reviennent souvent (Zb Ricki (Chaput) et nn. connus. (astrid, Lucie etc)
Autres observations
Commentaires
Points saillants
Encore une fois: dans la persp du situeux tupeux (Je regagnerai pas ma vie à la perche)
"tout est possible si l'on croit"
Hatha: toujours et grâce à qualificatif inspirant (elle et commentaires)
Comme le monde est beau, comme la vie peut être grandiose, facile de se rendre heureux" (Projetée à MH)
Pas mal d'out + dépression aussi chez les n.n, on dirait bien... (les retours en arrière) Dû à hypersensibilité? (Hyper
"aventurière à sa manière" -> liste des choses "extrêmes" vécues. (apropos) et voyage (isolé/malade)
(l'accident en scooter: comme un trophée? photo de la gueule amochée (apropos. aventurière à sa manière)
comme "manger des trucs incroyables" "rasé avec tortues/serpents" "mangé serpent" "sauvé d'un gros danger"
"crevettes dansantes!"
"s'attendre aussi à rencontrer la misère violence etc." (pas que du joli) (La mer de l'Inde)
n.n. (Zb. "Petit budget + immersion total") -> "Mise à jour 2015: je ne couchsurfe plus" (obligations travail)
aspect foodie? -> "travacances" avec photo de plats ...
"attachement" vs "détachement" (se questionner avant de nomader) "s'attacher à des futilités -> Non!"
9 texte

Contexte institutionnel

Vivre en mode minimaliste +++. Plusieurs articles (1 autre = objets habitudes et gratitude) Reconnaître que son confort n'est pas un dû mais un cadeau, un plus.

aussi, la FAQ pour répondre à toutes q. souvent posées.

Contexte interactionnel

L'amour, l'amour... espéré (+++). Et discuté avec les lecteurs. "Espérer que le prince charmant arrivera pour me faire tout arrêter"

"Faire tomber ses barrières" → exemples comm. positifs +++ (inspiration, merci, félicitations etc.)

liens vers autres voyageur ou nomade (référencement ou admiration réelle) (Zb. plus beaux voyages entre A propos d'Adeline) + Audrey Nguyen + Jenny Diab)

"Puissant" "émouvant +++" → paroxysme des émotions par les lecteurs (retours sur retours difficile)

Autres observations
Commentaires
Points saillants

Se poser des questions et ne pas toujours avoir ou suggérer des réponses: "Recentrer ses objectifs"

Catégorie: "La vie nomade en théorie" (sous entendu: tout ne se passe pas tirs comme prévu)

Beaucoup de questionnement sur le "avant de partir" (peur?) "Adieu Nostalgie" "S'éloigner de ce que l'on connaît par cœur" (quitter zone de confort?)

logement alternatif: cat sitting.

tous les sujets: "Jolie en route? La trousse à maquillage"

Rencontres avec l'Autre +++ → couchsurfing. photo de l'Autre. expérience etc. "Couchsurfing, retour d'expériences" et visiter avec un local +++ (idem articles ds commentaires)

Appartenance? = "Je suis une citoyenne de partout et nulle part à la fois. Je suis ailleurs, je suis dans la différence" ("Réaliser un vieux rêve") Pas tant l'exotisme que la différence et le mouvement? (moi)

bonheur = petits instantanés, ouvrir la porte etc. → dans la lignée ds: "le bonheur à portée de main si tu veux tu peux" (moi)

une des rares qui parle bcp de l'amour ~~même si pas toujours~~

"L'amour est liberté" et "coincé par amour" → "vivre avant tout pour soi. Solitude oui mais jamais seul au final"

4 (S)

Contexte institutionnel	"De l'autre côté du mur" → je ne veux pas faire des photos ou rapporter infos juste pour montrer que j'y suis passée ! L'importance de comprendre "Ne pas répéter les images qui nous voient dans l'ignorance" commentaire négatif sur ceux qui y vont ? "Je pense que la masse y va pour sa satisfaction perso."
Contexte interactionnel	Discussion sur le Home ("Where is home") Chez soi : partout et nulle part. Les autres comme maison ? "La relation comme maison" Chacun y donne sa vision... Le n.n est tjrs reconnaissant : "Merci, je te souhaite le bien etc....."
Autres observations **Commentaires** **Points saillants**	Pas que du rose. ("L'exemple de Je m'ennuie en Californie") Libre jusqu'à... Los Angeles. Pas de voiture, point de liberté. ("Je m'ennuie en Californie") Citation ici aussi ... Sur Bucket list → et puis celle la = de tout ! inspiration, liberté etc. récurrence +++ Le sacre du mouvement : "le lieu où je me sens le plus à l'aise c'est en mouvement. Dans train, avion..." ("Where is home ?") L'idée d'apprendre en voyage = +++ "apprendre et grandir" (Never try Never know) Pas de cachette sur les mésaventures (Zb air asia) toujours accepter l'Autre ? "Rappel de trouver son rythme pour chacun. Moi c'est voyage. Elle c'est yoga" (6 ans vie nomade) "Mon matériel de voyage" (mes suggestions pour faire comme moi ?)

"Ma vraie vie vs ma vie FB" : où il y a aussi des difficultés dans la "vie de rêve" et tous qui en discutent !! "Il n'y a pas que du joli et de la joie"
Fatigue, être blasée etc.

4 (S)

RÉFÉRENCES ET BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX

ALBOHER, M. (2007). *One person / Multiple Careers : A New Model for Work / Life Success.* Business Plus.

AMOSSY, R. (2014). L'éthos et ses doubles contemporains. Perspectives disciplinaires. *Langage et société*, *3* (149), 13-30. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-3-page-13.htm

AMOSSY, R. (2010). *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Paris : Presses universitaires de France. Récupéré de https://www-cairn-info.proxy.bibliotheques.uqam.ca/la-presentation-de-soi--9782130580959.htm#

ARTHUR, M. et ROUSSEAU, D. (1996). *The Boundaryless Career, A New Employment Principle for a New Organization Era.* New York, Oxford : University Press.

ASCHER, F. (2010). Le futur au quotidien. De la fin des routines à l'individualisation des espaces-temps quotidiens. Dans N. Aubert, (dir.), *L'individu hypermoderne* (p.273-290). Toulouse : Érès.

ATTALI, J. (1996). *Chemins de sagesse : traité de labyrinthe.* Paris : Fayard.

AUBERT, N. (2012). L'urgence, symptôme de l'hypermodernité : de la quête de sens à la recherche de sensations. *Communication et organisation*, *29*. Récupéré de https://journals.openedition.org/communicationorganisation/3365

AUBERT, N. (2011). La visibilité, un substitut à l'éternité ? Dans N. Aubert et C. Haroche, (dir.), *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* (p.103-115). Toulouse : Érès.

AUBERT, N. (dir.) (2010). *L'individu hypermoderne*. Toulouse : Érès.

AUBERT, N. (2010). Un individu paradoxal. Dans N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne* (p. 13-24). Toulouse : Érès.

AUBERT, N. (2006). L'individu hypermoderne et ses pathologies. *L'information psychiatrique*, *82* (7). Récupéré de https://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2006-7-page-605.htm

BARBE, M. (2017). *Profession Slasheur*. Marabout.

BARTHES, R. (1970). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Gonthier.

BARUS-MICHEL, J. (2010). L'hypermodernité, dépassement ou perversion de la modernité ? Dans N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne* (p.239-248). Toulouse : Érès.

BAUDRILLARD, J. (1997). *La société de consommation*. Paris : Folio / Essais.

BAUMAN, Z. (2013). *La vie liquide* (C. Rosson, trad.). Paris : Fayard / Pluriel.

BAUMAN, Z. (2008). *S'acheter une vie* (C. Rosson, trad.). Paris : Éditions Jacqueline Chambon.

BAUMAN, Z. (s.d.). Vivre dans la « modernité liquide » [entrevue, propos recueillis par Xavier de la Vega]. Récupéré de http://sspsd.u-strasbg.fr/IMG/pdf/Vivre_dans_la_modernite_liquide._Entretien_avec_Zygmunt_Bauman.pdf

BEAUCHEMIN, J. (2015). L'impératif humanitaire et la représentation dépolitisée de la victime souffrante. Dans J.-Y. Thériault (dir.), *De l'idée d'humanité aux crises humanitaires* (p.217-228). Montréal : Athéna.

BEAUMONT-MAILLET, L. (2007). *Friedrich*. Paris : Éditions du Cercle d'art.

BENDER, A-F., DEJOUX, C. et WECHTLER, H. (2009). Carrières nomades et compétences émotionnelles. *Revue de gestion des ressources humaines*, *73* (3). Récupéré de https://www.cairn.info/revue-de-gestion-des-ressources-humaines-2009-3-page-19.htm?contenu=resume

BENJAMIN, W. (1989). *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des Passages* (J. Lacoste, trad.). Paris : Éditions du Cerf.

BERLIN, I. (1988). *Éloge de la liberté* (J. Carnaud et J. Lahana, trad.). Paris : Calmann-Lévy.

BLAIS, M. et MARTINEAU, S. (2006). L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes. *Recherches qualitatives*, *26* (2), 1-18. Récupéré de http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero26(2)/blais_et_martineau_final2.pdf

BOBINEAU, O. (2011). La troisième modernité ou « l'individualisme confinitaire ». *SociologieS*, Théories et recherches. Récupéré de https://journals.openedition.org/sociologies/3536

BOLTANSKI, L. et CHIAPPELLO, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.

BONNY, Y. (2004). *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou postmodernité ?* Paris : Armand Colin.

BOUFFARTIGUE, P. et POCHIC, S. (2001). « Cadres nomades » : mythe et réalités. À propos des recompositions des marchés du travail des cadres. *Actes des Huitièmes Journées de Sociologie du Travail "Marché du travail et différenciations sociales : approches comparatives". Atelier 6 : Modes de vie, mobilités et marchés du travai*l, Aix-en-Provence, France. Récupéré de https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00007517/document

BRUCKNER, P. (2000). *L'Euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*. Paris : Le Livre de poche.

BRUCKNER, P. et FINKIELKRAUT, A. (1982). *Au coin de la rue, l'aventure*. Paris : Seuil.

CABANAS, E. et ILLOUZ, E. (2018). *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies* (F. Joly, trad.). Paris : Premier Parallèle.

CADIN, L., BENDER, A-F. et DE SAINT-GINIEZ, V. (2000). Carrières nomades et contextes nationaux. *Revue Française de Gestion des Ressources Humaines*, *37*. Récupéré de https://www.researchgate.net/publication/281857114_Carrieres_nomades_et_contextes_nationaux_Revue_Francaise_de_Gestion_des_Ressources_Humaines_n_37_76-96_Novembre_2000_avec_L_Cadin_et_V_de_Saint-Giniez/citation/download

CARTER, I. (2016). Positive and Negative Liberty. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Récupéré de https://plato.stanford.edu/entries/liberty-positive-negative/

CASTEL, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*. Paris : Fayard.

CASTELLS, M. (2001). *La société en réseaux : l'ère de l'information* (P. Delamare, trad.). Paris : Fayard.

CHARLES, S. (2005). De la postmodernité à l'hypermodernité. *Argument*, *8* (1). Récupéré de http://www.revueargument.ca/article/2005-10-01/332-de-la-postmodernite-a-lhypermodernite.html

CHELEBOURG, C. (2005). *Le romantisme*. Paris : Armand Colin.

CLIFFORD, J. (1996). *Malaise dans la culture, l'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècles* (M.-A. Sichère, trad.). Paris : École nationale supérieure des Beaux-Arts.

COULOUBARITSIS, L. (2016). Le statut philosophique du «kairos». *Diotime, 67*. Récupéré de http://www.educ-revues.fr/DIOTIME/AffichageDocument.aspx?iddoc=105997

COURNU, J. (2010). Les défoncés. Dans N. AUBERT (dir.), *L'individu hypermoderne*, (p.61-72). Toulouse : Érès.

COVA, B. et COVA, V. (2010). L'hyperconsommateur, entre immersion et sécession. Dans N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne* (p.199-214). Toulouse : Érès.

DE GAULEJAC, V. (2011). Entre dissimulation et ostentation, le traitement de l'envie dans les sociétés contemporaines. Dans N. Aubert et C. Haroche (dir.), *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* (p.245-257). Toulouse : Éditions Érès.

DOLLÉ, M. (2011). Égalité, vous avez dit égalité ? *L'économie politique*, *2* (50), 71-83. doi : 10.3917/leco.050.0071.

DROIT, R-P. (2014). *Figures de l'altérité*. Paris : Presses universitaires de France.

ECO, U. (1985). *La guerre du faux* (M. Tanant, trad.). Paris : Grasset.

EHRENBERG, A. (2000). *La fatigue d'être soi*. Paris : Odile Jacob.

EHRENBERG, A. (2010). *La société du malaise.* Paris : Odile Jacob.

ELIAS, N. et DUNNING, E. (1994). *Sport et civilisation. La violence maitrisée* (J. Chicheportiche et F. Duvigneau, trad.). Paris : Fayard.

ENRIQUEZ, E. (2010). L'idéal type de l'individu hypermoderne : l'individu pervers ? Dans N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne* (p.39-58). Toulouse : Érès.

FEATHERSTONE, M. (1991). *Consumer Culture and Postmodernism*. London : Sage Publications.

FERRARIS, M. (2014). *Âme et iPad* (H. Beauchet, trad.). Presses de l'Université de Montréal.

FLORIDA, R. (2002). *The rise of the creative class*. New York : Basic Books.

FRIEDMAN, G. (2014). Workers without employers : shadow corporations and the rise of the gig economy. *Review of Keynesian Economics, 2* (2), 171-188. Récupéré de : file:///C:/Users/Utilisateur/Downloads/roke.2014.02.03.pdf

GAUTHIER, M. (2003). Présentation : Les jeunes québécois : des « nomades » ? *Recherches sociographiques*, *44* (1). https://doi.org/10.7202/007189ar

GENGEMBRE, G. (2008). *Le romantisme*. Paris : Ellipses éditions.

GIDDENS, A. (1994). *Les conséquences de la modernité* (O. Meyer, trad.). Paris : Éditions L'Harmattan.

GOFFMAN, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi* (A. Kihm, trad.). Paris : Les Éditions de minuit.

GOMEZ, P.-Y. (2018). Les transformations du travail dans l'économie numérique. *Entreprendre & Innover*, *37* (2), 8-17. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-entreprendre-et-innover-2018-2-page-8.htm

HAROCHE, C. (2011). L'invisibilité interdite. Dans N. Aubert et C. Haroche (dir.), *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* (p.77-102). Toulouse : Érès.

HAROCHE, C. (2010). Manières d'être, manières de sentir de l'individu hypermoderne. Dans N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne* (p.25-38). Toulouse : Érès.

HEINICH, N. (2012). *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*. Paris : Gallimard.

HEINICH, N. (2011). Une valeur controversée : les critiques savantes de la visibilité. Dans N. Aubert et C. Haroche (dir.), *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* (p.303-321). Toulouse : Érès.

HENCHOZ, C. (2014). La production quotidienne de l'amour en Suisse et au Québec - Comptabilités intimes. *Sociologie et Sociétés*, *46* (1), 17-36.

HENRARD, P. et PIERRA, P. (2015) *Guide du marketing de contenu. Du journalisme de marque à la publicité native : pourquoi et comment transformer une marque en média*. Montréal: Éditions Infopresse

ILLOUZ, E. (2008). *Saving the modern soul: Therapy, emotions, and the culture of self-help*. Berkeley : University of California Press.

ILLOUZ, E. (2006). *Les sentiments du capitalisme* (J.-P. Ricard, trad.). Paris : Seuil.

JACQUET-FRANCILLON, F. (2005). Principes et pratiques de l'« Éducation nouvelle » : des objets de recherche. *Revue française de pédagogie*, *153*. https://doi.org/10.3406/rfp.2005.3389

JANKÉLÉVITCH, V. (1963). *L'aventure, l'ennui, le sérieux.* Paris : Aubier.

JAURÉGUIBERRY, F. (2010). Hypermodernité et manipulation de soi. Dans N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne* (p.157-170). Toulouse : Érès.

JENKINS, H. (2013). La licorne origami contre-attaque (M. Bourdaa, trad.). *Terminal*, *112*. Récupéré de http://journals.openedition.org/terminal/455

KAUFMANN, J.-C. (2001). *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet.* Paris : Nathan.

KAUFMANN, J.-C. (1999). *La femme seule et le prince charmant. Enquête sur la vie en solo*. Paris : Nathan.

LASCH, C. (2000) (1979, 1ère éd.). *La culture du narcissisme* (J.-C. Michéa, trad.). Climats.

LAURICHESSE, H. (2013). Un marketing générateur de contenus pour l'univers transmédia. *Terminal*, *112*. Récupéré de http://journals.openedition.org/terminal/544

LAYTON, L. (2014). Some psychic effects of neoliberalism: Narcissism, disavowal, perversion. *Psychoanalysis Culture and Society*, *19* (2), 161-178. doi : 10.1057/pcs.2014.5

LE BRETON, D. (2015). *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*. Paris : Métailié.

LE BRETON, D. (2002). *Conduites à risque*. Paris : Presses universitaires de France.

LE BRETON, D. (2000). *Éloge de la marche*. Paris : Métailié.

LE BRETON, D. (1991). *Passions du risque*. Paris : Métailié.

LEFEBVRE, H. (2000) (1974, 1ère éd.). *La production de l'espace*. Paris : Anthropos.

LESSON, B. (2013). (Hi)story telling : vers un nouveau partage du sensible. *Terminal*, *112*. Récupéré de http://journals.openedition.org/terminal/461

LIPOVETSKY, G. (2006). *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation.* Paris : Gallimard.

LIPOVETSKY, G. et CHARLES, S. (2004). *Les temps hypermodernes. Essai sur la société d'hyperconsommation.* Paris : Grasset.

LIPOVETSKY, G. (1994). *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain.* Paris : Folio.

LÖWY, M. et SAYRE, R. (1992) *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*. Paris : Payot.

MACÉ, M. (2011). *Façons de lire, manières d'être*. Paris : Presses universitaires de France.

MANZINI, E. et JÉGOU, F. (2010). Au-delà de l'hyperconsommation. Scénarios pour des formes de vie fluides et durables. Dans N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne* (p.215-226). Toulouse : Érès.

MARQUIS, N. (2014). *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel.* Paris : Presses universitaires de France

MAUBANT, P. et ROGER, L (dir.) (2010). *De nouvelles configurations éducatives. Entre coéducatin et communauté d'apprentissage*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

MC GEE, M. (2005). *Self-Help, Inc.: Makeover culture in American life*. Oxford-New York : Oxford University Press.

MEAD, G. (2006). *L'esprit, le soi, et la société* (D. Cefaï et L. Quéré, trad.). Paris : Presses universitaires de France.

MILLER, D. (1995). *Acknowledging Consumption. A Review of New Studies*. London, New York : Routledge.

MILLER, D. (1987). *Material Culture and Mass Consumption*. Oxford : Basil Blackwell.

PALMADE, J. (dir.) (2003). *L'incertidude comme norme : identités et parcours professionnels.* Paris : Presses universitaires de France.

PAPERMAN, P. (2010). Éthique du *care* : un changement de regard sur la vulnérabilité. *Gérontologie et société*, *33* (2), 51-61. doi : 10.3917/gs.133.0051.

PARDO, T. (2014). *Une éducation sans école*. Montréal : Écosociété.

PEREC, G. (1989). *L'infra-ordinaire*. Paris : Seuil.

PEYRON, D. (2008). Quand les œuvres deviennent des mondes : Une réflexion sur la culture de genre contemporaine à partir du concept de convergence culturelle. *Réseaux*, *148-149* (2), 335-368. doi : 10.3917/res.148.0335.

PICHAT, M., RAY, A. et CASTILLO, M.-C. (2014). Le stoïcisme comme précurseur épistémologique de la thérapie cognitive. *PSN*, *12* (2), 65-76. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-psn-2014-2-page-65.htm

PROD'HOMME, G. (2008). *S'exercer au bonheur. La voie des Stoïciens*. Paris : Eyrolles.

ROBERT, A.-C. (2018). *La stratégie de l'émotion*. Montréal : Lux éditeur.

ROSA, H. (2010). *Accélération : une critique sociale du temps* (D. Renault, trad.). Paris : La découverte.

ROSA, H. (2014). *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive* (T. Chaumont, trad.). Paris : La Découverte.

SIMMEL, G. (1988). *La tragédie de la culture* (S. Cornille et P. Ivernel, trad.). Paris : Rivages.

SIMMEL, G. (2019). *L'étranger* (F. Joly, trad.). Paris : Payot.

SPIQUEL, A. (1999). *Le romantisme*. Paris : Seuil.

SULLIVAN, S. (1999). The changing nature of careers: a review and research agenda. *Journal of management*, *25* (3). Récupéré de https://www.researchgate.net/publication/254121234_The_Changing_Nature_of_Careers_A_Review_and_Research_Agenda

TALBOT, R. (1990). L'enseignement par projet. *Revue des sciences de l'éducation*, *16* (1). Récupéré de https://id.erudit.org/iderudit/900655ar

TASSIN, E. (2014). *Que signifie être citoyen du monde aujourd'hui ?* Actes du Séminaire doctoral du laboratoire ICT - EA 337, Université Paris Diderot, Cosmopolitisme et Internationalisme : théories - pratiques - combats XVe-XXIe siècles. Récupéré de https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01336985/document

THÉRIAULT, J.-Y. et DUFOUR, F.-G. (2012). Sociologie du cosmopolitisme. *Sociologie et sociétés, 44* (1), p.5-14.

THÉRIAULT, J.-Y. (2012). Au-delà du multiculturalisme : le cosmopolitisme ? *Sociologie et sociétés, 44* (1), p.17-33.

TISSERON, S. (2001). *L'intimité surexposée*. Paris : Éditions Ramsay.

TODOROV, T. (1989). *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*. Paris : Éditions du Seuil.

TOURAINE, A. (2013). *La fin des sociétés*. Paris : Seuil.

TREMBLAY, D.-G. (2003). Nouvelles carrières nomades et défis du marché du travail; une étude dans le secteur du multimédia. *Carriérologie*, *9* (1-2). Récupéré de https://depot.erudit.org/bitstream/002409dd/1/publications-carriero-2.pdf

TREMBLAY, R. et TREMBLAY, D.-G. (2010). *La classe créative selon Richard Florida : un paradigme urbain plausible ?* Québec : Presses de l'Université du Québec.

VAILLANT, A. (2016). *Qu'est-ce que le romantisme ?* Paris : CNRS éditions.

VAN DIJK, T. (2006). Politique, Idéologie et Discours (E. Bouvard et A. Petitclerc, trad.). *Semen*, *21*. Récupéré de http://semen.revues.org/1970

VEILLARD, C. (2017). *Les Stoïciens : une philosophie de l'exigence*. Paris : Ellipses.

VRANCKEN, D. et MACQUET, C. (2006). *Le travail sur soi. Vers une psychologisation de la société ?* Paris : Belin.

WARNIER, J.-P. (2008). *La mondialisation de la culture*. Paris : La découverte.

WOLF, N. (2009). *Le romantisme* (T. Chatelain-Südkamp et M. Schreyer, trad.). Taschen

ZIELINSKI, A. (2010). L'éthique du *care* : Une nouvelle façon de prendre soin. *Études*, *413*(12), 631-641. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-etudes-2010-12-page-631.htm

VOYAGE, TOURISME

AMIROU, R. (2012). *L'Imaginaire touristique.* Paris : CNRS Éditions.

AMIROU, R. (2007). Tourisme et postmodernité. Les métaphores de l'authenticité. *Espaces*, *245*, p.46-53.

AMIROU, R. (2002). De l'imagerie populaire à l'imaginaire touristique. *Espaces, 199*, p.24-25.

AMIROU, R. (1994). Le tourisme comme objet transitionnel. *Espaces et Sociétés, 76*. Récupéré de http://classiques.uqac.ca/contemporains/amirou_rachid/tourisme_objet_transitionnel/tourisme.html

AUGÉ, M. (1997). *L'impossible voyage. Le tourisme et ses images*. Paris : Éditions Payot et Rivages.

BAIDER, F., BURGER, M. et GOUTSOS, D. (2004). *La communication touristique : approches discursives de l'identité et de l'altérité*. Paris : L'Harmattan.

BOURDEAU, P. et CHRISTIN, R. (2012). Oisiveté bien encadrée. *Le Monde diplomatique*, juillet, p.17.

BOYER, M. (2011). *Ailleurs, histoire et sociologie du tourisme.* Paris : L'Harmattan.

BOYER, M. (1996). *L'invention du tourisme*. Paris : Gallimard.

BOUVIER, N. (2014) (1ère édition : 1963). *L'usage du monde*. Montréal : Boréal.

BURGELIN, O. (1967). Le tourisme jugé. *Communications*, *10* (1), Vacances et tourisme, p.65-96.

CHABLOZ, N. (2007). Le malentendu : les rencontres paradoxales du « tourisme solidaire ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 170 (5), 32-47. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2007-5-page-32.htm

CHRISTIN, R. (2010). Éthiques ou équitables, ces formes de voyage ne règlent pas les maux fondamentaux du tourisme. Relations, 742, août. Récupéré de https://cjf.qc.ca/revue-

relations/publication/article/ethiques-ou-equitables-ces-formes-de-voyage-ne-reglent-pas-les-maux-fondamentaux-du-tourisme/

CHRISTIN, R. (2010). *Manuel de l'antitourisme.* Montréal : Écosociété.

CORNELOUP J. (2011). Migrations géographiques et formes culturelles des pratiques récréatives. Dans P. Bourdeau et N. Martin, *Migrations d'agrément dans les pratiques récréatives de nature* (p. 97-114). Presses universitaires de Rennes.

COUSIN, S. et RÉAU, B. (2009). *Sociologie du tourisme*. Paris : La Découverte.

DUHAMEL, P. et DOUMENGE, J.-P. (2002). L'exotisme est-il soluble dans le tourisme ? *Café géographique de Paris*. Récupéré de http://cafe-geo.net/wp-content/uploads/exotisme-soluble-tourisme.pdf

ELSRUD, T. (1998). Time Creation in Travelling: The Taking and Making of Time among Women Backpackers. *Time & Society*, *7* (2-3), 309-334. https://doi.org/10.1177/0961463X98007002008

ÉQUIPE MIT (Mobilités, Itinéraires, Territoires) (2002). *Tourismes 1. Lieux communs*. Paris : Belin.

FLÉCHET, A. (2008). L'exotisme comme objet d'histoire. *Hypothèses, 1* (11). Récupéré de https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1-page-15.htm

FRANCESCHI, P. (dir.) (2013). *L'aventure. Pour quoi faire ?* Paris : Éditions Points.

GERMANN MOLZ, J. et MORRIS PARIS, C. (2015). The Social Affordances of Flashpacking : Exploring the mobility Nexus of Travel and Communication. *Mobilities*, *10* (2). https://doi.org/10.1080/17450101.2013.848605

GLOAGUEN, P. (2016). La révolution du routard. *Le Monde,* Hors-Série, Partir, octobre-décembre, p.86-87.

HAUTESERRE, A.-M. (2009). L'altérité et le tourisme : construction du soi et d'une identité sociale. *Espace populations sociétés*, *2*. Récupéré de https://journals.openedition.org/eps/3693

HUI, A. (2009). Many homes for tourism: Re-considering spatializations of home and away in tourism mobilities. *Tourist Studies*, *8* (3). https://doi.org/10.1177%2F1468797608100591

JAFARI, J. (1985). *The tourist system. A theoretical Approach to the Study of Tourism*. Thèse de doctorat, University of Minnesota.

JAURÉGUIBERRY, F. (2016). Le roadtrip permet de mélanger allègrement connexion et déconnexion. *Roaditude*, 25 octobre. Récupéré de https://www.roaditude.com/2016/10/25/le-road-trip-permet-de-melanger-allegrement-connexion-et-deconnexion/

JAURÉGUIBERRY, F. et LACHANCE, J. (2016). *Le voyageur hypermoderne. Partir dans un monde connecté*. Toulouse : Éditions Érès.

KOIVUNEN, E.-R. (2011). Creating your own Shetland. Dans R. Sharpley et P.R. Stone (dir.), *Tourist Experience : Contemporary Perspectives* (p.157-170). Abingdon, Oxon : Routledge.

KRIPPENDORF, J. (1987). *Les vacances et après ? Pour une nouvelle compréhension des loisirs et des voyages* (I. Wormser, trad.). Paris : L'Harmattan.

LACHANCE, J. (2013). Le rapport à la temporalité du *backpacker*. *Téoros*, *32* (1). Récupéré de https://journals.openedition.org/teoros/2398

LAPLANTE, M. (2006). *L'expérience touristique contemporaine. Fondements sociaux et culturels*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

LAVIGNE, C. (2016). Le backpacking : une sous-culture jeune, un lieu d'identification. Mémoire, maîtrise en sociologie. Montréal : Université du Québec à Montréal. Récupéré de https://archipel.uqam.ca/9388/

LE BRETON, D. (1996). L'extrême ailleurs : une anthropologie de l'aventure. Dans D. Le Breton (dir.), *L'aventure. La passion des détours* (p.15-71). Paris : Éditions Autrement.

LE BRETON, D. (dir.) (1996). *L'aventure. La passion des détours*. Paris : Éditions Autrement.

MACCANNELL, D. (1976). *The Tourist: A New Theory of the Leisure Class*. New York : Schocken Books.

MARTIN, N., BOURDEAU, P. et DALLER, J.-F. (dir.) (2012). *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*. Paris : L'Harmattan.

MICHAUX, H. (1967). *Un barbare en Asie.* Paris : Gallimard.

MICHEL, F. (1996). L'Asie exotique : aventures coloniales et littéraires. Dans D. Le Breton (dir.), *L'aventure. La passion des détours* (p.119-139). Paris : Éditions Autrement.

MICHEL, F. (2004). *Désirs d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*. Québec : Presses de l'Université Laval.

MONTALBETTI, C. (1997). *Le voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris : Presses universitaires de France.

MOTSCH, A. (2014). La relation de voyage : itinéraire d'une pratique (C. Bonnotte, trad.). *Analyses. Revue de critique et de théorie littéraire*, *9* (1). https://doi.org/10.18192/analyses.v9i1.968

OMT (Organisation Mondiale du Tourisme) (2015). *Faits saillants OMT du Tourisme.*

ONFRAY, M. (2007). *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*. Paris : Le Livre de poche.

ROSH WHITE, N. et WHITE, P. (2004). Travel as Transition. Identity and place. *Annals of Tourism Research*, *31* (1), 220-218. doi : 0.1016/j.annals.2003.10.005

ROCHE, D. (2003). *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*. Paris : Fayard.

SACAREAU, I. et STOCK, M. (2003). Qu'est-ce que le tourisme ? Dans M. Stock (dir.), *Le tourisme. Acteurs, lieux et enjeux* (p.7-32). Paris : Belin.

SEGALEN, V. (1986). *Essai sur l'exotisme*. Paris : Le Livre de poche.

SHARPLEY, R. et STONE, P. R. (dir.) (2012). *Contemporary Tourist Experience : Concepts and Consequences.* Abingdon, Oxon : Routledge.

SHARPLEY, R. et STONE, P. R. (dir.) (2011). *Tourist Experience : Contemporary Perspectives*. Abingdon, Oxon : Routledge.

URBAIN, J.-D. (2016). Le tourisme de demain sera à huis clos [Entrevue. Propos recueillis par F. Bostnavaron]. *Le Monde,* Hors-Série, Partir*,* octobre-décembre, p.80-82.

URBAIN, J.-D. (2012). Pourquoi voyageons-nous ? Sciences humaines, 240. Récupéré de https://www.scienceshumaines.com/pourquoi-voyageons-nous_fr_29142.html

URBAIN, J.-D. (2011). *L'envie du monde.* Paris : Éditions Bréal.

URBAIN, J.-D. (2003). *Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyages impossibles.* Paris : Petite bibliothèque Payot.

URBAIN, J.-D. (2002). *L'idiot du voyage*. Paris : Petite bibliothèque Payot.

VACHER, L., BOULOSA-JOLY, M. et LALLEMAND, S. (2013). Quoi de neuf chez les routards ? *Téoros*, *32* (1). Récupéré de https://journals.openedition.org/teoros/2354

VENAYRE, S. (2016). Le voyage n'abolit ni le temps ni l'espace, il les transfigure [Entrevue. Propos recueillis par A. Reverchon]. *Le Monde,* Hors-Série, Partir, octobre-décembre, p.7-11.

VENAYRE, S. (2006). Présentation. Pour une histoire culturelle du voyage au 19e siècle. *Sociétés & Représentations*, *1* (21), 5-21. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-5.htm

NOMADISME, TERRITOIRE, ESPACE, MOBILITÉ GÉOGRAPHIQUE

ABBAS, Y. (2011). *Le néonomadisme : mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines.* FYP éditions.

AMAR, G. (2010). *Homo mobilis : le nouvel âge de la mobilité*. FYP éditions.

AMSELLE, J.-L. (2011). Méfions-nous de l'idéologie du nomadisme ! *Le Monde*, 24 juin. Récupéré de https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/06/24/mefions-nous-de-l-ideologie-du-nomadisme_1540133_3232.html

AMSELLE, J.-L. (2010). *Rétrovolutions. Essais sur les primitivismes contemporains*. Paris : Stock.

ANONYME (2008). Nomad at last. *The Economist*, 10 avril. Récupéré de https://www.economist.com/special-report/2008/04/12/nomads-at-last

ATTALI, J. (2003). *L'homme nomade*. Paris : Fayard.

AUGÉ, M. (2012). *Pour une anthropologie de la mobilité*. Paris : Rivage poche / Petite Bibliothèque.

AUGÉ, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil.

BARRÈRE, A. et MARTUCCELLI, D. (2005). La modernité et l'imaginaire de la mobilité : L'inflexion contemporaine. *Cahiers internationaux de sociologie*, *1* (118). https://doi.org/10.3917/cis.118.0055

BONARDEL, F. (2018). Demain tous migrants : le triomphe de l'idéologie nomadiste. Comment la stabilité est devenue un truc d'arriérés. *Causeur.fr*, 22 mai. Récupéré de https://www.causeur.fr/migrants-immigration-bible-europe-151298

BONTE, P. (2006). *Anthropologie des sociétés nomades. Fondements matériels et symboliques* (cours première partie). Paris 8, Département de sociologie, mineure d'anthropologie. Récupéré de http://www2.univ-paris8.fr/sociologie/fichiers/bonte-cours.pdf

BONTE, P. (2004). *Les derniers nomades*. Paris : Solar.

BONTE, P. et IZARD, M. (1991). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : Presses universitaires de France.

BOUVET, R. (2015). *Vers une approche géopoétique*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

BOUVET, R., CARPENTIER, A. et CHARTIER, D. (dir.) (2006). *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*. Paris : L'Harmattan.

BOUVET, R. (2006). Du parcours nomade à l'errance : une figure de l'entre-deux. Dans R. Bouvet, A. Carpentier et D. Chartier (dir.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours en littérature* (p.35-50). Paris : L'Harmattan.

BOUVET, R. et EL OMARI, B. (dir.) (2003). *L'Espace en toutes lettres.* Québec : Éditions Nota Bene.

BOUZAR, W. (2001). *Saisons nomades*. Paris : L'Harmattan.

BRUDER, J. (2017). *Nomadland. Surviving America in the twenty-first century*. New York, London: W.W. Norton & Company.

BRUNET, R. (dir.), FERRAS, R. et THÉRY, H. (1994). *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. Paris : La documentation française – RECLUS.

DAL FIORE, F., MOKHTARIAN, P., SALOMON, I. et SINGER, M. (2014). Nomads at last ? A set of perspectives on how mobile technology may affect travel. *Journal of Transport geography*, *41*, décembre, 97-106. https://doi.org/10.1016/j.jtrangeo.2014.08.014

D'ANDREA, A. (2006). Neo-Nomadism: A Theory of Post-Identitarian Mobility in the Global Age. *Mobilities*, *1* (1), 95-119. doi : 10.1080/17450100500489148

DE GOURNAY, C. (1994). En attendant les nomades. Téléphonie mobile et modes de vie. *Réseaux*, *12* (65), 9-25. https://doi.org/10.3406/reso.1994.2504

DELEUZE, G. et GUATTARI, F. (1980). *Mille plateaux (capitalisme et schizophrénie)*. Paris : Éditions de Minuit.

DE RADKOWSKI, G.H. (2002). *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme.* Paris : Presses universitaires de France.

FERNANDEZ, B. (2002). *Identité nomade. De l'expérience d'Occidentaux en Asie*. Paris : Anthropos.

FIJALKOW, Y. (2012). Comment penser le logis ? *z.a.q. (zone d'aménagement du quotidien)*, *5*, p.6-9.

FOL, S. (2010). Encouragement ou injonction à la mobilité ? *Projet*, *1* (314), 52-58. doi : 10.3917/pro.314.0052

FORGET, C. (2012). *Vivre sur la route. Les nouveaux nomades nord-américains*. Montréal : Liber.

FREDIANI, M. (2009). *Sur les routes. Le phénomène des New Travellers*. Paris : Imago.

FRELAT-KAHN, B. et LAZZAROTTI, O. (dir.) (2012). *Habiter. Vers un nouveau concept ?* Paris : Armand Colin.

FRÉTIGNY, J.-B. (2011). Habiter la mobilité : le train comme terrain de réflexion. *Information géographique*, *75* (4). https://doi.org/10.3917/lig.754.0110

GAGNOL, L. (2011). Le territoire peut-il être nomade ? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles. *L'information géographique*, *75* (1). https://doi.org/10.3917/lig.751.0086

HARARI, Y.-N. (2016). Auriez-vous préféré être chasseur-cueilleur ? [Entrevue. Propos recueillis par P. Garnier] *Philosophie Magazine*, *99*, mai, p.48-51.

HARVEY, D. (1990). Between Space and Time : Reflections on the Geographical Imagination. *Annals of the Association of American Geographers*, *80* (3). Récupéré de http://appliedmapping.fiu.edu/readings/harvey2.pdf

HEINZ, P. (1997). Idéologie de la ligne droite et nomadisme communicationnel. *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, *24*. Récupéré de http://www.revue-des-sciences-sociales.com/pdf/rss24-heinz.pdf

KAUFMANN, V. (2008). *Les paradoxes de la mobilité. Bouger, s'enraciner*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.

KNAFOU, R. (dir.) (1998). *La planète « nomade ». Les mobilités géographiques d'aujourd'hui*. Paris : Belin.

LARCENEUX, F. (2011). J'habite donc je suis. *Etudes foncières.* Récupéré de https://halshs.archives ouvertes.fr/file/index/docid/659877/filename/j_habite_donc_je_suis.pdf

LE MARCHAND, A. (2011). *Enclaves nomades. Habitats et travail mobiles.* Vulaines sur Seine : Éditions du Croquant

LEGROS, M. (2016). Nomades contre sédentaires. La nouvelle lutte des classes. *Philosophie Magazine*, *99*, mai, p.42-45.

LEROUX, N. (2008). Qu'est-ce qu'habiter ? Les enjeux de l'habiter pour la réinsertion. *VST-Vie sociale et traitements*, *97*. https://doi.org/10.3917/vst.097.0014

LÖW, M. (2015). *Sociologie de l'espace* (D. Renault, trad.). Paris : Maison des Sciences de l'Homme.

LUSSAULT, M. (2009). *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris : Grasset.

LUSSAULT, M. et GIRAUD, P.-N. (2016). *La nouvelle lutte des places.* [Entrevue. Propos recueillis par M. Legros] *Philosophie Magazine*, *99*, mai, p.60-63.

MAFFESOLI, M. (2006). *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques.* Paris : Table ronde.

MICHEL, F. (2009). *Routes. Éloge de l'autonomadie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*. Québec : Presses de l'Université Laval.

MOREAU-DEFARGES, P. (2017). Un retour des frontières. *Sciences humaines*, *290*, p.38-39.

NUVOLATI, G. (2009). Le flâneur dans l'espace urbain (C. Rivière, trad.). *Géographie et cultures, 70*. Récupéré de http://journals.openedition.org/gc/2167

PÉRON, F. (1998). Les identités nouvelles sont arrivées. Dans R. Knafou (dir.), *La planète « nomade ». Les mobilités géographiques d'aujourd'hui* (p.198-210). Paris : Belin.

PIERRET, C. (1998). La planète « nomade » : les mobilités géographiques aujourd'hui. Dans R. Knafou (dir.), *La planète « nomade ». Les mobilités géographiques d'aujourd'hui* (p.27-35). Paris : Belin.

RAFFIN, F. (2008). La pensée nomade et les nouvelles mobilités artistiques contemporaines. *Actes Colloque Nomadisme, nouveaux médias et nouvelles mobilités artistiques en Europe*, février. Récupéré de http://www.psychaanalyse.com/pdf/La%20pens%C3%A9e%20nomade%20et%20Les%20nouvelles%20mobilites%20artistiques%20contemporaines%20(%206%20pages%20-%20131%20Ko).pdf

RETAILLÉ, D. (2010). De l'espace nomade à l'espace mobile en passant par l'espace du contrat. *Canadian Journal of African Studies / Revue canadienne des études africaines. Nomadism and Mobility in the Sahara-Sahel*, *48*. Récupéré de https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs00679163/file/De_la_espace_nomade_A_la_espace_mobile_en_passant_par_la_espace_du_contrat.pdf

RETAILLÉ, D. (2008). Le *continuum* nomade sédentaire et l'espace mobile. Dans A. Frédéric et A. Génin (dir.), *Continu et discontinu dans l'espace géographique* (p.417-429). Tours : Presses universitaires François-Rabelais.

RETAILLÉ, D. (1998). Concepts du nomadisme et nomadisation des concepts. Dans R. Knafou (dir.), *La planète « nomade ». Les mobilités géographiques d'aujourd'hui* (p.37-58). Paris : Belin.

RETAILLÉ, D. (1998). L'espace nomade. *Revue de géographie de Lyon*, *73* (1). Récupéré de http://www.geographie.ens.fr/IMG/file/proprietes_resistance/retaill%C3%A9%20nomadisme.pdf

RICHARDS, G. et WILSON, J. (2004). Travel Writers ans Writers who travel: Nomadic Icons for the Backpacker Subculture ? *Journal of Tourism and Cultural Change*, *2* (1), 46-68. https://doi.org/10.1080/14766820408668168

SCHMITZ, S. (2012). Le « mode d'habiter » : analyse de l'usage d'une notion émergente en géographie. Dans B. Frelat-Kahn et O. Lazzarotti, *Habiter. Vers un nouveau concept ?* (p.35-48). Paris : Armand-Colin.

SERFATI, J. (s.d.). Nomades et nomadisme. Des peuples en voie de disparition ? *Le Routard.* Récupéré de http://www.routard.com/mag_dossiers/id_dm/35/nomades_et_nomadisme.htm

SERFATY-GARZON, P. (2015). La maison et le sens du chez-soi. *Philo et cie*, *11*, mai, p.6-11.

STOCK, M. (2012). « Faire avec de l'espace » : Pour une approche de l'habiter par les pratiques. Dans B. Frelat-Kahn et O. Lazzarotti, *Habiter. Vers un nouveau concept ?* (p.57-75). Paris : Armand-Colin.

STOCK, M. (2006). L'hypothèse de l'habiter polytopique : pratiquer des lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles. *EspacesTemps.net* Récupéré de https://www.espacestemps.net/articles/hypothese-habiter-polytopique/

STOCK, M. (2005). Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? *EspacesTemps.net* Récupéré de https://www.espacestemps.net/articles/societes-individus-mobiles/

STOCK, M. (2004). L'habiter comme pratique des lieux géographiques. *EspacesTemps.net* Récupéré de https://www.espacestemps.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/

SZCZYGLAK, G. (2003). *Nomadisme, mondialisation et universalité : le dédale de l'identité contemporaine*. Chaire de recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie. Récupéré de https://depot.erudit.org/id/002292dd

TESSON, S. (2005). *Petit traité sur l'immensité du monde*. Paris : Pocket.

URBAIN, J.-D. (1999). Entretiens avec Jean-Marie Porte. *Trek Magazine, 4*, septembre-octobre, p.51.

URRY, J. (2005). *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?* (N. Burch, trad.). Paris : Armand Colin.

VIARD, J. (2006). *Éloge de la mobilité : essai sur le capital temps libre et la valeur travail*. Éditions de l'Aube.

VINCENT-GESLIN, S. et RAVALET, E. (2015). La mobilité dans tous ses états. Représentations, imaginaires et pratiques. *SociologieS*, *2*, novembre. Récupéré de https://journals.openedition.org/sociologies/5134

WALDREN, J. (2009). Lifestyle Afterthoughts. Dans M. Benson et K. O'Reilly, *Lifestyle Migrations. Expectations, Aspirations and Experiences* (p.153-163). Farnham (UK), Burlington (USA) : Ashgate.

WHITE, K. (1987). *L'esprit nomade*. Paris : Grasset.

DISCOURS, NARRATION, PRODUCTIONS SCRIPTURALES (ÉCRITURES DE SOI, DU VOYAGE, NUMÉRIQUES, ETC.) ET VISUELLES (PHOTOGRAPHIE, VIDÉO)

ALBERT, J.-P. (1993). Écritures domestiques. Dans D. Fabre (dir.), *Écritures ordinaires* (p.37-94). Paris : Éditions P.O.L.

ALLARD, L. et VANDENBERGHE, F. (2003). Express yourself ! Les pages perso, entre légitimation technopolitique de l'individualisme expressif et authenticité réflexive *peer to peer*. *Réseaux*, *1* (117), 191-219. doi : 10.3917/res.117.0191

ANGÉ, C. et DESEILLIGNY, O. (2011). La construction du regard sur l'autre : le blog des voyages en Inde. Dans S. Rouquette, *L'identité plurielle, Images de soi, Regards sur les autres* (p.228-241). Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal.

ANGÉ, C. et DESEILLIGNY, O. (2009). Le blog de voyage, un dispositif idiorrythmique ? Dans I. Saleh (dir.), *Hypertextes et hypermédias, Produits, outils et méthodes : Rétrospective et perspective, 1989-2009* (p.337-349). Paris : Hermès.

ANTOINE, P. (2011). *Quand le voyage devient promenade*. *Écritures du voyage au temps du romantisme.* Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

BANYAI, M. et GLOVER, T. (2012). Evaluating Research Methods on Travel Blogs. *Journal of Travel Research*, *51* (3), 267-277. doi : 10.1177/0047287511410323

BOORSTIN, D.-J. (1963). *L'image : ou ce qu'il advint du rêve américain* (J. Claude, trad.). Paris : Julliard.

BOSANGIT, C., MCCABE, S. et HIBBERT, S. (2009). What is Told in Travel Blogs ? Exploring Travel Blogs for Consumer Narrative Analysis. Dans W. Hopken (dir.), *Information and Communication Technologies in Tourism 2009: Proceedings of the International Conference in Amsterdam* (p.61-71). New York : Springer.

BOURDIEU, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales, 62, 63,* 69-72. Récupéré de https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1986_num_62_1_2317

BRUNER, J. (2002). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* (Y. Bonin, trad.). Paris : Éditions Retz.

CAROUX, J. (2005). Le récit de pèlerinage. De la survivance à la thérapie du moi. Dans P. Rajotte (dir.), *Le voyage et ses récits au XXe siècle* (p.19-50). Québec : Éditions Nota Bene.

CASILLI, A. (2013). Contre l'hypothèse de la « fin de la vie privée ». La négociation de la *privacy* dans les médias sociaux. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, *3*. Récupéré de http://journals.openedition.org/rfsic/630

CHEVALIER, M. (dir.) (1993). *La littérature dans tous ses espaces*. Paris : CNRS Éditions.

COMBE, C. (2019). Les genres numériques de la relation. *Langage et société*, *167* (2), 51-80. doi : 10.3917/ls.167.0051.

CONORD, S. (2002). Le choix de l'image en anthropologie : qu'est-ce qu'une « bonne » photographie ? *ethnographiques.org*, *2*, novembre. Récupéré de http://www.ethnographiques.org/IMG/pdf/ArConord.pdf

CORTAZZI, M. (2001). Narrative Analysis in Ethnography. Dans P. Atkinson, A. Coffey, S. Delamont, J. Lofland et L. Lofland (dir.), *Handbook of Ethnography* (p.384-394). California : Sage.

COURANT, S. (2013). Backpackers et carnets de voyage, récit biographique d'une expérience itinérante. *Téoros, 32* (1). Récupéré de https://journals.openedition.org/teoros/2393

COURANT, S. (2012). *Approches anthropologiques des écritures de voyage. Du carnet à la correspondance, petit inventaire des productions scripturales de la fin du XXe siècle au début du XXIe siècle*. Paris : L'Harmattan.

COUSSON, A. (2013). Confessions chuchotées. *Le magazine littéraire*, L'écriture de soi, *530*, avril, p.48-49.

DESEILLIGNY, O. et ANGÉ, C. (2012). L'écriture inspirée des *homo viator* contemporains. *Communication et langages*, *174*, Les écritures émergentes, 41-54. doi : 10.4074/S0336150012014044

DESEILLIGNY, O. (2012). La mémoire appareillée : dispositifs numériques et écriture de soi. *ESSACHESS, Journal for Communications Studies*, *5* (2), 95-105. Récupéré de https://www.essachess.com/index.php/jcs/article/view/170

DESEILLIGNY, O. et ANGÉ, C. (2011). Le maillage intertextuel des blogs de voyage ou la production de figures du voyageur. *MEI - Médiation et information, 33*, 131-140. Récupéré de http://www.mei-info.com/wp-content/uploads/2011/03/MEI33-131-140-Le-maillage-intertextuel-des-blogs.pdf

DESEILLIGNY, O. (2010). Le blog intime au croisement des genres de l'écriture de soi. Dans C. Couleau et P. Héllégouarc'h (dir.), *Les blogs : écritures d'un nouveau genre* (p.73-82). Paris : L'Harmattan.

DESEILLIGNY, O. (2008). Du journal intime au blog : quelles métamorphoses du texte ? *Communication et langages*, *155*, p.45-62.

DESFORGES, L. (2000). Travelling the World. Identity and Travel Biography. *Annals of Tourism Research, 27* (4), 926-45. https://doi.org/10.1016/S0160-7383(99)00125-5

DEVANTHÉRY, A. (2011). Entre itinéraires et trajets : représentations des déplacements dans les guides de voyage au tournant du XIXe siècle. *Situ*, *15*. Récupéré de https://journals.openedition.org/insitu/661

DIAS, N. (1994). Photographier et mesurer : les portraits anthropologiques. *Romantisme*, *84*. https://doi.org/10.3406/roman.1994.5950

ELSRUD, T. (2001). Risk creation in travelling. Backpacker adventure narration. *Annals of Tourism Research*, *28* (3). https://doi.org/10.1016/S0160-7383(00)00061-X

FABRE, D. (dir.) (1993). *Écritures ordinaires*. Paris : Éditions P.O.L.

FOUCAULT, M. (1994). *Dits et écrits, 1954-1988. Vol. IV (1980-1988)*. Paris : Gallimard.

FRANCIS, V. (2014). Lire, écrire, « poster » en famille : les carnets et blogs de voyage. *Informations sociales*, *1* (181), 76-85. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2014-1-page-76.htm

GENON, A. et GRELL, I. (2013). L'internationale des intériorités. *Le magazine littéraire*, L'écriture de soi, *530*, avril, p.50-53.

GRANJON, F. (2012). *Reconnaissance et usages d'internet. Une sociologie critique des pratiques de l'informatique connectée*. Paris : Presses des Mines.

GRETZEL, U., FESENMEIER, D., LEE, Y. et TUSSYADIAH, I. (2011). Narrating travel experiences: the role of new media. Dans R. Sharpley et P. R. Stone (dir.), *Tourist Experience : Contemporary Perspectives* (p.171-182). Abingdon, Oxon : Routledge.

GUNTHERT, A. (2009). L'image partagée. *Études photographiques*, *24*, novembre. Récupéré de http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/2832

GUY, H. (2005). *Le récit d'exploration. Émergence de l'exploration par l'écriture*. Dans P. Rajotte (dir.), *Le voyage et ses récits au XXe siècle* (p. 203-233). Québec : Éditions Nota Bene.

GUYOT, A. et ANGÉ, C. (2012). De l'Odyssée au blog : le récit de voyage. Une écriture en perpétuelle mutation. *Alphabets*, *11*, janvier.
Récupéré de https://fr.calameo.com/books/002052755d63bfb455215

HÉNAFF, N. (2011). Blog : un journal intime pour exister, voir et être vu. Dans N. Aubert et C. Haroche (dir.), *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* (p.145-170). Toulouse : Érès.

HESS, R. (2010). *La pratique du journal. L'enquête au quotidien*. Paris : Téraèdre.

HOLTZ, G. et MASSE, V. (2012). Étudier les récits de voyage. Bilan, questionnements, enjeux. *Arborescences, Revue d'études françaises, 2*. https://doi.org/10.7202/1009267ar

JAURÉGUIBERRY, F. (2011). L'exposition de soi sur Internet : un souci d'être au-delà du paraître. Dans N. Aubert et C. Haroche (dir.), *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* (p.131-144). Toulouse : Érès.

JEANNERET, Y. et SOUCHIER, E. (2005). L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran. *Communication et langages*, *145*, septembre. Récupéré de https://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2005_num_145_1_3351

JOLY, M. (1994). *Introduction à l'analyse de l'image*. Paris : Nathan.

JOSEPH, C. et MAUUARIN, A. (2018). Introduction. L'anthropologie face à ses images. *Gradhiva*, *27.* Récupéré de http://journals.openedition.org/gradhiva/3501

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2005). *Le Discours en interaction*. Paris : Armand Colin.

KLEIN, A. (dir.) (2007). *Objectif blogs ! Explorations dynamiques de la blogosphère*. Paris : L'Harmattan.

KOHLER RIESSMAN, C. (2005). Narrative Analysis. Dans N. Kelly (dir.), *Narrative, Memory and Everyday life* (p.1-7). UK : University of Huddersfield Press.

LABOV, W. et WALETSKY, J. (1967). Narrative Analysis: Oral Versions of Personal Experience. Dans J. Helm, *Essays on the Verbal and Visual Arts* (p.12-44). Seattle : University of Washington Press.

LANGELIER, K. et PETERSON, E. (2004). *Storytelling in daily life*. Philadelphie: Temple University Press.

LEGENDRE, C. (2013). Quel pacte entre moi et moi ? *Le magazine littéraire*, L'écriture de soi, *530*, avril, p.46-47.

LEJEUNE, P. (1996). *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.

LENCLUD, G. (1995). Quand voir c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique. *Enquête*, *1*. Récupéré de https://journals.openedition.org/enquete/266

MISHLER, E.G. (1995). Models of narrative analysis: a typology. *Journal of Narrative and Life History*, *5* (2), p.87-123.

MOURA, J.-M. (2008). Reprise, répétition, réécriture des voyages dans la fiction européenne contemporaine. Dans J.-P. Engélibert et Y.-M. Trangervat (dir.), *La littérature dépliée* (p.49-59). Rennes : Presses universitaires de Rennes.

MONOD, J.-C. (2013). Numérique : tous graphomanes. *Sciences humaines*, *253*, novembre, p.36-39.

NOY, C. (2004). This trip really changed me. Backpacker's narratives of self-change. *Annals of Tourism*, *31* (1). https://doi.org/10.1016/j.annals.2003.08.004

PAQUET, S. (2016). Photographies de l'Autre, des nôtres, des autres. De la persistance de quelques usages (sociaux). *Captures*, *1* (1). https://doi.org/10.7202/1059825ar

PASQUALI, A. (1994). *Le tour des horizons : critique et récits de voyage*. Paris : Klincksieck.

PAVEAU, M.-A. (2019). Introduction. Écrire, parler, communiquer en ligne : nos vies sociolangagières connectées. *Langage et société*, *167* (2), 9-28. doi : 10.3917/ls.167.0009.

PIETTE, A. (2007). La photographie comme mode de connaissance anthropologique. *Terrain*, *18*. Récupéré de http://journals.openedition.org/terrain/3039

POIRIER, P. et GENÊT, P. (2014). La fonction éditoriale et ses défis. Dans M. Sinatra et M. Vitali-Rosati (dir.), *Pratiques de l'édition numérique* (p.15-29). Presses de l'Université de Montréal.

RAJOTTE, P. (dir.) (2005). *Le voyage et ses récits au XXe siècle*. Québec : Éditions Nota Bene.

RAJOTTE, P. (2005). Le récit touristique. Se retrouver pour mieux se perdre. Dans P. Rajotte (dir.), *Le voyage et ses récits au XXe siècle* (p.105-164). Québec : Éditions Nota Bene.

RICOEUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.

RICOEUR, P. (1988). L'identité narrative. *Esprit, 140-141*, p.295-304.

RICOEUR, P. (1985). *Temps et récit. Le temps raconté (Tome III).* Paris : Seuil.

RICOEUR, P. (1983). *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique (Tome I).* Paris : Seuil.

SCHNECK, C. (2013). Ces mots qui ne s'adressent qu'à moi. *Le magazine littéraire*, L'écriture de soi, *530*, avril, p.54-55.

SENFT, T. et BAYM, N. (2015). What does the selfie say ? Investigating a global phenomenon. *International Journal of Communication*, *9*. Récupéré de https://ijoc.org/index.php/ijoc/article/view/4067/1387

SIMONET, M. (2013). De Montaigne aux autofictions. L'écriture de soi. *Le magazine littéraire*, L'écriture de soi, *530*, avril, p.44-45.

SOUCHIER, E. (1996). L'écrit d'écran, pratiques d'écritures et informatique. *Communications et langages*, *107,* 105-119. https://doi.org/10.3406/colan.1996.2662

SOUCHIER, E. (2005). L'image du texte, pour une théorie de l'énonciation éditoriale. *Les cahiers de médiologie*, *2* (6), 137-145. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-mediologie-1998-2-page-137.htm

STASZAK, J.-F. (2006). Voyage et circulation des images : du Tahiti de Loti et Gauguin à celui des voyagistes. *Sociétés & Représentations*, *1* (21), 79-99. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-79.htm

TISSERON, S. (2011). Les nouveaux réseaux sociaux : visibilité et invisibilité sur le net. Dans N. Aubert et C. Haroche (dir.), *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?* (p.117-129). Toulouse : Érès.

TUSSYADIAH, P. et FESENMAIER, D. (2008). Marketing Places Through First-Person Stories. An Analysis of Pennsylvania Roadtripper Blog. *Journal of Travel & Tourism Marketing*, *25* (3-4), 299-311. doi : 10.1080/10548400802508358

VILLERBU, T. (2006). Fabrication et usage du guide de voyage. *Sociétés & Représentations*, *1* (21), 275-295. Récupéré de https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-275.htm

VITALI-ROSATI, M. (2015). La littérature numérique existe-t-elle ? *Digital Studies / Le champ numérique*. Récupéré de http://hdl.handle.net/1866/13159

VITALI-ROSATI, M. (2015). Paratexte numérique : la fin de la distinction entre réalité et fiction ? *Littérature et résonances médiatiques : nouveaux supports, nouveaux imaginaires*.

Cahier ReMix, *5*. Observatoire de l'imaginaire contemporain. Récupéré de http://oic.uqam.ca/fr/remix/paratexte-numerique-la-fin-de-la-distinction-entre-realite-et-fiction

WOLFZETTEL, F. (1996). *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen-âge au 18e siècle*. Paris : Presses universitaires de France.

WRIGHT, T. (2008). *Visual Impact : culture and the meaning of the images*. Oxford : Berg.